This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

D&D
Massena

MÉMOIRES
DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE
ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME TROISIÈME.

PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE RICHELIEU, 60
ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE
RUE RICHELIEU, 96

1849

MÉMOIRES

DE MASSENA.

CAMPAGNE DE L'AN VI OU DE 1798

DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE Ier.

Le Directoire, mécontent du traité de Tolentino, n'ose le rompre ouvertement. — Embarras suscités au Pape. — Arrivée à Rome de Joseph Bonaparte comme ambassadeur. — Assassinat de Duphot. — Le Directoire ordonne l'invasion des États de l'Église. — Berthier en fait la conquête et reconnaît la république romaine. — Nomination de Massena au commandement du corps d'occupation. — État politique, militaire, administratif et financier du pays. — Insurrection militaire. — Révolte des habitants de la campagne de Rome. — Conduite de Massena. — Le Directoire la désapprouve et exile le général à Antibes.

Le traité de Tolentino n'avait été qu'une courte trêve accordée au pape, un sursis consenti à regret par le Directoire, à l'exécution de la sentence de mort portée contre tous les vieux gouvernements de la Péninsule italique. Dominé par ces vues d'uniformité qui séduisent les esprits médiocres, le Directoire aspirait à créer un vaste système fédératif composé de républiques façonnées sur un plan identique, et gravitant comme autant de satellites autour de la République modèle. La

fondation des Républiques batave, ligurienne et cisalpine avait été la manifestation de cette pensée qui, dans l'enivrement causé par les victoires de Bonaparte et par la paix glorieuse qui les avait couronnées, parut désormais pouvoir se développer sans obstacles. La ruine du gouvernement pontifical fut immédiatement résolue. Indépendamment des griefs antérieurs que la France avait à venger, l'esprit philosophique qui avait présidé à la régénération de 1789 voyait dans le pontificat romain un ennemi naturel que sa mission était de détruire, et cette idée devait particulièrement sourire à l'esprit ridiculement sectaire du directeur Lareveillère-Lépeaux, qui se posait en grand-prêtre d'une religion nouvelle.

Tout se préparait pour la révolution qui devait renverser la chaire de saint Pierre et réveiller au cri de liberté les échos du vieux Capitole. La République cisalpine, assurée de l'appui de la France, revendiquait des territoires qu'elle prétendait que le saint-siége avait usurpés, contrairement à l'acte par lequel Pépin avait concédé au pape Étienne III l'exarchat de Ravenne : elle s'était même emparée à main armée du fort San-Leo et de Pesaro. Cette république fomentait ouvertement la propagande révolutionnaire dans les États de l'Église. Milan était le rendez-vous et le point de départ de tous les apôtres de la liberté et de l'égalité qui conspiraient incessamment la ruine des vieilles institutions encore debout en Italie, et préparaient l'avénement d'un ordre nouveau. Le territoire de saint Pierre leur offrait un champ libre à exploiter. La marche d'Ancône venait de se constituer en État indépendant et d'improviser un gouvernement républicain. La jeunesse et la classe let-

trée des villes accueillaient avec enthousiasme ces idées de régénération que les imaginations exaltées associaient au culte des immortels souvenirs de la patrie romaine : la grande voix des monuments et des ruines, sans cesse évoquée par une foule d'artistes de toutes les nations, semblait, en racontant le passé de Rome, prophétiser son avenir. La noblesse, les riches et le clergé lui-même, grevé d'énormes contributions pour satisfaire aux conditions stipulées à Tolentino, murmuraient hautement contre la politique du pape Pie VI, qu'ils accusaient d'avoir attiré sur le pays les maux et les charges de la guerre, et contre son népotisme qui aggravait le sentiment de la détresse publique par le contraste des immenses richesses prodiguées à une famille.

C'est dans ces circonstances que Joseph Bonaparte arriva à Rome en qualité d'ambassadeur de la République française. Il trouva le Vatican en proie à la terreur, et les novateurs pleins d'espérance. Jusqu'alors il leur avait manqué un point d'appui pour renverser la chaire de saint Pierre et lui substituer un gouvernement démocratique. L'arrivée de l'ambassadeur le leur fournit. Rome fut aussitôt divisée en deux camps. Aux placards et aux cris séditieux succédèrent bientôt des voies de fait. Le 27 décembre 1797, un attroupement d'hommes armés de pistolets et de poignards encombre les abords du palais de l'ambassade française en criant : *Vive la République romaine!* Les troupes papales accourent pour le disperser, et une lutte s'engage entre elles et les insurgés. Ceux-ci, comptant sur les immunités de l'ambassade française, cherchent un refuge dans son palais, mais les soldats les y poursuivent et les massa-

crent. Joseph Bonaparte intervient et somme la force armée de se retirer; mais sa voix est méconnue : le général Duphot s'élance au milieu des soldats qu'il conjure vainement de cesser le feu. Il est entraîné vers la porte Septimiane, où il tombe victime de sa généreuse imprudence.

C'était la seconde fois que la cour de Rome laissait commettre un pareil attentat contre le droit des gens. Le meurtre de Basseville était à peine oublié en France, celui de Duphot y porta au dernier degré la haine contre le gouvernement pontifical. Pie VI comprit tous les dangers de sa position et fit d'inutiles instances pour retenir à Rome Joseph Bonaparte; l'ambassadeur ne voulut rien entendre et partit le lendemain pour Florence.

A peine informé de ces événements, le Directoire, saisissant l'occasion de réaliser ses desseins hostiles contre le pape, ordonna à Berthier, qui venait de remplacer Bonaparte dans le commandement de l'armée d'Italie, de marcher sans délai sur Rome. Ses instructions prescrivaient au général en chef de substituer au gouvernement papal un gouvernement populaire et représentatif, en agissant d'après les avis des commissaires envoyés par le Directoire auprès de lui; de faire faire spontanément par le peuple tous les changements qu'il serait possible d'amener par cette voie, pourvu qu'il n'en résultât ni retard ni obstacle; d'expulser du territoire romain tous les émigrés français, notamment le cardinal Maury, tous les prêtres et moines étrangers, les chefs d'ordres religieux, les théologiens et tous ceux qui tenaient à la théocratie romaine; de supprimer les droits d'asile des églises, les juridictions civiles et cri-

minelles des ambassadeurs et les franchises de leurs palais ; de lever les contributions nécessaires tant pour assurer l'approvisionnement du pays que pour indemniser la France de ses frais d'exécution militaire, en frappant une contribution spéciale sur les cinquante familles les plus riches ; de confisquer au profit de la République française les biens du pape, de sa famille et des Albani ; enfin, de faire enlever la colonne Trajane, et de la faire transporter en France. Ces instructions, empreintes de l'imprévoyance et du défaut de mesure qui caractérisaient la politique du Directoire, préparaient d'assez graves embarras au général chargé de leur exécution.

Une révolution si subite et si radicale à consommer au milieu d'un peuple façonné depuis tant de siècles au joug théocratique, un gouvernement républicain à installer, en l'obligeant dès son début à se rendre odieux aux populations par la levée d'énormes tributs, dont la rentrée eût exigé toutes les forces et tout l'ascendant d'un pouvoir bien assis : toutes ces choses présentaient des obstacles qui n'auraient pu être surmontés que par un homme doué de résolution, de vigueur et d'énergie. Le général Berthier avait rassemblé dans la Marche d'Ancône un corps de troupes de 15 à 16,000 hommes, fulminé un manifeste contre le saint-siége et adressé à l'armée sous ses ordres une proclamation pour lui prescrire, sous les peines les plus sévères, le respect du culte, des personnes et des propriétés. Comme il était impossible que les privations endurées par la troupe ne rendissent pas cet ordre d'une exécution difficile, Berthier lui promettait, outre le payement de l'arriéré de la solde, une gratification de

deux mois. Les premiers fonds provenant des contributions imposées au pays conquis devaient être employés à l'acquittement de cette dette sacrée. Arrivé aux portes de Rome le 9 février, sans avoir rencontré d'obstacle, Berthier trouva la cour pontificale résignée à subir toutes les exigences d'un vainqueur irrité. Rien ne pouvait s'opposer à l'exécution des ordres péremptoires qu'il venait de recevoir de Paris pour la proclamation immédiate d'une république romaine. Il crut néanmoins devoir temporiser et admettre l'intervention du ministre d'Espagne d'Azara, qui vint auprès de lui solliciter pour le pape une capitulation.

Pie VI s'engageait à remettre immédiatement aux Français le château Saint-Ange, à donner des otages pris parmi les membres de sa famille et les cardinaux, à destituer les fonctionnaires en exercice lors des assassinats commis sur Basseville et Duphot, à licencier l'armée papale, à donner des objets d'art au choix des commissaires français, et enfin à payer une contribution de guerre de 31 millions. En accordant cette capitulation, en consentant à traiter avec un gouvernement qu'il avait mission expresse de renverser, Berthier s'exposait à la disgrâce du Directoire : mais il flattait les idées de Bonaparte, auquel il avait écrit, le 1^er^ janvier précédent : « Le commandement de l'armée d'Italie ne me convient » pas. Je veux sortir des révolutions. Je me battrai » comme soldat tant que la patrie aura des ennemis à » combattre ; mais je ne veux pas me mêler de la poli- » tique révolutionnaire. » Berthier se préoccupait aussi de la situation de son armée, en proie au plus affreux dénûment, et sans solde depuis plusieurs mois.

Les promesses qu'il avait faites aux troupes avant

d'entrer en campagne exigeaient des sommes considérables, dont il pensait, non sans raison, que la rentrée serait beaucoup mieux assurée par le maintien de l'ordre établi qu'au milieu du désordre d'une révolution populaire.

Les passions dont le Directoire était animé s'irritèrent de ces hésitations. Un arrêté du 19 février annula la capitulation, prescrivit au général en chef de faire sur-le-champ saisir et transporter en Portugal le pape et sa famille, d'expulser de l'État romain tous les cardinaux et les prélats qui faisaient partie du gouvernement, de former une administration provisoire, de remettre enfin le commandement à Massena, mais seulement après l'entière exécution de ces mesures, dont il était rendu personnellement responsable. Déjà tout à Rome avait changé de face; la force des événements, plus puissante que les ordres du Directoire, avait triomphé des irrésolutions de Berthier. Dès le 15 février, les démocrates romains, enhardis par la présence de l'armée française, s'étaient assemblés au Campo-Vaccino; ils avaient proclamé la République, nommé des consuls, des préfets, des édiles et fait rédiger par un officier public un acte par lequel le peuple romain, rentré en possession de sa souveraineté, répudiait avec horreur la solidarité des crimes et des attentats commis par l'ancien gouvernement contre la nation française. Une foule tumultueuse s'étant dirigée aussitôt vers le camp de Berthier, ce général prit enfin son parti : il monta à cheval, entra dans Rome par la porte du Peuple, en grand cortége militaire, et monta au Capitole, où il invoqua, au pied de l'arbre de la liberté, les mânes de Caton, de Pompée et de Brutus.

C'était le jour où le malheureux Pie VI avait célébré le vingt-quatrième anniversaire de son élévation au trône pontifical. Impuissant, abandonné de tous, il attendait au Vatican que l'on décidât de son sort, quand le général Cervoni vint lui notifier, de la part du général français, que son pouvoir temporel avait cessé d'exister. Berthier fit proclamer en même temps une constitution provisoire par laquelle la nouvelle République romaine, divisée en sept départements, avait un pouvoir exécutif composé de sept consuls, et une assemblée législative et constituante, nommée par les municipalités départementales, pour voter les mesures d'urgence et préparer la constitution définitive, dont le général en chef se réservait la sanction. On décréta la réforme des tribunaux, l'épuration des juges, l'établissement du jury et la publicité des débats judiciaires tant au civil qu'au criminel. Des administrations départementales et des municipalités électives, la centralisation des services financiers sous le nom de trésorerie nationale, l'institution des gardes civiques reproduisaient dans ses éléments constitutifs l'organisation établie en France, type imposé par les commissaires du Directoire à un peuple fort peu préparé à le comprendre et à l'apprécier. Aussi ce nouveau gouvernement n'eut-il qu'une existence nominale ; la force matérielle, aussi bien que la force morale, lui manquait pour se faire obéir. L'armée papale, déjà réduite à 4,800 hommes, avait été licenciée et remplacée provisoirement par un bataillon et un escadron soldés. Cette démocratie improvisée était pour le général français moins un auxiliaire qu'un embarras.

C'est dans ces circonstances que Massena arrive à

Rome le 19 février. Les instructions du gouvernement étaient ambiguës. Elles lui accordaient bien toutes les prérogatives du commandement en chef, telles que la correspondance exclusive avec le Directoire et ses ministres; mais, par une restriction peu politique, elles lui prescrivaient de prendre les ordres de Berthier, si celui-ci remarquait que des puissances étrangères, notamment le roi de Naples, fissent des préparatifs menaçants. Cet état de choses devait subsister jusqu'au moment où les affaires de Rome seraient assez avancées pour que le Directoire pût déférer à la demande de rappel adressée par Berthier, et donner à Massena le commandement de l'Italie. La subordination éventuelle de Massena à Berthier n'avait que l'apparence de la sagesse : l'unité du pouvoir est toujours préférable à sa division. Laisser Berthier juge des circonstances, c'était lui permettre de conserver le commandement; et l'armée, exposée à se trouver entre deux chefs, pouvait souffrir d'un conflit d'autorité.

Le 20 février, Massena fut reconnu de l'armée en qualité de général en chef. Les ordres du Directoire étaient accomplis. Le pape venait de partir pour la chartreuse de Sienne; ses biens et ceux de sa famille étaient séquestrés; il ne restait plus qu'à tenir en tutelle la République romaine, mais ce soin regardait surtout les commissaires du Directoire exécutif.

Il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, dire un mot de l'état où se trouvait la partie de l'Italie occupée par l'armée française, et de la situation de cette armée elle-même.

Les pays, qui depuis deux ans, subissaient les charges de l'occupation étrangère étaient complétement épuisés.

Il leur avait fallu non-seulement subvenir à l'existence des armées, mais encore faire face aux exigences fiscales du Directoire, qui, toujours réduit aux expédients, regardait l'Italie comme une mine à exploiter. De son côté, Bonaparte, occupé des dispendieux préparatifs de l'expédition d'Égypte, profitait de l'ascendant qu'il avait conservé dans une contrée toute remplie de son nom et peuplée de ses créatures, pour en tirer les ressources nécessaires à l'exécution de ses projets. L'administrateur des finances Haller avait vendu, pour lui procurer deux ou trois millions, les bronzes de l'artillerie trouvée dans les villes conquises. Le désordre résultant de l'absence de tout contrôle et de tout frein moral aggravait sensiblement le dommage de ces exactions : généraux, administrateurs frappaient à l'envi des réquisitions dont les produits étaient dilapidés par des nuées d'agents subalternes qui ruinaient les populations sans remédier à la détresse du soldat. Un papier-monnaie avili remplaçait le numéraire disparu; depuis plusieurs mois, la troupe ne recevait plus de solde, et, forcée de marauder pour vivre, elle conservait dans ses garnisons et ses cantonnements des habitudes de licence mortelles à la discipline.

A son départ d'Ancône, Berthier avait frappé les duchés d'Urbino, les provinces d'Ancône et de Fermo d'une contribution de 4 millions de francs payables en trois mois, un tiers en argent et le reste en denrées. Cette contribution en numéraire était trop lourde pour un pays déjà ruiné, et l'on prévoyait qu'il n'en rentrerait que moitié ; encore fallait-il, avant de l'appliquer aux besoins de l'armée, acquitter à Ancône et en divers lieux plus d'un million à des particuliers pour fournitures.

A Rome, les caisses ne contenaient que 700 mille francs, provenant des premiers versements effectués par le nouveau gouvernement, à compte sur la contribution de 200 mille piastres frappée sur les premières familles de la ville, et sur celle de 267 mille ordonnée par l'administrateur Haller. Sur ces 700 mille francs en numéraire, 500 mille étaient destinés pour la flotte de Corfou. Haller, ce financier entre les mains duquel passaient tous les millions levés sur l'Italie, était plus empressé d'agir d'après les recommandations de Bonaparte, auquel il était tout dévoué, que de suivre à la lettre les instructions du Directoire. L'irrégularité de sa comptabilité, qui était loin d'être montée sur le pied actuel, et la libre disposition qu'il avait des deniers publics prêtaient, à tort ou à raison, à des soupçons sur sa probité et fournissaient des armes puissantes à ses ennemis.

Le corps d'occupation n'avait vécu que de réquisitions. On n'avait trouvé d'approvisionnements nulle part. Il n'existait même pas de boulangerie militaire à Rome; les troupes papales ne recevaient que la solde. Vainement la capitulation stipulait qu'il serait fourni journellement 32 mille rations, le renversement de la cour de Rome faisait de cette clause une lettre morte, et quoique le nouveau gouvernement eût contracté les mêmes engagements, il était sans action sur le pays et ne fournissait presque rien. Il fallait donc tout tirer des provinces ou payer comptant ce qui serait apporté sur les marchés : outre que l'argent manquait, cette ressource était insuffisante; Rome recevant la plus grande partie de ses subsistances de Naples et de la Sicile, avec lesquelles les relations commerciales n'é-

taient plus que précaires. On avait bien trouvé dans les greniers publics 24,250 quintaux métriques de grains, mais on ne pouvait employer cet approvisionnement qu'au risque d'affamer Rome; et l'humanité, autant que la politique, ne permettait pas d'y toucher, car il importait essentiellement à la tranquillité de la ville d'en éloigner la disette.

Un des premiers soins de Berthier avait été de prescrire l'approvisionnement pour trois mois des forts de Saint-Ange et de Civita-Castellana. Ce dernier seul était pourvu de la moitié de son contingent.

On avait trouvé dans le fort Saint-Ange 28 bouches à feu en batterie, 4 pièces de campagne et 33 pièces de siége, 21 mortiers, 82,000 cartouches et 60,000 boulets; à Civita-Vecchia, 203 bouches à feu et 380 barils de poudre; dans le port, 2 galères, 2 felouques et 5 polacres chargées de blé. Le matériel des autres forteresses n'avait pas été inventorié. Tous les établissements militaires étaient insuffisants et délabrés; casernes, hôpitaux, magasins, tout était à former. L'hospice du Saint-Esprit, qui précédemment avait servi de caserne aux troupes papales, fut rendu à sa première destination et approprié pour recevoir 800 malades. Des hôpitaux étaient échelonnés d'Ancône à Rome pour les malades des troupes de passage.

On n'avait pas compté sur un grand nombre d'effets d'habillement, et l'on trouva à peine 1,200 capotes dans les magasins. Toutefois on s'était flatté de mettre la main sur les draps, toiles et cuirs nécessaires pour habiller le corps d'occupation et de pouvoir organiser des ateliers avec les ouvriers du pays. Les matières premières avaient été en partie rassemblées; mais au

milieu de la confusion inséparable d'un changement de gouvernement, il était difficile d'imprimer de l'activité aux travaux de confection. A l'arrivée de Massena, sur 16 mille habits complets, 30 mille chemises et autant de paires de souliers demandés, il n'y en avait pas mille de chaque espèce en magasin.

L'armée française comptait près de 16 mille hommes présents sous les armes. Voici comment elle était répartie. L'avant-garde, forte de 4,900 hommes, 500 chevaux et 6 pièces légères, occupait Rome sous les ordres du général Cervoni.

La division Dallemagne, d'environ 7,500 hommes tant infanterie que cavalerie avec 10 bouches à feu, était baraquée dans le camp de Ponte-Molle devant Rome. Foligno, Tolentino et Macerata étaient occupés par 1,700 hommes de toutes armes, commandés par l'adjudant-général Almeyras. Le général de brigade Dessolles tenait Ancône avec 2,000 baïonnettes et 6 pièces d'artillerie. Il était autorisé à attirer, en cas d'hostilités imprévues, 4 bataillons polonais à la solde de la République cisalpine en garnison à Rimini et à Pesaro ; enfin le fort de Civita-Castellana avait 200 hommes de garnison.

De plus, Berthier, qui n'était pas sans inquiétudes du côté de Naples, où le peuple se montrait fort agité depuis l'occupation de Rome par les Français, avait placé deux petits postes de cavalerie à Terracine et à Rieti, débouchés importants sur les confins de l'Etat de l'Église, afin d'être plus tôt informé des mouvements de l'armée napolitaine, qui, suivant les renseignements parvenus au général Vignolle, ministre de la guerre de la République cisalpine, avait été mise sur le pied

de guerre et n'était pas moindre de 50,000 hommes.

L'armée de Rome était composée de corps de diverses origines, dont les mœurs et les antécédents contraires devaient susciter au nouveau général en chef les plus graves embarras. Le fond de cette armée se composait de la 3e division, que Bernadotte, en 1797, avait amenée de l'armée du Rhin, et de la 1re division, aux ordres de Massena. Celle-ci, formée de bataillons de volontaires du midi de la France, à imagination exaltée, avait conservé dans son langage les formes familières de la plus parfaite égalité. L'on s'y tutoyait en s'appelant *citoyen*, comme dans les premiers jours de l'ère républicaine. Dans la division Bernadotte, au contraire, formée de volontaires du nord et de l'est, d'un caractère plus froid, d'un esprit plus réfléchi, le tutoiement d'inférieur à supérieur était défendu comme contraire à la discipline; les relations, dans le service surtout, avaient gardé toute la sévérité des anciens règlements. On se qualifiait de *monsieur*. Ce contraste du langage était encore surpassé par celui de la tenue, et ici l'on conviendra que les troupes de Massena payaient peu de mine. Elles étaient encore mal vêtues et mal équipées, malgré un séjour d'une année dans des cantonnements qui passaient pour riches. Pour tout dire en un mot, on ne pouvait les apprécier qu'en face de l'ennemi: Les corps de Bernadotte, au contraire, se distinguaient par une tenue parfaite. Des moqueries réciproques avaient déjà amené dans la campagne une rixe sanglante entre les *citoyens* et les *messieurs*, lorsque les événements les avaient réunis à Laybach. De pareilles scènes avaient eu lieu avec la division d'Augereau, qui crut devoir adresser une proclamation énergique à ses

troupes et défendre l'usage du mot *monsieur*, sous peine de destitution pour les officiers et de dégradation pour les soldats. Depuis ce moment, il y eut scission marquée entre les troupes de la division Bernadotte et celles d'Augereau et de Massena.

L'irritation de la 3e division contre la 1re se reporta naturellement sur Massena, et fut, sans doute, une des principales causes des embarras qui lui furent suscités. Outre la 3e division, l'armée comptait encore dans ses cadres la 11e de bataille, dont l'animosité contre lui était aussi forte. Lors de l'expédition du Tyrol, cette demi-brigade avait donné au général de fréquents motifs de mécontentement. L'ambition de Massena était d'avoir une division où tous les corps rivalisassent de bravoure et de constance; la 11e, qui venait d'y être comprise, ne répondant point à son attente, il en avait demandé et obtenu le renvoi.

L'expédition sur Rome et la révolution qui l'avait suivie inspiraient à l'armée moins d'enthousiasme que de mécontentement et de dégoût. Ces volontaires, qu'un patriotisme héroïque avait guidés aux frontières pour la défense du sol national, qui avaient si souvent combattu sans solde, sans pain, sans souliers, heureux et fiers de tout braver et de tout souffrir pour la France et pour la liberté, sentaient leur généreux élan se refroidir en servant les passions révolutionnaires et l'esprit envahisseur du Directoire. Découronner les cheveux blancs d'un vieillard auguste et le chasser de ses États leur semblait une violence sans cause et sans but; c'était une guerre de conquête, moins la gloire et les dangers. Ils avaient su gré à Berthier d'avoir voulu, par la capitulation accordée au saint-siége, obtenir une

satisfaction suffisante des injures faites à la France et se procurer les ressources nécessaires pour faire face immédiatement aux besoins de l'armée. Quand ils eurent sous les yeux la population abâtardie qui se parait du grand nom de peuple romain, ils n'éprouvèrent que du mépris pour les parades républicaines qui, sous le masque de la liberté, déguisaient mal une anarchie sans ressources et sans avenir. L'esprit des troupes, déjà prévenu contre Massena, lui fit un nouveau grief de la mission que lui avait imposée le Directoire, et qui consistait à accomplir rigoureusement les instructions éludées ou atténuées par son prédécesseur.

Le mécontentement s'accrut lorsqu'on apprit que la gratification de deux mois de solde, solennellement promise par Berthier au départ d'Ancône et par le payement de laquelle on devait commencer, avait été réduite, on ne sait pourquoi, à un mois et son payement ajourné après celui de l'arriéré. Le bruit se répandit que les fonds sur lesquels elle devait être prise avaient été détournés par des fripons qui trouvaient asile et protection à l'état-major. Aussi, l'ordre du jour où Massena annonça qu'il appliquerait les premiers fonds à provenir des contributions, au payement de la solde arriérée, fut-il très-mal reçu, et considéré comme une preuve que le général ne se croyait nullement lié par les engagements de son prédécesseur.

Il faut dire aussi qu'à la même époque les dilapidations recommencèrent à Rome avec plus d'audace que jamais. On fouilla les musées, les églises, les édifices publics. On n'épargna ni les hôtels des grands seigneurs, ni les maisons des simples particuliers où se trouvaient des objets d'art ou de prix, et les produits

de ces rapines, vendus à des juifs par les pillards, étaient ensuite engloutis dans des tripots ou dissipés dans des lieux de prostitution. Ces actes de brigandage excitèrent dans la ville et dans l'armée l'indignation la plus vive. Il se commit notamment un vol de nuit et à main armée d'effets précieux déposés dans l'hôtel occupé par le général commandant de Rome. Le mystère dont cet acte odieux a été entouré prouve qu'il ne fut pas exécuté par des voleurs vulgaires, et, quoique plus tard on en ait accusé les soldats de garde à l'hôtel, l'opinion du public et de l'armée fit remonter plus haut ses soupçons.

Cette recrudescence de désordres, coïncidant avec l'arrivée de Massena, contribua à accréditer l'opinion qu'ils se commettaient avec son autorisation. La suite montrera combien elle était dénuée de fondement.

La nouvelle qui parvint à Rome d'une révolte des troupes à Mantoue, pour exiger le payement de la solde arriérée, n'était nullement propre à calmer les esprits. Quoique cet événement, dont les conséquences pouvaient devenir fort graves, fût de nature à précipiter le retour de Berthier à Milan, alors surtout que, par la séparation des deux commandements de l'Italie et de Rome et par l'accomplissement de sa mission dans cette dernière ville, sa présence y était devenue sans objet, ce général annonça qu'il y séjournerait trois jours encore après l'installation de son successeur, en alléguant le désir d'assister à la cérémonie funèbre préparée en l'honneur de Duphot. Massena ne soupçonna pas d'abord le véritable motif de ce retard. Il n'ignorait pourtant pas que l'insurrection de la garnison de Mantoue avait pour cause ou pour prétexte la misère des troupes,

et que le moyen le plus sûr de l'apaiser promptement était de payer la solde arriérée; mais il ne pouvait deviner que Berthier, tremblant de paraître les mains vides devant la garnison mutinée, aurait conçu l'idée, pour sortir d'embarras, de prendre dans la caisse de l'armée de Rome ce qui était nécessaire pour la faire taire. C'est néanmoins ce qui l'avait retenu : assiégé tour à tour par la crainte d'encourir la disgrâce du Directoire et par celle de déplaire à Bonaparte, il mit fin à sa perplexité en enlevant les fonds en caisse. Massena en fut vivement contrarié, mais ne s'y opposa pas. Subordonné à Berthier, il n'était pas responsable de ses actes d'administration; et il eût été fort déplacé qu'en recevant de ses mains le commandement il s'en servît d'abord contre lui. D'ailleurs, on comptait sur la contribution de guerre, sur l'argenterie des églises dites privilégiées, dont la saisie avait été ordonnée par Berthier; enfin il n'était pas probable que l'armée imitât le lendemain l'exemple qui lui était donné par la garnison de Mantoue. Le 22 février, la cérémonie funèbre fut célébrée avec calme et décence. Massena réunit le soir même à sa table des officiers de tous les corps, et leurs discours pendant et après le repas ne laissèrent percer aucun symptôme alarmant. Berthier y manifesta de nouveau l'intention de partir le lendemain au soir pour Milan, et cette circonstance, à ce qu'il paraît, précipita l'explosion. Les meneurs mirent la nuit à profit. On décida que les officiers du grade de sous-lieutenant à celui de capitaine compris agiraient seuls, et que les sous-officiers et les soldats les soutiendraient par force d'inertie.

Le plan de l'insurrection ainsi réglé, le 23 à midi les officiers jusqu'au grade de capitaine inclus se réunissent

au Panthéon, s'y constituent en assemblée délibérante et se déclarent en permanence jusqu'à ce que la solde ait été payée et que les dilapidateurs aient été punis. Ils rédigent et font afficher partout une adresse à Berthier dans les deux langues; elle était ainsi conçue :

« Citoyen général,

» La marche rapide de l'armée d'Italie sur Rome, » afin de venger l'assassinat commis sur la personne du » général Duphot, est une marque certaine du dévoue- » ment sincère de tous les Français à se sacrifier pour » la liberté et le bonheur de leur patrie. Cependant plu- » sieurs individus, revêtus de pouvoirs, courent les » maisons les plus riches de la ville, en enlèvent les » effets les plus précieux sans vouloir en donner aucun » reçu. De pareils crimes ne peuvent rester impunis; ils » crient vengeance et déshonorent le nom français, qui, » plus que jamais, est fait pour être honoré de l'univers. » Oui, nous le jurons en face de l'Éternel, dans le » temple duquel nous sommes assemblés, nous désa- » vouons toutes spoliations faites dans la ville de Rome » et autres lieux des États ci-devant ecclésiastiques, » nous vouons haine et mépris aux vils individus qui » s'en sont rendus coupables; nous jurons aussi de » cesser dès aujourd'hui d'être les instruments de tous » les monstres qui abusent de notre bravoure et de notre » courage.

» Le soldat et l'officier souffrent dans la misère la plus » profonde, faute de solde; cependant les moyens sont » grands : il y a à la caisse plusieurs millions; il n'en » faut pas plus de trois pour acquitter ce qui est dû. » Nous demandons que la solde soit acquittée, et cela

» dans les vingt-quatre heures : les états sont faits dans » chaque corps ; en conséquence, le travail sera prompt » pour la solde ordinaire. Et pour le rappel de solde de- » puis le mois de prairial dernier, dans les deux fois » vingt-quatre heures.

» Nous demandons aussi que les effets enlevés, sous » divers prétextes, aux maisons et églises appartenant » aux puissances étrangères avec lesquelles nous som- » mes en paix, soient remis de suite, et que tous ces » mêmes édifices soient rétablis dans leur état primitif » avant notre entrée dans Rome. Indépendamment de la » solde, nous persistons à demander *vengeance des vols* » *faits dans Rome par des monstres gradés et des admi-* » *nistrations dévastatrices et corrompues*, plongés nuit et » jour dans la débauche.

» Vous avez, citoyen général, toute l'autorité en main, » vous pouvez sévir contre les brigands qui, encore une » fois, nous déshonorent ; et, nous vous le disons fran- » chement, faute par vous d'arrêter les excès qui exis- » tent et les auteurs de ceux qui ont existé, nous reje- » tons sur vous tout le déshonneur qui nous menace, » parce que vous serez censé partager le crime. Nous » aimons à croire cependant que vous êtes pur et que » votre conduite ultérieure nous le prouvera.

» Comme on pourrait bien dénaturer les principes » que nous professons dans notre adresse, nous vous » prévenons que nous en enverrons copie au Directoire, » et que nous la ferons inscrire dans tous les journaux » de la République française ; nous la ferons de plus im- » primer dans les deux langues et afficher dans Rome » pour prouver au peuple romain notre innocence sur » les crimes déjà commis.

» Si vous êtes jaloux, citoyen général, d'emporter no-
» tre estime avec vous (c'est-à-dire celle de l'armée),
» vous nous rendrez la justice la plus prompte et la plus
» complète. »

Suivent 242 signatures.

Il est à remarquer que cette adresse n'articule aucun grief contre Massena. On ne peut douter cependant que les animosités personnelles dont il était l'objet n'aient exercé une très-grande influence sur le soulèvement des officiers : en effet, leur conduite à son égard fit bientôt éclater les ressentiments dont ils étaient animés contre lui. Mais, dans ce premier moment, que pouvait-on lui reprocher? Le retard du payement de la solde n'était point son ouvrage; les dilapidations dont on se plaignait avec tant d'énergie avaient précédé son arrivée au commandement. C'est donc avec une injustice évidente que quelques écrivains ont accusé Massena d'avoir commis ou autorisé les désordres qui avaient soulevé l'indignation de l'armée; si quelque fait à sa charge avait pu être signalé, les auteurs de l'adresse, révoltés contre un général qu'ils voulaient éloigner à tout prix, ne l'auraient certainement pas passé sous silence. Massena n'est donc pas plus responsable de la sédition de Rome que de celle qui avait éclaté dans quelques garnisons de la Cisalpine placées sous le commandement de Berthier. Ces faits déplorables eurent pour mobiles communs la misère et le dénûment des troupes, le scandale déshonorant pour le nom français des pillages impunis qui dévoraient les ressources du pays conquis, enfin les habitudes d'indiscipline entretenues par la situation politique du temps. Quelques mois seulement s'étaient

écoulés depuis que les différents corps de l'armée avaient été excités par leurs généraux et par le Directoire lui-même à s'ériger en réunions délibérantes pour fulminer des adresses contre le club de Clichy, provoquer un coup d'État contre la constitution et peser de tout le poids de leurs baïonnettes dans la balance des partis. Il est donc peu surprenant que les troupes aient pu se croire, à plus forte raison, autorisées à délibérer sur leurs propres affaires, sur leurs intérêts les plus immédiats : on recueillait ce que l'on avait semé.

En apprenant que trois ou quatre cents officiers, du grade de sous-lieutenant à celui de capitaine inclusivement, étaient assemblés au Panthéon, Massena éprouva une vive inquiétude. Il pouvait aisément préjuger les dispositions du soldat : il eût été dangereux de les mettre à l'épreuve en essayant d'employer la force pour rétablir l'empire de la loi. Se présenter lui-même aux révoltés, dans l'espoir de les rappeler à la subordination militaire, c'eut été provoquer l'expression violente des ressentiments dont sa personne était l'objet. Dans une situation si difficile, Massena prit le parti d'envoyer au Panthéon le général Valette pour sommer les officiers de se disperser.

Introduit au milieu de cette réunion tumultueuse, où les motions les plus violentes se succédaient sans interruption, Valette y fit entendre des paroles pleines de modération et de sagesse. Il rappela les devoirs de la discipline, les règles de la subordination militaire, le respect pour les lois, première vertu des vrais républicains. Ce fut en vain, et il dut revenir annoncer à Massena la résolution hautement manifestée par les officiers de ne se séparer qu'après avoir obtenu le payement de

la solde arriérée et le châtiment des dilapidateurs. Un second message, confié à l'adjudant-général Berthier, n'obtint pas un meilleur succès.

Les généraux, les chefs de corps et les officiers supérieurs étaient tous restés en dehors d'un mouvement que la plupart même paraissaient ignorer. Masséna les convoqua sur-le-champ autour de lui pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre dans une situation si critique. Il tient d'abord conseil avec les généraux; il propose de se porter au Panthéon avec les chefs de corps pour essayer de la persuasion et au besoin de la force. Quelques objections sont soulevées; mais la majorité se range à l'avis du général. Les chefs de corps, consultés à leur tour, déclarent que cette démarche peut tout compromettre. « Si le général en chef échoue, disent-ils, tout est perdu. Les insurgés ne seront ramenés au devoir par aucune considération, et les conséquences d'une rébellion sont incalculables. Il serait de meilleure politique que les chefs de corps seuls fissent cette tentative. Ils sont aimés et respectés de leurs subordonnés; des paroles de douceur et de conciliation dans leur bouche décideront, il faut l'espérer, les mutins à entendre raison. D'ailleurs il resterait encore au général en chef la ressource de se montrer de sa personne aux officiers, et il est essentiel de se ménager ce dernier moyen. »

Cet avis, malgré sa sagesse apparente, convenait mal à l'esprit énergique et résolu du général en chef : il y avait à ses yeux péril en la demeure, et d'ailleurs les dispositions des chefs de corps lui inspiraient peu de confiance. Il accéda néanmoins à l'opinion des officiers généraux, en consentant à attendre avec eux le résultat de la démarche tentée par les chefs de corps. Mais ceux-

ci s'étaient à peine mis en marche vers le Panthéon qu'une députation des officiers, composée de douze d'entre eux, arrive chez le général en chef : elle lui remet une pétition contenant l'énumération de leurs griefs. Massena les reçoit avec hauteur, se borne à lire le titre de cette pièce, leur déclarant qu'il ne peut recevoir de pétitions en nom collectif ni reconnaître les actes d'une assemblée illégale ; que, s'ils ont des plaintes à porter, la voie des pétitions individuelles leur est ouverte. Il qualifie leur conduite de criminelle et leur ordonne de se séparer, les menaçant, s'ils persistent dans leur insubordination, de toute la rigueur des lois militaires.

L'exaspération fut au comble dans l'assemblée du Panthéon quand ses délégués revinrent y rendre compte de l'accueil qui leur avait été fait. De toutes parts éclatèrent des imprécations contre Massena : on ne parlait de rien moins que de le dépouiller du commandement pour en investir Berthier. Déjà, même, les révoltés, au nombre de plus de trois cents, se dirigeaient vers la demeure de ce dernier, lorsque, rencontrés par l'adjudant-général Gilly, ils se décidèrent, sur ses représentations, à faire une nouvelle tentative auprès de Massena. Ils pénètrent en foule dans ses appartements, le somment de recevoir leur pétition et d'y faire droit sans délai. Inébranlable dans son attitude, le général leur tient le même langage qu'à leurs envoyés ; il leur déclare qu'il ne peut recevoir leur pétition délibérée illégalement, mais qu'il veut bien les admettre à lui exposer leurs griefs et consentir à les discuter.

« Nous réclamons, lui fut-il répondu, notre solde et » le supplément de floréal, arriérés de près de cinq » mois. Nos camarades de l'intérieur sont régulièrement

» payés, les caisses de la république s'enrichissent des » nombreux millions levés sur l'Italie ; tout le monde a » part à cette riche proie excepté nous, dont les armes » l'ont conquise. Que sont devenues les contributions » frappées par le général Berthier sur les provinces de » l'Etat romain, celles imposées au pape, l'argenterie, les » bijoux, les objets d'art, les effets précieux dont on a » dépouillé les églises, les musées et les palais de Rome? » Ici même, sous nos yeux, pendant que la troupe man- » que de tout; les dilapidateurs font trophée de leurs ra- » pines en étalant un luxe effronté ; les tripots et les » lieux de débauche sont pleins de généraux, d'officiers » des états-majors, d'employés d'administration, dont » les profusions scandaleuses et les bruyantes orgies » insultent à la détresse du soldat. L'armée, par notre » voix, demande que justice soit faite des pillards qui » déshonorent le nom français ; elle veut que l'on répare » les dévastations commises, au mépris du droit des gens, » dans les habitations et les églises appartenant aux » puissances en paix avec la République. Elle rejette sur » vous, général, la responsabilité des excès et des cri- » mes dont le châtiment se ferait attendre encore. »

Massena répondit que nul ne déplorait plus que lui la situation des troupes et le retard du payement de la solde ; que l'armée avait pu se convaincre, par son ordre du jour de la veille, de sa vive sollicitude à cet égard ; que, la chute du gouvernement pontifical n'ayant pas permis de faire rentrer les tributs imposés par la capitulation de Rome, les nouveaux consuls n'avaient pu encore réunir les fonds nécessaires, et qu'il avait cru devoir par ce motif inviter l'administrateur des finances à s'emparer de l'argenterie des églises pour battre mon-

naie et pourvoir aux besoins les plus urgents. Entouré, pressé par une foule bruyante et animée, le général obtenait l'attention de ceux qui se trouvaient les plus rapprochés de lui, tandis que les plus éloignés ne pouvant entendre sa voix la couvraient en criant : La solde! nous la voulons dans les vingt-quatre heures! Massena monte sur une chaise, engage hautement sa parole de faire payer le lendemain un mois de solde, et le surplus de trois en trois jours. Cette promesse était accueillie avec faveur, quand un officier accourt en s'écriant : Le général Berthier va partir, il emporte deux millions! Aussitôt tous se précipitent vers la porte : Massena s'épuise en efforts pour les retenir, mais en vain; et la masse mutinée se rue au pas de course vers la demeure de Berthier.

Tout dépendait alors de la fermeté de ce général; malheureusement il faiblit. Massena n'avait pas voulu transiger; il avait maintenu dans son intégrité la dignité du commandement sans accuser son prédécesseur. Berthier, au contraire, parlementa avec les mutins, reçut leur pétition, en prit lecture, et parut ainsi désapprouver Massena. Charmés de cette condescendance, les officiers, qui l'avaient d'abord mis en état d'arrestation, lui font promettre de ne pas sortir de la ville et se retirent, à onze heures du soir, en laissant auprès de lui deux délégués de chaque corps pour aviser au moyen de se procurer des fonds.

Cependant Massena, espérant qu'après les premiers moments d'effervescence les révoltés reviendraient à de meilleurs sentiments, ignorant d'ailleurs ce qui s'était passé chez Berthier, prescrivit aux généraux de lui amener le lendemain matin les corps d'officiers de leurs

brigades. Ces tentatives de conciliation échouèrent comme les premières. Les officiers s'étaient juré de n'agir qu'en masse. Il est certain que plusieurs d'entre eux blâmaient l'insurrection, mais leurs bonnes intentions étaient neutralisées par la violence des autres.

Dans la matinée du 25, deux officiers, députés par leurs camarades, se présentèrent chez Massena et lui dirent d'un ton délibéré : « L'armée entière nous charge » de vous notifier qu'elle persiste plus que jamais dans » son insurrection, et de vous demander si vous voulez, » oui ou non, faire droit à ses réclamations. Si votre ré» ponse est négative, nous avons ordre de vous décla» rer que vous n'êtes plus son général ; qu'elle expé» diera un courrier au Directoire et sommera le général » Berthier de venir au Panthéon rendre compte de sa » conduite. »

Justement blessé de tant d'arrogance, Massena, pour toute réponse, ordonna à sa garde d'arrêter ces deux officiers ; mais ils s'échappèrent.

Cependant l'insurrection, s'étant régularisée par la nomination d'un comité directeur et d'un bureau qui restait en permanence, donnait des ordres dans la ville et des consignes aux portes. Cinq députations se présentèrent successivement de sa part à Massena pour réclamer diverses arrestations, notamment celle de l'administrateur des finances, Haller, dont le comité prétendait vérifier les comptes, et d'un adjudant-général de l'état-major de Berthier accusé de pillage. Une d'elles se rendit à la municipalité et au consulat pour compulser les registres, faire le relevé des contributions en argent et en nature frappées par les généraux ou par l'administration, prendre copie des ordres et de la correspondance des auto-

rités. En même temps, les habitants de Rome victimes de vols et d'extorsions furent invités à déposer leurs plaintes; et on leur donna l'assurance qu'il y serait fait droit. La plupart de ces actes, il faut en convenir, étaient irréprochables dans leur but et honorables pour les officiers, mais ils étaient illégaux, contraires à la discipline, et Massena ne pouvait y prêter la main.

Aussitôt que la scission entre le général en chef et ses troupes parut irrévocable, les partisans du gouvernement déchu relevèrent la tête. Les prêtres et les moines disaient au peuple que l'heure de la délivrance allait sonner. De leur côté, les gens des ambassades d'Autriche et de Naples s'approchaient des groupes d'officiers français pour les féliciter des mesures qu'ils avaient prises contre les pillards; leur insinuant que l'enlèvement de l'argenterie des églises privilégiées était une insulte et presque une déclaration de guerre à leurs souverains. Les quartiers populeux de Transtevère et des Monts prenaient un aspect alarmant. On voyait les habitants, armés de toutes pièces, parcourir en bandes les rues, et s'excitant mutuellement, par les cris de *Viva Maria!* à faire main basse sur tous les Français isolés ou désarmés.

Il était dangereux de laisser plus longtemps aux habitants de Rome le spectacle de l'insubordination de l'armée. Tous les généraux, sans en excepter Berthier, furent d'avis, sur la proposition de Massena, de ramener les troupes dans le camp de Ponte-Molle, et de ne laisser à Rome que quatre bataillons pour le maintien de la tranquillité. En conséquence, la générale fut battue et sonnée. A ce signal, tous les officiers, à l'exception de ceux qui composent le comité directeur

d'insurrection, courent à leur poste. La troupe prend les armes en silence et en ordre. Massena, Berthier et leur état-major montent à cheval et se dirigent vers la porte du Peuple; mais ici l'officier de garde, conformément à sa consigne, se met en devoir de leur barrer le passage, qu'il faut forcer l'épée à la main.

Du quartier général de Ponte-Molle, Massena adresse au général Dallemagne l'ordre de faire sortir successivement de la ville les 30e, 61e et 11e demi-brigades de bataille; mais elles refusent de marcher et déclarent ne vouloir plus servir sous Massena ni sous Berthier : du reste, elles protestent qu'elles sont prêtes à obéir au général Dallemagne si c'est pour marcher à l'ennemi. Au point où en étaient les choses, on pouvait craindre que les insurgés ne se nommassent un chef; dans la vue d'éviter ce malheur, qui eût donné à l'insurrection un caractère beaucoup plus grave, Massena, de l'avis du général Berthier, engagea Dallemagne à profiter de la disposition des esprits et à prendre le commandement des troupes de Rome, lui donnant carte blanche pour tout ce qui concernait la police et la sûreté de la ville. Le général Dallemage était l'homme qui peut-être convenait le mieux à la circonstance. Connu depuis longtemps dans l'armée par des précédents extrêmement honorables, n'en étant pas à ses débuts, car il avait à cette époque vingt-deux ans de service, ayant fait les campagnes d'Italie, où il s'était distingué; d'une instruction soignée, d'un esprit sagace, calme et observateur, d'une bravoure à toute épreuve, d'une loyauté proverbiale, il avait tout ce qu'il fallait pour arrêter un mouvement qui aurait pu avoir des conséquences terribles.

Sur ces entrefaites, les habitants de Transtevère se jettent sur plusieurs petits postes de police, les égorgent, poignardent les soldats isolés qu'ils rencontrent dans les rues, et s'emparent même d'une porte; en même temps 10 à 12 mille paysans rassemblés à Albano et Velletri s'apprêtaient à marcher à leur secours. Cette attaque était trop tardive et trop mal combinée pour obtenir le moindre succès. Elle eut même un effet salutaire, en obligeant les troupes mutinées à reconnaître en vue de leur propre sûreté l'autorité d'un de leurs généraux. Dallemagne fit balayer le quartier des Monts par de fortes patrouilles d'infanterie, qui combinèrent leur marche, et ordonna au général Vial de se porter avec deux compagnies de grenadiers contre le rassemblement le plus considérable, celui du quartier Transtevérin. Cette petite colonne l'eut bientôt acculé au pont du Tibre, où ceux qui ne purent le passer à temps furent, après une courte résistance, tués à coups de baïonnette, précipités dans le fleuve ou faits prisonniers.

Massena, inquiet de la fusillade qu'il entend de son quartier général, dépêche à Rome coup sur coup plusieurs aides de camp; mais les portes leur sont fermées au retour, et, pour comble de mortification, Berthier lui-même rentre dans Rome sans l'en prévenir. Qu'on se figure la position du général en chef : repoussé de ses troupes au moment où elles sont assaillies par l'ennemi, et privé du secours de celui près duquel il était naturel qu'il cherchât son principal appui. Il était plongé depuis six heures dans cet état d'angoisse, lorsque, vers neuf heures du soir, l'aide de camp du général Leclerc accourt au quartier général et s'écrie du plus loin qu'il

aperçoit Massena : « Général ! sauvez-vous, vous allez » être assassiné. C'est de la part du général Berthier et » de l'état-major que je vous donne cet avis. — Je suis à » mon poste, répond Massena froidement, et j'y saurai » mourir s'il le faut. » Quelques instants après surviennent deux officiers escortés d'une vingtaine d'hommes porteurs d'une dépêche du comité directeur, annonçant à Massena que sa conduite pendant la journée lui avait fait perdre entièrement la confiance des troupes et qu'elles ne recevraient à l'avenir d'ordres que de Berthier.

Le comité, ignorant la rentrée de ce dernier à Rome, avait chargé ses envoyés de lui notifier sa décision et de le mettre en demeure de prendre les mesures nécessaires pour réprimer les mouvements insurrectionnels qui compromettaient la sûreté de l'armée et du peuple romain.

Cette résolution audacieuse et le singulier avis qui l'avait précédée signalèrent à Massena l'existence d'une véritable conjuration dirigée contre sa personne et dont il lui devenait impossible de triompher. L'abandon où l'avait laissé Berthier dans une crise où l'autorité légitime était foulée aux pieds, l'espèce de sanction que ce général donna à la sédition en assistant à une grande revue ordonnée par Dallemagne, auquel il conféra, en présence des troupes, par oubli, nous le supposons, le commandement que lui avait déjà régulièrement délégué Massena, prêtèrent à l'émeute une force que, seule, elle n'aurait probablement jamais acquise.

Ainsi se manifestait, par des résultats funestes à la discipline militaire et aux intérêts de la France, la déplorable imprévoyance du Directoire, qui, en donnant

à Massena le commandement de l'armée de Rome, avait laissé à Berthier des pouvoirs mal définis pour en faire usage dans des limites et des circonstances très-vaguement exprimées. Un pareil arrangement faisait à Massena une situation intolérable; car il portait tout le poids de la responsabilité, sans avoir la liberté de son action : l'armée, placée sous une double autorité, ne savait auquel se soumettre; l'anarchie et l'indiscipline avaient beau jeu. Pour sortir de cette position, et protester contre l'usurpation du comité insurrectionnel des officiers, le général résolut de s'éloigner de Rome avec son quartier général, qu'il établit à Ronciglione. Chemin faisant, il s'arrêta à Monte-Rossi pour adresser son rapport au Directoire et lui demander de nouveaux ordres. Il instruisit Dallemagne de sa détermination, en l'invitant à le faire rejoindre par l'état-major et les administrations. Cet ordre ne fut point exécuté : Berthier s'y opposa formellement. De leur côté, les commissaires du Directoire près la République romaine prirent un arrêté par lequel, se fondant sur la nécessité de la présence du général en chef à Rome, et sur ce que Massena ne pouvait y reparaître dans les circonstances actuelles sans occasionner de nouveaux troubles, ils déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient pour chef de l'armée que Berthier et en son absence, Dallemagne, son remplaçant provisoire.

Cette mesure insolite, qui équivalait à une destitution, porta le dernier coup à l'autorité du général en chef, et donna une sanction définitive à la révolte des officiers. Nous n'insisterons pas sur la faiblesse des raisons qui la motivaient. Rien dans les ordres du Directoire n'autorisait les commissaires à croire que Massena

dût invariablement demeurer à Rome. Les circonstances peuvent obliger un général à se transporter sur les divers points de son commandement, sans que pour cela il puisse être légalement considéré comme absent, puisqu'il délègue alors son autorité à un de ses subordonnés. Tout conspirait contre Massena ; et aucun genre de mortification ne lui eût manqué, si Dallemagne, par sa conduite loyale et noble, n'eût adouci l'amertume dont on l'abreuvait de tous côtés. La position de ce dernier était délicate. Placé entre cette armée en révolte, une capitale en fermentation et des provinces en feu, il se tira de ce pas difficile avec autant d'habileté que de droiture. Nonobstant l'arrêté des commissaires du Directoire, il ne se crut pas dégagé de l'obéissance envers Massena, tout en laissant croire aux officiers qu'il agissait de son chef, et, par une délicatesse également honorable pour les deux généraux, il le consultait sur tout et ne voulut rien faire sans son assentiment.

La position de Berthier devenant, comme on doit facilement le comprendre, de plus en plus insoutenable, il fut forcé de quitter Rome, et se dirigea en toute hâte vers Milan. En passant à Monte-Rossi, il eut avec Massena une explication des plus vives. Celui-ci lui reprocha énergiquement l'abandon où il l'avait laissé dans la nuit du 25 à Ponte-Molle, et les actes postérieurs par lesquels il avait paru légaliser en quelque sorte la révolte des officiers. Berthier s'excusa en alléguant l'empire des circonstances, l'exaspération de l'armée et l'impossibilité pour Massena d'en retenir le commandement, qu'il l'engagea fortement à résigner de bonne grâce. Mais le général déclara avec fermeté qu'il tenait ses pouvoirs du Directoire exécutif, et qu'il

les conserverait jusqu'à nouvel ordre de sa part. Cette détermination décida Berthier à révoquer l'ordre laissé à Dallemagne de ne correspondre qu'avec lui.

La populace insurgée de Rome avait reçu dans la journée du 25 une leçon sévère. Les prisonniers faits dans l'action ayant été livrés à une commission militaire, la rigueur déployée contre eux imprima dans le quartier au delà du Tibre une terreur qui ramena un peu de calme dans la cité. La grande revue ordonnée par Dallemagne s'était passée dans un ordre parfait, qui imposa au peuple, en lui montrant que l'armée, malgré son attitude d'insubordination à l'égard de son chef, n'en était pas moins groupée tout entière autour de son drapeau pour opposer un front redoutable aux ennemis de la France.

Dallemagne profita de cette situation des esprits pour extirper la révolte, qui s'était propagée dans les campagnes environnantes. Il ordonna au général Murat de marcher à la rencontre des bandes de paysans insurgés avec une colonne mobile composée des hussards du 7e régiment, des carabiniers de la 11e légère, des grenadiers de la 11e de bataille et 2 pièces d'artillerie. La colonne fut bientôt en présence d'une masse de 7 à 8 mille hommes en position sur la voie Appienne, la droite à Albano, la gauche à Castel-Gandolfo. Il attaqua d'abord la gauche, qu'il força à se replier sur Albano, abandonnant le château de Castel-Gandolfo à ses propres forces. Laissant une partie de ses troupes devant le manoir féodal, Murat poussa droit sur Albano, petite ville enveloppée d'une vieille chemise en maçonnerie dont on avait barricadé les portes, et sur le flanc gauche et les derrières de laquelle se montraient 4 à 5,000

paysans armés, sans artillerie. Murat les fit observer par ses hussards, puis, formant ses carabiniers en colonne, il les dirigea contre le faubourg. Ils furent accueillis de tous côtés par une fusillade si vive, que leur marche en fut plusieurs fois arrêtée. Enfin ils arrivèrent en face de la porte, qui fut enfoncée à coups de canon. Le passage ouvert, la colonne se précipite dans la ville, renverse à la baïonnette tout ce qui oppose résistance et met les insurgés en fuite dans toutes les directions, sans qu'il soit possible de les poursuivre, à cause de l'ignorance des localités.

Ce succès enhardit Murat. Quoique la nuit fût profonde, il revint devant le château de Gandolfo, bâti dans une position avantageuse, et qui, par l'état de ses maçonneries et la force de sa garnison, paraissait à l'abri d'un coup de main. On avait vainement essayé d'en enfoncer la porte à coups de canon; les boulets avaient fait des trous dans les vantaux sans les abattre. Murat la fit abattre par les sapeurs, qui travaillèrent pendant vingt minutes sous une fusillade meurtrière; après quoi les grenadiers de la 11e pénétrèrent au pas de charge dans le château et passèrent au fil de l'épée tous les insurgés pris les armes à la main. Cette journée, qui coûta quatre drapeaux et 5 à 600 hommes tués ou blessés à la population rurale, fut une terrible leçon pour le pays. Le lendemain la colonne française se porta sur Velletri, où s'était formé le noyau du rassemblement; mais les fuyards y avaient semé l'épouvante. La ville était presque déserte, la majeure partie des habitants s'était enfuie dans la montagne, les membres de la municipalité et les gens aisés seulement n'avaient pris aucune part à l'insurrection, et s'étaient hâtés de

replanter les arbres de liberté abattus par les insurgés. Murat les rassura en les engageant à user de leur influence pour détromper la multitude, et, après avoir laissé tant à Velletri qu'à Albano de petits détachements pour éclairer la voie Appienne, il se mit en route pour Rome, où il rentra quelques jours après.

Pendant ce temps, le comité-directeur des officiers, fier de l'exil infligé à leur général, affichait les prétentions les plus exorbitantes; il s'arrogeait tous les pouvoirs d'un gouvernement régulier, et ne laissait à Dallemagne, dont il suspectait les relations avec Massena, qu'une autorité purement nominale. Un de ses premiers soins fut d'adresser au Directoire et aux armées une sorte de manifeste pour justifier les graves atteintes portées à la subordination militaire par les corps insurgés. C'est dans cette œuvre de mensonge et d'iniquité que Massena fut accusé pour la première fois des dilapidations commises à Rome avant et depuis son arrivée. Sur la foi de bruits calomnieux répandus contre lui pendant son séjour dans le Padouan, on ne craignit pas de le représenter comme un spoliateur, un concussionnaire éhonté, qui avait démérité de l'armée et de la confiance dont elle l'avait investi. Après avoir porté cette odieuse accusation, le comité chercha à se procurer des preuves à l'appui : on envoya des agents à Padoue pour faire une enquête sur les actes du général, mais on ne put recueillir aucun fait à sa charge.

Le comité-directeur, s'arrogeant des pouvoirs illimités, s'occupait en même temps de la rentrée des contributions, de la répartition des fonds entre les corps et de la recherche des dilapidateurs. Une accusation de vol par extorsion, intentée contre un officier de l'état-

major du général Cervoni, fut déférée à une espèce de chambre ardente, qui condamna l'accusé à mort par contumace. Le comité exerçait aussi la haute police dans Rome. C'était lui qui donnait les consignes aux portes, et nul n'y passait sans subir un examen rigoureux. L'autorité laissée au général Dallemagne était d'abord si restreinte, qu'il ne put faire sortir de Rome un détachement de 15 chasseurs, nécessaire pour le service d'ordonnances du quartier général; mais peu à peu il obtint plus de confiance.

Cet état de choses contre nature, dont les insurgés espéraient de si bons résultats, ne répondit point à leur attente. Le comité parvint seulement à faire payer aux corps une partie de la solde arriérée.

Après quinze jours d'enquête et de recherches, une multitude de vols et d'extorsions fut constatée sans qu'on pût en découvrir les auteurs, ni confronter les fripons avec leurs dupes ou leurs victimes, ce qui obligea de relâcher les personnes mises en prévention et arbitrairement détenues sur de vagues soupçons. L'administrateur Haller, les fonctionnaires et autres agents de l'administration dont on avait prétendu vérifier les opérations, les justifièrent sans difficulté, et reçurent des excuses ou des compliments. Si bien que cette vérification, d'où devaient jaillir tant de preuves de concussion et de péculat, tourna à la honte de ceux qui l'avaient imaginée.

Cependant, Massena, de son quartier général de Ronciglione, exerçait son commandement par l'intermédiaire du général Dallemagne autant que le permettaient les circonstances. Conformément aux arrêtés du Directoire, il ordonna l'arrestation des cardinaux-prélats et chefs

d'ordres, et fit préparer à Civita-Vecchia les bâtiments nécessaires pour les transporter en Sicile. Il frappa sur Rome une contribution de 150,000 francs pour indemniser la famille du malheureux Duphot. Les dispositions inquiétantes du gouvernement napolitain, qui rappela son ambassadeur de Rome le 6, rendant la guerre imminente, Massena résolut de faire occuper Spolete par le général Valette avec la 61e demi-brigade et le 7e de hussards. Le comité-directeur s'opposa d'abord à leur départ de Rome, mais il finit par entendre raison. A cette époque, la solde arriérée des troupes étant presque entièrement acquittée, le comité-directeur n'avait plus de motifs plausibles pour continuer à s'assembler. Dallemagne demanda sa dissolution, et elle lui fut accordée. Le calme se rétablit aussitôt et donna lieu de penser aux généraux que Massena pouvait reprendre le commandement. Un certain nombre d'officiers paraissaient se repentir de leur conduite et parlaient même de lui envoyer un député de chaque corps pour le prier de revenir à Rome. Trompé par ces apparences, Massena se rendit au camp de Ponte-Molle le 13; Dallemagne, Rey, Vial et Murat, ainsi que les chefs de corps, s'y trouvaient réunis, et il rentra à Rome, à leur tête, dans la soirée. La ville était calme, mais les passions n'étaient qu'assoupies. Les officiers les plus compromis mirent la nuit à profit pour les réveiller, en faisant courir le bruit que Massena rentrait altéré de vengeance. C'en fut assez pour rallumer l'insurrection mal éteinte. La plupart des individus compromis, ouvrant les yeux sur le danger de leur position, crurent le conjurer en se révoltant de nouveau.

Cependant Massena, pour déjouer la malveillance,

s'était hâté de faire connaître ses intentions à l'armée par une proclamation tout à la fois ferme et modérée. Cette proclamation fut sans effet. Des officiers se rassemblèrent le soir même au Capitole, mais trop peu nombreux, ils s'ajournèrent au lendemain et vinrent en masse signifier à Massena qu'il eût à quitter Rome à l'instant. « Et de quel droit, s'écria-t-il, destituez-vous » votre général? Me croyez-vous assez lâche pour recon- » naître les actes d'une assemblée inconstitutionnelle? » — Nous savons très-bien, dirent-ils, que notre as- » semblée est illégale, mais les adresses du 18 fructidor » ne l'étaient pas moins, et nous avons eu raison de les » faire; d'ailleurs, l'armée est souveraine les armes à la » main, et, encore une fois, nous vous ordonnons de » quitter Rome. » Le général essaya l'apologie de sa conduite; interrompu, interpellé à chaque phrase, il repoussait toutes les objections; mais, ayant cru entendre proférer contre lui des menaces de mort : « J'ai bravé, » dit-il, le fer de l'ennemi et je ne reculerai pas devant » celui d'un assassin. — Il n'y a point d'assassin parmi » nous; nous sommes des gens d'honneur qui soutenons » nos droits, dit vivement un capitaine en sortant d'un » groupe. Les assassins sont parmi ceux qui vous entou- » rent; un d'eux a conseillé à six d'entre nous de se » défaire de vous, sa proposition a été repoussée avec » horreur : je vous le répète, méfiez-vous de ceux qui » vous entourent. » Le regard et le geste dont cet officier accompagna sa courte apostrophe plongèrent la foule dans la stupéfaction; elle s'écoula lentement, en murmurant le nom de celui qu'il paraissait avoir désigné à l'indignation de tous.

Après leur départ, Massena réunit les généraux et

chefs de corps pour aviser au parti à prendre dans une telle situation. Il fut unanimement reconnu que, vu l'impossibilité où l'on se trouvait de réduire la sédition par la force, on ne pouvait que chercher à gagner du temps en attendant les ordres du Directoire. Les généraux et chefs de corps déclarèrent par écrit qu'ils n'avaient rien négligé pour réprimer l'insurrection qui s'était manifestée deux fois à quinze jours d'intervalle, mais que l'attitude du soldat avait paralysé leurs efforts. Tous furent d'avis que Massena ne devait point quitter Rome. La suite prouva qu'ils avaient eu raison : les officiers n'osèrent l'en chasser, ils lui laissèrent même sa garde; en sorte qu'à partir de ce jour il put remplir directement ses fonctions en s'abstenant de paraître devant les troupes et en prenant la précaution d'adresser ses ordres à Dallemagne, que tous les officiers avaient supplié de conserver le commandement. Cependant, Massena n'avait pas négligé d'informer le Directoire de ce qui se passait depuis son arrivée. Celui-ci, dans des circonstances aussi graves, n'avait que deux partis à prendre : licencier les corps mutinés et punir les coupables, ou bien absoudre leur conduite et remplacer le général en chef. Ces deux partis présentaient de graves inconvénients. En s'arrêtant au premier, le gouvernement risquait de voir l'armée d'Italie se déclarer contre lui. Tous les officiers s'étaient engagés par serment à se soutenir, ils avaient pour eux les sous-officiers et les soldats, la sympathie des corps non insurgés leur était d'ailleurs acquise, il était donc probable qu'un acte de sévérité deviendrait le signal d'une insurrection générale. Adoptait-on au contraire le second parti, on semblait pactiser avec l'insubordination, on tuait la disci-

pline. Rien ne garantissait à l'avenir l'obéissance des corps, qui, pour un retard de solde, de subsistances ou d'habillements, abandonneraient leurs chefs, comme au moyen âge, pour servir sous les drapeaux d'un général plus riche ou plus heureux. Le Directoire crut éluder les difficultés en s'arrêtant à un parti mixte. Il remplaça Massena par le général Gouvion Saint-Cyr, et recommanda à celui-ci de rechercher et de punir les coupables. En même temps, il fit arrêter et emprisonner à Briançon les quatre officiers députés vers lui avec l'adresse.

Massena venait d'autoriser la promulgation de la nouvelle Constitution romaine. Il prenait des mesures pour embarquer à Civita-Vecchia 6,500 hommes de l'armée de Rome pour aller, disait-on, en Corse, sous les ordres des généraux Belliard, Mireur et Friant, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Gênes, où il recevrait de nouvelles instructions. En y arrivant il trouva une dépêche du directeur Merlin, qui lui enjoignait de partir sur-le-champ pour Antibes, avec l'assurance que le Directoire croyait avoir trouvé l'occasion de le dédommager des contrariétés qu'il venait d'éprouver en le mettant à la disposition du général Bonaparte, dont il ne tarderait pas à recevoir les instructions. Mais l'expédition mit à la voile sans qu'il reçût un mot de son chef. Son renvoi à Antibes n'était donc qu'une mystification, qu'un exil. S'il fut péniblement affecté, comme général, de cette disgrâce non méritée, il en fut du moins, à titre d'époux et de père, amplement dédommagé ; car elle lui procura le bonheur d'embrasser sa femme et ses enfants, qu'il n'avait pas vus depuis cinq ans, et de jouir de quelques mois de repos au sein de sa famille.

Nous venons d'exposer avec détail la conduite qu'a tenue Massena dans une des circonstances les plus critiques de sa longue carrière, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques réflexions.

Les éloges dont l'armée d'Italie avait été comblée en France, les lois qui, après chaque victoire, avaient annoncé au monde qu'elle avait bien mérité de la patrie, avaient donné au dernier soldat la plus haute opinion de lui-même. Le contraste de tant de gloire avec la misère à laquelle étaient réduits les corps dans un pays riche et fertile, d'où l'on tirait tant de contributions; les dilapidations commises avec impunité sous leurs yeux, semblaient à tous le résultat d'un système conçu pour la perte de l'armée. D'autre part, la familiarité qui régnait de soldat à officier, d'officier à général, laissait peu de prise à une sévère discipline nécessaire surtout pendant la paix. Enfin, le Directoire lui-même, avait porté l'atteinte la plus funeste au principe de l'obéissance passive, qui est à l'état militaire ce que l'orthodoxie est à l'Eglise, en constituant les corps en assemblées délibérantes pour obtenir des adresses menaçantes contre les conseils. Le concours de tant de fatales circonstances aurait suffi pour déterminer une insurrection, alors même que des souvenirs irritants n'eussent pas soulevé contre Massena la malveillance de la plupart des corps de son armée et que le général en chef Berthier l'eût mieux secondé. Massena subit les conséquences d'un état de choses qu'il était forcé d'accepter. Il conserva intacte, pendant la crise, la dignité du commandement. On ne peut lui reprocher qu'une chose, c'est de n'être pas rentré dans Rome aussitôt qu'il fut informé que les troupes refusaient de se rendre au camp de Ponte-Molle, et même

après que Berthier l'eut abandonné, car il l'aurait empêché ainsi de transiger avec les officiers mutinés et de légaliser en quelque sorte l'insurrection. Toutefois, ce tort, qui prenait sa source dans l'élévation de caractère du général, aurait dû trouver son excuse auprès du Directoire. Mais les gouvernements populaires sont ingrats de leur nature : ils tiennent rarement compte des actes qui ne servent pas leurs passions. Les grandes renommées leur portent ombrage, et ils saisissent comme une bonne fortune l'occasion de les rabaisser. Si la gloire dont Masséna s'était couvert dans les campagnes de 1796 et 1797 n'eût pas brillé d'un si vif éclat, le Directoire eût été moins prompt à le punir. Il subissait en ce moment la domination de Bonaparte; il dut éprouver une secrète satisfaction à faire sentir tout le poids de son autorité au plus brillant lieutenant de ce glorieux général.

CHAPITRE II.

Motifs ou prétextes de la seconde coalition. — Coup d'œil sur la situation politique, administrative et militaire de la France à la fin de 1798. — Préparatifs de l'Autriche. — État de délabrement de l'armée française. — Création de cinq armées. — Massena reçoit des lettres de service pour celle de Mayence, et se rend à Friedberg. — Situation de cette armée et des forces qui lui sont opposées en Allemagne. — Le Directoire élève le complet des anciens corps et en crée de nouveaux. — Événements en Suisse. — Révolte des petits cantons réprimée par Schauembourg. — Exaspération contre la France. — Concessions du Directoire. — Convention entre la Suisse et la France. — Commencement des hostilités en Italie. — Massena nommé général en chef de l'armée d'Helvétie.

Depuis le traité de Campo-Formio qui dénoua la première coalition, d'importants événements avaient changé les rapports établis par ce traité entre les puissances de l'Europe.

L'envahissement des États du Pape et leur érection en République; l'asservissement du roi de Sardaigne, de la République de Gênes et des autres principautés d'Italie aux caprices du Directoire; l'occupation de la Suisse et de la Hollande, et par-dessus tout l'activité incessante de la propagande qui menaçait de soulever les États monarchiques; toutes ces causes réunies engagèrent le roi d'Angleterre et les empereurs de Russie et d'Allemagne à se liguer de nouveau contre la France. L'Autriche, qui ne pouvait voir sans inquiétude l'accroissement de notre puissance en Italie, demanda d'abord la

cession de Mantoue et de la ligne du Mincio, et l'évacuation des États de l'Église et de la Suisse. Ces questions ayant été inutilement débattues à Seltz, entre le comte de Cobentzel et François de Neufchâteau, le conseil aulique renoua ses négociations avec l'Angleterre, et envoya le comte de Cobentzel à Berlin et à Saint Pétersbourg réclamer les secours éventuels de ces deux cabinets.

Paul I^er^ se montra tout disposé à accueillir ces ouvertures. Bien que la position géographique de son empire, et plus encore l'ignorance profonde de ses peuples, le missent à l'abri des atteintes de la propagande, sa haine instinctive contre la République l'avait décidé à joindre ses efforts à ceux des autres puissances pour l'anéantir, s'il était possible. Déjà il avait pris à sa solde le corps de Condé; il promit à l'empereur d'Allemagne un corps auxiliaire de 21,500 hommes, commandé par Suvorof, et le mit en marche sur la Moravie, dès le mois de novembre 1798. Un autre motif avait encore contribué à lui inspirer cette résolution. Quelques débris de l'ordre de Malte, anéanti par Bonaparte, voulant flatter l'affection chevaleresque du monarque pour eux, l'avaient nommé grand maître en remplacement de Hompesch. Déjà, avant l'arrivée du comte de Cobentzel à Saint-Pétersbourg, Paul avait envoyé dans la mer Ionienne une escadre qui bloquait étroitement Corfou, de concert avec les Anglais et les Turcs.

D'un autre côté, la brusque rupture des négociations de paix entamées à Lille, en 1797, à la demande de l'Angleterre, avait profondément blessé cette nation. L'expédition d'Égypte, dirigée contre ses possessions dans l'Inde, ayant augmenté le nombre de ses griefs

envers la France, elle sollicita la Porte de nous déclarer la guerre, profitant ainsi de l'ascendant que lui avait donné sur les autres puissances son triomphe récent d'Aboukir, pour nous susciter partout de nouveaux ennemis. Une escadre anglaise venait d'enlever Minorque à l'Espagne et se disposait à aller bloquer Malte. Pitt obtint des deux chambres tout ce qu'il demanda, et se montra le plus habile et le plus ardent propagateur de cet esprit de rivalité et d'antagonisme qui animera toujours l'Angleterre contre la France. Levées d'hommes, augmentation de l'armée navale, impôt du dixième sur les revenus, pacte d'union entre l'Angleterre et l'Irlande, tout fut accordé au ministère pour l'accomplissement de ses desseins.

L'incapable Ferdinand, roi de Naples, dominé par la reine, femme vindicative et haineuse qui détestait la France, se montra prêt à entrer de suite dans la coalition. Déjà même, le 16 mai 1793, il avait conclu un traité d'alliance avec l'Autriche, qui s'était engagée à mettre dans la haute Italie 60,000 hommes en action contre les Français, et lui avait envoyé le général Mack pour réorganiser son armée. Le roi de Sardaigne et le grand-duc de Toscane, qui n'avaient pas les mêmes motifs que lui de garder la neutralité, promirent aussi leur coopération à une ligue dont le résultat devait être de les délivrer à jamais d'une alliance oppressive.

Le Directoire, aveuglé par les succès des dernières campagnes, voyait sans effroi l'orage s'amonceler sur sa tête. Malheureusement l'économie et la prévoyance de son administration ne justifiaient pas son attitude altière. Depuis le 18 fructidor, il avait été entraîné dans une suite de mesures politiques, militaires et administratives

qui lui avaient fait autant d'ennemis à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il s'était lancé tête baissée dans la voie de l'arbitraire, et, loin de profiter de la paix pour réparer les maux causés par tant de luttes, il avait encore pressuré la France et les pays conquis pour faire face à ses folles dépenses. En vain le corps législatif, avili et mutilé, lui avait accordé les droits de barrières sur les routes, les octrois municipaux, le timbre, la loterie, l'impôt sur les fenêtres, les droits de greffe, une augmentation sur ceux de l'enregistrement, des douanes et des postes. Sa mauvaise administration engloutissait toutes les ressources.

Ses fonctionnaires publics outrageaient le peuple dans leurs adresses et leurs proclamations, et partout des divisions funestes menaçaient la paix intérieure. Aussi peu scrupuleux à l'égard du droit des gens qu'envers les citoyens, il avait fait jeter en prison l'ambassadeur de Portugal sous de vains prétextes, autorisant ainsi les puissances étrangères à user de représailles envers nos agents diplomatiques.

Au point de vue militaire, sa première faute fut de consentir à l'expédition d'Égypte; mais l'attitude équivoque de Bonaparte lui faisait désirer son éloignement à tout prix. Ce général, usant largement du blanc seing que lui avait donné le Directoire pour son aventureuse expédition, non content d'emmener les meilleures troupes, s'était encore adjoint l'élite des généraux : Kléber, Desaix, Reynier, soit qu'il qu'il voulût priver Moreau, son émule, de ses plus habiles lieutenants en cas de guerre continentale, ou qu'il attendît de ceux-ci plus de dévouement et de capacité que des généraux ayant servi sous ses ordres en Italie. Pour subvenir aux dé-

penses de l'armement, il avait épuisé le trésor de Berne, pressuré l'Italie, vidé les arsenaux de Gênes et de Venise, vendu même l'artillerie prise aux Piémontais, aux Autrichiens et aux Vénitiens. D'autre part, et comme si toute chance de guerre se fût évanouie, le Directoire avait mis les demi-brigades sur le pied de paix, désarmé la plupart des places fortes, et vendu à vil prix leur approvisionnement de siége, sous prétexte qu'ils étaient inutiles et d'un entretien onéreux. Les corps de toutes armes étaient appauvris et presque nus, les arsenaux et les magasins vides.

L'empereur d'Allemagne, au contraire, bien que la paix de Campo-Formio lui eût fait gagner plus de 121 milles carrés et un million de francs de revenu, avait, dans la prévision d'une rupture, mis tous ses soins à réorganiser son armée. Le comte Wallis venait à peine de prendre possession des États de Venise que les 5 régiments d'infanterie wallone, réduits, faute de moyens de recrutement, à un seul bataillon dans la dernière campagne, furent de nouveau portés à trois avec des recrues tirées de la Gallicie. On remit au complet de guerre tous les autres régiments par des recrues dont on pressa l'instruction. L'Empereur créa 4 régiments hongrois; et des corps francs peu nombreux qui existaient alors, on forma 15 beaux bataillons de 6 compagnies chacun. La cavalerie fut aussi considérablement augmentée; on éleva à 12 le nombre des régiments de cuirassiers, celui des dragons ou chevau-légers à 15 : tous de 7 escadrons, dont un de dépôt. On renforça de deux escadrons tous les régiments de hussards, excepté ceux de Szekler et des frontières esclavones. De plus, on organisa deux régiments de hulans de 8 escadrons chacun;

enfin, on forma avec les débris des corps francs de Rohan, de Bussy, de Carneville et de Bourbon, un régiment de chasseurs à cheval de 8 escadrons : en sorte que la force de l'armée autrichienne, non compris les corps hors ligne, s'éleva à près de 353,000 combattants, dont plus de 58,000 de cavalerie.

Cette formidable armée était répartie en Italie, dans le Tyrol, en Allemagne et dans les États héréditaires de l'Empereur.

De grands travaux de fortification s'exécutaient à Vérone, à Legnago, à Venise, à Gradisca et sur tous les points du littoral jusqu'à Trieste. Des dépôts d'artillerie, des magasins de vivres et d'effets militaires se formaient à petit bruit, dans les États de Venise et sur les frontières de la Bavière. Indépendamment des 400,000 hommes que l'Empereur pouvait mettre en campagne, il comptait sur les 20,000 des contingents de la Bavière et de la Souabe, et sur un second corps auxiliaire russe, portant à 30,000 hommes le total des combattants que Paul Ier mettait à sa disposition. C'était donc une masse de 450,000 hommes prêts à entrer en action. Dans ce nombre, l'Empereur ne tenait pas compte des forces que l'Angleterre, les rois de Naples et de Sardaigne, le grand-duc de Toscane et quelques princes de l'Empire pourraient mettre sur pied.

Comme on le voit, la coalition s'annonçait d'une manière formidable. Le Directoire était loin d'être en mesure de lutter contre des forces si imposantes. Pour préparer la victoire, il lui fallait exiger de nouveaux sacrifices de la nation, et réveiller les masses par des mesures énergiques d'autant plus nécessaires, que les convulsions périodiques d'un gouvernement mal assis,

la dilapidation des domaines nationaux, les banqueroutes successives, les concussions de ses agents et la rapacité des traitants avaient produit des effets désastreux. En moins de trois ans, plus de 1,500 millions, valeur métallique provenant de la vente des biens nationaux et des contributions levées dans l'intérieur, ou imposées aux pays conquis, avaient été engloutis.

Le 27 septembre 1798, les conseils, après avoir voté, le 5 du même mois, sur le rapport de Jourdan, la fameuse loi de la conscription, accordèrent au gouvernement une levée de 200,000 hommes. Mais comment armer ces troupes, les habiller et les nourrir dans la situation vraiment déplorable du Directoire sous le point de vue financier? Il n'existait plus ni crédit ni confiance, le numéraire était enfoui, les impôts mal payés, les caisses vides, et le gouvernement ne pouvait plus recourir à ces terribles moyens qui, sous le comité de salut public, avaient sauvé la France. Il fallait cependant pourvoir aux nécessités du moment. Outre le budget ordinaire de 600 millions, le ministre des finances demanda et obtint un nouveau fonds de 125 millions, à prendre sur les 400 millions de domaines nationaux non engagés. 90 devaient être employés pour l'armement et l'équipement de la nouvelle levée, et 35 pour réparer autant que possible le désastre naval d'Aboukir.

Ce fut sur ces entrefaites que le Directoire apprit la marche des Russes sur la Moravie. Justement ému à la nouvelle de ces indices d'hostilités, il fit signifier au congrès, par ses plénipotentiaires, que l'entrée de ce corps auxiliaire sur le territoire de l'empire équivaudrait à une déclaration de guerre. Une telle notification prescrivait de hâter tous les préparatifs, car les armées n'é-

taient nullement en état d'entrer en campagne. Les corps n'avaient pu encore être renforcés par la nouvelle conscription; la cavalerie, l'artillerie, les ambulances manquaient de chevaux; sur aucun point il n'existait de magasins de réserve, les places frontières même étaient sans moyens de défense. Toutefois, pour dissimuler son embarras, le Directoire arrêta la formation de cinq armées, dont deux en Italie, deux en Allemagne et une en Suisse. Les trois dernières étaient destinées à agir sous l'impulsion du même chef. La première, dite armée de Mayence, devait être composée de 14 demi-brigades à 2 bataillons et de 20 régiments de cavalerie. On lui désigna la plaine d'Alsace pour se réunir, entre Huningue et Strasbourg, afin qu'au premier signal elle pût passer le Rhin. La seconde, appelée armée d'observation du Rhin, formée de 10 demi-brigades complètes et des bataillons de garnison de l'armée de Mayence, avec 8 régiments de troupes à cheval, devait couvrir les places et les ponts du Rhin entre Huningue et Dusseldorf. On n'affectait à celle d'Helvétie que 13 demi-brigades et deux régiments de cavalerie. (Voy. *Pièces justificatives*, n^os^ I *et* II.)

Dans ces circonstances, il était impossible que Massena, contre lequel il n'existait réellement aucun grief, restât dans l'oubli. Dès le 16 août, le Directoire le comprit comme divisionnaire dans le cadre de l'armée de Mayence, dont le commandement avait été confié à Joubert. Il reçut, le 21, à Antibes sa lettre de service et arriva dans la première quinzaine de septembre au quartier général à Friedberg, où Jourdan, successeur de Joubert, l'avait précédé de trois jours.

Nos troupes étaient encore cantonnées sur les deux

rives du Rhin, entre Strasbourg et Dusseldorf. La plus profonde tranquillité régnait dans leurs quartiers, et, si ce n'eût été la correspondance du général en chef et du ministre, et quelques avis alarmants de nos agents diplomatiques près la Diète et au congrès, on n'aurait pu soupçonner que le Directoire s'apprêtât sérieusement à soutenir une nouvelle lutte contre l'empire d'Allemagne et l'Autriche. Nos forces ne dépassaient pas 30,000 hommes, dont 6,000 à cheval. L'infanterie était belle et disciplinée et la cavalerie bien montée, quoiqu'elle eût dans ses dépôts plus de 4,000 vieux cavaliers sans chevaux. Les magasins sur la rive droite du Rhin ne contenaient que pour huit jours d'approvisionnements, les troupes vivaient au jour le jour aux dépens de leurs cantonnements, il n'y avait aucun moyen de transport ni pour les subsistances ni pour les ambulances.

A cette époque, l'armée de l'Empire, aux ordres du général Staader, forte de 35 à 37,000 hommes, appuyait sa droite au Danube, vers Ingolstadt, et sa gauche, par Landsberg, derrière Schongau et Fuessen en Tyrol; un corps de 5,000 hommes cantonnait sur les bords du lac de Constance, entre Bregenz et le pays des Grisons, 4,000 occupaient le Brisgau et les villes forestières.

Le gros de l'armée autrichienne, cantonné entre le Lech et l'Iser, ne s'élevait pas, suivant les rapports, à plus de 50,000 hommes; mais il y avait en Bohême et dans l'Inviertel de quoi doubler ce nombre au premier signal. De faibles garnisons de troupes de l'Empire occupaient Ingolstadt, Ulm, Philipsbourg, Manheim et Ehrenbreitstein. Cette dernière forteresse était réduite aux abois par un blocus rigoureux.

Joubert, pendant le peu de jours qu'il était resté à

Friedberg, n'avait pu s'occuper de l'organisation de l'armée. Le ministre de la guerre avait répondu par de belles promesses aux réclamations incessantes des chefs militaires, et tous les services n'en restaient pas moins en souffrance.

Les 100 demi-brigades de bataille et les 26 légères, qui, d'après l'organisation de l'an V, auraient dû présenter dans leurs 378 bataillons 287,000 hommes, étaient réduites à moins de 130,000, tant par l'absence de celles qui avaient été envoyées en Égypte, que par la réduction des cadres, les retraites, les congés et la désertion.

La cavalerie ne comptait dans les 76 régiments que 30,000 sabres à peine; il lui en manquait 33,000 pour remplir ses cadres.

L'artillerie, dont l'effectif aurait dû être de 24,026 hommes, n'en avait pas 16,000 présents, et c'était surtout sur les huit régiments d'artillerie légère que portait le déficit. Elle ne pouvait mettre plus de 2,000 canonniers à cheval. En résumé, il n'y avait pas 300,000 hommes sous les drapeaux.

Dans cet état de choses, le gouvernement français se vit obligé de prendre des mesures sévères pour remettre l'armée sur un pied respectable. Il porta d'abord de 1,800 à 2,031 hommes le complet de chaque demi-brigade. Il en créa en outre, le 16 octobre, 16 nouvelles, dont deux d'infanterie légère. Le 25 novembre, il ordonna la formation de 104 bataillons auxiliaires; et, comme la première classe de la conscription ne pouvait évidemment fournir le nombre d'hommes nécessaire pour remplir les cadres de ces nouveaux bataillons, il se fit autoriser, par une loi, à disposer éventuellement

des quatre autres. Ordre fut donné à tous les chefs de demi-brigade de fondre leurs trois bataillons en deux, et d'envoyer le cadre du 3e sur des points indiqués de l'intérieur ou de la frontière pour y recevoir les conscrits; ceux-ci devaient rester en garnison dans les places jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'entrer en ligne. Comme les impôts se payaient lentement, on imagina de charger les communes d'équiper leurs conscrits appelés, en déduction de la contribution foncière.

Tout à coup l'on s'aperçut que le budget présentait un déficit de 65 à 70 millions. Pour le couvrir, le Directoire fit proposer le rétablissement de la gabelle. Cette mesure fut rejetée après une violente discussion; mais, comme il fallait la remplacer par une autre, on découpla l'impôt des portes cochères, on doubla celui des portes et fenêtres; le partage des successions revenant aux émigrés fut ordonné; et l'on s'empara des biens du clergé protestant, qui, jusqu'alors, avaient échappé à toute atteinte.

Des événements d'une autre nature excitaient l'attention de Massena. Ce qui se passait en Suisse lui donnait le pressentiment que, dans la guerre prête à se rallumer, ce pays deviendrait le principal théâtre des parties belligérantes. On sait qu'après la destruction des oligarchies cantonales par Brune, une constitution calquée sur celle de la France avait remplacé son gouvernement fédératif, et qu'Aarau était devenu le siége d'un Directoire exécutif. En réalité, la France gouvernait les cantons; et Rapinat, beau-frère de Rewbel, ne justifiait que trop, par son despotisme et ses exactions, les cris qui s'élevaient de toutes parts sur l'asservissement des pays où la République avait introduit ses principes et

ses formes politiques. Deux directeurs de la république nouvelle ayant fait entendre d'énergiques plaintes contre Rapinat, ce commissaire poussa l'impudence jusqu'à signifier aux Suisses qu'il leur était défendu d'obéir à leur gouvernement toutes les fois qu'il serait en contradiction avec les actes de l'autorité française. On pouvait, certes, demander beaucoup à l'Helvétie sans craindre de refus, mais il ne fallait pas déshonorer à ses yeux les autorités qu'on lui avait données en mettant à nu leur complète impuissance. Aussi cette conduite excita-t-elle au plus haut point le mécontentement des Suisses et de ceux même qui étaient les plus attachés à la France.

Les prétentions de Rapinat furent accueillies dans les conseils helvétiques par une réprobation presque unanime, et déjà l'on parlait de chasser cet audacieux commissaire et d'organiser la résistance, lorsque les directeurs Bay et Pfiffer, pour épargner de nouveaux malheurs à leur pays, donnèrent leur démission. Les conseils élevèrent à leur place Ochs, auteur de la Constitution, et La Harpe, cousin du général qui avait été le principal promoteur de la révolution suisse, en insurgeant le pays de Vaud contre Berne.

Peu de temps après cette espèce de 18 fructidor, dans la prévision du renouvellement des hostilités, un traité d'alliance offensive et défensive fut signé à Paris, le 19 août 1798, entre la France et la République helvétique. On y stipula que chaque république attaquée pourrait requérir de l'autre, sous la condition de le payer et de l'entretenir, un contingent de troupes, dont la force serait déterminée par l'importance de l'agression.

La Suisse devait en outre établir deux routes militaires : l'une, traversant le Simplon, mettrait la France en communication directe avec la République cisalpine, et l'autre, longeant la rive droite du Rhin, lui donnerait un excellent débouché en Souabe. En échange de ces concessions, la Suisse recevrait le Frickthal, quelques avantages de navigation intérieure et la promesse de l'évacuation de son territoire dans un délai de trois mois.

Les concessions faites à la France étaient d'une grande valeur, sans doute, mais elles augmentaient beaucoup l'étendue du territoire que nous allions avoir à défendre contre la coalition. La Suisse neutre lui eût été bien plus utile que la Suisse alliée, et le corps qui occupait ce pays, porté dans la vallée du Danube, lui eût probablement épargné les revers qui signalèrent le début de la campagne.

C'est vers cette époque que doit être placé le triste et malheureux événement, maladroitement provoqué par une fausse mesure du Directoire helvétique, mais qui eut l'avantage de prouver combien la France était prompte à étouffer les résistances qui pouvaient s'opposer au développement de sa politique.

Le Directoire helvétique, quelques jours après la signature du traité dont nous venons de parler, prit un arrêté qui prescrivait à tous les citoyens de prêter un serment solennel de fidélité à la nouvelle Constitution. Cette mesure semblait conseillée par les ennemis du gouvernement; son effet le plus certain et le plus facile à prévoir était de fournir aux dissidents l'occasion de se manifester, de compter leurs forces et de provoquer des insurrections. Ce fut ce qui arriva. Le petit canton

d'Unterwalden était depuis longtemps, ainsi que Schwitz et Uri, le refuge de tous les nobles et de tous les prêtres mécontents du nouvel ordre de choses. Cette adhésion publique, et en apparence volontaire, à une Constitution qui leur avait été imposée, leur parut plus odieuse qu'un assujettissement forcé contre lequel ils pouvaient du moins protester, sinon par leurs plaintes, du moins par leur silence. Une telle disposition des esprits, adroitement exploitée par d'habiles agents, fit courir aux armes des milliers d'insurgés.

Le général Schauembourg, qui commandait les troupes françaises, comprit la nécessité de frapper sur-le-champ un coup qui ne permît point à la révolte de s'étendre dans les environs de Zug, Schwitz, Glaris et Uri. Une partie des troupes qui occupaient le canton de Berne se réunirent à Thun, s'embarquèrent sur le lac de ce nom, et, remontant l'Aar, vinrent descendre à Brienz, pendant que le général en chef, avec tout ce qui lui restait de disponible, se rendit en toute hâte à Lucerne.

Le canton d'Unterwalden se compose de deux petites vallées, dont l'une, celle de Sarnen, n'est abordable au midi que par le mont Brüneg et dont l'autre, celle de l'Aa, remonte jusqu'aux sources de cette rivière. Ces deux vallées débouchent près du bourg de Stanz sur les rives du lac des Quatre-Cantons, qui les borne du côté du nord.

Ainsi limitée, l'insurrection n'était pas difficile à étouffer. Le corps débarqué à Brienz escalada le Bruneg, qui n'était pas encore occupé; longea les lacs de Lucerne et de Sarnen et vint prendre position à Sachslen, pendant que le général Schauembourg traversait le

lac des Quatre-Cantons, avec sa colonne, et arrivait à Stanz.

Les insurgés, traqués au nord et au midi, n'avaient d'autre alternative qu'une retraite précipitée dans les cantons de Schwitz et d'Uri, ou le combat. Ils choisirent ce dernier parti quoiqu'ils fussent à peine au nombre de 3,000, appuyés par quelques pièces d'artillerie mal servies. Ils se concentrèrent à Stanz et y attendirent les Français de pied ferme. Leur résistance fut si opiniâtre, que les deux colonnes des assaillants employèrent une journée entière à enlever, l'un après l'autre, les postes qui couvraient le bourg et qui furent défendus avec une rare intrépidité. Le lendemain, après une lutte plus acharnée encore que le premier jour, les troupes de Schauembourg pénétrèrent enfin dans Stanz, où les insurgés, retranchés dans toutes les maisons, les accueillirent par un feu meurtrier. Ils se virent alors obligés de mettre le feu au village. Celui-ci, entièrement construit en bois, n'offrit bientôt plus que des ruines fumantes, derrière lesquelles s'abritaient encore quelques combattants. Enfin, après une résistance désespérée qui coûta la vie à la moitié des insurgés, le reste gagna en combattant toujours la vallée de l'Aa, et faiblement poursuivi, se réfugia dans les montagnes de l'Engelberg.

La rapidité avec laquelle avait été dirigée l'expédition de Stanz n'avait pas permis aux cantons voisins de se joindre aux insurgés, et étouffa ainsi la révolte dans son germe. Schwitz et Uri, effrayés, jugèrent prudent de céder à la nécessité et prêtèrent le serment exigé par le Directoire.

Indépendamment du Frickthal, dont le traité du

19 août avait agrandi la République helvétique, et des bailliages italiens, qui, après de longues hésitations, s'étaient enfin rangés sous sa bannière, le gouvernement français aurait encore voulu y ajouter le territoire des Ligues grises, et quelques familles puissantes de ce pays favorisaient ses vues; mais la masse du peuple tenait invinciblement à ses vieilles institutions, et ses répugnances s'augmentaient encore par tout le sang qui avait coulé dans les petits cantons suisses et par la récente destruction de Stanz. Les Salis, riches patriciens qui exerçaient sur la population une grande influence, et dont le dévouement à l'Autriche était connu, profitèrent de ces dispositions pour faire rejeter toutes les propositions de l'envoyé de France; puis, comme il fallait pourtant se mettre à l'abri de la redoutable colère du Directoire, les chefs des Grisons réclamèrent la protection de l'Empereur, que leur assurait un ancien traité remontant au quinzième siècle. Le conseil aulique ne demandait pas mieux que d'avoir un prétexte de s'emparer de la vallée du Rhin, et il accueillit avec empressement la réclamation des Grisons. Le 16 octobre, le comte Bellegarde prit le commandement des troupes cantonnées dans le Vorarlberg. Son corps d'armée, y compris les milices du pays, s'élevait dans le courant d'octobre à 29,564 hommes, dont 1,310 de cavalerie, avec 58 bouches à feu. Il donna l'ordre au général Auffemberg de marcher sur Coire; et cet officier y entra le 19 octobre 1798 avec quatre bataillons et un escadron, qui furent aussitôt disséminés en postes tout le long de la frontière helvétique.

Cette démarche de l'Autriche ne démontrait que trop l'imminence d'une rupture. Le Directoire fit réclamer

l'exécution du traité du 19 août, par son ambassadeur Perrochel, qui venait d'arriver à Lucerne, où le gouvernement helvétique avait transféré son siége. Le 30 novembre, il fut signé une convention qui assurait à la France un corps auxiliaire de 18,000 hommes, qu'elle devait équiper et payer, et qui stipulait une levée de 64,000 hommes de milices dans le cas où le territoire helvétique serait menacé. L'époque était arrivée, où, d'après le même traité, les troupes françaises auraient dû évacuer la Suisse; mais il ne fut pas difficile de faire comprendre au Directoire de Lucerne que son existence même tenait à la non-exécution de cette clause, car les intrigues des agents de l'Autriche et de l'Angleterre, aidées des prédications fanatiques des moines, avaient tellement divisé l'opinion que le départ des Français eût été le signal immédiat d'une guerre civile sans merci.

Il s'en fallait cependant que la nation suisse fût satisfaite de garder ses libérateurs. Le Directoire ne l'ignorait pas. Déjà l'ambassadeur Zeltner lui avait exposé la situation déplorable où la Suisse était réduite, Schauembourg avait également reçu des Conseils plus d'une plainte sur les tristes résultats de l'occupation française. De toutes parts des cris de réprobation s'élevaient contre la politique oppressive du gouvernement français à l'égard des peuples qu'il prétendait affranchir. Un homme qui s'est rendu célèbre par la création d'une science nouvelle, Lavater, avait publié récemment une sorte de manifeste, véritable philippique bien faite pour soulever les masses. Après avoir reproché énergiquement au Directoire les exactions dont il s'était rendu coupable, il s'écriait : « Et la liberté que vous nous

» offrez, en retour de tant de sacrifices, n'est elle-même » que le sacrifice de notre vieille, de notre inestimable » indépendance!... Dix mille de vos braves guerriers » exhalent publiquement leur indignation, en voyant » des républicains, vos anciens alliés et vos fidèles voi- » sins, recevoir ce traitement infâme. *Infâme!* quel mot » appliqué à la grande nation! et s'il était au monde » un autre peuple qui, abusant comme vous des droits » de la force, voulût poursuivre à votre égard ce » détestable avantage et vous rendre tous les maux que » vous nous faites souffrir, en quels termes plus san- » glants encore n'éclaterait pas votre éloquence! et » quelle juste expression pourriez-vous trouver vous- » même à votre juste exécration? »

Le Directoire dut céder devant des réclamations aussi générales et aussi violentes. Pour y faire droit, au moins en apparence et sans retirer ses troupes du territoire helvétique, il changea le titre et les fonctions de Rapinat, dont la conduite insolente était la principale cause du mécontentement des Suisses, et le nomma commissaire civil auprès de l'armée. La conduite des affaires politiques fut confiée à Perrochel, dont l'esprit liant et modéré parvint à rétablir l'harmonie entre les deux Républiques.

A peine la tranquillité venait-elle de renaître en Suisse, que le roi de Sardaigne et le grand-duc de Toscane armèrent de concert contre nous, et que les Napolitains attaquèrent l'armée française stationnée dans les États romains. Quoique l'avis des hostilités fût suivi presque aussitôt de la nouvelle de l'entrée triomphante de Championnet à Naples, le Directoire, désirant raffermir l'opinion publique, inquiète encore à juste titre, nomma les

généraux en chef qui devaient opérer en Allemagne et en Suisse. Jourdan prit le commandement des troupes qui avaient jusqu'alors formé l'armée de Mayence, et qui portèrent le nom d'armée du Danube. Bernadotte eut le commandement de l'armée d'observation du Rhin, et Massena celui de l'armée d'Helvétie. Quelques jours avant que le *Moniteur* annonçât sa nomination, il avait été prévenu de la nouvelle destination qu'on lui assignait, et invité à envoyer un de ses aides de camp de confiance faire la reconnaissance de la ligne occupée ou à faire occuper par nos troupes. Cette importante mission fut remplie par le chef de bataillon Reille et un officier du génie.

Massena, après avoir passé trois jours à Friedberg pour s'entendre avec le général en chef Jourdan, se rendit de Mayence à Strasbourg, où il reçut, le 7 décembre, par le télégraphe, les derniers ordres du Directoire. Le 11, il arriva à Zurich.

FIN DE LA CAMPAGNE DE L'AN VI OU DE 1798.

CAMPAGNE DE L'AN VII OU DE 1799 EN HELVÉTIE.

CHAPITRE Ier.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. — Composition de l'armée française, ses positions. — État intérieur de la Suisse. — Levée de six demi-brigades helvétiques. — Tracasseries de Masséna avec Jourdan. — Masséna renforce sa droite. — Pénurie de subsistances. — Joubert pousse Serrurier sur la Toscane. — Les Français cherchent à se créer un parti dans les Grisons. — Les Autrichiens soulèvent les bailliages italiens. — Masséna visite sa ligne. — Le ministre le presse d'entrer en campagne. — Premier plan offensif du Directoire. — Observations de Masséna. — Plan de campagne définitif. — Nouvelles observations de Masséna. — Dernières mesures qu'il prend.

Jusqu'ici Masséna n'a opéré qu'en sous-ordre, mais toujours avec bonheur ; maintenant nous allons le voir soutenir sa réputation sur un nouveau théâtre, en face d'un capitaine célèbre, et dans un pays allié où les complications de la politique demandaient un grand tact dans les affaires. Mais, avant de rendre compte de cette mémorable campagne, une esquisse des ramifications du Saint-Gothard qui rattachent le Tyrol à l'Helvétie peut avoir le double avantage d'intéresser par sa nouveauté, et de mieux faire saisir l'ensemble des opérations dont ce pays fut, et sera peut-être encore un jour, témoin.

On peut considérer le Saint-Gothard, le Furca et le Grimsel comme le nœud des Alpes de la Suisse et du Tyrol. Reliées par d'énormes glaciers, ces sommités projettent trois chaînes divergentes, dont les ramifications innombrables donnent naissance à une infinité de cours d'eau qui arrosent et fécondent l'Europe centrale. La première de ces chaînes, dont le Luckmanier, le Bernhardin, le Splügen et le Maloja sont comme les jalons, court à l'est, et commence au Brenner le vaste plateau du Tyrol; la deuxième, sur laquelle s'élèvent le Simplon, le Saint-Bernard et le Mont-Blanc, se dirige vers le sud-ouest au delà du Mont-Blanc, court au sud et se prolonge jusqu'à la Méditerranée; la troisième, moins élevée et beaucoup plus courte que les deux autres, est dominée par le Finsteraarhorn, le Jungfrau et les Diablerets, et court à l'ouest, en contournant le lac de Genève, pour s'unir aux Juras. Ces deux dernières chaînes forment la partie supérieure du bassin du Rhône.

La première se bifurque au Maloja : la branche gauche court au nord-est de l'Albula à l'Arlberg, où elle se divise en une infinité de rameaux qui versent leurs eaux les uns dans le Rhin, les autres dans le Danube, puis, formant la ligne faîtière sur la rive droite du premier de ces fleuves, elle décrit un arc de cercle à l'ouest, qui se termine au-dessous de Bâle, dans la Forêt-Noire; la branche droite suit la direction nord-est et forme avec la précédente le bassin de l'Inn. A partir du Maloja, elle a sa direction générale à l'est, avec de légères inflexions vers le sud, et lance à des hauteurs peu différentes le mont dell' Oro, le Foscagno, le Vernungspitz, le Glock-Thurn, le Weisekugel, le Furstberg et le Brenner, dont les proportions gigantesques

doivent la faire considérer comme la continuation de la grande chaîne. Aux sources de l'Adda, cette branche projette un chaînon dont un brusque ressaut, au sud-ouest, forme le versant gauche de cette rivière et donne naissance à l'Oglio sur son flanc méridional, dans le val Camonica, séparé de la Valteline par le Gavio, et du val de Sole par le mont Tonale, qui se ramifie et s'abaisse entre les lacs d'Iseo et de Garda. Au Hochwild et au Furstberg, la même chaîne oblique vers le nord et vient se culminer en se courbant au Brenner; son versant nord fournit des affluents à l'Inn, et son versant méridional est soutenu par quantité de contre-forts d'où jaillissent les sources de l'Eisack et de la Rienz, qui se réunissent à Brixen et viennent grossir l'Adige au-dessous de Botzen. La gauche de la chaîne fournit à Brixen les eaux des vallées supérieures de Sterzing et de Prunecken; vers sa droite s'ouvrent à Meran les vallées de Passeyr et de Glurns où se trouvent les sources de l'Adige.

Entre la chaîne qui forme la berge gauche du bassin du Rhin et celle qui forme le versant droit de celui du Rhône, s'étendent d'autres chaînons qui leur sont à peu près perpendiculaires, et projettent sur leurs flancs une infinité de contre-forts qui font de la Suisse centrale et méridionale un labyrinthe inextricable.

Passant maintenant à l'examen hydrographique de ces contrées, nous remarquons d'abord que l'Inn, affluent de droite du Danube, est parallèle, dans la partie supérieure de son cours, à l'Adda qui descend des mêmes montagnes dans une direction opposée, et va, en traversant le lac de Como, baigner les plaines de l'Italie septentrionale.

Des glaciers, qui réunissent le Saint-Gothard au Furca et au Grimsel, jaillissent, dans la direction des quatre points cardinaux, le Rhin, l'Aar, le Rhône et le Tessin. Les trois premiers traversent la Suisse au nord et à l'ouest, le quatrième se dirige au sud vers l'Italie, en traversant le lac Majeur. Indépendamment de ces quatre grands cours d'eau, le Saint-Gothard donne encore naissance à la Reuss, affluent de l'Aar, qui traverse le lac de Lucerne avant de grossir cette rivière.

Le Rhin court à l'est depuis le Saint-Gothard jusqu'au-dessus de Coire, tourne au nord, et se jette dans le lac de Constance un peu au-dessous de Rheineck, après un trajet de quatorze myriamètres; il en sort à Stein, et franchit les dix myriamètres, en ligne droite de l'est à l'ouest, qui séparent cette ville de celle de Bâle. Jusqu'au lac de Constance, ce fleuve ne reçoit que de minces filets d'eau; mais il est grossi dans la seconde partie de son cours par quatre affluents, dont l'Aar est le plus considérable. Quoique torrentueux et resserré entre le chaînon de l'Oberland et les montagnes des Grisons, le Rhin peut être franchi sans difficulté dans un espace de six myriamètres. De Reichenau au lac de Constance, son volume, déjà considérable, présenterait de plus grands obstacles; mais depuis ce lac sa rapidité et son encaissement forment une barrière imposante.

La Thur jaillit des monts Sentis et Munsterried, à huit kilomètres au nord de Wallenstadt, et se replie à angle droit au-dessous de Wyl en deux portions égales, dont la seconde est très-importante par l'escarpement des rives, le volume des eaux et leur rapidité.

La Linth prend sa source au pied du Tœdi et du Kis-

tenberg, sur le revers de la chaîne qui sépare la Suisse des Grisons. Elle coule vers le nord-est, passe à Glaris après avoir reçu la Sernft, se lie à Wesen par un canal avec le lac de Wallenstadt, et va se jeter au nord-ouest dans le lac de Zurich, près d'Uznach. Elle est navigable entre les deux lacs.

La Reuss, dont le cours n'a pas moins de douze myriamètres, traverse entièrement la Suisse du sud au nord, et la partage en deux zones à peu près égales. Elle a son berceau au pied des monts Gothard et Furca, dans le val d'Urseren, qui est d'un accès très-difficile. Depuis sa source jusqu'à Seedorf, où elle s'embouche dans le lac de Lucerne, cette rivière a un lit profondément encaissé, dont le passage serait périlleux. A sa sortie du lac elle présente, par sa rapidité, sa profondeur et l'escarpement de ses rives, une barrière plus imposante encore.

On place assez généralement les sources de l'Aar sur le versant septentrional du Grimsel, à peu de distance du Finsteraarhorn et du Schrekhorn. Cette rivière, qui a vingt myriamètres de cours, se précipite vers le nord-est, traverse les lacs de Brienz et de Thun, se redresse vers le nord, tourne brusquement à l'est près de Berne, se brise de nouveau et court au nord-est vers Waldshut, où elle se jette dans le Rhin.

Le Rhône roule avec fracas des monts Grimsel et Furca dans une direction opposée à celle du Rhin. A la hauteur de Martigny, il tourne au nord et s'embouche dans le lac de Genève, au-dessous de Villeneuve.

La Suisse contient en outre quantité de récipients temporaires pour les cours d'eau qui descendent des montagnes. Les principaux sont : le lac Leman, situé

dans l'enfourchure des Alpes valaisannes et des grandes Alpes, à 370 mètres au-dessus du niveau de la mer; il a une longueur de 66 kilomètres et une largeur de 15, sur une profondeur maxima de 300 mètres; le lac de Constance, en allemand Bodensee, divisé en lac de Constance proprement dit, en Uberlingensee et en Untersee, situés à 408 mètres au-dessus du niveau de la mer, est le plus considérable de ceux qu'on rencontre entre la chaîne des Alpes valaisannes et celle qui s'abaisse dans la Forêt-Noire. Il est traversé par le Rhin, et a une longueur de 64 kilomètres, dont 45 pour le lac proprement dit, de Bregenz à Constance, 19 pour l'Uberlingensee et 19 pour l'Untersee; sa largeur maxima est de 5 kilomètres et sa profondeur de 280 mètres. Le lac de Neuchâtel, qui s'étend au pied du versant oriental du Jura, à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer, est long de 36 kilomètres, large de 9, et profond de 150 mètres. Le lac de Zurich enfin, qui est à 404 mètres au-dessus du niveau de la mer, a 40 kilomètres de longueur sur 3 de largeur, et 200 mètres de profondeur.

Il y a peu de canaux en Suisse. Les communications à travers les barrières gigantesques que la nature a posées entre les différentes parties de cet immense théâtre, ne se font guère que de vallée à vallée. Aussi dans tout le massif des Alpes, du Tyrol au Piémont, n'existe-t-il que huit grandes routes par lesquelles une armée peut descendre de la Suisse en Italie, ou remonter d'Italie en Tyrol. Ces routes sont : 1° celle du grand Saint-Bernard, qui fait communiquer la vallée du Rhône à celle de la Dora Baltea; couverte de neige durant dix mois de l'année, elle est difficilement praticable pendant

les mois de juillet et d'août. 2° On va du Rhône à la Toccia dans le bassin du Tessin par le col du Simplon, ouvert six mois de l'année, mais ce chemin est médiocre du côté de l'Italie. 3° Le col du Saint-Gothard, d'une traversée facile et sûre pendant quatre mois, joint le bassin de la Reuss à celui du Tessin; 4° celui du Saint Bernard, analogue au précédent, unit les vallées du Rhin et du Tessin. 5° Les bassins du Rhin et de l'Adda sont mis pendant quatre mois en communication par le col du Splugen. 6° On passe des bords de l'Inn à ceux de l'Adda par le col du Maloja, où la route est médiocre pendant quatre mois. 7° Le col de Stelvio joint l'Adda à l'Adige, et est traversé par une route que des travaux récents ont rendue excellente durant trois mois. 8° Enfin, une route sûre et facile pendant quatre mois traverse le col de Reschen et unit la vallée de l'Adige au bassin de l'Inn.

Les communications intérieures de la Suisse se réduisent aux routes de Constance à Bâle par Schaffhausen, de Schaffhausen à Lucerne par Zurich, de Bâle à Zurich par Baden, d'Aarau à Lausanne par Soleure et Berne, dans la vallée de l'Aar, et de Lucerne à Bâle par Aarau. On peut encore y joindre celle de Bâle à Soleure et Berne, par Valdenburg ou Arburg. Ainsi, soit qu'on ait pour objet d'envahir la Suisse, soit qu'on veuille la défendre ou pénétrer dans les États autrichiens, ce sera toujours vers Constance, Schaffhausen, Coire et les autres points indiqués qu'on dirigera nécessairement les opérations.

Il n'y a, à proprement parler, aucune place forte en Suisse. Néanmoins Zurich, sur la Limat, à l'extrémité du lac de son nom, et nœud des grandes communica-

tions de l'Allemagne et de l'Italie, possède une vieille enceinte bastionnée; Lucerne, au point où la Reuss sort du lac des Quatre-Cantons, est entourée d'une ancienne muraille, et Berne, dans une presqu'île de l'Aar, fossé naturel qui le protége de trois côtés, est mis du quatrième à l'abri d'un coup de main par quelques ouvrages.

Les limites de ce vaste échiquier sont donc, au nord la chaîne qui forme la berge droite du bassin du Danube, au sud les derniers appendices de la chaîne secondaire qui s'abaisse dans les plaines de l'Italie, à l'est l'Eisack et l'Adige, à l'ouest les monts Jura. Ce théâtre contenait trois divisions politiques distinctes, le Tyrol, les Grisons et la Suisse. Le Tyrol, montagneux, sillonné de torrents rapides et dévastateurs, dont les vallées sont généralement peu fertiles quoique bien cultivées, fournit peu de céréales, mais élève beaucoup de bétail; les Grisons, ou Ligues grises, composés de trois petites républiques fédératives, montagneux comme le Tyrol, recueille du maïs, mais peu de vin et de blé. Quant à la Suisse, on y cultive du vin et des céréales, mais les récoltes sont insuffisantes aux besoins du pays. On y supplée par un commerce d'échange avec les pays voisins, dont les fruits et les légumes forment la base. L'herbe végète vigoureusement dans ces trois pays jusqu'à la limite des neiges, et y fournit un fourrage excellent.

De tout ce qui précède, il résulte qu'une armée peut difficilement opérer dans ces contrées, et qu'il lui faut de puissants moyens de transport. Nous terminerons en remarquant que le cours du Rhône, une portion de la plus haute chaîne des Alpes, et cette série de monta-

gues qui court à l'ouest vers le coude du Rhône à Martigny, opposent une triple barrière qui défend la Suisse dans une étendue de dix myriamètres, sur la frontière méridionale, dont l'extrémité est rendue inexpugnable par les grandes Alpes et le lac de Genève. En outre le Rhin et l'Aar, qui s'échappent en sens opposé des glaciers de la Suisse méridionale, décrivent jusqu'à leur point de réunion deux arcs de cercle concentriques qui enveloppent et protégent la Suisse du côté de l'Allemagne. Nous ferons observer aussi que le Saint-Gothard étant le chevet commun des vallées du Tyrol, de la Suisse et de l'Italie, sera toujours regardé comme le point le plus important de cet échiquier, toutes les fois qu'il s'agira de lier les armées d'Italie à celles de Suisse ou d'Allemagne.

Tel est le nouveau théâtre de guerre où Masséna était appelé à justifier par ses combinaisons le choix que le gouvernement avait fait de lui, pour commander l'armée qui devait relier les opérations de celle d'Italie et de celle d'Allemagne. Il arriva à Zurich le 11 décembre, et Schauembourg lui remit aussitôt le commandement. Ce général, formé à l'école allemande, en montrait moins les défauts que les qualités, et sous des formes rigides et sévères il cachait un véritable attachement pour le soldat, dont il se faisait aimer et craindre à la fois. Il connaissait à fond tous les détails du service, s'en occupait volontiers et en exigeait l'accomplissement rigoureux. Administrateur probe et éclairé, bon organisateur, il était d'ailleurs très-versé dans cette partie de la tactique qui a pour objet les manœuvres des troupes. Il réunissait, en un mot, tous les talents d'un bon inspecteur. Prévenu de l'arrivée prochaine du général en chef, il

avait préparé ses renseignements d'une manière claire et méthodique; en sorte qu'après deux heures d'entretien, Massena fut complétement au fait de la situation de l'armée.

Son état-major comprenait les 3 généraux de division Schauembourg, Xaintrailles et Nouvion. Il y avait 5 généraux de brigade, dont un, le général Reinwald, remplissait les fonctions de chef d'état-major.

L'armée, forte de 12 demi-brigades, ou 36 bataillons et 16 escadrons, présentait une force de 24,500 hommes, composée de vieilles troupes instruites et éprouvées. Mieux disciplinée que l'armée d'Italie, elle s'était toujours distinguée par le respect des propriétés; et si la misère avait, dans quelques circonstances, poussé le soldat à des actes de violence, on l'avait vu le plus souvent partager sa faible ration avec les pauvres habitants des montagnes.

Par un arrêté du Directoire, 15,000 hommes provenant de la conscription de l'an VII, des sept départements compris dans la circonscription territoriale des 5e et 6e divisions militaires, étaient affectés au recrutement de l'armée d'Helvétie. Sur les 7,000 hommes qui avaient déjà rejoint, 2,000 se trouvaient incorporés dans les demi-brigades, le reste s'instruisait dans les dépôts de Berne et de Soleure; près de 8,000 hommes étaient encore attendus. Ce renfort ne devait pas faire partie de l'armée active. Le gouvernement français comprenait, comme le Directoire helvétique, que la reprise des hostilités amènerait des troubles et peut-être des insurrections dans le pays. Il avait donc ordonné, par mesure de précaution, la formation de 6 bataillons de garnison de 1,067 hommes chacun, qui se tiendraient

dans les places fortes, prêts à rayonner en colonnes mobiles sur tous les points où l'effervescence éclaterait.

La cavalerie se composait de 4 régiments dont la force totale n'excédait pas 1,600 chevaux. 2 de ces régiments étaient bien montés, les 2 autres médiocrement.

L'artillerie consistait en 4 compagnies à pied très-faibles. On attendait de la 5e division militaire des renforts qui en mettraient l'effectif en rapport avec la composition de l'armée. Cette arme ne possédait que 600 chevaux de trait pour l'attelage de 48 bouches à feu et de leurs caissons. Il fallait nécessairement une remonte en cas de reprise des hostilités, pour ne pas recourir à des réquisitions fort dangereuses dans un pays ulcéré contre les Français, et Schauembourg en avait reçu du ministre de la guerre la promesse formelle.

7 demi-brigades avaient reçu l'habillement pour les deux tiers de l'effectif, et les effets de petit équipement pour le complet; mais les 5 autres, récemment arrivées de l'armée de Mayence, étaient presque nues, et l'on commençait à leur faire quelques distributions de linge et chaussures. Quant aux 4 régiments de cavalerie, un seul, le 7e de hussards de l'ancienne armée d'Helvétie, était en bon état; les 3 autres offraient le tableau du plus grand dénûment.

On avait passé un marché pour la fourniture de 25,000 paires de souliers, dont les premières livraisons venaient d'être faites.

Il n'existait dans les magasins ni étoffes ni effets confectionnés pour habiller les 15,000 conscrits. A la vérité le ministre avait pompeusement annoncé l'arrivée prochaine à Strasbourg d'une grande quantité d'objets destinés à l'armée d'Helvétie, et poussé la précaution jus-

qu'à défendre expressément d'en rien distraire pour celle de Mayence; mais ces promesses restèrent sans exécution.

Le service des hôpitaux était tout entier à organiser.

Depuis qu'un entrepreneur loyal avait succédé aux chambres administratives pour la fourniture des subsistances, les troupes n'avaient manqué de rien; mais les conventions stipulées par le gouvernement français n'ayant pas été tenues, le malheureux entrepreneur se vit obligé de résilier son marché et l'armée fut bientôt réduite à vivre d'expédients. Le Directoire, sur les vives sollicitations de Schauembourg, venait de faire un traité avec une compagnie parisienne qui ne remplit point ses engagements et plongea Masséna dans un grand embarras dès son arrivée.

Quant aux moyens de transport, ils étaient absolument nuls; et le soldat se voyait presque toujours obligé d'aller lui-même chercher ses vivres à 5 ou 6 kilomètres de ses postes ou cantonnements.

L'armement de l'infanterie était en assez bon état. On avait pris dans les arsenaux de Berne, Soleure et Fribourg toutes les pièces de rechange nécessaires, et l'artillerie s'y était pourvue de 24 pièces de campagne. Mais il restait à armer les conscrits, et cela devenait difficile. Sur les 14,000 fusils demandés par Schauembourg au ministre de la guerre, 3,000 seulement venaient d'être envoyés d'Huningue; il en existait bien encore 80,000 dans les arsenaux suisses, mais depuis le dernier traité d'alliance il y avait défense d'y toucher.

Des 7 à 8 millions dont le général Brune s'était emparé dans les caisses des cantons de Fribourg, Berne et Soleure, 3 avaient été envoyés à Bonaparte pour l'ex-

pédition d'Égypte. De la contribution de 15 millions frappée par le commissaire Lecarlier sur ces trois cantons, et étendue à ceux de Zurich et de Lucerne, payable en cinq termes, 2 seulement purent être recouvrés. Le Directoire avait renoncé à la perception des trois derniers termes de peur d'exaspérer les esprits. En définitive, au 21 novembre, il n'existait en caisse que 635,000 francs, c'est-à-dire seulement les fonds suffisant pour la solde jusqu'au 10 décembre.

Le Directoire exécutif avait ordonné de veiller particulièrement à la sûreté de Bellinzona, point par lequel l'armée d'Helvétie communiquait avec celle d'Italie. Aussi Schauembourg avait-il porté 6 bataillons et 6 pièces d'artillerie vis-à-vis des débouchés du Bernahrdin et du val Blegno. Mais comme la chute des neiges interceptait les communications, le Directoire prescrivit au général en chef de l'armée d'Italie d'alimenter cette brigade qui n'en restait pas moins attachée à l'armée d'Helvétie. Cette disposition lui devint funeste; car également utile à deux armées, elle ne fut nourrie et soutenue ni par l'une ni par l'autre.

3 bataillons et 6 compagnies de grenadiers, sous les ordres du général Lecourbe, occupaient la vallée d'Urseren, le Saint-Gothard et Altorf.

Le général de division Xaintrailles commandait 10 bataillons, dont 2 gardant les débouchés de Glaris, communiquaient avec la brigade Lecourbe, par le Schachenthal; 3 autres formaient un cordon très-faible entre les lacs de Wallenstadt et de Constance; un bataillon en réserve dans le haut Toggenburg, défendait le passage de Gambs à Wieldhem; un autre à Appenzell, gardait le défilé de Hohekasten et du Kamor. Le

passage d'Altstaetten était occupé par un poste tiré d'un bataillon établi à Gais; enfin 2 bataillons à Rorschach, tenaient le passage entre le lac de Constance et les montagnes.

Le général Ruby, avec 4 bataillons, 4 escadrons et une compagnie d'artillerie, couvrait Schaffhausen, Constance et les environs, ainsi que les ponts de Stein et de Diesenhofen. Cette brigade, destinée à défendre le pont de Schaffhausen, était bien placée pour protéger le pays entre le lac de Constance et l'Aar, mais elle aurait dû être renforcée afin de mieux remplir cet objet.

Depuis Schaffhausen jusqu'à Bâle, 4 bataillons seulement bordaient le Rhin et la frontière du Frickthal, 4 escadrons et une compagnie d'artillerie légère se tenaient en réserve à Aarau. Toutes ces troupes étaient commandées par le général de brigade Lorge.

La frontière, depuis le haut du lac de Constance jusqu'à Bâle, était, comme on le voit, faiblement couverte, et son étendue n'aurait pas permis de rassembler à temps, sur un point attaqué, des forces suffisantes. Le général Schauembourg avait réuni toutes les troupes disponibles, surtout en cavalerie, à Zurich et sur la Limat, contrée abondante en fourrage. 6 bataillons, 6 escadrons et 2 compagnies d'artillerie légère étaient donc répartis entre Wintherthur, Zurich et Baden, sous les ordres du général de brigade Oudinot, récemment arrivé.

Zurich était sagement choisi pour servir de lieu de rassemblement au gros de cette réserve: en effet, un corps de troupes peut, en deux jours, se porter, de ce point, dans la chaîne de montagnes qui sépare les lacs de Wallenstadt et de Constance, en un jour sur la Thur,

et même à Schaffhausen et vers le confluent de l'Aar et du Rhin.

En supposant que l'ennemi réussît à passer le Rhin et à forcer le cordon, il serait toujours prévenu sur ces quatre points par la réserve de Zurich.

Une paix trompeuse régnait en Suisse. Le pays était divisé par deux factions. La plus faible avait accueilli la constitution démocratique et unitaire, comme une garantie de bonheur et de prospérité; mais la majorité manifestait, en toute occasion, sa haine pour les institutions nouvelles, et la force maintenait seule la tranquillité fréquemment compromise par des insurrections. On espérait, à tort, que le Directoire helvétique s'établirait enfin sur des bases solides; le désaccord de ses membres lui avait enlevé sa force et sa considération, et il lui était devenu presque impossible de faire exécuter ses décrets. De plus, on craignait que la levée de boucliers du canton d'Unterwalden ne fût le signal de nouveaux troubles dans ceux d'Appenzell, de Lucerne, de Saint-Gall et d'Argovie. Cette situation fâcheuse s'aggravait encore par le désordre des finances.

Le Directoire, autant pour renforcer l'armée que pour mieux asseoir le gouvernement unitaire, avait longtemps négocié en vue de créer une force armée permanente. A l'origine, cette affaire ne rencontra pas d'opposition dans le sein des conseils; et les préfets nationaux reçurent l'ordre de réorganiser les milices. Toutefois, la mesure excita une vive fermentation dans les districts de Raugen et de Langenthal, où les insultes faites à l'autorité nécessitèrent l'emploi de deux bataillons et d'un régiment de dragons français, pour ramener la tranquillité.

Ces essais n'étaient pas encourageants, aussi le Directoire helvétique n'accueillit-il qu'avec répugnance la demande de la levée des 6 demi-brigades suisses stipulée par le traité d'alliance des deux républiques ; et Perrochel aurait vu son éloquence échouer devant les refus persévérants des Directeurs, si Schauembourg ne s'était rendu à Lucerne avec une lettre confidentielle du ministre de la guerre, Scherer, qui promettait ses bons offices pour faire employer les 18,000 auxiliaires au service des républiques alliées de la France. Séduit par cette offre, le Directoire helvétique consentit enfin à la levée des troupes; mais trop faible pour prendre une détermination franche, il fit bientôt solliciter de nouveaux délais par son ministre à Paris. Le gouvernement français insista plus fortement, et enfin Perrochel conclut une convention en vertu de laquelle les 18,000 hommes à lever pourraient être employés contre tout ennemi de la France. Une prime de 24 francs fut accordée à chaque homme enrôlé. La solde sur le pied de France, l'habillement et l'équipement restèrent à la charge du gouvernement français. Les conseils approuvèrent ce traité, qui sembla accorder de grands avantages aux Suisses; mais on verra plus tard les conséquences de cette malheureuse conception.

Telle était la situation lorsque Massena prit le commandement. Schauembourg, chargé déjà de l'inspection générale de l'infanterie française, eut encore mission d'organiser les légions suisses.

Après avoir notifié son entrée en fonctions aux autorités helvétiques et aux ministres français en Suisse, Massena rendit compte au ministre de la guerre de l'état des choses. Par le tableau qui précède, on a pu voir

qu'il était loin d'être satisfaisant. Massena appela l'attention du ministre sur la nécessité d'assurer avant tout la solde et les subsistances; il l'informa qu'il avait ordonné la confection de 500,000 rations de biscuit et l'approvisionnement de 50,000 pintes d'eau-de-vie, et pris des mesures pour subvenir provisoirement aux moyens de transport. Il aurait bien voulu faire pousser les travaux de la tête de pont du Petit-Bâle; mais il en fut empêché, faute d'argent.

Le général en chef sentit tout de suite la nécessité de compléter l'organisation de son armée. Elle n'avait, par le fait, qu'un général de division, Xaintrailles; car les connaissances spéciales de Schauembourg lui avaient fait confier l'inspection générale de l'infanterie, et Nouvion était incapable d'un service actif à cause de ses nombreuses blessures. Massena en demanda trois autres et un général de brigade. Il désigna nominativement les généraux Menard et Chabran, ses anciens frères d'armes à l'armée d'Italie, pour lesquels il avait une vive amitié que justifiaient leurs talents et leur attachement à sa personne. Il demanda aussi des officiers d'artillerie et du génie, qui allaient lui devenir indispensables, et enfin le commissaire ordonnateur Lambert, pour remplacer Féraud qui ne lui parut pas avoir à un assez haut degré l'activité nécessaire.

Une contrariété marqua le début de Massena. On a vu que le gouvernement avait confié à Jourdan la haute direction des armées du Danube, d'Helvétie et du Rhin. Il commença par demander à Massena un état de situation détaillée de l'armée d'Helvétie, qu'il refusa. Appelé à son commandement par une dépêche télégraphique, il pouvait se croire indépendant comme son

prédécesseur; néanmoins, il en référa au Directoire en lui faisant observer tout ce qu'un pouvoir mal défini lui avait déjà attiré de désagréments à Rome, l'année précédente, et posa nettement la question suivante au ministre de la guerre : « Suis-je donc simplement chef d'un » corps détaché de l'armée de Mayence? Le théâtre de » ses opérations rend cette situation absurde. Dans ce » cas recevez ma démission. » Scherer ne répondit pas à cette dépêche et la difficulté ne fut résolue que beaucoup plus tard.

Massena avait commencé à visiter sa ligne et se trouvait près de Constance, lorsque le Directoire lui enjoignit de renforcer sa droite, afin de porter secours au général Joubert, si les Autrichiens se dégarnissaient dans les Grisons. On ignorait encore les forces qu'ils avaient dans ce pays. Toutefois le général en chef ordonna au général Mainoni de tenir une de ses demi-brigades prête à marcher au secours de l'armée d'Italie, et au général Lecourbe d'y joindre 2 bataillons qu'on remplacerait par 2 autres de la réserve de Zurich, et il dépêcha aussitôt son aide de camp, Reille, à Mainoni avec des instructions détaillées.

Reille trouva la brigade du général dans un dénûment absolu, vivant aux dépens du pays et sans discipline. Il n'avait aucun fonds pour solder les fournitures arrachées à la contrée, et il éprouvait le plus grand embarras. Il en référa à Massena, qui fit intervenir enfin une décision du ministre pour contraindre Joubert à alimenter une brigade que les neiges séparaient de l'armée d'Helvétie durant cinq à six mois. Reille utilisa sa mission en recueillant des renseignements sur la force et l'emplacement des Autrichiens dans les Grisons, et con-

clut, de l'état actuel des communications, qu'il leur serait impossible de se porter sur la vallée d'Urseren. Massena profita de la circonstance pour faire replier une partie des troupes qui occupaient cette vallée, sur Altorf et Schwitz.

Cependant les secours sollicités en France n'arrivaient pas; le moment où la compagnie Carier et Bezard devait prendre le service des vivres-pain approchait, et aucun versement de grains n'avait été effectué dans les magasins de l'armée. Masséna écrivait lettre sur lettre au ministre de la guerre et au Directoire pour éveiller leur sollicitude. Sa position s'aggravait encore par la défense qui lui avait été faite de frapper la moindre réquisition. Les troupes de la droite, cantonnées dans une contrée sauvage et presque stérile, étaient les plus malheureuses : elles recevaient à peine deux ou trois rations de pain par décade. Mais Massena se rendit à Berne pour tâcher d'obtenir des secours du gouvernement helvétique. Il se porta caution pour une somme de 150,000 francs et emprunta de plus en son propre nom 57,400 francs, qu'il mit à la disposition du commissaire ordonnateur, pour l'achat d'une petite quantité de grains. De son côté, le ministre Rapinat obtint, à Berne, de la compagnie Casalis, une promesse de fourniture de subsistances pour cinq jours. Un peu rassuré, Massena revint à son quartier général; mais il y apprit que la compagnie Casalis avait manqué à son engagement sous le plus futile prétexte. Désespéré, il recourut à Barras et au ministre de la guerre, qui crurent faire beaucoup en envoyant 150,000 francs, dans un moment où les besoins de l'armée n'exigeaient pas moins de 2 millions par mois. Au milieu de tous ces embarras, le ministre Perrochel

déploya de l'activité, du zèle, et sut affaiblir, par son esprit conciliateur, l'impression qu'avait faite sur le Directoire helvétique la conduite hautaine et despotique de Rapinat.

Sur ces entrefaites, un aide de camp du général Joubert vint apporter au quartier général la nouvelle d'un grand rassemblement d'Autrichiens vers l'Adige, et de la marche de Serurier sur la Toscane. Les Impériaux s'étaient aussi renforcés dans le Tyrol et la Valteline, ce qui avait déterminé Joubert à ordonner au général Mainoni de porter la 106e à Morbegno, près du lac de Como, sous les ordres du général Dessoles. Joubert témoignait le désir de voir Massena marcher sur les Grisons au premier coup de fusil. Celui-ci n'eût pas mieux demandé, mais l'état de dénûment de l'armée d'Helvétie lui faisait une loi de se tenir sur la défensive; car nulle invasion ne peut s'entreprendre sans vivres et sans moyens de transport. Massena rendit compte à Jourdan de ce qui se passait en Italie, et dépêcha un de ses aides de camp pour rappeler encore au Directoire les besoins impérieux de son armée.

La seule chose qui lui fût permise dans la situation actuelle, c'était de s'éclairer sur la disposition des esprits et de chercher à se faire des partisans chez les Grisons. Enclavés entre le Tyrol, l'Empire, la Suisse et la Valteline, ils formaient une république aristocratique et fédérative de trois ligues, renfermant 57 communes, dont la souveraineté s'étendait sur les comtés de Bormio et de Chiavenna. Avant 1796, la Valteline était aussi leur sujette; mais cette vallée s'étant déclarée indépendante et ralliée à la République cisalpine, les Ligues grises, froissées dans leur intérêt, ne voyaient pas les Fran-

çais sans défiance. Ce peuple, de mœurs agrestes et simples, était dominé par quelques familles dont la plus influente, celle des Salis, était toute dévouée à l'Autriche. Le clergé faisait cause commune avec elles, mais la partie la plus éclairée de la nation penchait vers une réforme démocratique. Active et remuante, elle exprimait hautement ses vœux en présence même des Autrichiens attirés dans le pays par les familles en possession du pouvoir. La conduite de ces alliés de fraîche date donnait, au reste, de justes sujets de plainte; car, au lieu de faire venir du Tyrol leurs subsistances, ils vivaient aux dépens du pays qu'ils épuisaient. Chez ces montagnards pauvres, l'intérêt parlait au moins aussi énergiquement que la religion. La désaffection pour ces prétendus protecteurs ne tarda pas à se manifester à tel point, que les Salis ayant voulu créer un corps de 3,000 hommes, y renoncèrent dans la crainte de fournir des armes aux mécontents. Néanmoins ceux-ci furent persécutés et un certain nombre contraints de se réfugier à Zurich, où Massena les employa utilement à remuer leur pays. L'ambassadeur Perrochel, à son invitation, publia un petit écrit où, après avoir démontré la nécessité d'une réforme politique dans le système du gouvernement, il énumérait tous les griefs des Grisons contre les Autrichiens et les avantages de l'alliance française.

De leur côté, les Autrichiens usaient des mêmes moyens pour exaspérer contre nous les bailliages italiens. Les Français isolés y étaient attaqués, principalement dans les environs de Lugano. Il eût été impossible d'y tenir si l'on n'eût envoyé à Mainoni les fonds nécessaires pour payer les subsistances qu'il avait requises.

Enfin, à la mi-janvier, à force de réclamations, les choses changèrent un peu d'aspect. L'envoi de quelques fonds permit d'acquitter une partie de l'arriéré de divers services. La compagnie chargée de la fourniture des vivres-pain s'exécuta, et l'on commença la confection du biscuit; le commissaire ordonnateur passa un marché direct pour la fourniture de la viande, à défaut de la compagnie titulaire, et on travailla avec activité à la construction des caissons nécessaires aux transports des vivres dans les montagnes.

Un des premiers soins de Massena fut de visiter une partie de sa ligne. Il se rendit à Saint-Gall, passa à Rorschach, à Reyneck, d'où il remonta le Rhin jusqu'au pont de Zollbrucke, et revint par le lac de Wallenstadt. Dans cette tournée il reconnut que le Rhin est guéable, en hiver, à plusieurs endroits, notamment à Sainte-Marguerite, à Azmoos, à Ragatz et près de Zollbrucke, dont le pont avait été détruit par les Autrichiens. Il observa qu'à l'époque où les crues rendent les gués impraticables on trouverait, dans les forêts qui bordent le fleuve, tous les bois nécessaires pour construire des radeaux. Il lui parut que l'ennemi se retranchait à Feldkirch et à Bregenz, débouchés de Suisse en Souabe et en Tyrol. Luciesteig et Zizers avaient été fortifiés. Cette reconnaissance fit dès lors concevoir au général en chef un plan de campagne dont nous parlerons plus tard.

L'amélioration dans le service des subsistances fut de peu de durée. Dès le commencement de février la compagnie chargée de la fourniture des vivres-pain résilia son marché faute de payement. L'on manquait toujours de chevaux, de fourrage et de moyens de transport. C'est néanmoins dans cet état de complet dénûment

que le gouvernement pressa Massena d'envahir les Ligues grises. Mais il représenta, d'une part, tous les dangers de l'entreprise, et, de l'autre, l'impossibilité de conserver la conquête faute de vivres : il en serait bien autrement s'il avait devant lui les plaines fertiles de la Souabe ou de l'Italie, où la guerre peut nourrir la guerre; mais les Grisons et le Tyrol étant des pays âpres et stériles, il fallait que les subsistances suivissent les colonnes pour ne pas exposer les troupes à périr de misère et de faim. Si le Directoire persistait dans sa résolution, Massena, plus jaloux du salut de l'armée que de sa propre gloire, se verrait forcé de protester, par sa démission, contre l'exécution d'un mouvement offensif en de pareilles circonstances.

Cependant, l'étude approfondie du plan de campagne suggéra à Massena des observations qu'il soumit au Directoire. Selon les instructions du gouvernement, l'armée de Mayence devait opérer dans la Souabe et la Bavière; celle d'Italie, sur le bas Adige, et successivement sur la Brenta et la Piave; enfin celle d'Helvétie, entre les deux premières, avait pour objet d'envahir le pays des Grisons, le Vorarlberg à droite du lac de Constance, la vallée de l'Inn et le bas Adige : en un mot, elle devait 1° occuper la tête des vallées que l'ennemi pourrait vouloir défendre contre l'armée de Mayence, depuis les sources du Danube, et sur la rive droite de ce fleuve, jusqu'à l'embouchure de l'Inn à Passau; 2° tourner, en se portant sur Glurns, Botzen et Brixen, les positions que l'ennemi aurait l'intention de garder dans la vallée de l'Adige.

Par la première opération l'armée d'Helvétie aurait facilité à celle de Mayence l'occupation des vallées de

l'Iller, du Lech, de l'Iser et de l'Inn, dont elle saisirait les chevets; par la seconde elle se mettait en mesure de pousser des têtes de colonnes de Botzen sur Lienz à la naissance de la vallée de la Drave et de s'y déployer suivant les circonstances, manœuvres qui devaient favoriser les mouvements de l'armée d'Italie.

D'après le plan du Directoire, la gauche et le centre de l'armée d'Helvétie auraient passé le Rhin, entre Rheineck et Mayenfeld, afin de se porter en deux colonnes sur Coire et Bregenz et de s'y établir. Mais ce mouvement ne devait s'effectuer que lorsque l'armée de Mayence serait en mesure de l'appuyer par sa droite. Il était donc nécessaire de préciser ce moment.

Massena aurait préféré faire avancer une partie de sa droite et le centre vers Luciesteig, Feldkirch, Mayenfeld, Coire et Reichenau, sur le Rhin, qu'on passerait à gué ou autrement, pendant que le reste opérerait sur Bregenz. Ce mouvement aurait pu être puissamment secondé par la marche d'une autre partie de la droite entre Dissentis, Ilanz et Reichenau à travers les débouchés qui, du haut des vallées de la Reuss et du Tessin, conduisent dans le bassin des trois Rhins. Cette dernière opération aurait, dans son opinion, assuré le succès de l'invasion du comté de Feldkirch, et, dans le cas où le Rhin, grossi par la fonte des neiges, n'aurait plus été guéable, elle permettait au moins d'occuper la rive droite de ce fleuve. Alors il aurait suffi de changer la distribution des troupes destinées à agir sur ces divers points.

Pendant que la vallée de Turgau serait ainsi occupée, le reste de la droite de l'armée d'Helvétie envahirait celle de l'Inn, en portant une colonne de la

vallée du Tessin dans l'Hinter-Rhein, pour s'emparer de Splügen et de Tusis. Cette colonne, après avoir changé de direction, remonterait par l'Albeck, les crêtes qui la séparent de la vallée de l'Inn, ou elle descendrait par le Holathal, prendrait Siis et se porterait ensuite sur Funstermuntz. Une autre colonne s'avancerait de la vallée du Tessin dans celle de l'Adda et viendrait déboucher dans la vallée de l'Inn, par Silva-Piana.

Or, ces dispositions différaient de celles prescrites par l'instruction transmise au général en chef : le Directoire entendait qu'une fois l'armée maîtresse de Bregentz et de Coire, on y laissât garnison, et qu'on se portât ensuite, par une marche rétrograde, vers les sources de l'Inn, pour déboucher dans la vallée de ce nom et se diriger successivement sur Funstermuntz et sur Insbruck.

En résumé, Massena signala les deux plus grands inconvénients de ce plan. 1° On laissait à découvert les débouchés du Vorarlberg sur l'Helvétie et le Rheinthal, car Bregenz, Mayenfeld, Coire ne pouvaient être défendus que par un corps d'armée; 2° la marche rétrograde de Bregenz et de Coire aux sources de l'Inn, n'étant qu'une opération secondaire, exposerait l'armée d'Helvétie à attaquer un ennemi prévenu, et par conséquent sur ses gardes, et augmenterait, de toutes les troupes chassées des Grisons, celles chargées de la défense de la vallée de l'Inn.

Au contraire le plan du général parait à ces inconvénients en portant sa gauche en avant de Bregenz, où, pouvant être renforcée au besoin, elle donnerait la main, par Immenstadt, ou tout autre point, à la droite de l'armée de Mayence et couvrirait les débouchés de l'Helvétie et

des Grisons. En effet, à mesure que le centre se serait avancé sur Insbruck, que sa droite, grossie des troupes détachées de l'armée d'Italie, se porterait sur Botzen et Brixen et que l'armée de Mayence s'étendrait, par sa droite, vers les têtes des vallées à traverser, la gauche de l'armée d'Helvétie se dirigerait vers Fuessen, sur le haut Lech, et se lierait au centre, établi à Insbruck, qui lui-même donnerait la main, par Brixen et Sterzing, à la droite de Brixen et de Botzen.

L'armée d'Helvétie, rendue sur cette ligne, serait maîtresse de la tête de tous les débouchés qui conduisent dans les contrées que les Autrichiens avaient à défendre. Quant à l'invasion de la vallée de l'Adige par Glurns, l'armée d'Helvétie devait-elle suivre littéralement l'instruction du gouvernement et se borner à l'occupation du Rheinthal, de la vallée de l'Inn et de la tête de celle de l'Adige? Ou bien marcher toujours sur la même ligne, et appuyer définitivement sa gauche à Fuessen, lorsque l'ensemble des opérations lui permettrait de se porter à cette hauteur? Cela paraissait subordonné au nombre de troupes que l'armée d'Italie pourrait fournir à la droite de celle d'Helvétie, et dépendre surtout des circonstances. Toutefois la marche sur Glurns, avant la fixation de ce contingent, pouvait être décidée. Une colonne se porterait dans la Valteline, remonterait la vallée de l'Adda et descendrait ensuite, par Glurns, dans celle de l'Adige; une seconde colonne, détachée de celle qui déboucherait dans la vallée de l'Inn, par Silva-Piana, se dirigerait sur Glurns à la hauteur de Zernetz; enfin une troisième colonne, réunie à celle dirigée, par le Hinter-Rhein, l'Albeck et le Holathal, sur Funster-Munster, s'en séparerait

à ce point, pour tomber sur Glurns par ses derrières.

Telles furent les observations de Massena. Celles des autres généraux démontrèrent probablement au Directoire l'impossibilité de mettre à exécution le plan élaboré dans son cabinet topographique, car une instruction toute différente leur fut adressée pour le cas où les Autrichiens franchiraient le Lech.

La plus forte partie de l'armée de Mayence devait passer le Rhin à Kehl, prendre position en avant de Villingen et s'y placer de manière à être maîtresse des sources du Necker et du Danube.

Jourdan devait détacher, à sa gauche, un corps sur la rive droite du Necker et un autre, à sa droite, pour communiquer avec l'armée d'Helvétie, dont il eût la faculté d'attirer à lui quelques demi-brigades, suivant les circonstances.

L'armée de Mayence avait ordre d'occuper le Kniebis et de pousser un corps d'observation dans le bas Rhin, à la hauteur de Pfortzheim, tant pour couvrir le pays que pour faire le siége de Philipsbourg. Si l'armée d'observation n'était pas en mesure de bloquer cette place, l'aile droite se porterait par les villes forestières en avant des montagnes Noires. Ainsi, l'armée de Mayence devait prendre, tout entière, position sur la rive droite du Rhin.

L'armée d'observation, sous les ordres de Bernadotte, avait pour principal objet de couvrir les places d'Ehrenbreitstein et de Mayence. Elle devait tenir en avant un détachement entre la Rehutt et le Mein; un autre, après avoir franchi le Rhin à Manheim, irait s'établir à Heidelberg et pourrait, en cas d'échec, se retirer sur Manheim, dont le pont, remis en état, assure-

rait son passage sur la rive gauche du fleuve. Bernadotte, dès que cette armée aurait été portée à 25,000 hommes, s'établirait entre le Necker et le Mein, en ayant soin de conserver des ponts sur cette rivière et sur le Rhin pour communiquer avec Mayence.

Il fut prescrit à l'armée d'Helvétie de se borner à l'invasion des Grisons. Après avoir occupé tout ce pays Massena était autorisé à se porter sur Bregenz et la vallée de ce nom, et à s'y établir si les circonstances le permettaient. Dans le cas contraire il devait seulement s'emparer de Feldkirch, de Bludentz et de toute la vallée de Montafun.

Quant aux troupes stationnées dans la vallée de Bellinzona, après avoir été renforcées par Joubert de deux demi-brigades elles devaient être envoyées par Funstermuntz.

De son côté, l'armée d'Italie eut ordre de détacher le corps qu'elle avait dans la Valteline sur Glurns, de s'y retrancher et de garder la route de Bormio à Trente.

Il fut prescrit à Jourdan et à Bernadotte de commencer leur mouvement dès qu'ils auraient connaissance du passage du Lech par les Autrichiens. Mais les armées d'Helvétie et d'Italie devant opérer dans un pays obstrué par les neiges, il fallait attendre que la saison leur permît d'agir. Le ministre de la guerre indiquerait le moment précis de leur entrée en campagne. L'inaction forcée et surtout la faiblesse de l'armée d'observation mettaient Jourdan dans l'obligation de rapprocher son aile droite de Villingen, pendant qu'une colonne de l'armée d'Helvétie passerait le Rhin et se porterait sur Stulingen et Lœffingen pour assurer la communication des deux armées.

Cette nouvelle instruction donna lieu à plusieurs observations de la part de Massena. D'abord le retard de l'invasion des Grisons ne proviendrait jamais de sa faute : il serait prêt à l'exécuter au signal donné, si l'argent, le pain ou le biscuit et les moyens de transport étaient assurés. La faculté laissée à Jourdan d'attirer à lui une partie des troupes de l'armée d'Helvétie était une chose grave : ne devait-on pas craindre que ce général ne consultât que ses propres besoins? Pourrait-il, d'ailleurs, à une si grande distance, apprécier les circonstances où se trouverait un collègue agissant dans un pays tel que l'Helvétie? Massena ne courrait-il pas le danger de se voir dégarnir au moment où il aurait le plus grand besoin d'avoir toutes ses forces concentrées? Enfin le ministre semblait faire un grand fonds sur les 18,000 auxiliaires suisses, quand Schauembourg, malgré son zèle et sa ténacité, avait à peine pu rassembler un millier d'hommes. Les primes d'engagement étaient entre les mains de Rapinat, qui paraissait peu disposé à s'en dessaisir. L'habillement allait, disait-on, arriver de Strasbourg : le gouvernement suisse en critiquait déjà les modèles, trop différens, suivant lui, du type helvétique, et refusait de livrer les 18,000 fusils nécessaires à l'armement des enrôlés.

Cependant, la marche des Russes, sur la Moravie, ayant déterminé le Directoire à faire présenter son ultimatum par ses plénipotentiaires au congrès de Rastadt, Massena se mit en mesure d'envahir le pays des Grisons. Déjà les bataillons auxiliaires bien organisés et suffisamment instruits se trouvaient en état de rendre de bons services sur les derrières de l'armée active. Massena en forma une belle division et la confia

au général Nouvion, que ses blessures mettaient hors d'état de tenir la campagne. Instruit, le 8 février, de la rupture du congrès, il donna tous ses soins à l'organisation des moyens de transport, qui, faute d'argent, n'avaient pu être jusqu'alors établis, et songea à se procurer des affûts-traîneaux pour l'artillerie. Mais toutes les demandes qu'il adressa, à ce sujet, au ministre de la guerre et au général en chef Jourdan furent inutiles. Le directeur de l'arsenal de Strasbourg refusa d'en livrer, même sur des promesses de payement. Dans une dépêche que Massena adressa alors à Schérer, il se plaignit avec amertume du peu d'accueil fait à de si justes réclamation. « Il semblerait, disait-il, que l'armée d'Hel» vétie appartient à une puissance étrangère, et que ses » opérations sont inutiles à celle de Mayence. »

Cette demande resta, comme les autres, sans effet, car le gouvernement semblait prendre à tâche de n'en admettre aucune. Massena dut suppléer par son activité et les ressources de son intelligence à l'abandon où on laissait l'armée. On a vu toute la difficulté et la grandeur de cette tâche, qui exigeait une sollicitude de tous les instants et une prodigieuse fertilité d'expédients.

CHAPITRE II.

Position des deux armées. — Invasion du pays des Grisons et passage du Rhin par les Français à Falknis et Hag. — Prise du Luciesteig. — Défaite et prise d'Auffemberg. — Échec essuyé par Hotze. — Loison est battu à Dissentis. — Lecourbe pénètre dans l'Engadine. — Préparatifs de défense des Impériaux en Tyrol. — Combats de Silva-Piana, de Remus et de Martinsbruck. — Surprise de Mainoni à Zernetz par les Autrichiens. — Marche tardive de Dessolles en Valteline. — Combat de Bormio. — Mésintelligence de Lecourbe et de Dessolles. — Proclamation de Massena à l'armée. — Réunion du pays des Grisons à l'Helvétie. — Tracasseries suscitées à Massena au sujet du commandement. — Il est battu devant Feldkirch. — Opérations de l'armée du Danube. — Bataille de Stockach. — Massena donne l'ordre à Lecourbe de se replier sur Zurich. — Combats glorieux, mais inutiles, de Martinsbruck et de Tauffers. — L'armée du Danube repasse le Rhin. — Troubles à l'occasion de la levée des milices helvétiques. — Mesures prises par le Directoire helvétique et par Massena pour dompter la révolte. — Massena est nommé général en chef des armées du Danube et d'Helvétie. — Il part pour Strasbourg.

Les positions de l'armée d'Helvétie n'avaient pas sensiblement changé depuis l'arrivée de Massena au commandement; 26,000 hommes ne suffisaient pas pour couvrir une ligne d'un aussi grand développement. Ses derrières, il est vrai, étaient garantis par les bataillons de garnison, mais les 18,000 auxiliaires sur lesquels le gouvernement français avait compté n'existaient encore que sur le papier. Dans les derniers jours de février, le Directoire helvétique fut sommé par le ministre Perrochel de remplir les conditions du traité d'alliance. Voyant son exécution impossible, il prit un moyen terme, en ordonnant la mise en activité de 20,000 hommes de

milices sous le nom de corps d'élite. Cette mesure, applicable seulement aux cinq cantons où les partisans de la constitution unitaire étaient en majorité, ne pouvait produire au plus que 12,000 hommes, et encore à des conditions restrictives et onéreuses. Ces bataillons devaient être habillés, nourris et entretenus aux dépens du gouvernement français et n'agir qu'en Helvétie.

Cependant le délai fixé pour la réponse de l'Empereur, touchant la marche des Russes, était expiré le 15 février, et, depuis cette époque, le Directoire, à plusieurs reprises, avait pressé Massena d'envahir le pays des Grisons. Mais la rigueur de la saison, le mauvais état des chemins, obstrués par les neiges, et d'autres obstacles avaient retenu ses troupes dans leurs cantonnements.

Les armées françaises du Danube et d'observation avaient passé le Rhin le 1^er^ mars; de son côté, l'armée autrichienne, ayant franchi le Lech le 3, marcha à la rencontre de la première.

La droite de l'armée d'Helvétie, aux ordres de Lecourbe, récemment promu au grade de général de division, couvrait avec la brigade Mainoni la vallée du Tessin depuis Airolo, celles de Muera et de Blegno, ainsi que les communications avec les Grisons; elle se liait avec la gauche de l'armée d'Italie par Bellinzona et Gravedona. La brigade Loison s'étendait dans la vallée de la Reuss, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Altorf. Le général en chef de l'armée d'Italie devait renforcer Lecourbe de la brigade Dessolles.

Au centre, le général de division Ménard, arrivé depuis peu de jours à l'armée, commandait les brigades Desmont, Lorge et Chabran, réparties dans les gorges

de Schwitz et de Glaris, et se prolongeant sur les frontières d'Appenzell et de Saint-Gall. Les avant-postes de cette division se tenaient le long du Rhin, jusqu'au lac de Constance.

La gauche, formée des brigades Ruby et Oudinot, sous les ordres du général de division Xaintrailles, gardait le Rhin entre le lac de Constance et Bâle, et devait entretenir les communications avec l'armée du Danube.

De leur côté, les Autrichiens avaient rapproché leurs cantonnements de l'Helvétie. Le lieutenant général Hotze, Suisse au service de l'Empereur, avec 18 bataillons et 7 escadrons, environ 16,000 fantassins et 1,400 chevaux, avait poussé le gros de ses forces, du Vorarlberg, vers Bregenz, d'après les ordres de l'archiduc Charles, pour se lier à l'armée de ce prince, et s'était établi, avec le reste, dans le camp retranché de Feldkirch qui maîtrise le débouché du Montafun ou vallée de l'Ill, par laquelle on communique directement avec le Tyrol et les Engadines. Les Impériaux avaient réparé les chemins qui, du Montafun, conduisent par la vallée de la Lanquart à Kloster et à Kublis. Une chaîne de postes surveillait la rive droite du Rhin, depuis Bregenz jusqu'à Mayenfeld; des redoutes renforçaient les points les plus exposés de cette ligne, et le col de Luciesteig était fortifié.

La brigade Auffemberg, forte de 4 bataillons et d'une centaine de chevaux (5,000 hommes), détachée par Hotze, était chargée de la défense du pays des Grisons. La plus forte partie de cette brigade, cantonnée à Coire, gardait le cours du Rhin, de Mayenfeld à Reichenau, avec de gros postes à Zollbrucke et à Zizers. De Mayenfeld au confluent de la Lanquart, quatre batteries cou-

vraient la rive droite; et, sur la rive gauche, en avant de Zollbrucke, un retranchement palissadé et armé d'artillerie interceptait la route du Rhin à Ragatz. Dans la partie méridionale des Ligues, Auffemberg avait jeté quelques centaines d'hommes pour garder les avenues du Splügen et du Bernhardin, ainsi que les têtes des vallées du Rhin central et du Rhin postérieur. Sur la frontière occidentale, 800 hommes occupaient le passage de Gunkels et le poste de Tamins au-dessus de Reichenau. Le conseil militaire des Ligues grises, dirigé par les Salis, avec l'appui du clergé, avait réussi à mettre sur pied 4,000 miliciens. Ce conseil, s'étant constitué, de sa propre autorité, en tribunal souverain, mit sous le séquestre les propriétés des réfractaires. Dans les derniers jours du carnaval, Coire ayant été le théâtre d'une mascarade dont les Autrichiens avaient rougi tout les premiers, les officiers pensionnés par la France se plaignirent au magistrat de cette insulte, dont la nation française pourrait se venger. Mais, n'ayant pas obtenu satisfaction, ils refusèrent de commander les milices, auxquelles on fut obligé de donner pour chefs des officiers autrichiens.

Le comte Bellegarde commandait en Tyrol. Gentilhomme savoyard, passé du service du Piémont à celui de l'Autriche, il s'était fait connaître avantageusement aux siéges de Maubeuge, de Valenciennes et de Landrecies. Diplomate intelligent, il voyait avec peine l'immixtion des Russes dans les affaires du midi de l'Europe. Son armée était forte de 44,000 hommes d'infanterie et de 2,600 chevaux. Ces troupes occupaient les positions suivantes : 3 bataillons et 60 chevaux étaient postés auprès du mont Tonale, dans les vallées de Mons

et de Sole; 10 bataillons et 2 escadrons avaient leurs quartiers dans le Tyrol méridional, un bataillon tenait Landeck, un autre formait la garnison d'Insbruck; 14 bataillons s'étendaient entre Saint-Jean et Ruttemberg; 2 bataillons et 150 chevaux cantonnaient dans les vals Bregaglia et Puschiavo. Le reste de l'armée, c'est-à-dire 10 bataillons et 7 escadrons, marchaient sur Rentz et Alberg.

Ainsi, c'était contre une force triple de la sienne que l'armée d'Helvétie aurait probablement à lutter, car Massena ne pouvait admettre comme renfort la brigade Dessolles, détachée de l'armée d'Italie, lorsque, d'un autre côté, il avait été forcé d'envoyer, dans les premiers jours de mars, celle de Ruby à l'armée du Danube.

Jourdan ayant informé Massena qu'il avait passé le Rhin le 1er mars, et qu'il serait en position, le 6, entre Blomberg et Rothwill, ce dernier rapprocha ses troupes de la frontière des Grisons, de manière à pouvoir, le 6, à la pointe du jour, en commencer l'invasion.

A l'extrême droite, le général Lecourbe, avec la brigade Mainoni, reçut l'ordre de marcher sur l'Engadine supérieure et la vallée du Rhin postérieur; la brigade Loison dut descendre d'Urseren sur Dissentis et Ilanz, d'où elle rejoindrait ensuite l'autre brigade dans la vallée de l'Inn. De son côté, la brigade Dessolles, cantonnée en Valteline, eut ordre de marcher sur Bormio et de là sur Glurns, afin d'occuper la tête de la vallée de l'Adige et de couvrir le flanc droit de Lecourbe.

Au centre, Desmont, récemment promu au grade de général de brigade, reçut l'instruction de remonter la Tamina avec la brigade de droite de la division Ménard, de forcer le passage du Gunkels, de s'emparer des deux

ponts de Reichenau et de marcher de là sur Coire, en se mettant en communication avec la brigade Loison, en vue de favoriser son attaque.

Quant aux deux autres brigades de Ménard, celle de Chabran dut passer le Rhin vis-à-vis de Mayenfeld, après que la brigade Lorge aurait effectué son passage en face de Flaesch et dirigé une colonne sur Mayenfeld pour faciliter l'opération de son collègue.

En même temps, Lorge, poussant un détachement sur Luciesteig, remonterait avec le reste de sa brigade le Rhin vers le Zollbrucke, rendez-vous indiqué à toutes les troupes de Ménard, pour attaquer ensuite Coire.

Le détachement destiné à aborder de front le Luciesteig, composé d'un bataillon de la 109e, de 3 compagnies de grenadiers et de deux d'éclaireurs, devait passer le fleuve au gué d'Azmoos, et être appuyé par la brigade Oudinot, qui le traverserait à Werdenberg et Hag. Après la prise du Luciesteig, il était prescrit à l'officier général, qui la commandait, de se porter en avant de Vadutz, sur la route de Feldkirch, et de s'y établir de manière à intercepter tous les secours que Hotze tenterait d'envoyer au corps des Grisons.

A la gauche, il fut ordonné au général Xaintrailles, dont la brigade Oudinot avait été détachée pour soutenir la division Ménard, de ne laisser sur le Rhin et le lac de Constance que des postes d'observation, et de porter la brigade Ruby au delà de Schaffhausen, entre l'armée d'Helvétie et celle du Danube.

Quoique tous les gués eussent été reconnus praticables la veille, le général en chef avait ordonné au commandant du génie de construire un pont de chevalets, pour assurer, en cas de malheur, la retraite de la colonne

d'attaque de Luciesteig. Mais un contre-temps manqua faire échouer ces mesures de prudence. Un vent chaud qui s'éleva dans la soirée du 5 fondit une partie des neiges, sans découvrir complétement les montagnes, et le Rhin, subitement grossi, cessa d'être guéable sur les points par où la division Ménard devait déboucher. Cependant, le 6, deux heures avant le jour, Massena fit, pour la forme, sommer le général Auffemberg d'évacuer le pays des Grisons. Celui-ci répondit qu'il devait en référer auparavant à ses supérieurs. Il s'attendait si bien, du reste, à être attaqué, qu'il avait attiré à lui un bataillon du corps de Hotze, renforcé la garnison de Luciesteig et échelonné ses troupes entre le Zollbrucke, Mayenfeld et Flaesch.

Le mouvement général commença à la pointe du jour; les tirailleurs de la 109e s'élancent dans le Rhin, suivis du reste de la colonne, aux cris de *Vive la République!* Déjà le premier bras était franchi lorsque, au milieu du second, les hommes commencèrent à perdre pied, et quelques-uns périrent emportés par le courant. Le général en chef, qui présidait au passage, ordonna à un escadron du 7e de hussards de voler au secours de ceux qui luttaient contre les eaux, et la troupe fut contrainte de regagner la rive gauche, ne pouvant désormais effectuer le passage que sur le pont. Massena excite les travailleurs: officiers et soldats se jettent à l'eau, malgré la rigueur du froid, pour aider les sapeurs; mais le fleuve grossit et leur dévouement est inutile. Les difficultés devenaient d'autant plus grandes qu'on manquait des choses les plus indispensables, et qu'il fallait travailler sous le feu continuel de l'ennemi.

Le gué d'Azmoos était impraticable: la brigade Lorge

avait dû être retenue à Flaesch. Massena s'y porta au galop et vit les troupes s'épuiser, comme celles de Chabran, en vaines tentatives, sous le feu meurtrier de l'artillerie autrichienne. Il ordonna à Ménard et à Chabran de continuer à attirer l'attention de l'ennemi sur Mayenfeld, et ramena à Azmoos la brigade Lorge, qui, au lieu de prendre à revers le Luciesteig, fut obligée de l'aborder de front.

On avait continué les travaux pendant l'absence du général en chef; il ne restait plus à son retour que quatre chevalets à poser, et il fallait encore six heures pour achever le pont. Le succès de la journée pouvait être compromis. Massena fit remplacer les chevalets par trois grandes poutres fortement liées, qui unirent la partie du pont achevée à la rive droite, et trois heures après, les colonnes étaient au pied du Falknis, attendant le signal de l'attaque.

Au commencement du dix-septième siècle, les Autrichiens avaient élevé au Luciesteig, pour maîtriser la communication des Grisons avec l'Allemagne, un fort où l'art rivalisait avec la nature. Le Luciesteig est un col de 4 kilomètres de longueur, depuis les rochers de Falknis jusqu'au chemin de Flaesch. Il est resserré à gauche de Balzers à Mayenfeld par le prolongement de la montagne du Falknis, et à droite par une croupe de la même montagne qui sert de guide au Rhin, depuis l'angle rentrant que ce fleuve forme en avant d'Azmoos jusqu'à Flaesch.

Sur toute cette étendue, le roc tombe à pic dans le fleuve; aux trois quarts de la montée venant de Balzers et à l'endroit le plus étroit du défilé, la route est fermée par un ouvrage à corne, revêtu en maçonnerie avec

fossé, palissade et pont-levis. Des flancs de ce front de fortification partent des murailles s'étendant jusqu'au sommet des montagnes de droite et de gauche, et allant s'appuyer sur deux redoutes construites sur le plateau. Ces redoutes battent la route sur les deux versants du défilé et dominent l'intérieur du retranchement de la gorge. 1,800 hommes et 5 pièces de canon défendaient ce poste important.

Quoique resserré entre les positions du Luciesteig et de Feldkirch, ayant devant lui la chaîne des hauteurs inaccessibles qui encaissent le Rhin, derrière lui ce fleuve, et pour toute retraite le pont chancelant d'Azmoos, Massena n'hésita pas à ordonner l'attaque. Privé d'artillerie pour enfoncer les portes du fort, et d'échelles pour tenter une escalade, mais confiant dans la bravoure de ses troupes, il méprisa les obstacles et compta sur sa fortune. Il devenait d'autant plus nécessaire d'emporter la position le jour même, que c'était le seul moyen de se mettre en communication, par la rive droite, avec les troupes de Ménard, et d'empêcher Hotze d'arriver au secours d'Auffemberg. Massena réunit donc les grenadiers sous le commandement du chef de bataillon de la 57e, Arnouil, et les dirigea par le Falknis sur la redoute de gauche; au centre un bataillon de la 109e, formé en colonne serrée, se dirigea vers le pont-levis, en obliquant légèrement à gauche, pour favoriser l'attaque des grenadiers. A la droite, 3 compagnies, conduites par l'adjudant-major Gauthier, éclairèrent la montagne qui borde le Rhin.

A trois heures, les colonnes d'attaque s'avancèrent d'un pas rapide vers les points qui leur avaient été indiqués. Celle de gauche, parvenue sur la crête, assaillit

la redoute, fut repoussée dans les neiges, et le brave Arnouil, communiquant sa propre énergie aux grenadiers, les ramena quatre fois à l'attaque, mais sans succès.

A celle de droite, la neige, accumulée sur la montagne, s'opposait aux progrès des tirailleurs. Le centre seul aurait rencontré moins d'obstacles, si une neige abondante qui fondait en tombant sur la première couche déjà glacée, n'eût rendu la marche très-glissante. Tout se borna donc, de ce côté, à une fusillade impuissante contre des murailles. Il fallait pourtant en finir, la nuit était close; toutes les troupes de la réserve avaient successivement donné, sauf 4 compagnies. Massena porta ces dernières au secours de la colonne de gauche. Mais déjà le commandant Arnouil, après avoir rallié sa colonne, livrait un cinquième assaut : en ce moment, partie des grenadiers escaladait la redoute supérieure, partie se précipitait comme une avalanche du haut de la montagne, tombait sur le terre-plein de l'ouvrage à corne, brisait les chaînes du pont-levis, et donnait entrée dans le fort aux troupes de l'attaque du centre. Les Autrichiens se replièrent sur Mayenfeld, laissant l'ouvrage jonché de cadavres. 800 prisonniers et 5 pièces de canon furent le résultat de ce premier combat. Le commandant Arnouil, dont l'opiniâtreté avait décidé l'affaire, fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille.

La brigade Oudinot, qui aurait dû appuyer les troupes chargées d'attaquer le Luciesteig, avait été obligée de passer le fleuve sur un pont de chariots. Comme il était fort tard quand le passage fut terminé, son général se borna à prendre position à Schan, et à pousser ses avant-postes sur la route de Feldkirch.

La brigade Desmont, formant la droite de la division Ménard, remplit heureusement sa tâche. Le 5 au soir, elle s'était portée sur Vettis, et le lendemain, de grand matin, elle s'avança sur le col de Gunkels occupé par un poste autrichien, renforcé de quelques paysans armés. Desmont culbuta successivement tous les petits détachements ennemis qu'il rencontra, et n'éprouva de résistance qu'à Tamins, défendu par 200 hommes et 2 pièces de canon, dont il se rendit maître après un court engagement. Il descendit sur Reichenau et s'empara des deux ponts du Rhin, mais, en s'avançant sur Coire, il fut attaqué à Ems par quelques bataillons qu'Auffemberg avait détachés contre lui, et ramené sur Reichenau, dont il conserva cependant les ponts. En définitive Desmont prit 2 pièces de canon et 2 drapeaux, et fit plus de 300 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le lieutenant-colonel du régiment de Brechainville, commandant à Reichenau. Desmont attendit alors sur la rive droite l'arrivée des troupes de Ménard aux environs de Coire, et se contenta de jeter un détachement dans la vallée du Rhin antérieur, avec ordre de pousser jusqu'à Dissentis et de se lier avec la brigade Loison.

Auffemberg, pressé sur ses flancs par des forces supérieures, et dont la communication avec Hotze se trouvait coupée par la prise du Luciesteig, n'avait qu'un parti à prendre, s'échapper. Il lui fallait au plus vite rassembler ses troupes, sacrifier son artillerie et ses équipages, et se retirer dans l'Engadine. Cette retraite le rapprochait des points d'où il pouvait tirer des renforts. S'il tentait, au contraire, de reprendre le col de Luciesteig, il donnait à Massena le temps de lui fermer les débouchés de l'Engadine; et Desmont, en s'a-

vançant sur Reichenau, pour reprendre les ponts, l'occupait assez longtemps pour que les Français pussent s'emparer de Mayenfeld et mettre les Autrichiens entre deux feux. Ces considérations ne balancèrent pas dans l'esprit d'Auffemberg la honte qu'il attachait à une retraite précipitée. Il résolut donc de tenter un dernier effort : laissant 1,200 hommes à Ems pour observer la colonne de Desmont, il abandonna tous les postes qu'il avait au delà de la Lanquart et prit position derrière le Zollbrucke.

Massena, le 7 au matin, quitta le Luciesteig, avec la brigade Lorge pour se porter sur Mayenfeld et ensuite sur la Lanquart. En même temps, Chabran et Ménard se mirent en mouvement pour passer le Rhin, le premier à gué, au-dessous de Mayenfeld, et le second au pont de Zollbrucke, aussitôt que le général en chef s'en serait emparé. Massena, qui était loin de s'attendre à trouver les postes sans défense, prit immédiatement possession de Mayenfeld et de Milans, et la colonne de Ménard ayant franchi le Rhin, au Zollbrucke, les deux brigades effectuèrent leur jonction, sans obstacle, sur la Lanquart.

Pendant que Massena faisait ses dispositions pour forcer l'ennemi derrière cette rivière, un aide de camp d'Oudinot apporta la nouvelle que son général était aux prises avec Hotze. Massena envoya à son secours le général Lorge avec une demi-brigade, et se porta lui-même sur le Zollbrucke pour en déloger Auffemberg. Mais l'ennemi n'essaya pas de lui disputer cette position : il se retira en bon ordre sur Zizers, où il parut vouloir s'établir, la droite aux montagnes de Gavadura et la gauche au Rhin. Massena n'eut pas encore la sa-

tisfaction de lui voir accepter le combat dans cette nouvelle position. A l'approche des Français, les colonnes autrichiennes se replièrent sur Masans, et de là sur les hauteurs en avant de Coire, où elles se montrèrent enfin décidées à tenir ferme.

Fatigué de cette longue poursuite, et voulant frapper le coup décisif, Massena eut bientôt fait ses préparatifs. Il détacha sur sa gauche les compagnies d'élite, pour gagner par les montagnes la vallée du Plessur, où le général autrichien aurait pris la route de Davos qui mène au Tyrol, et lorsqu'il jugea que cette colonne était parvenue à sa destination, il fit serrer en masse les bataillons de la 37e et de la 103e, et s'élança à leur tête. En même temps le 7e de hussards exécuta sur la droite une charge vigoureuse. L'ennemi, rompu sur tous les points, essaya de s'échapper par la vallée de Plessur; mais la colonne de flanqueurs, maîtresse de Maladers et du sentier qui mène dans le val de l'Albula, lui opposa ses baïonnettes. Le vénérable chef de brigade de la 37e, Lacroix, ayant fait de sa main prisonnier le général Auffemberg, les Impériaux, privés de leur commandant, furent contraints de mettre bas les armes. 3,000 prisonniers, 16 pièces de canon, 3 drapeaux, tous les équipages d'artillerie tombèrent au pouvoir des Français, ainsi que les magasins de Coire, contenant des approvisionnements considérables de munitions, de fourrages et de farines qui étaient malheureusement avariées. De toute la brigade d'Auffemberg, y compris le bataillon placé en observation à Ems, il s'échappa seulement quelques centaines d'hommes, qui parvinrent à gagner l'Engadine par le mont Albula.

Pendant que le général en chef marchait sur Coire,

Oudinot, de Schan, se dirigea sur Feldkirch avec la 14e légère, 4 compagnies d'élite de la 24e, 2 escadrons de dragons et 3 pièces d'artillerie légère. Déjà il avait dépassé Benderen et gravi les premières pentes du Schellenberg, qui sépare le bassin de l'Ill de celui du Rhin et domine Feldkirch, lorsqu'il rencontra l'ennemi.

Informé du mouvement des Français, Hotze avait voulu rassembler dans le camp de Feldkirch ses troupes éparpillées, afin de chasser Oudinot du Schellenberg et de rétablir ses communications avec les Grisons, mais il n'eut que le temps de réunir 2,500 hommes d'infanterie et 300 chevaux. Partageant son monde en quatre colonnes, il porta la première du moulin de Nendeln à Mauern; la plus nombreuse par la vallée d'Egel sur Hueb; la troisième sur Benderen, à travers la crête du Schellenberg; enfin la quatrième, renforcée de la cavalerie, reçut ordre de se diriger sur Nöfels et Rügell. 4 compagnies et 50 chevaux prirent, en outre, poste sur la grande route, en avant de Nendeln.

Les forces, des deux côtés, étaient presque égales, aussi les chances du combat furent-elles balancées. Les Français avaient épuisé leurs munitions et il ne leur restait plus que des baïonnettes, lorsqu'à la chute du jour, l'intervention des troupes de Lorge décida l'affaire. Oudinot se met alors à la tête de sa cavalerie, se fait appuyer par un bataillon de la 14e, et culbute la colonne qui occupait Nendeln. De son côté, Lorge se dirige, par les prairies de l'Esch, sur les derrières des Autrichiens qui disputaient le Schellenberg. Sur la route, la poursuite fut si vive, que les chasseurs entrèrent dans la première ligne du camp retranché, pêle-mêle avec l'ennemi. Le combat se prolongea fort avant dans la nuit,

et avec quelques bataillons de plus, Oudinot eût probablement emporté ce jour-là la position de Feldkirch, car les Autrichiens eurent beaucoup de peine à le contenir au delà du moulin de Nendeln. De leurs 4 colonnes sorties du camp, il n'y rentra presque personne, plus de 800 hommes restèrent sur place; 1,000 prisonniers avec 4 pièces d'artillerie tombèrent en notre pouvoir, mais l'armée eut à regretter le chef de brigade de la 14e, Muller, militaire d'une brillante bravoure et d'une expérience consommée.

Loison, qui devait pénétrer d'Urseren, avec 800 hommes, dans la vallée du Rhin antérieur, fut le seul qui échoua. On croyait les Autrichiens faibles dans cette partie des Grisons, mais la levée en masse des habitants de la vallée les avait renforcés de plusieurs milliers d'hommes déterminés. Loison avait donc eu à combattre un ennemi plus nombreux que sa brigade, retranché à chaque pas, et dont le fanatisme doublait les forces. D'Urseren à Chiamunt et Selva, non loin de Dissentis, il avait eu à livrer sept combats opiniâtres, dont il était sorti vainqueur; mais la fatigue de ses troupes l'obligea à bivouaquer sur les hauteurs couvertes de neiges.

Le lendemain, il attaqua les Autrichiens et les Grisons, en avant de Dissentis, et les culbuta au delà de cette ville. Malheureusement une panique, occasionnée par le bruit de sa mort et de l'échec de sa colonne, s'empara de son arrière-garde et de ses flanqueurs de droite, l'ennemi débouchant alors sur tous les points l'attaqua avec impétuosité et le chassa du bourg avec de grandes pertes. Cependant une petite pièce de canon, placée dans la gorge où s'avançait le gros de l'ennemi,

protégea efficacement sa retraite. Les 3 compagnies qui s'étaient enfuies au commencement de l'action furent prises presque tout entières. On ne saurait se faire une idée de la rage des Grisons. Ils firent subir aux prisonniers les plus affreuses tortures : on leur coupait le nez et les oreilles, on leur crevait les yeux, et pas un n'eût échappé à ces forcenés, si les officiers autrichiens n'eussent menacé d'employer la force pour arrêter cet horrible massacre.

Loison, et les 500 hommes qui lui restaient, gagnèrent Urseren avec les plus grandes peines, à travers les montagnes, et plongés souvent dans la neige jusqu'au ventre. Beaucoup d'hommes et le général lui-même eurent les pieds et les mains gelés.

La nouvelle de l'échec de Loison s'étant répandue avec une extrême rapidité, eut un effet moral d'une très-grande importance. Elle donna de l'audace aux ennemis de la France, et le Directoire helvétique offrit à Loison d'envoyer sa faible garde à son secours ; mais la position de ce général n'était pas telle qu'il fût forcé d'accepter ; d'ailleurs Massena, maître de Coire, se trouvait déjà en mesure de venger avec éclat le revers essuyé par cette colonne et le traitement barbare qu'avaient subi les prisonniers. En effet Desmont avait reçu l'ordre de se porter sur Ilanz et Dissentis, points où l'insurrection s'était concentrée, et de brûler les villages qui opposeraient la moindre résistance, tandis que Loison descendrait la vallée du côté opposé. Le détachement du régiment de Brechainville qui défendait Dissentis tomba prisonnier entre nos mains et les insurgés furent culbutés. Massena avait d'abord eu l'intention de tirer une vengeance terrible ; mais l'humanité l'emportant chez lui

sur la haine, il se borna à ordonner l'arrestation des principaux coupables et le désarmement de la contrée. Sa plus grande sévérité frappa l'abbaye des Bénédictins qui avait fomenté l'insurrection, par des prédications furibondes, et des distributions d'armes et d'argent; il lui imposa une contribution de 100,000 francs.

Pendant que la gauche et le centre de l'armée d'Helvétie ouvraient la campagne avec tant d'éclat, le général Lecourbe s'avançait vers. l'Engadine à la tête de l'aile droite. Le 6 mars, à quatre heures du matin, ses 3 demi-brigades se mirent en marche, de Roveredo, sur le mont Bernhardin, au pied duquel ses éclaireurs arrivèrent le soir même. Le gros de la division passa la nuit à Misocco et à Suazza, et le lendemain le Bernhardin fut franchi durant une tourmente affreuse. Une neige abondante, fouettée par un vent impétueux, ne laissait aucune trace de chemins, et le froid était si violent que les guides, quoique habitués à l'âpreté du climat, faillirent perdre la vie; plusieurs soldats tombèrent morts pour s'être arrêtés un instant. Enfin, après douze heures d'incroyables fatigues, on atteignit les débouchés de la vallée du Rhin. Une nuée de paysans, soutenus par quelques compagnies de troupes autrichiennes, voulut tenir au bas de la montagne : Lecourbe fit battre la charge et le terrain fut promptement balayé. La brigade Mainoni prit position à Hinter-Rhein, celle du chef de brigade Daumas s'arrêta à Nuffenen et les éclaireurs poussèrent jusqu'au Splügen, où l'on croyait l'ennemi retranché et pourvu d'artillerie. Dans la prévision d'un combat sur ce point, Dessolles avait fait marcher, de Chiavenna, par le val Giacomo, un bataillon sur le Splügen, mais cette précaution fut inutile; un

léger engagement en avait déjà rendu maître Lecourbe, qui renvoya le bataillon à Dessolles, et transféra, le 8, son quartier-général à Ander. L'avant-garde bivouaqua sur le chemin de Tiefkasten.

Un contre-temps suspendit la marche de Lecourbe et sauva Loudon d'une surprise. La neige, amoncelée sur la montagne, la rendit impraticable et suspendit l'arrivée des subsistances. La division fut obligée de séjourner dans ses positions, ce qui donna le temps à Lecourbe de désarmer le pays et d'en tirer quelques vivres. Cette opération tournant au pillage, provoqua, de la part du général, des mesures sévères qui retinrent le soldat dans la discipline. Dans cet intervalle, il reçut de Dessolles des nouvelles fâcheuses. On sait que ce général avait l'ordre de se porter sur Sainte-Marie et Glurns au moment où Lecourbe agirait lui-même sur Silva-Piana : sa brigade, portée de 4,000 hommes à 6,000, était chargée de garder les débouchés de Chiavenna, de Sondrio, Tirano, Bormio et les gorges de l'Oglio dans le val Camonica, afin de couvrir le flanc gauche de l'armée d'Italie. La longueur de cette ligne ne pouvait guère permettre une offensive brillante à un si faible corps. Aussi, Dessolles annonçait-il à Lecourbe qu'il n'effectuerait son mouvement sur Sainte-Marie et Glurns qu'avec 3,000 hommes et les 3 seules pièces de canon qu'il possédait. Ses troupes étaient d'ailleurs, faute de moyens de transport, dans la plus grande pénurie.

Le passage du Rhin par la gauche et le centre de l'armée d'Helvétie, la prise de Coire et de la division Auffemberg produisirent une impression profonde dans le Tyrol, où le comte Bellegarde ne s'était pas attendu

à des hostilités si prochaines, suivies surtout d'un succès si prompt. Ce général se hâta de rassembler ses troupes disséminées dans la province. 6 bataillons furent dirigés sur le Montafun, à l'appui du corps de Hotze; 6 autres gagnèrent Botzen dans la vallée de l'Adige, et les réserves marchèrent de Rattemberg sur Lienz, pour agir suivant les circonstances. Enfin des renforts furent expédiés à Loudon, qui commandait dans les Engadines. Ce général, ayant sous ses ordres 12 bataillons et 2 escadrons dans la basse Engadine, rappela aussitôt les 2 bataillons et l'escadron qui gardaient les vals Bregaglia et Puschiavo, plaça 3 bataillons et un escadron à Nauders, 5 bataillons et un escadron à Tauffers et à Sainte-Marie, et se dirigea sur Zernetz avec 4 bataillons. Il y rallia les débris de la brigade Auffemberg, et leur confia, pour couvrir sa droite, la garde du Fluelenthal et du mont Scaletta, ainsi que des sentiers conduisant de l'Engadine à la vallée de la Lanquart. Un bataillon alla s'établir à Bormio et plaça des grand'gardes aux bains de Premaglio et du Trepal, pour surveiller sa gauche. Un autre enfin garda le col de Tschirfs, qui commande la communication entre Sainte-Marie et la vallée de l'Inn. Tous ces mouvements étaient effectués le 11 mars, sauf celui des troupes de la haute Engadine, encore en route.

Cependant les convois de subsistances venaient d'arriver; Lecourbe se remit en marche le 10, en deux colonnes. La première, de 3 bataillons, commandée par le général Mainoni se porta sur Sylva-Piana, à travers les monts Septimer et Julier, poussant un parti de Stalvedro sur Casaccia, afin de mettre l'ennemi entre deux feux; la seconde, de pareille force, conduite par le général

Lecourbe, s'avança par Lenz et l'Albula, culbuta les postes ennemis établis à Bergun, et descendit en Engadine par le chemin de Pont où son avant-garde arriva le 11 au soir.

La brigade Mainoni surprit à Sylva-Piana le bataillon autrichien qui, de Bregaglia, allait rejoindre Loudon, et le rejeta sur le détachement posté à Casaccia, avec une perte de 200 prisonniers et de 2 petites pièces de canon. Le reste se fit jour par les montagnes dans la vallée de l'Adda, mais pour tomber ensuite dans les mains du général Lecchi, arrivé le 12 à Tirano avec 2 bataillons de la brigade Dessolles. Les troupes qui étaient dans le val de Puschiavo, ne pouvant plus pénétrer en Engadine, furent prises de la même manière.

De son côté, Lecourbe avait remporté un avantage bien plus important. Loudon arrivé le 11 à Zernetz, ses coureurs chassèrent notre avant-garde de Pont. Il se porta dans la nuit avec les bataillons qu'il avait sous la main sur Zutz, Madulein et Pont, et parut, le 12 au matin, au pied de l'Albula. Lecourbe y avait pris une position de combat avec la 36e, un bataillon de la 38e, et ordonné à un détachement de se porter sur la montagne de Scaletta, pour tourner les Autrichiens par Suzanne et Scamfs. Loudon, enhardi par la circonspection de son adversaire, l'attaqua vivement, et le combat durait depuis sept heures, sans que les républicains eussent perdu un centimètre de terrain, quand tout à coup une fusillade sur leur gauche annonça que la manœuvre tournante était exécutée. A ce signal, Lecourbe forme ses troupes en colonne serrée, et chargeant les Autrichiens à la baïonnette, les culbute dans la vallée de l'Inn. Loudon rompu, gagna péniblement Zernetz avec

la moitié de son monde, et marcha ensuite toute la nuit pour atteindre Schulz, après avoir fait occuper le col de Tschirfs et les montagnes de Forno, qui dominent la communication de Sainte-Marie. A son arrivée dans ce village, il appela des renforts de Glurns et de Tauffers.

Les Français n'eurent dans cette journée qu'une centaine d'hommes hors de combat. La perte de l'ennemi, au contraire, fut énorme. Prévenus par les Républicains au débouché de Pont, plus de 2,000 hommes, dont 45 officiers, mirent bas les armes et nous laissèrent 2 pièces d'artillerie. Mais, en raison de la circonstance, le résultat le plus heureux de cette journée fut la capture d'un magasin contenant 30 caisses de cartouches, plusieurs centaines de sacs d'avoine et un grand nombre de tonneaux de farine.

Lecourbe, après avoir dirigé ses prisonniers sur Coire, annonça l'heureux début de son mouvement à Massena qui en fut très-satisfait, car il commençait à concevoir de l'inquiétude pour son aile droite. Déjà, à deux reprises, il avait pressé Lecourbe d'activer sa marche sur Funstermunz, en lui recommandant d'ordonner de son côté à Dessolles de hâter l'expédition sur Glurns. Les choses n'allant pas assez vite au gré de son impatience, il se serait même porté dans les Engadines, sans la crainte des événements près de surgir en Allemagne. Il se contenta donc de dépêcher à Lecourbe un de ses aides de camp, pour être informé jour par jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, de ce qui se passait à la droite.

Lecourbe, pressé d'accélérer son mouvement, et persuadé que Dessolles était en pleine marche sur Glurns,

se porta le 13 à Schulz, et en partit le 14 avec les 3 bataillons de sa brigade de gauche pour attaquer successivement Martinsbruck et Funstermunz, laissant un bataillon de la 44e à Zerneiz, à la garde des débouchés des vallées de Munster et de Livino. La brigade Mainoni eut ordre de s'échelonner entre Schulz et le village de Livino, et de pousser des éclaireurs dans le Scarthal, débouché de Munster.

De son côté, le général Loudon ayant eu le temps de se renforcer, porta 3 bataillons et 3 pièces de montagne sur les hauteurs en avant de Martinsbruck, et couvrit son front par un ravin profond dont le torrent se précipite dans l'Inn. Toutes les milices des environs furent requises, et les troupes de l'intérieur arrivaient à marches forcées à Funstermunz et à Nauders.

Lecourbe rencontra l'ennemi en deçà du pont de Ramis. A son approche, les Autrichiens mirent le feu au pont, mais les grenadiers et les éclaireurs, suivis de 2 compagnies, le passèrent à travers les flammes; à peine étaient-ils sur la rive gauche de l'Inn, que le pont s'écroula avec fracas. Ces braves payèrent alors d'audace, et l'on courut à la recherche d'un autre passage pour le reste de la colonne. Lecourbe requit tous les habitants de Ramis, et, avec leur aide, s'ouvrit un nouveau chemin à travers les ravins. Le 1er bataillon de la 38e franchit ensuite la montagne qui conduit de Ramis à Schleins dont il chassa l'ennemi, et Lecourbe, à la tête de 2 bataillons de la 36e, marcha droit sur Martinsbruck. Cette position n'est qu'un étroit défilé formé par le pied de la berge gauche de l'Inn et le lit de cette rivière, derrière le ravin dont nous avons précédemment fait mention.

Si tout ou partie de ce bataillon eût suivi le sentier qui, par la crête des montagnes, mène de Funstermunz derrière Martinsbruck, il est probable que cette redoutable position eût été enlevée, mais Lecourbe s'obstina à l'assaillir de front et fut repoussé; après avoir bataillé inutilement toute la journée, il se détermina à attendre la brigade Mainoni, et fit prendre position un peu en arrière à ses soldats exténués de fatigue et de faim; il fut coucher lui-même à Ramis avec 3 compagnies de grenadiers qui avaient souffert dans les combats de la journée. Ces compagnies reçurent l'ordre de partir avant le jour pour Schulz et d'y relever le 2e bataillon de la 38e, qui se portait en avant.

Loudon cependant se préparait à prendre sa revanche de la malheureuse affaire du 12 : retiré dans le Munsterthal, il y avait rassemblé à la hâte 6 à 7,000 hommes des milices du pays qu'il renforça de quelques compagnies de ligne, et il dirigea cette colonne sur Zernetz par Higfrun et Forno, pendant qu'un détachement de 3 compagnies escaladait la montagne de Scarl et descendait sur Schulz. Les troupes réunies à Martinsbruck devaient favoriser cette double opération en attaquant vivement les postes français sur la route de Ramis.

Le 15 mars, à deux heures du matin, les Autrichiens débouchèrent sur Zernetz, et s'emparèrent du village. Le bataillon de la 44e, surpris d'abord par cette cohue d'hommes armés, se rallia bien vite, chassa les milices du village et les poussa au delà du col de Tschirfs, en leur prenant 300 hommes à Schulz. Loudon fut un instant plus heureux. Par une négligence inexcusable, non-seulement le général Mainoni n'avait pas de postes dans le Scarthal, contrairement à l'instruction de Le-

courbe, mais encore il avait négligé de mettre une garde au pont de Schulz; il en résulta que les Autrichiens, descendant des montagnes, ne furent pas aperçus, et qu'ils prirent l'imprudent général avec une cinquantaine de grenadiers. Le reste se sauva sur la route de Ramis.

Dans cet instant, Lecourbe sortait de ce village pour se rendre à Schulz; il venait d'apprendre que ses avant-postes étaient attaqués du côté de Martinsbruck et avait ordonné au 2e bataillon de la 38e de s'y porter en toute hâte. La vue des fuyards de Schulz lui révéla le danger qui le menaçait. Il partit au galop, fit faire une contre-marche au bataillon et le ramena au pas de course sur Schulz. Loudon avait déjà regagné le col de Scarl avec sa capture, mais tout le reste de son détachement, environ 300 hommes, fut fait prisonnier. Quant à l'attaque dirigée sur la route par la garnison de Martinsbruck, elle fut facilement repoussée par la 36e demi-brigade.

On ne peut se dissimuler que ce mouvement sur le flanc de la division française l'eût gravement compromise, si Loudon avait mis en action des forces suffisantes. Malgré les pertes qu'il venait d'éprouver, il conservait encore la supériorité du nombre. Il aurait donc pu, sans inconvénient, retirer 2 bataillons de Sainte-Marie, pour appuyer l'attaque centrale à Zernetz, et en pousser 4 sur Ramis. La brigade Dessolles était encore bien loin, mais Loudon avait trop de circonspection pour dégarnir momentanément un point aussi important que Sainte-Marie, jeter toute sa troupe sur Lecourbe et l'écraser, sauf à opérer, après, une manœuvre semblable contre Dessolles; s'il l'eût fait, il est probable qu'il aurait successivement battu ses deux adversaires.

Le général français fit le 17 un nouveau mouvement sur Martinsbruck, pour le prendre à revers avec le 1er bataillon de la 38e; il dut tourner la droite de l'ennemi et gagner ses derrières par le Spitzberg, tandis qu'on attaquerait son front au bas de la montagne où paraissait être le gros de ses forces. Mais cette manœuvre, qui eût réussi le 14, échoua complétement le 17; le général Alcaini, commandant à Martinsbruck, avait reçu des renforts et placé dans la montagne une réserve grossie de toutes les milices du pays. Il attendit que le bataillon de la 38e fût assez engagé pour ne pouvoir être secouru et l'enveloppa. Nos soldats firent face de tous côtés, et brûlèrent jusqu'à leur dernière cartouche avant de se rendre.

Ce fâcheux événement réduisit à moins de 4,000 hommes les forces de Lecourbe, dont il fallait déduire les détachements nécessaires à l'escorte des vivres et des prisonniers. Il avait en tête un corps de 6,000 Autrichiens qui grossissait tous les jours, bien qu'il fût déjà soutenu par les milices grisonnes et une masse considérable de chasseurs tyroliens.

De son côté, Dessolles, à qui Lecourbe avait ordonné le 9 mars de se porter en quatre marches à Sainte-Marie, ayant reçu la dépêche seulement le 11, ne s'ébranla que le 13 à cause de la dissémination de ses troupes et du manque d'approvisionnement: sa marche d'ailleurs éprouva beaucoup d'obstacles; après avoir attaqué l'ennemi vigoureusement, mais en vain, le 16 à Bormio, il était parvenu le lendemain, à la suite d'un combat sanglant, à s'ouvrir le passage vers la vallée de l'Adige au moment même où Lecourbe, brûlant d'impatience, renouvelait l'attaque de Martinsbruck. On juge aisé-

ment les fâcheuses conséquences de ce retard de quatre jours; car, si la marche eût été exécutée à temps, sa brigade serait probablement entrée le 13 et au plus tard le 14 à Sainte-Marie. Maîtresse alors des débouchés de Bormio et de la vallée de Munster, elle eût garanti le flanc droit et les derrières de Lecourbe.

Tant que la brigade de la Valteline n'avait pas atteint Glurns, Lecourbe devait craindre pour son flanc et ses derrières, et, par cette considération, suspendre son mouvement offensif. Il rendit compte de sa situation à Massena en lui demandant des subsistances et des renforts, et porta plainte contre Dessolles, auquel il reprochait de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu pour arriver à Sainte-Marie en temps opportun. Sans doute ce retard arrêta les succès de Lecourbe et causa l'échec de Martinsbruck; mais, comme nous venons de le dire, Dessolles reçut trop tard l'ordre de marcher en avant, et d'ailleurs le manque de vivres avait été un second empêchement. Lecourbe l'ayant accusé auprès du général en chef d'avoir eu l'intention de le faire battre, celui-ci se justifia pleinement, mais en même temps il se montra vivement offensé de l'injure et de la hauteur de Lecourbe, et offrit sa démission. (Voy. *Pièces justificatives, n°* III).

Dessolles, esprit fin et cultivé, offrait des traits caractéristiques d'une originalité rare et charmante. D'une instruction complète et soignée, il s'était nourri de la fleur des auteurs anciens. Familier avec leurs chefs-d'œuvre, il connaissait Columelle aussi bien que César, et l'agitation de la vie des camps ne lui enlevait jamais assez la liberté de sa pensée pour l'arracher à ses études chéries. On l'a vu souvent, dans les marches, précéder

ses troupes, un volume de ses écrivains de prédilection à la main, comparant les choses qu'ils ont décrites à celles qu'il avait sous les yeux. Doué d'une observation pénétrante, il étudiait avec un soin particulier les instructions de ses chefs, s'identifiait en quelque sorte avec elles, et s'effaçait complétement pour n'être que leur interprète consciencieux et intelligent. Ses ordres étaient clairs et précis, détaillés et donnés avec une élégance de formes qui en doublait le prix. Ses rapports, remarquables par leur style et leur concision, sont cités comme modèles du genre; ils formeraient aujourd'hui une utile collection. D'un calme et d'une sérénité qui ne se démentirent jamais, il suivait les opérations et les diverses phases d'une bataille en véritable artiste, ne concourant à l'action, directement de sa personne, que dans les moments décisifs. Aimé du soldat pour sa douceur, il imposait aux chefs par sa supériorité intellectuelle et la haute portée de son esprit.

Les qualités de Lecourbe, qu'on peut appeler un général d'intuition, offraient peut-être l'opposition la plus tranchée avec celles de Dessolles. Grand, fort, robuste, son corps se prêtait à toute l'impétuosité de son esprit. Son coup d'œil était excellent sur le champ de bataille; il improvisait des dispositions avec une extrême facilité, suivant les circonstances. Cette promptitude de conception le portait quelquefois à modifier les instructions de ses chefs, sans que ceux-ci aient jamais eu à lui reprocher des fautes dans ses rectifications. Sa brusquerie, toute militaire et pleine de bonhomie, plaisait aux soldats, qui sentaient que sous un pareil chef ils pouvaient reposer tranquilles. Les qualités principales de Lecourbe étaient la spontanéité, la vivacité et l'é-

nergie; les ressources que lui offrait à toute heure son esprit, en faisaient un excellent général pour la guerre de montagnes. Si la fortune lui fut moins favorable en plaine, peut-être faut-il l'attribuer à quelques-unes de ces causes mystérieuses et fatales qui arrêtent souvent l'essor des intelligences les plus éminentes.

On conçoit que deux hommes de ce mérite, supérieurs chacun dans leur genre, aient été en rivalité, et la position fausse que le plan du Directoire avait faite à Dessolles augmentait puissamment ce germe d'opposition. Ce général, détaché simplement de l'armée d'Italie, ne pouvait suivre l'impulsion du commandant de l'armée d'Helvétie aussi bien que s'il eût fait partie intégrante de cette dernière. Ce qui prouve, comme nous l'avons déjà fait ressortir une fois, toute l'importance de l'unité du commandement, et quels dangers offre une conception mal définie et incomplétement agencée dans toutes ses parties.

Massena, qui appréciait le rare mérite de ces deux généraux, aurait vivement désiré effacer leur dissentiment et conserver Dessolles, mais un ordre de Schérer le rappela, comme nous le verrons bientôt, en Italie.

La prise du général Mainoni sembla consoler Loudon des nombreuses disgrâces qu'il avait éprouvées depuis le commencement de la campagne. Il refusa de l'échanger et l'achemina sur Botzen en le comblant de bons procédés. Mainoni sollicita néanmoins l'intervention du général en chef, auprès du général ennemi, pour obtenir son renvoi sur parole; mais Lecourbe, consulté par Massena sur les avantages de l'échange, lui fut peu favorable. Mainoni avait le tort à ses yeux de s'être laissé enlever faute d'une garde de 4 hommes et un caporal.

Malgré ces contre-temps, la conquête du pays des Grisons était terminée, et Massena adressa de Coire la proclamation suivante à son armée :

« Soldats! lorsque le Directoire exécutif de la Répu» blique française, cédant aux vœux d'un peuple op» primé, m'ordonna de sommer le commandant au» trichien de faire évacuer le territoire des Grisons par » ses troupes, vous ne vous crûtes pas appelés à com» battre, mais la résistance qu'on a opposée vous y a » contraints.

» Passages du Rhin, marches forcées, dangers de » routes, privations, âpreté du froid, retranchements, » redoutes, fortifications, vous avez tout surmonté, tout » franchi, et en cinq jours vous avez fait 10,000 pri» sonniers autrichiens; vous avez pris 40 pièces de » canon, un attirail considérable d'artillerie et 5 dra» peaux. Je ne vous parle pas de 20 autres drapeaux » pris aux compagnies grisonnes soldées; c'étaient des » paysans armés et non des ennemis redoutables. Enfin » vous avez pris position dans le Vorarlberg, vous avez » occupé tout le territoire grison et rendu ce peuple à » lui-même et à la liberté.

» Tels sont vos travaux et leurs résultats : ces tra» vaux vous honorent, et ces résultats doivent appren» dre à vos ennemis que les braves de l'armée du Rhin » et d'Italie n'ont pas dégénéré.

» Votre gloire est pure, braves soldats! J'éloigne jus» qu'au soupçon que quelques excès que j'ai eu à punir » soient votre ouvrage; ils appartiennent à un petit » nombre de lâches et de malintentionnés; mais ces » hommes sont toujours le fléau des vaincus, et sou» vent ils ont terni la gloire des vainqueurs. Séparez-

» les de vous, braves soldats! et que la justice, en les » frappant, les atteigne toujours hors de vos rangs.. » Alors, en même temps que vous êtes un exemple de » courage et de bravoure, vous ne cesserez d'en pré- » senter un de bonne conduite et de discipline. »

Cette proclamation produisit une vive impression sur les troupes et fit rentrer en eux-mêmes les soldats entraînés par la soif du pillage; elle rassura en même temps les habitants des Ligues auquels les Salis et leurs adhérents peignaient les Français comme des hordes indisciplinées, et leur prouva qu'ils avaient autant de retenue après la victoire, que d'impétuosité dans l'attaque.

Massena s'empressa d'informer de son arrivée à Coire Jourdan, qui échelonnait l'armée du Danube entre Stockach et l'Ostrach. Là il reçut avis de la déclaration de guerre du Directoire à l'Empereur, et l'ordre d'attaquer au plus tôt l'armée autrichienne.

Cependant les émigrés grisons rentrèrent en foule dans leur patrie à la suite des Français. Nos partisans sortis des prisons accoururent offrir leurs services. Une adresse à l'armée, émanée de ces hommes, fut répandue à profusion. On y lisait : « Au milieu des fers et des » persécutions nous tournions nos regards éplorés vers » notre malheureuse patrie. Français, vous êtes accou- » rus et nous sommes libres!

» Généreux soldats, précurseurs des cohortes sacrées » que l'Europe appellera un jour ses libérateurs, voyez » nos larmes de joie, expression de notre reconnais- » sance! L'Europe vous contemple, les tyrans pâlis- » sent!.....

» Et vous! héros victimes de votre courage dans cette » terrible journée, héros morts pour la liberté du peu-

» ple!..... Lorsque nos descendants passeront près de » vos tombes, ils se les montreront avec attendrissement » et s'écrieront : C'est là que reposent nos libérateurs, » ceux qui ont arraché nos pères au joug affreux de » l'oligarchie!.....

» Et vous, qui guidez les cohortes des héros, Mas- » sena! enfant chéri de la victoire! intrépide Lorge, » brave Desmont, toi à qui notre patrie s'enorgueillit » d'avoir donné le jour, recevez aussi nos actions de » grâces au nom de la Rhétie délivrée! L'histoire a in- » scrit vos noms impérissables au livre de l'immortalité, » l'admiration les a gravés dans le cœur de tous les » peuples!..... »

Après ces premiers épanchements, il devint nécessaire d'opérer la pacification du pays. Le 18, Massena installa une municipalité provisoire de sept membres, ayant pour président Larcher, homme connu pour sa modération et ses lumières, et, le 21, une administration générale, composée de onze membres et un secrétaire, fut constituée. Elle proposa à Massena une liste de citoyens propres à devenir membres des municipalités cantonales, et renouvela les autorités, chargées désormais d'agir sous l'impulsion du général en chef.

La réunion des Grisons à la République helvétique était le vœu le plus cher du parti triomphant, et en cela il comprenait mieux que ses adversaires le véritable intérêt du pays. Car, en effet, malgré la diversité de race et de langage, la Rhétie, comme l'Helvétie, profitait également du transit en Italie, et leur séparation, en le supprimant, eût porté un grand préjudice aux deux pays. C'était donc un devoir pour le nouveau gouvernement de prendre l'avis des citoyens sur cette impor-

tante question, et les communes ayant été immédiatement convoquées, les votants la décidèrent affirmativement sans opposition.

Un calme apparent succéda à ces agitations, mais ne détruisit pas les inquiétudes. La pointe que l'armée d'Helvétie venait de faire dans les Grisons paraissait imprudente aux moins clairvoyants, et la défaite même de la brigade Auffemberg faisait présager un sort semblable à tout corps d'occupation qui négligerait de garder les débouchés du pays. Aussi, après cette conquête, Massena voulut-il reconnaître lui-même la position de Feldkirch, dont l'attaque devait précéder celle de Bregenz. Hotze, tenu en éveil par la tentative d'Oudinot, l'avait tellement renforcée que Massena jugea impossible de l'enlever avec les moyens limités dont il disposait. Il ordonna en conséquence au général Xaintrailles, commandant l'aile gauche, de suspendre les démonstrations qu'il devait faire sur Rheineck, et d'étendre sa surveillance jusqu'à Schaffhausen, en lui recommandant d'avoir l'œil ouvert sur tous les mouvements de l'ennemi, vers le Rhin et le lac de Constance. Il prescrivit à Ménard d'établir entre Werdenberg et Rheineck sur tous les points favorables des batteries, dont il confia la garde à 2 bataillons de garnison, et engagea ce général à se tenir à Balzers ou Vadutz, pour surveiller le Luciesteig, où il fit exécuter de grands travaux.

Le général en chef redoutait de nouveaux embarras. Les promesses de Schérer avaient eu si peu d'effet, malgré les liens d'amitié qui les unissaient depuis quatre ans, qu'il craignait, dans l'état d'épuisement où se trouvait le Directoire, d'obtenir encore moins de Millet, son méticuleux successeur, dont il n'était pas personnelle-

ment connu. Massena lui rappela que l'armée d'Helvétie devait être portée à 48,000 hommes, mais que les 18,000 auxiliaires étaient loin de pouvoir entrer en ligne, puisqu'il avait inutilement pressé le Directoire helvétique, par l'intermédiaire du ministre Perrochel, d'en accélérer la levée; que d'ailleurs, si les volontaires avaient répondu à l'appel, on se serait trouvé dans l'impossibilité d'utiliser leur zèle, faute de fonds, d'armes et d'habits. Il demanda aussi un régiment de cavalerie, indispensable pour assurer les communications de l'armée et contenir les points où, depuis la réunion des troupes sur l'extrême frontière, des mouvements insurrectionnels éclataient fréquemment.

Si Massena insistait sur la formation des demi-brigades auxiliaires, ce n'est pas qu'il se flattât de les obtenir toutes, mais il espérait en organiser au moins deux ou trois, auxquelles il aurait confié le service des places, l'escorte des convois et des prisonniers, pour rendre disponibles les bataillons de garnison. Au moment même où Perrochel pressait le Directoire helvétique, une nouvelle difficulté faillit rompre ses mesures : 80,000 francs de lettres de change sur Strasbourg, destinées à l'habillement des auxiliaires, furent protestées, et, sans le dévouement du ministre qui puisa dans sa bourse et dans celle de ses amis, cette somme n'eût pas été réalisée.

A cette contrariété en succéda bientôt une autre fort pénible pour le général en chef. On sait que le Directoire avait donné à Jourdan le commandement supérieur des armées du Danube, d'Helvétie et d'observation. Massena, dans l'intérêt des opérations militaires, n'avait cessé de prétendre à l'indépendance pleine et entière, sauf à re-

cevoir la haute direction du général en chef de l'armée du Danube. Le Directoire, ayant laissé cette réclamation jusqu'alors sans réponse, retira, par arrêté du 9 mars, le titre de général en chef à Massena et à Macdonald, et les subordonna à Jourdan et à Schérer.

Cette mesure, du reste, fut annoncée à Massena avec des ménagements dont le but était de déguiser ce qu'elle avait, au fond, de blessant pour lui. Barras ne doutait pas : « que le général lui-même n'applaudît à une dispo-» sition si sage, si utile. On voulait rendre les succès » plus certains en remettant la suprême direction dans » une même main. Massena connaissait Jourdan ; il sa-» vait toute la confiance dont ce général était digne et » l'estime toute particulière qu'il professait pour lui : ils » s'entendraient donc tous les deux parfaitement. Les » lauriers cueillis en Italie reverdiraient en Suisse, » etc.

Massena, peu touché de ces flatteries démenties par la mesure elle-même, représenta que ce n'était pas au moment où il venait de conquérir le pays des Grisons, d'enlever une division autrichienne et où il était si près de pénétrer en Tyrol, qu'il serait juste et opportun de le subordonner à un général qui ne pourrait jamais diriger ses mouvements en temps utile. En conséquence il offrait de nouveau sa démission.

Le Directoire, sans revenir sur la mesure, se défendit de son mieux d'avoir méconnu les services de Massena; mais le général, frappé de la faiblesse de ses arguments, lui demanda alors pourquoi le ministre Schérer lui avait promis une entière indépendance avant son départ pour Strasbourg? Pourquoi, lorsqu'il proposa une première fois sa démission, l'avoir refusée en lui conservant le titre de général en chef? Pourquoi enfin lui en

avait-on accordé les insignes pour l'en dépouiller ensuite? Tout en applaudissant à ses succès, le Directoire fit remarquer que ce changement de grade était une chose indispensable par la nécessité de centraliser les forces de la République, au moment où la guerre déclarée à l'Empereur rendait si nécessaire l'accord des armées. Il semblait peu convenable de laisser aux généraux, commandant les armées de Naples et d'Helvétie, le titre de général en chef, alors qu'ils avaient un supérieur. Massena ne devait-il pas se rendre à la justesse de cette dernière réflexion, ne songer qu'à remplir les intentions du gouvernement et mériter toujours, par de nouveaux triomphes, la confiance des Républicains?

Le Directoire, au fond, n'avait pas tort; le pouvoir militaire a besoin d'unité : mais il fallait agir avec dignité et franchise envers Jourdan et Massena. Ce dernier, à l'origine, aurait accepté le commandement d'une simple division; mais, dans la situation présente, abandonner un commandement qu'il venait d'illustrer par un brillant fait d'armes, c'était déroger.

Le Directoire, désirant ramener Massena par une dernière preuve de déférence, le prévint que le général Lefèvre prendrait le commandement de l'armée d'Helvétie, aux conditions qu'on lui imposait. Et en effet, il lui adressa sous enveloppe l'arrêté de nomination de ce général, en le priant de l'adresser à Jourdan s'il persistait dans sa résolution, ou bien de le renvoyer au gouvernement dans le cas où il consentirait à ne point résigner le commandement.

Le directeur Barras joignit ses propres instances à ce procédé délicat de ses collègues : La détermination de Massena, disait-il, l'avait profondément affligé.

« Quoi ! dans les circonstances difficiles où se trouvait » la République et où le Directoire songeait à lui pour y » faire face, Massena reculait ! Est-ce qu'un appel à son » dévouement à la République pouvait le trouver sourd ? »

Le ministre de la guerre ne resta point non plus indifférent; sa lettre marquait une vive impatience de connaître le parti définitif auquel Massena s'arrêterait, et l'espérance qu'il demeurerait digne de lui-même. (Voy. *Pièces justificatives*, n° IV.)

Massena, ébranlé par de si vives instances et par la crainte qu'on lui reprochât d'avoir sacrifié à son orgueil le service de la République, certain d'ailleurs de trouver en Jourdan lumières, loyauté, patriotisme et affabilité, consentit enfin à servir sous ses ordres.

On a vu plus haut que l'attaque dirigée par Lecourbe, le 17 mars, sur Martinsbruck avait été repoussée par le général Alcaini. Quand le général en chef en fut informé, il détacha au secours de Lecourbe les généraux Desmont et Loison avec 5 compagnies de grenadiers et un bataillon de la 76e. Il avait fait des efforts incroyables pour lui procurer des subsistances, et des convois se dirigeaient, de plusieurs points, sur la vallée de l'Inn; supposant Dessolles enfin arrivé, il adressa à ces deux généraux l'ordre de s'emparer sans retard des positions importantes de Glurns et de Funstermunz, et lui-même se prépara à l'attaque de Feldkirch qui lui était prescrite par Jourdan. Il eût bien voulu attendre pour cette opération l'arrivée de la droite de l'armée du Danube à la hauteur de Brégenz, mais Jourdan, de son côté, ne comptait marcher sur ce point qu'après la conquête de Feldkirck. Un mouvement des Autrichiens vint d'ailleurs terminer l'hésitation de Massena.

En effet, le général Hotze apprenait dans ce moment l'arrivée de l'avant-garde de Ferino devant Markdorf, sur la rive septentrionale du lac de Constance; le 19 mars, il retira une partie des troupes qui gardaient Feldkirch et Brégenz, et fut s'établir avec 8 bataillons et 6 escadrons derrière le Leiblach, entre Leitenhofen et Lochau; il laissa 5 bataillons et 700 chevaux à Brégenz, 12 à 1,500 hommes à Dornbirn, et confia la défense du camp retranché de Feldkirch à 5 bataillons et 2 escadrons commandés par le général Jellachich.

Enlever Feldkirch de vive force était une périlleuse entreprise, car l'art et la nature en avaient fait une position formidable. Ce poste, situé dans un vallon arrosé du sud au nord par l'Ill, est resserré de l'ouest à l'est par de hautes montagnes. Deux routes principales le traversent: l'une, venant du nord-est, remonte le cours de l'Ill sur la rive gauche depuis Nöfels, traverse cette rivière à Feldkirch, et, arrivée sur la rive droite en face de la ville, suit la rive gauche jusqu'à Frastenz et la vallée de la Samina. Des montagnes presque inaccessibles, prenant sur la rive gauche le nom de Blazenberg, et sur la rive droite celui d'Ardetzenberg, protégent la route et le fleuve qui semble s'être ouvert violemment un passage entre ces énormes rochers dont la base tombe presque à pic dans son lit. L'autre route, de Coire à Brégenz, passe à Nendeln, et de ce point suit le vallon, bordé à droite par les montagnes du Roja, et à gauche par de vastes marais que forme l'Eschbach; de Feldkirch, elle se prolonge à travers la vallée jusqu'à Altenstadt. Ces deux routes présentent des défilés tellement étroits qu'une poignée de soldats suffirait pour y arrêter une armée, et, d'un autre côté, les flancs des

montagnes qui les bordent sont escarpés à tel point qu'il est pour ainsi dire impossible de tourner les défilés.

Les Autrichiens avaient établi leur première ligne d'ouvrages en avant de Disis et par delà, jusqu'au bois situé au pied des montagnes; les hauteurs en avant de Gallmist étaient couronnées par des ouvrages détachés; quelques flèches, aboutissant au moulin de Nendeln, battaient obliquement l'entrée du ravin conduisant aux crêtes du mont Roja; en arrière de Disis, la montagne principale se reliait au Blazenberg par une seconde ligne de défense flanquée jusqu'à Fellegater de nombreux abatis. A Saint-Michel, pointe méridionale du Blazenberg, on avait construit quelques redoutes pour défendre l'accès du mamelon du côté du marais, et l'extrémité opposée, appelée tête Sainte-Marguerite, était couverte par une batterie placée en face de Nöfels.

Sur la rive droite de l'Ill, le vallon dans lequel est bâti Feldkirch se termine au village d'Altenstadt où la route qui part de Coire se bifurque, dans les directions de Brégenz et de Rankweil. Les Autrichiens avaient retranché ce village; 3 redoutes garnissaient les pentes les plus accessibles de l'Ardetzenberg, et une quatrième défendait le gué de Nöfels. Une réserve d'infanterie et de cavalerie placée à Gisingen la protégeait. 4 bataillons occupaient ces ouvrages garnis d'artillerie, et une réserve d'un bataillon stationnait sur le Letzeberg, auprès des ouvrages élevés par les Suisses, trois siècles auparavant. Les chasseurs du Vorarlberg étaient chargés de la défense de la forêt de Roja et des abatis qui la bordaient. Le seul côté par lequel Feldkirch pouvait être attaqué sans obstacles, était celui de Frastenz, du sud au nord, en passant par la vallée de Samina et en

suivant la rive droite de l'Ill ; mais pour prendre cette voie, il aurait fallu à Massena plus de temps et plus de troupes. Informé, comme nous l'avons dit plus haut, que Hotze avait dégarni Feldkirch, un retard pouvait lui faire perdre l'occasion. En détachant d'ailleurs de sa petite armée le corps nécessaire à cette manœuvre, il s'affaiblissait dans la vallée du Rhin plus que ne le conseillait la prudence. Il résolut donc d'attaquer de front la position.

Le 22 mars, Massena réunit la brigade Lorges et quelques autres troupes de la division Ménard à celles commandées par Oudinot, et marcha sur le Schellenberg où il voulait faire construire des batteries pour ruiner celles du Blazenberg ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le soir, des communications d'avant-postes vinrent apprendre au général en chef que l'Archiduc avait repoussé l'armée de Jourdan, et quoiqu'il ajoutât peu de confiance à ces rapports, il résolut d'avancer son attaque d'un jour. Le lendemain, à sept heures du matin, les Français se mirent en mouvement sur quatre points différents : à leur extrême gauche, 4 bataillons furent dirigés sur Nöfels, moitié de cette troupe devait passer l'Ill au gué pour tourner la position, tandis que le reste irait par la rive gauche assaillir la tête de Sainte-Marguerite ; 2 autres bataillons descendirent le Schellenberg un peu au delà d'Hueb et d'Egelsée, et traversèrent le marais pour attaquer la pointe Saint-Michel, en même temps que les redoutes du côté occidental de Blazenberg ; le général en chef marcha droit, de Nendeln, sur la tête du camp retranché avec le reste de ses forces où se trouvaient les compagnies de grenadiers de tous les bataillons. L'attaque

échoua complétement sur les trois points accessoires. La réserve autrichienne de Gisingen se porta rapidement sur la rive droite du fleuve et repoussa les 2 bataillons français sur le Blazenberg; l'ennemi opposa toute son artillerie à notre feu de mousqueterie, défendit aisément les abords si difficiles et si escarpés de la montagne, et quand les colonnes furent à son pied, il fit rouler sur elles des pierres et des quartiers de rochers qui écrasaient les assaillants. Après une grande perte d'hommes, nos troupes furent obligées de se retirer derrière Nöfels et sur Mauern, dans le Schellenberg.

Ce fut principalement sur la route de Nendeln que le combat devint opiniâtre. Les grenadiers commandés par le général en chef, après avoir enlevé rapidement les ouvrages placés en arrière du moulin, se portèrent, en 2 colonnes, sur la première ligne du camp. L'une, soutenue par le 13e de dragons, se dirigea sur les redoutes de Disis; l'autre, appuyant à droite, s'avança dans la direction de Gallmist. Cette double attaque fut si impétueuse, que quelques pelotons de dragons pénétrèrent par la route dans l'intérieur des deux lignes retranchées. Une partie des ouvrages fut même, un instant, occupée par les grenadiers; mais les Impériaux, revenant à la charge, les en chassèrent. Pendant presque toute la journée, la lutte se soutint avec un acharnement égal des deux côtés, et vers le soir la fortune sembla vouloir se déclarer en faveur des Français.

Massena avait ordonné à sa réserve d'entrer dans un ravin profond qui du sommet du Roja descend sur le moulin, de tourner ensuite à gauche et de gagner le flanc des positions ennemies. Cette colonne d'élite, abritée par la forêt, traversa un autre ravin appelé le Bar-

loch, et arriva vers quatre heures à hauteur et en dehors du village de Gallmist. Elle se disposait à franchir les abatis et à prendre les retranchements à revers, lorsqu'une pluie de balles et de pierres arrêta sa marche.

Le général Jellachich avait été prévenu par des chasseurs du mouvement qu'exécutaient les Français ; il fit aussitôt gravir les escarpements du Roja par 7 à 8 compagnies de milices tyroliennes, soutenues sur les hauteurs inférieures par 4 compagnies de ligne, et lui-même, avec le reste de sa réserve, se disposa à faire une attaque vigoureuse par la route. Au moment où, comme nous l'avons dit, la petite colonne française allait déboucher sur Gallmist, les Tyroliens se précipitèrent sur elle du haut des montagnes, faisant pleuvoir une grêle de plomb et rouler des avalanches de quartiers de rochers, pendant que l'infanterie autrichienne l'attaquait de front.

Cette manœuvre eut tout le succès qu'on devait en attendre ; le détachement républicain fut repoussé dans le Barloch et rejoignit le général Massena au moment où toutes les troupes du camp l'attaquaient. L'entreprise était manquée, une plus longue résistance n'aurait abouti qu'à faire verser du sang inutilement ; le général en chef ordonna donc la retraite sur Nendeln, où il prit position à l'entrée de la nuit. Ce combat de Feldkirch, où les Français firent 300 prisonniers, leur coûta 1500 hommes de leurs meilleures troupes, perte d'autant plus regrettable que Massena reçut le lendemain une dépêche de Jourdan, qui lui apprenait le résultat de la bataille de Stockach et l'informait de la position rétrograde qu'il allait prendre à la tête des défilés des montagnes Noires.

Nous avons négligé jusqu'à présent les opérations de l'armée du Danube, pour ne pas distraire l'attention du lecteur de ce qui se passait en Helvétie, mais le moment est venu de jeter un coup d'œil rapide sur les événements écoulés en Allemagne.

Jourdan et l'archiduc Charles s'étaient trouvés en présence malgré l'intention feinte de part et d'autre de ne pas commencer les hostilités. Cependant il avait fallu en finir par une affaire décisive.

L'armée du prince Charles se composait de 3 corps principaux : l'un en Bavière, l'autre sur le Rhin, et le troisième dans la vallée de l'Inn et le Tyrol méridional. Nous connaissons les forces des deux derniers. Le principal était magnifique. Il comptait 77 bataillons et 226 escadrons ou 77,000 hommes d'infanterie et 38,000 de cavalerie. Parfaitement armées et équipées, ces troupes avaient une tenue excellente. Les régiments étaient au grand complet, la cavalerie nombreuse et bien montée, l'artillerie parfaitement servie et attelée. La présence d'un Archiduc à leur tête les enflammait et leur donnait un enthousiasme qui n'est pas le trait distinctif du caractère autrichien. Le plan des deux généraux, par un bizarre rapprochement, était respectivement analogue. L'archiduc Charles voulait empêcher Jourdan d'opérer sa jonction avec Massena, et le général français se proposait de mettre obstacle à la réunion de son adversaire avec le général Hotze.

Aussitôt que l'Archiduc apprit à Friedberg le passage du Rhin par Jourdan, il rassembla ses troupes, traversa le Lech et commença ses mouvements en se portant à la rencontre de l'armée française. Le 11 mars, les Autrichiens étaient à Ravensberg, tandis que le corps qui

occupait Ulm dirigeait des détachements le long des deux rives du Danube.

Jourdan, de son côté, s'était avancé sans obstacle jusqu'à Stockach. Après quelques engagements d'avant-garde où l'avantage resta à nos troupes, les deux armées étant en présence, une affaire plus sérieuse eut lieu le 21. Les Autrichiens enlevèrent le pont d'Ostrach; et le centre de notre armée, entraînant avec lui l'aile droite qui n'avait pas donné, se replia sur Pfullendorf. L'aile gauche, ayant supporté en grande partie le poids de la journée, exécuta aussi sa retraite vers le Danube, et se trouva en ligne avec le reste des troupes.

Les deux armées couchèrent en face l'une de l'autre, sans avantage décisif d'aucun côté. Le lendemain, Jourdan, ne trouvant pas sa position assez avantageuse, concentra ses forces entre Hohentweil, Engen et Tuttlingen. Le 23, l'attaque commença sur toute la ligne. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, la victoire pencha de notre côté; les Autrichiens avaient éprouvé des pertes considérables : on parlait déjà de retraite autour de l'Archiduc, lorsque, résistant à ces conseils, il ordonna une charge de grenadiers et de cuirassiers qui eut un plein succès, et décida la fortune en sa faveur. L'armée française dut alors opérer sa retraite sur Liptingen. Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille; de sorte que Jourdan put le lendemain essayer de prendre sa revanche en enlevant Wallenwies et Radolfzell. N'ayant pu y parvenir, il commença définitivement sa retraite dans la nuit du 26 au 27.

Cette retraite rendit la situation de l'armée d'Helvétie très-critique. Comment avec 25,000 hommes tout au plus, puisque la brigade Dessolles était chargée de la dé-

fense de la Valteline, tenir tête maintenant aux armées du prince Charles, de Hotze et de Bellegarde, et défendre une ligne qui s'étendait depuis Schaffhausen jusqu'à Schulz, frontière du Tyrol? Il n'était pas douteux que l'Archiduc, profitant de son succès, ne tentât une trouée en Suisse pour déboucher en France, après avoir passé sur le corps de la faible armée de Massena. Comment ce général pourrait-il l'empêcher de s'avancer sur Constance et Schaffhausen, avec les 2 ou 3,000 hommes qu'il portait sur ces deux points. Massena craignit même un instant, sur la foi de Xaintrailles, heureusement mal informé, que l'ennemi n'eût déjà occupé Constance. Ses inquiétudes furent un peu calmées lorsque, le 25 mars, il apprit que ce général avait gagné cette ville avec un détachement suffisant pour sa défense, mais non pour celle des deux ponts du Rhin, entre elle et Schaffhausen.

Il fallait prendre promptement un parti. Jourdan, accablé sans doute par d'autres soins, avait négligé de donner les ordres devenus si nécessaires par la gravité des circonstances. Massena fit tout ce qui dépendait de lui pour prévenir un désastre, et prescrivit dans la nuit du 24 l'évacuation du Vorarlberg. Les 2 demi-brigades qu'Oudinot y commandait furent dirigées sur la rive gauche du Rhin, dont elles gardèrent les communications, depuis le pont d'Azmoos jusqu'aux portes de Schaffhausen. La brigade Ruby fut placée en avant de cette ville pour se lier, par des patrouilles, avec l'armée du Danube. Massena, se bornant alors à conserver le pays des Grisons, y rappela les troupes de Ménard, fit occuper fortement le Luciesteig ainsi que le Zollbrucke, et transféra son quartier général à Coire. En rendant compte au Directoire de ces dispositions, il lui déclara

qu'un renfort de 10,000 hommes lui était absolument indispensable pour arrêter l'ennemi, et le supplia de le lui envoyer à marches forcées. L'embarras de sa position s'accrut encore de l'effet extraordinaire produit en Helvétie par le mouvement rétrograde de l'armée du Danube. Le Directoire helvétique en fut consterné. Le parti français désespéra de l'avenir, et des insurrections éclatèrent sur divers points ; mais avant de donner un aperçu de ces faits, revenons sur les opérations de Lecourbe, dont tant d'incidents nous ont écartés.

Les derniers événements ayant dérangé toutes les combinaisons du premier plan d'opérations, une pointe dans le Tyrol serait devenue dangereuse, et l'attaque de Funstermunz et de Glurns aurait créé des périls sans compensation. Massena expédia, le 24, un de ses aides de camp pour contremander ces mouvements et ramener les renforts qu'il venait d'envoyer à l'aile droite. Ce contre-ordre arriva trop tard, mais sans préjudice pour la gloire de Lecourbe et de Dessolles. En effet, la division de la Valteline, composée de 2 demi-brigades françaises et de 2 bataillons cisalpins, était enfin entrée, sans artillerie, le 18 mars, à Sainte-Marie. Après avoir culbuté les Autrichiens à Bormio et parcouru des chemins affreux, elle arrivait dans ces gorges sauvages entièrement dépourvue de moyens de transport et sans une ration de pain ; son général même était à pied. Lecourbe lui fit passer par Zernetz 2 pièces de montagne, 40,000 cartouches, quelques sacs de riz, et se concerta avec lui sur la double attaque qu'il voulait faire contre Funstermunz et Glurns. Dessolles, se croyant trop faible pour renverser le corps placé devant lui, offrait à Lecourbe 2,000 hommes au moyen des-

quels il forcerait aisément les postes de Martinsbruck et de Nauders, tandis que lui-même resterait en observation devant l'ennemi ; mais une telle combinaison ne pouvait convenir à ce dernier, puisqu'en cas de revers, Loudon aurait eu toujours sa retraite assurée sur Glurns. Il ordonna donc, pour le 25, une attaque simultanée, laissant à Dessolles pleine liberté sur les détails d'exécution. Le défaut de vivres lui commandait cet ajournement, car sa division souffrait à peu près du même dénûment que la brigade de la Valteline, et se trouvait réduite au pain arraché aux malheureux paysans. Il attendait aussi les renforts envoyés par le général en chef ; ils le rejoignirent le 22.

Depuis les derniers combats dans la vallée de l'Inn, le comte Bellegarde avait doublé la force du corps qui défendait l'entrée du Tyrol. Le général de Briey, avec 6 bataillons, gardait Nauders et Martinsbruck ; Loudon était à Tauffers avec 8 bataillons, 300 chevaux, et une réserve presque aussi forte, cantonnée entre Eyers et Latsch, soutenait ces 2 brigades. Loudon, en outre, avait été rejoint par 13 fortes compagnies d'arquebusiers tyroliens qui pouvaient rendre d'excellents services. C'était donc à peu près une masse de 19,000 hommes qu'allaient avoir en tête les divisions Lecourbe et Dessolles, fortes, l'une de 5,200 et l'autre de 4,500 hommes. Pour attaquer Nauders, il fallait préalablement emporter Martinsbruck ou Funstermunz, car c'est de ces deux points que partent les chemins aboutissant à la position. Le sentier de Martinsbruck franchit, en serpentant, la haute montagne qui sépare l'Inn de la petite vallée de Gufra, et vient déboucher en face de l'étroit vallon où Nauders est bâti. Les Autri-

chiens avaient fermé l'entrée de ce vallon par un bon retranchement armé de 10 pièces de canon. Du côté de Funstermunz les difficultés étaient peut-être encore plus grandes, attendu que dans quelques endroits la route est soutenue par des poutres au-dessus d'horribles précipices. Après avoir bien étudié les sentiers qui sillonnent les montagnes et vérifié que les hauteurs sur la droite de l'Inn, réputées inaccessibles, étaient gardées seulement par des milices, Lecourbe donna les ordres suivants : le général Loison avec 3 bataillons devait passer l'Inn à Glamaschat, escalader les hautes montagnes, et descendre par la vallée de Gufra sur le flanc et les derrières de la position autrichienne, pendant qu'une petite colonne d'élite, appuyant plus à gauche, viendrait par la hauteur de Saint-Norbert attaquer directement les retranchements. 2 bataillons, aux ordres du général Desmont, partant du plateau de Schleins, devaient tourner Martinsbruck et se porter rapidement sur Funstermunz, afin de couper toute retraite à la garnison de Nauders, si l'attaque de Loison était couronnée de succès. Lecourbe resta au centre avec les réserves et un détachement chargé de faire une démonstration sur Martinsbruck.

Le 25 mars la colonne de Loison se mit en route de bonne heure; elle n'avait guère que 8 kilomètres à parcourir, mais à travers des montagnes couvertes de neige et semées de précipices. Elle parvint en 4 heures à franchir ces affreux rochers dont il fallait encore déposter les Tyroliens, et vint s'emparer de la route de Glurns à Nauders. Cette brigade aurait été compromise si les réserves autrichiennes s'étaient trouvées plus près des points menacés; mais leur immense

éloignement rassurait contre ce danger, et Loison se porta rapidement sur Nauders, qu'il attaqua aussitôt en flanc et par derrière. Les Autrichiens se défendirent jusqu'à l'arrivée des grenadiers des 38e et 76e, en face des retranchements; assaillis alors par cette troupe d'élite qui menaçait d'intercepter le chemin de Funstermunz, ils s'enfuirent dans cette direction. Si Desmont eût mis dans l'exécution de ses instructions la même énergie que Loison, c'en était fait des 4 bataillons de la garnison de Nauders; pas un homme n'eût échappé. Mais Funstermunz n'étant pas encore occupé, le plus grand nombre opéra sa retraite sans être inquiété. Les 2 bataillons de Martinsbruck furent moins heureux; leur seule ligne de retraite était sur Nauders, puisqu'il n'y a pas de communication directe entre Martinsbruck et Funstermunz, et vers la fin de la journée, vivement attaqués par la colonne française, ils furent obligés de se rendre. Cette journée, qui coûta à peine une centaine d'hommes à Lecourbe, lui valut 2,000 prisonniers, 12 pièces de canon, les ambulances et les magasins autrichiens. La perte de l'ennemi en tués et blessés fut considérable.

Voyons maintenant ce qui avait eu lieu dans le Munsterthal. Loudon, après avoir forcé Dessolles d'évacuer Sainte-Marie, s'était replié sur Tauffers, afin de couvrir les approches de Glurns. Il mit à profit l'inaction forcée de ses adversaires en se fortifiant dans sa position. Entre le village de Tauffers et le Vallerola, torrent qui descend de la montagne de Scharl, il éleva deux lignes de retranchements séparées par une distance de 200 mètres. La première, assise un peu en arrière du Vallerola et à cheval sur la route de Munster à Tauffers,

avait deux redoutes sur ses flancs et une troisième sur le chemin; elle s'appuyait à gauche sur le Rambach, ruisseau qui coule au fond de la vallée, mais dont les rives sont si escarpées qu'on ne pouvait découvrir son lit de la redoute ni des autres ouvrages. La seconde ligne servait d'échelon à la première, et avait sa gauche en arrière de la droite de celle-ci. Elle était également flanquée par 2 redoutes dont un ravin couvrait le front, et à sa droite par un rocher assez élevé. Un autre ouvrage, faisant face aux montagnes de Scharl, protégeait l'intervalle des 2 lignes. Des deux côtés du Rambach, Loudon avait fait couronner les crêtes qui dominent la vallée par des chasseurs tyroliens. Chaque ligne retranchée était occupée par 4 bataillons et 6 pièces d'artillerie; 2 pièces et la cavalerie défendaient la route en avant des premières maisons de Tauffers, et 2 autres pièces de canon armaient une flèche qui battait le pont du Vallerola. Les avant-postes tenaient le village de Bundweil, sur les bords du Rambach, et à la même hauteur le chemin de Munster. Ainsi posté, le général Loudon se crut inexpugnable en face d'un adversaire bien inférieur en force. Mais il allait faire la cruelle expérience que la supériorité du nombre ne suffit pas contre l'habileté et les bonnes dispositions militaires.

Dès le 19 mars, jour de son arrivée à Sainte-Marie, Dessolles avait poussé ses coureurs sur Munster. A mesure qu'il reçut des secours de Lecourbe il s'établit plus fortement dans cette position et chassa les Autrichiens de l'ermitage situé sur la rive droite du Rambach, d'où ils pouvaient découvrir tous ses mouvements. Chaque jour, du haut des montagnes de Munster, étudiant la position de l'ennemi, il ne fut pas longtemps à se con-

vaincre qu'il y aurait folie à attaquer avec 2 pièces de trois des retranchements garnis d'une nombreuse artillerie. Mais l'étude du terrain lui fit concevoir un projet original que les détails d'exécution expliqueront suffisamment.

Dans la nuit du 24 au 25, ce général réunit toutes ses troupes en avant de Munster, et un peu avant le jour lança ses tirailleurs contre la droite des Autrichiens. Sa brigade de droite, composée de la 12e légère et du 1er bataillon de la 39e, s'ébranla en même temps. L'adjudant-général Fressinet, qui la commandait, se dirigea sur Bundweil et renversa les avant-postes ennemis sans tirer un coup de fusil.

Le Rambach était à sec dans ce moment. Par une négligence inexplicable, Loudon n'avait ni occupé ni surveillé le lit de ce ruisseau. Dessolles comprit le parti qu'il pouvait tirer de cette issue, et il donna l'ordre à Fressinet de se jeter avec 2 bataillons entre les deux rives, dont l'élévation le cachait à l'ennemi et le protégeait contre son feu. Fressinet suivit cette route jusqu'au bord d'un ravin qui le porta sur les derrières des Impériaux, et attaqua à revers la redoute de gauche, pendant que le reste de sa troupe l'assaillait de front. Les Autrichiens, pris ainsi entre deux feux, ne firent pas une longue résistance. Le bataillon de la 39e se précipita dans Tauffers, en même temps que la 12e légère rentrant dans le Rambach, s'avançait au pas de course sur les villages de Rosair et Ravail et venait prendre position sur la route de Glurns pour couper la retraite à l'ennemi. A l'instant où Dessolles vit sa première brigade arriver sur les retranchements, il mit en mouvement celle du général Lechi qu'il soutenait avec le

2e bataillon de la 39e. Quelques pelotons de Cisalpins emportèrent le pont du Vallerola, pendant que le reste abordait résolument la droite des ouvrages de la première ligne. Terrifiés par cette attaque rapide et par la fusillade qui résonnait sur leurs derrières à Tauffers, les Autrichiens s'enfuirent dans toutes les directions et tombèrent entre les mains de la 12e légère, chargée de garder le défilé de Ravail. La seconde ligne appuyée à 2 redoutes presque fermées, fit une plus longue résistance; mais Dessolles avait alors sous la main 4 bataillons, dont les efforts bien combinés enfoncèrent l'ennemi sur tous les points. Loudon eut beaucoup de peine à s'échapper avec un demi-bataillon, et chercha à gagner Nauders. Obligé alors de s'engager dans les montagnes, il gravit le glacier de Gebatsch, où il perdit nombre d'hommes et de chevaux, et ne ramena à Landeck que des débris.

Ce détachement et l'infanterie tyrolienne placée sur les hauteurs à droite du Rambach, échappèrent seuls aux désastres de cette journée; 5,700 hommes furent tués ou faits prisonniers, toute l'artillerie tomba en notre pouvoir, et ces avantages ne nous coûtèrent pas plus de 400 hommes hors de combat. Dessolles déploya dans cette affaire toutes les qualités d'un général : il sut apprécier le terrain; ses dispositions arrêtées, il marcha à son but avec habileté et résolution, et le combat de Tauffers est du petit nombre des faits d'armes qui causèrent même l'admiration de l'ennemi.

Avant cet engagement, Dessolles ayant demandé du pain à Lecourbe, celui-ci lui répondit que le magasin était à Glurns. Piqué au vif, il fit alors comprendre à ses troupes qu'il fallait vaincre pour n'être pas rejeté

dans les affreux défilés de Bormio, où elles avaient failli mourir de faim. Officiers et soldats rivalisèrent de bravoure, et le général Dessolles entra à Glurns le lendemain. Après la retraite de la réserve autrichienne sur Schluderns, avant de s'établir dans cette ville, il poussa l'arrière-garde ennemie pour connaître ce qu'il avait devant lui. Pendant le combat, le feu prit à Glurns, entièrement construit en bois, et, tous les efforts pour l'éteindre ayant été inutiles, Dessoles s'établit à Tartsch, sur la rive gauche de l'Adige.

Cependant des événements chaque jour plus graves empiraient la situation de l'armée du Danube. Jourdan, après l'avoir retirée entre Neustadt et Freudenstadt, était parti pour Paris. Il allait réclamer de vive voix, auprès du Directoire, des secours vainement demandés de loin par écrit. Croyant ne faire qu'une courte absence, il remit à son chef d'état-major le commandement de l'armée, et ne pouvait plus mal choisir. Il est probable que s'il avait été dans l'intention de se donner un remplaçant provisoire, il aurait jeté les yeux sur un homme plus ferme : Férino, Lefèvre, Saint-Cyr entre autres jouissaient de l'estime et de l'affection de tous. Mais officiers et soldats perdirent confiance en se voyant commandés par un homme sans caractère. Cet officier général, craignant pour la sûreté de l'armée, la dirigea sur le Rhin, lui fit passer ce fleuve, le 5 avril, à Kehl et à Brisach, et ne garda sur la rive droite qu'Offemburg et Oberkeith.

L'armée d'observation fut entraînée dans cette retraite. Bernadotte, qui la commandait, avait passé le Rhin en même temps que Jourdan et pris Manheim sans coup férir. Arrivé devant Philipsbourg, il avait envoyé

une sommation au gouverneur. Le rhingrave de Salm, qui commandait cette place où se trouvait une garnison de 2,000 hommes de troupes de l'Empire, ne tint nul compte de sa ridicule sommation, et Bernadotte, qui n'avait aucun moyen de faire un siége régulier, s'occupait à bloquer étroitement la place, quand il se vit obligé de repasser le Rhin avec la majeure partie de ses troupes.

Ces revers, bientôt connus en Helvétie, révélèrent le danger que courait Massena. Quoique dévoré d'inquiétude, il ne désespéra pas; son énergie s'éleva à la hauteur des circonstances, et prépara les moyens d'y faire face. Le commandant provisoire de l'armée du Danube, Ernouf, avait commis la faute de ne pas détacher un corps sur le Fricktahl pour couvrir Bâle ainsi que les villes forestières, et inquiéter les derrières du prince Charles, et en se retirant sur la gauche, il avait exposé la droite de l'armée aux premiers efforts de l'ennemi. Heureusement les contrariétés que le Conseil aulique fit éprouver à l'Archiduc paralysèrent l'activité de ce prince, et donnèrent au gouvernement français le temps de se reconnaître.

Mais en Suisse on s'attendait à chaque instant à voir paraître les Autrichiens; l'anxiété de nos partisans était aussi vive que la joie des ennemis de la constitution unitaire était insolente. Le Directoire helvétique, effrayé de symptômes si alarmants, sentit la nécessité de presser la levée des milices. Il mit immédiatement sur pied celles des cantons de Zurich et de Bâle et ordonna à celles de Fribourg, du Léman et d'Argovie de se tenir prêtes au premier signal; mais ces trois cantons n'avaient encore organisé que 1,800 hommes. Pour faciliter le recrute-

ment, le corps législatif autorisa le Directoire à prendre 4 hommes sur 100 dans chaque commune. Toutefois, une difficulté se présentait : la Suisse voulait bien nourrir les troupes qu'elle allait mettre sur pied, mais l'insuffisance de ses ressources étant notoire, il fallait que le gouvernement français pourvût à la subsistance de ses auxiliaires.

De son côté, l'Archiduc, saisissant avec empressement l'occasion d'exciter à son tour, en faveur de l'Autriche, les Suisses contre les Français au nom de la liberté et de l'indépendance, lança de son quartier général la proclamation suivante :

« Après deux victoires remportées sur les armées » françaises, qui, sans déclaration de guerre, sont sor- » ties de leurs positions et ont commis de tous côtés des » hostilités, je me suis vu forcé d'ordonner à mes trou- » pes d'entrer en Suisse, non pour faire la guerre aux » habitants bien intentionnés, mais pour poursuivre l'en- » nemi commun, contre lequel vous-mêmes avez com- » battu avec tant de valeur, et dont les forces supérieures » seules vous ont jetés dans la triste situation où vous » vous trouvez et que vous sentez si vivement. Pour » vous entretenir dans un état de dépendance et de » soumission, on vous fait croire que la cour impériale » et royale veut partager la Suisse et médite d'autres » projets non moins odieux. On cherche encore à vous » alarmer par de faux bruits qui vous font craindre de » la part des Impériaux les vexations et le pillage.

» Je me vois donc obligé de faire connaître solennel- » lement à tous les Suisses que les intentions de l'Empe- » reur n'ont d'autre but, suivant les assurances qu'il en » a données lui-même aux cantons en toute occasion,

» que de conserver avec eux l'ancienne et bonne intel-» ligence qui a toujours existé entre les deux nations, » et que ses vues ne tendent qu'au maintien de l'indé-» pendance, de la liberté des possessions et de l'inté-» grité des droits de la nation suisse, sans aucune ex-» ception.

» Aussi j'attends avec confiance que les troupes sous » mes ordres, qui n'ont pénétré dans le territoire suisse » que par suite d'événements bien connus, trouveront » partout bon accueil et assistance de la part de tous » ceux qui tiennent au bonheur de leur patrie. J'espère » de plus que le peuple suisse évitera soigneusement tout » ce qui pourrait accroître les malheurs de la guerre.

» Je me flatte qu'après le rétablissement de la paix, » toute mesure de violence cessera promptement et que » le commerce entre la Suisse et l'Allemagne reprendra » son ancienne activité. »

Cette proclamation attisa le feu de la révolte en vingt endroits différents. Des partis considérables se montrèrent en Argovie, dans le haut Valais, l'Oberland, Saint-Gall, Fribourg et Appenzel.

Le gouvernement, avisant au plus pressé, dépêcha le général Koller avec un millier de miliciens et 200 Français contre les insurgés de Rhuswil et de Thun. Ce général les ayant battus, ils se réfugièrent sur les hauteurs boisées, où ils furent poursuivis de nouveau et mis en déroute.

Mais, à peine calmée sur un point, l'effervescence renaissait sur un autre. Une partie du canton de la Linth se souleva. Le Directoire helvétique proclama une amnistie; puis, reconnaissant bientôt que la force seule ramènerait la tranquillité, il déclara que tout chef pris

les armes à la main serait livré à une commission militaire et fusillé sur-le-champ. Il notifia cet arrêté au général Nouvion pour en assurer l'exécution, et accrédita auprès de lui un commissaire civil. Ce dernier, sans attendre les troupes que ce général pouvait mettre à sa disposition, se rendit avec 600 miliciens, de Zurich à Rapperschwyl où il prit position. Là, il s'aperçut que les choses prenaient un caractère bien plus grave qu'on ne l'avait pensé d'abord. Les communes de Glurns, de Näffels et de Mollis étaient en armes et les fonctionnaires publics en fuite ou détenus. 600 hommes mal armés ne suffisaient pas pour réprimer les insurgés, et le commissaire demanda un renfort d'une demi-brigade française.

Il était d'autant plus urgent d'en finir avec le canton de Schwitz que le district d'Altorf, confinant au Mutenthal, commençait aussi à fermenter. Le Directoire exposa ses appréhensions à Massena, qui donna ordre à douze compagnies de marcher sur les points menacés. En même temps, pour étouffer la révolte qui s'étendait avec la rapidité de l'incendie, il ordonna à Nouvion de battre la campagne. Ce général mit un bataillon dans chacune des villes de Berne, Fribourg, Schwitz, Arau, Lentzburg, Lucerne, Auberg et Olten. Le reste de ses troupes borda le Rhin depuis l'Aar jusqu'à Rheinfelden.

Ces mesures seules ramenèrent un peu de tranquillité, et elles n'avaient pas encore reçu leur exécution quand Massena eut avis de sa nomination au commandement des armées du Danube et d'Helvétie. Il invita le Directoire helvétique à diriger les milices sur les frontières au fur et à mesure de leur formation, et fit presser le préfet de Bâle de mettre à la disposition du chef du gé-

nie les travailleurs et les fonds nécessaires pour achever le camp retranché du petit Bâle. Il partit le 5 avril de Saint-Gall pour se rendre à Strasbourg, laissant au général Ménard le commandement provisoire de l'armée d'Helvétie.

CHAPITRE III.

Massena est nommé provisoirement général en chef des armées du Danube et d'Helvétie. — Situation de l'armée du Danube et de ses services administratifs. — Massena détache 20,000 hommes sur Schaffhausen et prend des mesures pour assurer leur subsistance. — Réorganisation et emplacement des deux armées. — Projets et dispositions des Autrichiens. — Lecourbe évacue Nauders et Funstermuntz, et Dessolles la Valteline. — Lecourbe veut reprendre ses positions, mais Massena s'y oppose. — Combats de Ramis et de Zernetz. — Retraite de Loison sur le Splugen. — Les Impériaux s'emparent de Schaffhausen et de Petershausen, et attaquent sans succès le Luciesteig. — Lecourbe se porte à Bellinzona. — Nouveaux troubles en Suisse. — Les insurgés menacent Lucerne. — Combats d'Altorf, de Schwitz et de Reichnau. — Troubles dans les Bailliages italiens. — Organisation des demi-brigades helvétiques. — Massena visite sa ligne et fait mettre en état de défense les places fortes du Rhin. — Coup d'œil sur les opérations de l'armée d'Italie. — Scherer rejette ses revers sur Massena. — Le Directoire presse celui-ci d'ouvrir la campagne. — Assassinat des plénipotentiaires à Rastadt. — Effet qu'il produit sur l'armée du Danube. — Lettre du prince Charles sur cet attentat. — Considérations qui déterminent Massena à raccourcir sa ligne. — Le Directoire lui ordonne d'envoyer 15,000 hommes en Italie, mais l'état des affaires s'oppose à leur départ. — Les Impériaux prennent Mayenfeld et s'avancent dans la vallée du Rhin.

L'arrêté du Directoire qui conférait à Massena le commandement provisoire de l'armée du Danube, en lui conservant celui de l'armée d'Helvétie, montrait combien le gouvernement s'aveuglait sur le véritable état des choses. Persistant dans son plan d'offensive, il avait surtout en vue de donner à Massena la facilité de renforcer l'armée du Danube avec les troupes qu'il jugerait nécessaires pour attaquer le prince Charles. C'était même sous condition d'une attaque prochaine qu'il

l'autorisait à retirer d'Helvétie la majeure partie des troupes affectées à la défense de cette contrée ; convaincu, dans le cas contraire, qu'il serait nécessaire d'occuper l'armée autrichienne de ce côté, ne fût-ce que pour ne pas laisser au prince Charles la faculté de renforcer les Impériaux en Italie.

Mais le Directoire se flattait que les préparatifs de Massena seraient faits avant son arrivée à l'armée du Danube, et que de son premier ordre comme général en chef, il résulterait un retour offensif. Du reste, pour prévenir toute objection de sa part, le Directoire lui annonçait la suppression de l'armée d'observation et l'envoi à l'armée du Danube des généraux Bernadotte et Ney, l'autorisant à attirer de cette armée les troupes qui ne seraient pas absolument nécessaires à la défense de la frontière du Rhin.

A la première nouvelle du retour de l'armée du Danube sur ce fleuve, Massena s'était hâté de renforcer la brigade Ruby de 4 bataillons et 5 escadrons pour couvrir son flanc gauche. Il trouvait le moment inopportun pour renforcer l'armée du Danube aux dépens de celle d'Helvétie, car cette contrée était en proie à des insurrections sans cesse renaissantes. Quelques-unes avaient été étouffées, et le gouvernement helvétique venait de prendre des mesures rigoureuses pour prévenir leur retour, mais le feu couvait toujours sous la cendre. D'un autre côté, tant que l'armée du Danube ne serait pas au moins à la hauteur de Schaffhausen, affaiblir celle d'Helvétie offrait un grand danger ; car rien n'empêcherait alors le prince Charles de pénétrer entre Schaffhausen et Constance et de couper les deux armées.

Quant aux mesures que le Directoire lui prescrivait pour l'offensive immédiate, comment pouvait-il s'en occuper utilement, dans l'ignorance où il se trouvait de la force et de la position de l'armée du Danube? Il était prêt à remplir les intentions du gouvernement; mais, avant tout, il lui importait de connaître les moyens mis à sa disposition, et depuis deux jours, un de ses aides de camp s'était rendu au quartier-général de cette dernière afin d'y recueillir les renseignements propres à fixer son opinion. Une dépêche particulière adressée à Barras corrobora ces observations. Elle exposait que dans l'état des choses l'ennemi, suivant toute probabilité, n'oserait rien tenter sur le Rhin, où nos places fortes et le patriotisme des habitants lui opposeraient une barrière en cas d'insuffisance de l'armée, mais tout l'autorisait à croire qu'il porterait ses forces sur la Suisse, où ses partisans l'attendaient à bras ouverts, et où il espérait pouvoir intercepter les communications avec l'Italie et s'ouvrir un passage en France.

Ces motifs, appuyés par Barras, firent une grande impression sur le Directoire, qui en reconnut la sagesse. Il autorisa donc Massena à diriger sur la Suisse les troupes qu'il jugerait convenable, et lui laissa carte blanche.

A son arrivée à Strasbourg, Massena reçut du commandant provisoire des renseignements assez complets sur la force, la situation et l'emplacement de l'armée du Danube. Elle se composait de 5 divisions d'infanterie, dont une d'avant-garde, et une de flanqueurs. L'avant-garde était commandée par le général de brigade Soult, et les flanqueurs par le général Vandamme. Les 3 divisions du corps de bataille étaient confiées aux généraux

Ferino, Souham et Saint-Cyr. La réserve de cavalerie avait pour chef le général Klein. Il y avait dans la 5e division militaire 8,348 hommes d'infanterie et 960 chevaux.

Le général Colaud, à qui Bernadotte avait laissé le commandement de l'armée d'observation, venait de mettre en marche, conformément à l'ordre de Jourdan, pour l'armée du Danube, 7,000 hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie.

Ainsi cette dernière présentait un effectif de 11,336 hommes d'infanterie et de 11,864 de cavalerie. Le personnel de l'artillerie attaché aux divisions, au parc et dans les places s'élevait à 3,388 hommes; son matériel de campagne consistait en 120 bouches à feu, dont 84 attachées aux divisions et 36 au parc.

Il était temps qu'une main ferme prît le commandement. L'armée se désorganisait, à commencer par la tête. Les généraux de division Férino, Bernadotte, Saint-Cyr et d'Hautpoul, les généraux de brigade Hardy et Goulus, avaient quitté leurs postes, les uns sous prétexte de maladie, les autres même sans alléguer d'excuses. Bernadotte prétendait être affecté d'un crachement de sang et avoir reçu de Jourdan la permission d'aller se faire traiter à Paris. (Voy. *Pièces justificatives, n°* V.) Quant à Saint-Cyr, soit rivalité d'école, soit crainte d'avoir été desservi auprès du général en chef pour avoir trop légèrement accueilli les accusations portées contre lui à Rome, il s'éloigna pour éviter de se trouver à son égard dans une fausse position.

Les troupes étaient étonnées de l'échec de Stockack, mais non découragées; l'habillement et l'équipement laissaient beaucoup à désirer, sans néanmoins les mettre

hors d'état de tenir la campagne. La cavalerie ainsi que l'artillerie souffrait beaucoup du manque de fourrages. L'entrepreneur faisait de vains efforts pour s'en procurer et prévenir la perte des précieux équipages de cette dernière arme dont plus de 4,000 chevaux mouraient de faim sur les glacis de Strasbourg. Les magasins étaient vides et les troupes vivaient au jour le jour dans les cantonnements pris sur la rive gauche du Rhin. Les places fortes de Bâle à Dusseldorf n'étaient ni approvisionnées ni en état de défense.

Massena réunit le commissaire ordonnateur et les chefs des différents services. Il fut avéré, à la suite de cette conférence, que tout était à créer : manutentions, ambulances, hôpitaux, transports, etc. Il existait bien encore dans la caisse de l'armée 2,909,348 francs sur les 7,400,000 qui avaient été versés depuis l'ouverture de la campagne, mais on comprend l'insuffisance de ces ressources pour remettre les services sur un pied convenable. Massena, convaincu que le rétablissement de l'ordre dépendait d'une ferme organisation, pourvut au plus pressé. Il nomma provisoirement, pour remplacer les généraux divisionnaires absents, les généraux de brigade Soult, Thurreau, Legrand, et les chefs de brigade Bouton et Gazan pour commander les brigades. Il plaça ensuite sous les yeux du Directoire le tableau exact de l'armée et le pressa de lui fournir les moyens de la mettre en état d'agir avec vigueur. Le gouvernement prit sur-le-champ un arrêté qui nommait définitivement Massena général en chef, avec pouvoir de remplacer les généraux et officiers de tous grades qui avaient abandonné leur poste, et de les envoyer à Nancy attendre des ordres.

Avant de procéder à la réorganisation de cette armée, Massena, pour se conformer de son mieux aux intentions du Directoire, fit déboucher 20,000 hommes sur Schaffhausen. Cette concentration des troupes autour de ce point avait le double avantage de couvrir la Suisse, et en y attirant le prince Charles, de rendre plus facile une invasion en Souabe, sans être obligé de forcer les défilés des montagnes Noires.

Mais, pour faire vivre ces troupes, il fallait prendre des mesures promptes et efficaces. Le commissaire ordonnateur en chef de l'armée du Danube fut autorisé à tirer des magasins de Strasbourg et à faire moudre 1,200 quintaux métriques de froment dont on transporterait les farines à Winterthur. Il ordonna d'en expédier journellement d'Huningue sur le même point 500 quintaux, et tira de la place de Schelestadt 100,000 rations de biscuit. 200,000 francs furent remis à un sieur Fonrouge pour fournir à Bâle 50,000 pintes d'eau-de-vie, 16,000 rations de fourrages et 4 rations de vivres-viande par chaque homme. Mais Fonrouge sous-traita avec un juif insolvable, lequel ne remplit qu'à moitié ses engagements, et les subsistances ne furent assurées que jusqu'au 4 mai. C'était beaucoup sans doute à une pareille époque d'avoir vingt jours de vivres devant soi; toutefois la prudence exigeait de se précautionner pour l'avenir. La Suisse était dans un état d'épuisement propre à entretenir la révolte. Les 40,000 francs que le ministre de la guerre affectait à la subsistance journalière de l'armée d'Helvétie suffisaient à peine, à cause du renchérissement démesuré des denrées. La misère du pays était arrivée à un tel point que 5 hectogrammes de pain valaient 75 centimes. Le général Fé-

rino, nommé par Massena au commandement de l'armée d'Helvétie, en remplacement du général Ménard, pour qui la tâche devenait trop lourde au milieu de tels embarras, réclama vainement auprès du Directoire helvétique la faculté de frapper des réquisitions de fourrage, il n'en obtint qu'un refus formel. Le commissaire du gouvernement près l'armée notifia à l'ordonnateur Daru que la Suisse était lasse de tant de réquisitions. Les Français, disait-il, se comportaient plutôt en vainqueurs impitoyables qu'en bons alliés.

Le Directoire helvétique, pour atténuer auprès de Massena le mauvais effet produit par l'emportement de son commissaire, lui exposa la misère du pays. Il ne voyait aucun moyen d'éloigner la famine si le gouvernement français n'autorisait la libre exportation des grains de France, et, en attendant l'exécution de ces mesures, il suppliait Massena d'intervenir auprès de l'administration départementale du Haut-Rhin pour en obtenir 200 quintaux par semaine, promettant de prendre pour son propre compte ce qui ne serait pas enlevé sur les marchés. Cette intervention excédait les pouvoirs du général en chef; mu toutefois, par son vif désir de soulager le pays, il céda à ces instances sans se flatter que cette licence obtiendrait le résultat espéré, car la voie du commerce lui semblait plus sûre si l'on surveillait les opérations des négociants chargés des achats.

Cette affaire des subsistances n'empêcha pas Massena de poursuivre l'organisation de l'armée du Danube. Il s'occupait activement de l'approvisionnement des places fortes du Rhin, dont le général Marescot reçut l'ordre de faire l'inspection. Nous avons déjà dit que le restant

en caisse de l'armée était seulement de 2,900,000 fr., y compris 637,000 fr. avancés sur divers services. En sorte que, pour couvrir les dépenses du mois de floréal, il ne restait réellement que 2,300,000 fr. Or ces dépenses étaient évaluées à 3,478,000 fr.; il y avait donc déficit de 1,178,000 fr. On comptait, il est vrai, sur une somme de 900,000 fr.; mais à cette époque les fonds faits ne se convertissaient pas en argent sonnant.

Les avantages de la fusion des deux armées avaient surtout frappé le général en chef. Elle permettait de supprimer un double état-major, plus gênant qu'utile, et toujours dispendieux. On les débarrassait d'une foule d'administrations particulières, dont les soldats étaient souvent victimes. Massena exposa sur ce sujet ses idées au gouvernement qui les accueillit, et dans les derniers jours de mai les deux armées réunies reçurent une organisation définitive. Le commandement de l'artillerie fut confié au général de division Lamartellière, homme capable et connu dans son arme par des travaux spéciaux. L'arme du génie eut à sa tête le général de division Marescot, et c'était le meilleur choix qu'on pût faire, car possédant toutes les qualités d'un ingénieur habile et consommé, il compensait l'infériorité de son second le général de brigade Andréossy, dont la réputation n'avait pas eu jusque-là l'occasion de s'asseoir solidement.

Le soin de l'administration fut remis à l'ordonnateur Mathieu Faviers, qui jouissait d'une haute renommée de probité et de talent. Il était difficile de trouver pour cette armée un chef d'état-major convenable. Massena ne pouvait pas conserver celui de Jourdan, et le poids eût été trop lourd pour le général Rheinwald. Il en

demanda donc un au ministre, en lui faisant sentir la nécessité de le choisir parmi les hommes les plus capables. On lui envoya le général Chérin, dont les bureaux à Paris faisaient les plus grands éloges, et qui commandait alors les quatre départements réunis de la rive gauche du Rhin. C'était un chaud patriote, d'une bravoure à toute épreuve, d'une éloquence entraînante, intelligent, actif, connaissant les détails du service et de l'administration, capable de tracer un plan et d'en développer les détails, mais dont l'imagination ardente lui peignait trop souvent les choses sous un faux jour. Sur sa bonne renommée, Massena le reçut à bras ouverts, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré toutes ses brillantes qualités, Chérin manquait de l'essentiel : la rectitude du jugement.

L'armée se composait (voyez *Pièces justificatives*, n° VI) de 9 divisions d'inégale force, réparties dans 4 grands corps. Le général en chef, dans le choix de ses commandants d'ailes, s'était déterminé d'après les renseignements que lui avait fournis la voix publique plutôt que sur la connaissance personnelle des hommes.

Férino passait à juste titre pour un homme capable et expérimenté vers lequel Massena se sentait porté par la communauté d'origine. Il eut le commandement de l'aile droite, qui comprenait les divisions Ménard, Lecourbe et Lorges, présentant un effectif de près de 24,000 hommes, l'artillerie et le génie compris.

Xaintrailles, gentilhomme rallié aux principes républicains, avait rendu des services à l'armée de Rhin et Moselle, et jouissait d'une certaine réputation. On lui confia l'aile gauche, qui n'avait que deux divisions, commandées par les généraux Souham et Legrand,

forte d'environ 18,000 combattants de toutes armes. Le centre, dont le général en chef se réserva le commandement, comptait 4 divisions, sous les généraux Vandamme, Oudinot, Tharreau et Soult, présentant un total d'à peu près 24,000 hommes, toutes armes comprises.

La réserve de cavalerie était formée de 2 divisions. La grosse cavalerie avait pour chef le général Klein, et la cavalerie légère le général Ney. Le total de cette arme s'élevait à 4,086 sabres, y compris 4 compagnies d'artillerie légère : l'ensemble de l'armée active présentait un effectif de 79,436 combattants de toutes armes avec un matériel d'artillerie de 98 pièces attachées aux divisions, et 48 au parc.

Dans ces 79,000 hommes, il faut comprendre la division Nouvion, forte de 10,000 hommes de recrues, destinés à maintenir la tranquillité dans l'intérieur de la Suisse. En outre il y avait, tant dans la 5e division militaire que sur le Bas-Rhin sous le général Colaud, et dans les départements réunis de la rive gauche, aux ordres du général Dufour, 33,939 hommes, ce qui n'ajoutait rien à la force active de l'armée, et la laissait toujours composée de 79,000 hommes. Cette organisation provisoire ne put recevoir son exécution immédiate. Férino ne se rendit pas à l'aile droite, pour cause de maladie. Lecourbe le suppléa, et ne laissa heureusement pas apercevoir son absence. D'un autre côté, Vandamme, accusé d'exaction dans un bailliage du Wurtemberg, fut envoyé par ordre du Directoire à Lunéville pour rendre compte de sa conduite devant un conseil de guerre.

Voyons maintenant les positions de cette armée. La

1re division de l'aile droite (Lecourbe) occupait l'Engadine et le poste de Bormio. La 2e (Ménard) s'était établie dans le pays des Grisons jusqu'au Luciesteig. La 3e (Lorges) s'étendait dans la vallée du Rhin d'Azmoos à Rheineck et sur les bords du lac de Constance jusqu'à Munsterlingen. La division Oudinot avait sa gauche à Stein et se liait par sa droite à celle de Lorges. Celle de Vandamme gardait le Rhin, de Stein à Églisau. La division Tharreau prolongeait la ligne jusqu'au confluent de l'Aar, et celle du général Soult, formant réserve, cantonnait dans les environs de Wyl.

La 1re division de l'aile gauche couvrait le Frickthal et Bâle, la 2e gardait Brisach et Kehl, observant les débouchés de la Forêt-Noire. La division de grosse cavalerie se tenait dans les environs de Bâle, et celle de cavalerie légère avait pris son quartier-général à Zurich. La division Colaud surveillait les environs de Manheim, et Dufour eut son quartier-général à Coblentz.

L'armée impériale, comme nous l'avons vu, formait, après l'affaire de Stockach, une masse de 115,000 hommes, dont 38,000 de cavalerie. Dans ce nombre n'étaient pas comprises les levées d'environ 20,000 paysans, faites dans le Vorarlberg, la Souabe et l'électorat de Mayence. Le gros de l'armée occupait une position concentrée entre Walvies et Engen, menaçant d'effectuer d'un moment à l'autre le passage du Rhin, aux environs de Stein, et de marcher sur Zurich pendant que le général Hotze, franchissant le fleuve près de Feldkirch, prendrait la même direction en passant par Saint-Gall. C'était le plan de l'Archiduc, et il l'aurait mis à exécution dans la première quinzaine d'avril, s'il n'eût rencontré des obstacles insurmontables dans son entou-

rage même. La marche lente et méthodique de l'administration autrichienne ne s'alliait pas avec la promptitude et la vivacité de ce mouvement. Lorsqu'on fut sur le point de se mettre en marche, l'intendance déclara qu'elle n'était pas en mesure d'assurer le service des subsistances, et quand l'activité du prince eut vaincu cet obstacle, le Conseil aulique jugea qu'entrer en Suisse serait exposer le Tyrol et le Vorarlberg, quand ces contrées devaient au contraire servir de base à l'attaque du pays des Grisons, attaque qu'il fallait faire sans délai. Plus tard encore il se refusa aux sollicitations réitérées de l'Archiduc, décidant qu'on n'opérerait en Suisse qu'au moment où les auxiliaires russes, dont nous allons prochainement exposer le rôle, auraient mis le midi de l'Allemagne à l'abri de toute invasion.

Ces irrésolutions sauvèrent l'armée française d'un grand danger; car, si après la retraite au delà des montagnes Noires, le prince eût fait déboucher ses troupes victorieuses par Stein, Massena se trouvait tourné par la gauche et livré aux forces d'un ennemi maître de toutes ses communications. Pour parer ce coup décisif, le général français n'eût pu disposer de plus de 8 à 9,000 hommes. Mais après la fusion des deux armées le péril disparut, et les 4 divisions postées entre l'Aar et Constance étaient suffisantes pour déjouer toute tentative de passage.

On voit que Massena avait à lutter contre un adversaire dangereux. L'archiduc Charles, dont les preuves étaient déjà faites, jouissait en Allemagne, malgré sa jeunesse, d'une réputation méritée, et ne devait pas tarder à être considéré comme un professeur, comme un

chef d'école dans l'art de la guerre. Instruit, patient, laborieux, il méditait soigneusement ses plans de campagne; il les construisait d'après les meilleures règles, et déduisant logiquement toutes les conséquences de ses principes, il les suivait systématiquement jusqu'au bout. Nos généraux s'étaient plusieurs fois mesurés avec lui, et avaient pu apprécier la rectitude et la sûreté de son jugement. Notre fougue révolutionnaire avait, en différentes circonstances, échoué devant sa science calme et réfléchie. En 1796, il avait sauvé l'Allemagne en parvenant à séparer l'armée de Sambre-et-Meuse de celle du Rhin-et-Moselle, et s'il n'arrêta pas le progrès de nos armes en 1797, c'est qu'il fut appelé trop tard dans le Frioul, et qu'il y arriva quand l'état des affaires était désespéré.

Bon, affable, doux, sans morgue, il se faisait généralement aimer de tous ceux qui l'approchaient. Aussi les soldats comme les officiers étaient pleins pour lui d'affection et de dévouement. Philanthrope de l'école de Joseph II, il avait pour l'espèce humaine un respect qui le faisait également chérir des peuples chez qui était transporté le théâtre de la guerre. Si dans sa carrière militaire, l'archiduc Charles a commis des fautes, ce fut plutôt par suite d'une extrême bonté que par ignorance. Sa mauvaise santé est peut-être la cause de la faiblesse et de l'irrésolution qu'il montra dans quelques circonstances. Il professait pour les décisions du conseil aulique un respect que le privilége de sa naissance aurait dû beaucoup restreindre, surtout en face des inimitiés et du mauvais vouloir qui ne cessaient de l'assaillir à la cour de son frère. Sa loyauté et sa droiture le portaient à obéir à des ordres souvent contraires

aux intérêts de l'Autriche. Secondé dans cette campagne par des lieutenants d'un mérite supérieur, tels que Nauendorf, Sztarray, Hotze, il n'est pas douteux qu'il n'eût pu donner à la lutte un caractère alarmant pour la gloire de nos armes s'il avait toujours été entouré d'officiers semblables. Son chef d'état-major surtout, Schmidt, était un homme remarquable. Plein d'ardeur et de vivacité, sa haine contre la France faisait disparaître chez lui la pesanteur allemande, et corrigeait un peu la froideur qu'on pouvait peut-être reprocher au prince Charles.

En face d'un tel général, ayant une armée aussi forte et aussi bien composée, Massena devait agir avec une grande prudence et faire appel à toutes les ressources de son esprit, se défier de son impétuosité naturelle, renoncer pour le moment à l'offensive et se préparer à toutes les éventualités, car il ne pouvait espérer quelques avantages qu'en profitant habilement des fautes des lieutenants de l'Archiduc dans un pays de chicane comme la Suisse, où la défensive est facile pour qui sait attendre. Il fallait qu'il s'assurât d'une bonne position qui lui permît de dominer à l'aise l'ensemble des mouvements et lui laissât la faculté de tomber inopinément sur le corps de l'ennemi qui s'aventurerait.

Prévoyant dès lors le moment où le Rhin serait franchi, il choisit la position centrale de Zurich comme point de concentration en cas de retraite, et fit commencer à l'instant les travaux d'un vaste camp retranché sur le Zurichberg et le plateau de Wipkingen. 5 à 6 compagnies de sapeurs français et quelques centaines de Suisses y travaillèrent, sous la direction du général Andréossy.

Les tracasseries et les embarras que la cour de Vienne suscita au prince Charles, joints au chagrin qu'il éprouva de ne pouvoir profiter de la victoire de Stockach, altérèrent sa santé, et lui firent remettre pour un certain temps le commandement de l'armée au comte Wallis. Mais, avant de s'en séparer, il voulut se garantir contre tout projet offensif des Français, et détacha vers Villingen le général Sztarray avec 10 bataillons et 28 escadrons. Cet officier général eut encore sous ses ordres les 8 bataillons et les 36 escadrons qui gardaient tous les débouchés depuis Neustadt jusqu'à Freudenstadt, et reçut l'instruction de se jeter avec la réserve de Villingen sur tout corps qui tenterait de franchir les défilés. Sa nombreuse cavalerie éclairait la vallée du Necker et assurait son flanc du côté des villes forestières. En arrière de la gauche de Sztarray, l'Archiduc employa 4 bataillons et 18 escadrons à garder le Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Petershausen. 7 bataillons et 13 escadrons s'établirent en avant de Singen, couvrant ainsi les cantonnements de l'armée, qui comme nous l'avons déjà dit, étaient entre Walhvies et Engen.

Nous avons vu qu'en apprenant les événements de la Souabe Massena rappela les troupes qu'il avait envoyées au général Lecourbe, en lui ordonnant de suspendre tout mouvement offensif sur le Tyrol. Les glorieux combats du 25 mars étaient déjà livrés quand cette dépêche arriva à Lecourbe et lui fit sentir l'impossibilité de se maintenir dans ses postes avancés. Il donna donc ordre à Dessolles de se retirer dans le Munstersthal, évacua lui-même Nauders et Funstermuntz, après avoir détruit tous les établissements des Autrichiens, brûla le pont de Martinsbruck, et rentra le

30 mars dans ses anciennes positions, sa droite à Ramis et sa gauche au défilé de Zernetz.

Le jour même où les deux généraux français opéraient leur retraite, le comte Bellegarde mettait en mouvement les réserves qu'il avait à Landeck et dans la vallée de l'Adige; le 31, elles remplacèrent les Français dans les positions qu'ils venaient d'abandonner et y restèrent immobiles jusqu'au 4 avril. Mais ce jour-là les Impériaux réunis à Glurns pénétrèrent sur trois colonnes dans la vallée de Munster. 8 bataillons et 3 escadrons s'avancèrent par la grande route de Tauffers, flanqués par 4 bataillons qui marchaient à même hauteur, en suivant les crêtes qui dominent les deux rives du Rambach. Le général autrichien avait en outre pris la précaution de détacher vingt-quatre heures auparavant quelques centaines de chasseurs, dans un étroit vallon qui débouche sur Bormio.

Dessolles attendait l'ennemi en avant de Tauffers, appuyé à un retranchement construit à la hâte; la faiblesse de sa brigade lui avait permis de ne jeter qu'une centaine de tirailleurs sur la droite de Rambach et 3 ou 4 compagnies dans deux vieux châteaux bâtis sur les berges opposées. Ce détachement arrêta quelques instants les deux bataillons autrichiens de droite, mais déposté bientôt par le canon, il fut forcé de descendre dans la vallée, et Dessolles pressé en tête par des forces supérieures, pris de revers par un feu continuel, se retira sur Munster, qui, retranché d'avance, lui permit de lutter quelque temps encore; mais informé de la présence de l'ennemi dans les environs de Sainte-Marie, il se hâta de gagner ce débouché, sa seule ligne de retraite. Ce mouvement ne s'exécuta pas sans pertes.

La 12e légère, qui formait l'arrière-garde, soutint sa réputation en disputant le terrain pied à pied et en repoussant avec vigueur plusieurs charges de l'ennemi, mais elle arriva à Sainte-Marie réduite de moitié, et les 3 pièces de campagne de Dessolles tombèrent au pouvoir des Autrichiens.

Ce général, ignorant la force du détachement qui s'était porté sur ses derrières, ne se crut pas en sûreté à Sainte-Marie. Toutefois, ne voulant pas assumer la responsabilité de l'évacuation de la Valteline, il convoqua un conseil auquel il exposa le motif de ses craintes. Le conseil les ayant partagées, fut d'avis à l'unanimité de battre en retraite. Dessolles transmit à Lecourbe le procès-verbal de cette délibération et lui demanda ses ordres. Celui-ci crut qu'on lui cachait les véritables raisons de ce projet de retraite; il avait fait tout son possible pour adoucir la misère des troupes de Dessolles et partagé ses vivres avec elles. L'animosité qui régnait entre les deux généraux ôtant tout moyen de conciliation, Lecourbe ordonna à Dessolles d'aller prendre position à Bormio. Mais celui-ci, voulant éviter les combats désavantageux qu'il aurait à soutenir dans les sentiers qui y conduisent, prit à droite par Feldora et le col de Tschirfs et se retira sur Zernetz, d'où il gagna Tirano par le val Puschiavo.

Cette retraite compromettait les positions de Lecourbe, dont les derrières étaient menacés par les Autrichiens maîtres de Sainte-Marie. Il paraît que dans leur mouvement rétrograde, les troupes de Dessolles avaient commis quelques excès en traversant la haute Engadine. Lecourbe écrivit à ce général une lettre très-dure où il lui reprochait cette indiscipline; celui-ci récrimina de

son côté et demanda son changement au général en chef de l'armée d'Italie. Scherer, satisfait d'avoir un prétexte pour retirer cette brigade de la Valteline, appela immédiatement le général Dessolles pour remplir près de lui les fonctions de chef d'état-major, en lui ordonnant de se faire suivre de sa troupe dans la haute Italie, de sorte qu'il ne resta en Valteline que les deux bataillons d'expédition du général Lecchi.

Tout autre que Lecourbe aurait cru sa position désespérée et se fût retiré, mais l'opiniâtreté était le trait principal du caractère de cet homme de guerre. Il formait à Ramis une pointe dans les gorges affreuses de l'Inn. Menacé sur son flanc droit d'être coupé de ses communications avec l'Italie par les débouchés de la Valteline, il ne pouvait communiquer avec le centre que par la route de Coire, puisque les Autrichiens étaient maîtres de celle de Bretijo et que la route de Davos n'est pas praticable en toute saison. Dans cette position difficile, il porta un fort détachement à Forno afin d'observer le col de Tschirfs qu'il couvrit d'abatis et de retranchements. Il fit élever d'autres ouvrages en arrière de Ramis, y plaça sa 1re brigade et poussa le général Loison dans la Valteline avec la 76e.

Si Lecourbe, après avoir pris toutes ses précautions, était rassuré contre les attaques de l'ennemi, il ne l'était pas contre la faim. Depuis qu'il occupait ce misérable pays, il n'avait guère reçu plus de 25,000 rations de pain, et il vivait depuis longtemps aux dépens de l'habitant. Mais cette ressource allait disparaître avec l'épuisement du pays. Les neiges retenaient les convois en Suisse, les soldats exténués succombaient de froid et d'inanition. Lecourbe se multipliait en vain pour leur

apporter quelque soulagement. S'il eût eu des fonds, il aurait pu faire des achats sur ses derrières; mais tout lui manquait à la fois. Il envoya son commissaire ordonnateur dans le Milanais solliciter des approvisionnements du général en chef de l'armée d'Italie, qui ne put lui faire passer que quelques centaines de quintaux de biscuit et de farine. Il était temps que ce faible secours arrivât : la souffrance ayant altéré la discipline, déjà quelques insurrections avaient éclaté, et il avait fallu toute la fermeté du général pour retenir à leurs postes ses soldats affamés.

Dès que Massena apprit l'abandon de Sainte-Marie par le général Dessolles, il enjoignit à Lecourbe de reprendre cette position. Il ordonna même au général Férino de lui envoyer la 76e. Lecourbe désirait vivement chasser l'ennemi d'un poste dont il connaissait toute l'importance; mais, n'ayant pour garder la Valteline et l'Engadine que 5 demi-brigades, il lui était impossible de tenter cette opération. Il demanda 8,000 hommes; moyennant ce renfort, il s'engageait à reprendre ses anciennes positions, et même à s'emparer de Landeck pour favoriser une nouvelle attaque sur Feldkirch. Il prétendait trouver d'autant plus de facilité à exécuter ce mouvement que l'ennemi montrait peu de forces, et que le soin qu'il mettait à se retrancher n'indiquait pas son intention de reprendre aussitôt l'offensive.

Ce projet, en d'autres circonstances, aurait souri au général en chef, mais il s'était déjà arrêté à un système purement défensif. D'ailleurs, il lui semblait que Lecourbe était trop aventuré dans les Engadines et la Valteline pour pousser sans danger jusqu'à Landeck. La

supériorité en nombre du comte Bellegarde lui aurait opposé trop d'obstacles. Massena refusa donc de renforcer Lecourbe, mais appréciant d'ailleurs les motifs qui l'empêchaient de se porter sur Sainte-Marie, il le laissa libre d'agir suivant les circonstances.

On s'étonnait avec raison que le comte Bellegarde, à la tête de près de 20,000 hommes, se tînt paisible en présence d'une division aussi faible que celle de Lecourbe. On ignorait qu'il fût retenu en Tyrol par le même motif qui avait paralysé l'Archiduc après la victoire de Stockach, l'imprévoyance de l'administration des vivres. Le défaut d'unité dans le commandement des forces autrichiennes amenait d'ailleurs d'interminables correspondances entre leurs trois généraux, chacun d'eux voulant toujours s'attribuer la principale part dans toutes les entreprises qu'ils essayaient de concerter, ce qui entravait toutes leurs résolutions et donnait à leurs mouvements une lenteur et une hésitation extrêmes. Bellegarde cependant, pressé par le Conseil aulique, finit par s'entendre avec le général Hotze, et arrêta avec lui un plan pour chasser les Français des vallées du Rhin, de la Lanquart et de l'Inn.

Les ordres étaient donnés le 20 avril pour l'opération qui devait avoir lieu le 22, mais il tomba tant de neige la veille, que les colonnes reçurent contre-ordre. Toutefois, celle qui partait de Palnaun ne put le recevoir à temps. Ce détachement, composé d'un bataillon de ligne et de 6 compagnies de chasseurs tyroliens, commandés par le major Schmidt, traversa pendant la nuit les montagnes de Fim, et tomba le lendemain 22, vers midi, sur le flanc gauche de la position qu'occupaient les Français derrière Manal de Ramis. Le 2e bataillon de

la 44e, surpris, fut d'abord chassé de ces deux villages; mais le chef de bataillon Sodeur le rallia promptement et culbuta l'ennemi au delà de Ramis jusque dans les montagnes. De son côté, le général Desmont avec le 1er bataillon de la 44e le fit tourner par Schleins et Sins. Lorsque les petites colonnes furent arrivées à la même hauteur, elles assaillirent vigoureusement les Autrichiens, qui après une courte résistance, mirent bas les armes. Tout fut pris, moins quelques agiles Tyroliens qui parvinrent à regagner les crêtes du Fim.

Cette tentative avortée montrait clairement à Lecourbe le danger qui le menaçait; Loison, de son côté, lui écrivit que, malgré le secours de la 12e légère qu'on lui avait envoyé, il n'avait pu se maintenir à Edolo, Ponte di Legno et Vezzo contre la colonne du colonel Strauch qui, débouchant par le mont Tonale, avait poussé des postes jusque dans la vallée du Brescian. Si le commandant de l'aile droite eût disposé de plus de troupes, il n'est pas douteux qu'il n'eût fait repentir l'ennemi de sa témérité; mais il dut se borner à recommander à Loison l'exacte surveillance des chemins qui entrent en Valteline par les vals Furba et Camonica, ainsi que l'occupation en force des postes de Braglio et de Fraob qui débouchent sur Sainte-Marie. Il donna pour dernière instruction à ce général de défendre la Valteline à outrance et de se réunir à lui par le val Puschiavo s'il était chassé de la vallée de l'Adda.

Enfin, le 30 avril, le comte Bellegarde mit en mouvement 20 bataillons pour attaquer les 4,000 hommes de Lecourbe. 10 bataillons dirigés par lui-même devaient déboucher de Martinsbruck sur le front de la position de Ramis, pendant que le général Haddik, avec

le même nombre de troupes, ferait les attaques de flanc à Schuls et Zernetz. A trois heures du matin, 6 bataillons autrichiens s'avancèrent par la route contre les avant-postes français établis à Struda, Schlafflur et Schleins, pendant que 3 bataillons longeaient les hauteurs sur les deux rives de la rivière, et qu'un autre bataillon descendait, comme le 22e, des monts Fim sur le village de Manal. Lecourbe n'avait sur ce point que la 38e, commandée par le général Desmont, dont les grenadiers formaient réserve à Saraplagna. Ce brave officier replia ses postes derrière un épaulement qui coupait la route à Struda, et à l'aide d'une petite pièce d'artillerie, il repoussa trois fois les attaques de l'ennemi. Mais enfin tourné par sa gauche, il se retira derrière Saraplagna, où il tint assez longtemps pour se faire rejoindre par 8 compagnies qui luttaient dans les montagnes de la rive gauche contre les flanqueurs autrichiens. A neuf heures du matin, tout son monde étant réuni, il traversa Ramis et vint border les retranchements élevés en arrière de la Varança, où se trouvait déjà un bataillon de la 44e. Bellegarde, pressé d'en finir, passa la Varança à son confluent et vint attaquer avec fureur la redoute fraisée qui flanquait la droite des ouvrages. Mais il ne put l'enlever, et ses efforts renouvelés plusieurs fois furent tous déjoués par la fermeté des troupes de Desmont; à la fin de la journée, ces braves avaient épuisé toutes leurs munitions et ne se défendaient plus qu'avec des pierres.

Pendant que la première brigade française soutenait cette glorieuse lutte, le général Haddik envoyait à Sainte-Marie 3 bataillons qui plus tard devaient le rejoindre par le col de Tschirfs; un bataillon et demi se

dirigeait sur ce col dans l'espoir de surprendre Zernetz, et lui-même avec 4 bataillons et demi marchait par le Scharlthel sur Schuls, flanqué par un autre sur sa droite; un seul de la 44e défendait cette étroite vallée. Il semblait qu'une force quintuple l'en délogerait sans beaucoup de peine; mais les Français avaient rompu tous les sentiers, retranché une foule de postes qu'il fallait emporter successivement, et organisé la défense avec tant d'intelligence qu'Haddik, employant tout le jour à la vaincre, fut obligé de coucher dans la montagne, car Lecourbe avait détruit le pont de Schuls, et son artillerie était placée de manière à faire échouer toute tentative de passage.

L'attaque dirigée sur Zernetz par le col de Tschirfs n'eut pas plus de succès. La 36e laissa les Autrichiens s'embarrasser dans plusieurs lignes d'abatis dont elle avait garni ce passage; puis les chargeant avec vigueur, elle leur enleva 4 à 500 prisonniers, parmi lesquels était le prince de Ligne, major du régiment de son père.

Dans cette journée, où l'ennemi laissa plus de 2,000 hommes sur le champ de bataille, les Français en eurent à peine 300 hors de combat; jamais ils n'avaient déployé tant de courage, d'aplomb et d'ensemble. Cependant la gloire acquise dans cette lutte glorieuse n'abusa pas Lecourbe sur le danger de sa situation, et pénétré de l'impossibilité de résister à tant d'ennemis, il remonta l'Inn pendant la nuit et vint prendre position à Suss. Le général Desmont, chargé de rompre les ponts, resta avec l'arrière-garde à Laven. Si Lecourbe eût continué son mouvement le lendemain, il aurait été impossible à Bellegarde de l'atteindre, mais il attendait la brigade Loison qu'il croyait en retraite par le val Pus-

chiavo, et qui se retirait, au contraire, sur Morbegno. Ce retard permit aux Autrichiens de l'attaquer le 2 mai. Desmont soutint longtemps le combat, et n'évacua Laven qu'au moment d'être assailli sur ses flancs et son front. Près de Suss, une charge de cavalerie mit le désordre dans les rangs de la 44e, et la rejeta dans le village où les Autrichiens entrèrent pêle-mêle avec elle, et ne tardèrent pas à la faire prisonnière; un bataillon de la 38e, placé en arrière, eût sans doute été insuffisant pour les contenir si Lecourbe ne fût arrivé à temps, avec la réserve de grenadiers, pour favoriser le ralliement de la 44e. Il fallut encore se battre au défilé de Zernetz pour rallier le détachement qui occupait Forno, et dans cette dernière affaire, le brave général reçut une balle dans le bras; mais son énergie ne l'abandonna pas, il opéra sa retraite sur Pont sans être entamé, ni laisser un seul blessé ou une voiture au pouvoir de l'ennemi. La veille il avait dirigé un bataillon sur Chiavenna, où Loison devait arriver le 3 ou le 4, et dans la nuit du 3, il passa l'Albula avec les 5 qui lui restaient. Ces combats lui avaient coûté 300 hommes, deux de ses demi-brigades étaient commandées par des capitaines, et il ne restait qu'un seul chef de bataillon dans la 44e.

Le 6, Lecourbe porta son quartier-général et la réserve à Tusis, se liant avec la droite de la division Ménard, qui occupait Splugen. Le reste de ses troupes garda les sources de l'Albula, et s'étendit dans la vallée de ce nom après avoir envoyé de forts détachements aux débouchés des monts Julier et Septimer. Il comptait correspondre avec le général Loison par Casaccia, mais déjà les coureurs du comte Bellegarde avaient paru sur ce point, et Loison n'ayant pas une ration de pain à

donner à ses soldats, pressé d'ailleurs par les mouvements du prince de Rohan détaché par Suvorof dans la vallée de l'Adda, fit le 8 sa retraite sur le Splugen. Lecourbe se hâta de le diriger avec 3 demi-brigades sur Bellinzona pour rétablir les communications par le Saint-Gothard; il renvoya à Coire les 36e et 44e demi-brigades, et laissant la garde des débouchés du Splugen et de l'Albula à la brigade Chabran, il passa lui-même le Bernhardin et arriva le 13 à Bellinzona.

Pendant la première quinzaine d'avril, il n'y eut guère sur le lac de Constance et sur le Rhin que des escarmouches, à l'exception des affaires de Schaffhausen et de Petershausen. Soit que l'archiduc Charles se flattât d'améliorer sa position sur les bords du lac ou qu'il voulût donner un commencement d'exécution aux promesses qu'il avait faites aux Suisses dans sa proclamation du 30 mars, il résolut de chasser les Français postés sur la rive droite du Rhin, et chargea de cette opération le général Nauendorf commandant de son avant-garde.

Le 13, le général Baillet-Latour replia nos avant-postes sur Schaffhausen. Le général Paillard, qui commandait cette ville, se hâta de réunir les troupes de sa brigade, afin de pouvoir la défendre. Le général autrichien lui donna une demi-heure pour l'évacuer. Paillard entra en pourparlers, en vue de gagner du temps; mais Latour, qui s'en aperçut, enfonça les portes de l'enceinte à coups de canon, pénétra dans la ville, poursuivit les Français de rue en rue et les rejeta sur le pont, leur unique voie de retraite. Ce pont, chef-d'œuvre de charpenterie, long d'environ 134 mètres, n'avait que deux palées. Le général autrichien et l'autorité municipale,

chacun de leur côté, avaient proposé au général français de le déclarer neutre; Paillard, pressé trop vivement, crut plus prudent de le brûler. Par ce moyen, il put effectuer sa retraite avec sécurité, mais il priva l'armée française d'un important débouché.

Les Impériaux, arrêtés par l'incendie, envoyèrent des nageurs enlever des embarcations amarrées près du pont sur la rive gauche, et parvinrent ainsi à placer des postes sur cette rive. Le lendemain, le général Piaseck, secondé par une flottille qu'avait équipée un officier de marine anglaise à Bregenz, enleva aux Français, après une courte résistance du faible poste qui l'occupait, Petershausen, petite ville située sur la partie la plus étroite du lac de Constance.

Pendant que le comte Bellegarde attaquait les divisions de Lecourbe dans l'Engadine, Hotze se disposait à enlever le Luciesteig. On ne sait trop pourquoi il demanda des troupes à son collègue pour cette expédition, car la proximité du prince Charles et la dissémination des forces françaises devaient le rassurer sur sa position de Feldkirch; celui-ci lui envoya 5 bataillons sous les ordres du colonel Saint-Julien qui, marchant vers ce point par le Montafun, laissa un bataillon et demi à Gallenkirch. Ce détachement devait, au jour fixé pour l'attaque du Steig, faire par le Gargellenthal et le col de Schlappin, une incursion dans la vallée de la Lanquart. Une autre colonne de même force, envoyée d'avance dans le val Gamperthon, fut destinée par Hotze à escalader le Falknis, pour descendre ensuite sa pente méridionale et prendre le Steig à revers. Le 30 avril au soir, les généraux autrichiens avaient réuni 7 bataillons et demi et 2 escadrons en arrière de Balzers; ils en for-

mèrent 3 colonnes d'attaque qui profitèrent de la nuit pour s'avancer le plus près possible, et l'action commença à la pointe du jour. A gauche, un bataillon marchait par Guschen pour tourner les ouvrages; au centre, un bataillon et un escadron escarmouchaient contre le front de la position, tandis que la principale attaque, faite par 3 bataillons et demi aux ordres de Saint-Julien, partait du petit Mels et gravissait la montagne qui borde le Rhin pour se porter à Flaesch, sur les derrières du Steig. Hotze resta à Balzers avec une réserve de 2 bataillons et un escadron. Il fondait ses espérances sur l'attaque combinée de la colonne Saint-Julien et de celle qui venait du Gamperthonthal, dont le feu devait servir de signal aux trois autres. Mais on avait sans doute commis quelque erreur dans le calcul du temps, car celle-ci ne parut pas de toute la journée.

Pendant qu'on tiraillait du côté de Guschen et dans la gorge, la colonne de Saint-Julien, munie de crampons pour gravir plus facilement les rochers, parvenait sur la crête qui domine le Rhin. 4 compagnies de la 14e légère défendaient ce poste garni d'abatis; 4 autres compagnies couvraient l'espace compris entre Flaesch et le fleuve. La colonne autrichienne éprouva d'abord de la difficulté à franchir les abatis, derrière lesquels une pièce de 3 la criblait de mitraille; mais parvenue enfin à forcer une des compagnies françaises, elle s'ouvrit un passage sur le revers de la montagne, culbuta le détachement qui en gardait le pied, s'empara de Flaesch et s'avança du côté de Mayenfeld, où elle devait opérer sa jonction avec celle qui débouchait du val de Gamperthon. Au lieu de brusquer sur le Steig une attaque que la faiblesse de sa garnison eût pu faire réussir, Saint-Julien perdit plu-

sieurs heures à attendre ses auxiliaires, et donna ainsi le temps au général Ménard de marcher sur lui avec la réserve de grenadiers, une compagnie de cavalerie et quelques pièces de canon qu'il avait à Malans. Chabran défendait les fortifications avec le 2e bataillon de la 14e: aussitôt qu'il vit Ménard déboucher de Mayenfeld, il fit faire une sortie par un détachement sur le chemin de Balzers et se précipita, avec le reste de sa troupe, sur le flanc gauche de l'ennemi. Saint-Julien voulut alors opérer sa retraite, mais il était trop tard; écrasé par l'artillerie de Ménard, pris d'écharpe par Chabran, il ne put regagner la montagne qu'avec des peines infinies, et lorsqu'il s'apprêtait à la franchir, il tomba sous le feu des 4 compagnies qui s'étaient ralliées sur ses derrières. Sa tête de colonne qu'il conduisait lui-même, forte d'un bataillon et demi, parvint cependant à forcer le passage. Tout le reste, c'est-à-dire 1,500 hommes du régiment du prince d'Orange, un major et 24 officiers, mirent bas les armes.

L'échec éprouvé par Hotze à Sainte-Lucie n'était pas propre à l'engager à concerter de nouvelles opérations avec le comte Bellegarde. Toutefois, le désir d'arracher sa patrie à l'occupation des Français le ramena bientôt vers lui; mais toute entreprise combinée lui paraissait de difficile exécution, car Massena avait, entre Coire et Lenz, 3 divisions, dont Hotze s'exagérait la force et avec lesquelles il le croyait en état de frapper à son gré un coup décisif sur l'un ou sur l'autre. A la vérité, si Massena avait eu assez de troupes réunies dans cette position, il eût pu écraser le corps de Hotze dans le Vorarlberg ou interdire à Bellegarde, sur le flanc duquel il se trouvait, l'entrée de la haute Engadine et menacer sa communi-

cation avec le Tyrol. Mais loin de là, il n'avait pas même les troupes suffisantes pour garnir sa ligne, et se trouvait en butte aux coups de ses adversaires. Dans cet état de choses, Hotze demanda néanmoins de nouveaux renforts à l'Archiduc, qui enchaîné sur les bords du lac de Constance par les ordres du Conseil aulique avec la masse de ses forces, ne pouvait agir dans la direction la plus convenable contre les Français. Ce prince se rendit aux sollicitations de Hotze ; il porta le corps de son lieutenant à 34 bataillons et 26 escadrons, en lui donnant l'ordre d'entreprendre une vigoureuse opération pendant que lui-même attirerait l'attention des Français, par des manœuvres et des préparatifs de passage du Rhin entre Stein et Eglisau.

Hotze s'entendit enfin avec Bellegarde pour attaquer, de concert avec lui, le 14, toute la ligne de Massena. Ce retard, que motivait l'envie de mettre la plus grande harmonie dans les mouvements et d'organiser une chaîne d'insurrection dans les grandes Alpes, sur les derrières des Français, laissa à ces derniers le temps de se reconnaître. Lecourbe en profita, comme on vient de le dire, pour se rendre à Tusis, d'où il arriva par la vallée de Misocco à Bellinzona, le jour même que la brigade du prince de Rohan entrait à Lugano. Mais, avant de rapporter les opérations militaires qui rendirent les Autrichiens maîtres du pays des Grisons, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état intérieur de la Suisse, de faire connaître les vues du Directoire et de dire quelques mots du fatal événement qui redoubla l'animosité des parties belligérantes.

Ce malheureux pays était en proie à des convulsions intérieures sans cesse renaissantes. Le général Hotze, ori-

ginaire du canton de Zurich, aidé de l'influence puissante de l'ancien avoyer Steiger, était parvenu à fomenter une insurrection formidable, et avait mis tout le pays en feu, notamment les vallées du Haut-Rhin, du Tessin, de la Reuss, de la Mutten et du Rhône. Il espérait envelopper les Français dans une chaîne de soulèvements qui s'étendrait sur toute la ligne des grandes Alpes. Nouvion se multipliait vainement pour étouffer ces insurrections : elles se rallumaient derrière lui, et les émissaires autrichiens comme les émigrés suisses trouvaient presque partout les dispositions les plus favorables à la révolte : à Sentis, à Olten, à Menzigen, dans le canton d'Argovie, dans le haut Valais, l'Oberland bernois, à Morat, et dans certaines localités du canton de Fribourg, les fêtes de Pâques virent le peuple se soulever au son du tocsin. A Ruswil, bourg à 12 kilomètres du siége du gouvernement, les paysans, armés de massues garnies de pointes de fer qu'ils nommaient *étoiles du matin*, osèrent marcher sur Lucerne, où l'exagération de leurs forces avait jeté la terreur. Nouvion fit sortir un bataillon qui les dispersa et les poursuivit jusque dans un bois où ils s'étaient vainement retranchés.

Dans l'Oberland, les choses prirent une tournure plus sérieuse encore. Un grand rassemblement de paysans armés s'établit entre le pont de Cauter et Thun; une autre colonne d'insurrection se porta dans les environs de Sartigue, sur la rive gauche de l'Aar.

Le 25 avril, une foule d'hommes armés et équipés militairement, portant l'ancienne cocarde d'Uri, se dirigea sur Altorf, point vers lequel un bataillon de milices helvétiques marchait de son côté pour dissiper le rassemblement qui interceptait la communication avec le

Saint-Gothard. Le chef de bataillon, averti de leur approche, débarqua 3 compagnies entre Attinghausen et Seedorf; mais, assaillies avec fureur, elles furent contraintes de se rembarquer.

Le lendemain 26, une assemblée publique eut lieu à Altorf. On choisit pour chef l'historien Vincent Schmidt que la prudence aurait dû retenir dans son cabinet. Il établit un certain ordre parmi les insurgés, et se prépara à accueillir chaudement le bataillon helvétique, qui honteux de l'échec de la veille, se proposait de reprendre sa revanche. En effet, les miliciens ne tardèrent pas à tenter un nouveau débarquement, mais il ne réussit pas mieux que le premier. Schmidt les força de se retirer à Lucerne avec perte, après quoi il garnit de ses postes les bords du lac.

Le succès des rebelles d'Altorf retentit dans le canton de Schwitz. Le 28 avril, jour où se tenait ordinairement la landsgemeine, le tocsin sonne dans toutes les communes. Les paysans, faisant armes de toutes pièces, marchent sur le chef-lieu et chassent la petite garnison française sur Brunnen, où elle put s'embarquer heureusement. Les révoltés triomphants tinrent alors une assemblée où ils appelèrent toutes les notabilités du canton. Mais celles-ci, en qui la haine des Français n'avait pas obscurci la raison, refusèrent pour la plupart d'y paraître. Quelques hommes sages, au nombre desquels se trouvaient l'ancien landaman Schuler et Aloys Reding, cherchèrent même à leur démontrer toute la folie d'une levée de boucliers.

Les avantages remportés par les insurgés à Thun et à Altorf sur les milices helvétiques auraient placé l'armée française dans la position la plus critique, si Massena

n'avait pris sur-le-champ des mesures vigoureuses. Il ordonna à Soult de marcher contre Schwitz et Altorf avec les 1re et 53e de ligne. La 110e, de passage à Genève, resta dans le Léman afin de s'opposer aux progrès de l'insurrection du Valais.

Soult, parti le 2 mai d'Ensieldeln, rencontra 800 insurgés sur la hauteur à droite de la route en avant de Rothenthurm. Pareil nombre tenait le bourg d'Arth; ils paraissaient en fort bon ordre et postés par un homme du métier. Soult les fit sommer, avec promesse d'amnistie. La vue des baïonnettes françaises et la modération du général décidèrent le plus grand nombre à déposer les armes sur le terrain même, les autres retournèrent dans leurs foyers, en promettant de les remettre à Schwitz. Cet exemple ayant été suivi à Arth et autres lieux, Soult entra sans résistance le même jour à Schwitz, où il délivra 190 prisonniers de la 96e, la plupart blessés. Mais un incident faillit tout gâter. Le bataillon de milice zurichoise, battu dans la précédente affaire, étant venu pour appuyer au besoin la colonne française, trouva mauvais qu'on procédât avec autant de douceur : sous prétexte que de nouveaux rassemblements se formaient à Rothenthurm, il ne parlait que de tout exterminer. Soult, pour éviter les malheurs que ces menaces inconsidérées ne pouvaient manquer de produire, lui donna l'ordre de retourner dans ses cantonnements. Du reste cette soif de vengeance n'était pas particulière aux miliciens : le commissaire civil du Directoire helvétique se plaignait aussi de ce qu'il appelait son peu de vigueur, et le préfet de Schwitz, qui avait été le premier à prendre la fuite au commencement de l'insurrection, sacrifiait tout à sa soif de ven-

geance. Mais Soult ne se départit pas de son système de modération, et gagna ainsi le cœur de beaucoup de montagnards

Toutefois, cette conduite échoua devant Altorf. A son entrée à Schwitz, Soult avait invité le général Nouvion à lui envoyer au plus tôt tous les bateaux qu'il pourrait réunir à Lucerne et à Gersau, avec un bataillon pour tenir Arth, Schwitz et Ematten. Le 6, tout était prêt pour l'embarquement lorsqu'une tempête rendit la navigation impossible.

Enfin le 8, Soult s'embarqua à Brunnen avec la 1re de ligne, une pièce d'artillerie légère, 30 chasseurs à cheval du 1er régiment et une compagnie de chasseurs à pied. La 53e avait déjà gagné le Muttenthal, et devait se porter dans le Schachenthal pour déboucher par Speiringen sur Burglen, derrière les insurgés. A 7 heures du matin, le débarquement s'opéra sur deux points : un bataillon de la 1re de ligne à droite de Seedorf, un autre à gauche de Fluelen, non loin de la chapelle de Guillaume Tell. Les insurgés, au nombre de 2,000, presque tous armés et munis de 4 pièces de canon, étaient fortement retranchés dans la plaine et sur les hauteurs; mais ils avaient affaire à des troupes aguerries. Les 2 colonnes les attaquèrent vigoureusement, en firent un grand carnage, prirent leur artillerie et les culbutèrent. Schmidt fut emporté aux premières décharges : sa mort découragea les montagnards, 600 se retirèrent dans la vallée de la Reuss, et le reste s'échappa par le Schachenthal, car la neige était tombée en si grande abondance que la 53e n'avait pu gagner Speiringen. La 1re demi-brigade eut quelques hommes tués et une trentaine de blessés.

Alors le détachement que Nouvion avait posté sur Ematten s'établit en avant d'Altorf, observant les deux vallées, et Soult porta son quartier-général dans la soirée à Amsteg. Il en partit le 10 avec la 1re de ligne pour Wasen, en avant duquel les insurgés renforcés par 400 hommes du Valais, s'étaient établis sur des rochers escarpés. Prise à l'improviste par nos soldats qui gravirent rapidement la montagne, la première ligne des insurgés fut culbutée dans les précipices; ceux de la seconde, qui avaient résisté jusqu'à la nuit de hauteur en hauteur, ne se décidèrent à la retraite qu'après avoir perdu la moitié des leurs. Ralliés à Urseren, ils auraient détruit le pont du Diable si les habitants de Wasen ne s'y fussent opposés. Les uns se retirèrent alors par Realp dans la vallée du Rhône, les autres par le Saint-Gothard sur Airolo. Le 11 au soir, le général occupa Urseren et l'Hôpital avec deux bataillons : les deux autres avaient pris position à Steig et à Wasen.

Soult croyait que cette dernière affaire mettrait fin à l'insurrection, lorsque le lendemain matin il s'avança sur le Saint-Gothard comptant le trouver libre, mais les insurgés, ayant reçu du renfort de la vallée du Tessin, s'y étaient postés au nombre de 4 à 500; ils avaient élevé pendant la nuit des retranchements en neige et en balles de coton et de soie prises dans le dépôt de l'hospice. L'un, construit à moitié chemin de l'hôpital, à Wasen, entre deux rochers et barrant la route, était défendu par environ 250 combattants; l'autre sur la crête des hauteurs, également à cheval sur la route, n'avait pas moins de développement. Soult ordonna à cinq compagnies de la 1re de ligne de tourner le mont Mutten-Alpenth, et d'attaquer les insurgés à dos. Ce

mouvement s'exécuta malgré le feu de l'ennemi, dont un détachement garnissait la crête de la montagne, et malgré la chute fréquente d'avalanches. Les montagnards se voyant tournés, se replièrent sur leur second retranchement; mais une manœuvre pareille à la première les en chassa. Trois compagnies s'élancèrent sur le mont Blamberg, assaillirent leur droite, les mirent dans l'impossibilité de tenir plus longtemps et ils s'enfuirent en désordre sur Airolo, où le général Bontemps eut de la peine à les atteindre. A cinq heures, toujours poursuivis l'épée dans les reins, ils se rejetèrent sur Ambri, où ils tentèrent vainement de se défendre, et furent taillés en pièces par la 1re. Le petit nombre qui s'échappa fut dispersé dans les montagnes. Aucun obstacle n'entravant plus désormais la communication avec la division Lecourbe, Soult fit relever ses troupes par celles du général Nouvion et reprit le chemin de Zurich, achevant dans sa route le désarmement des vallées, prenant des otages et ordonnant l'arrestation des meneurs qu'il envoya à Lucerne pour être jugés.

Presque en même temps, une insurrection mieux combinée mettait en feu les Grisons, pays qui subissait encore davantage l'influence du général autrichien. Ce mouvement avait éclaté le jour où Hotze attaquait le Luciesteig. Les paysans armés se réunirent au son du tocsin. Ceux de la vallée du Rhin antérieur massacrèrent une compagnie de la 103e qui gardait Dissentis, culbutèrent le poste d'Ilanz et descendirent au nombre de 6,000 sur les ponts de Reichenau, dont ils s'emparèrent dans l'intention de passer cette rivière à Tagersheim, pour venir couper la retraite au détachement de milices, qui de Thun, avait marché contre la pre-

mière colonne de rebelles et s'était vu forcé de se replier sur cette ville. Le général ayant envoyé la 1re légère au secours du détachement enfermé à Thun, les insurgés se réfugièrent dans les montagnes; de là ils gagnèrent le haut Valais, où d'autres bandes s'étaient formées.

Le jour même de la révolte de Schwitz, les Bailliages italiens s'insurgeaient aussi. Dans toute la Lévantine, à Airolo, sur le territoire de Locarno et de Mendrisio, jusque dans la sauvage vallée de Verzasca, les habitants étaient en armes. Cependant les rebelles semblaient moins se préparer à une lutte sérieuse qu'à satisfaire des passions honteuses, et tout se passa en orgies où l'effervescence fut noyée dans le vin.

A Lugano cependant, le stather Capra ayant voulu imposer aux mutins par la force, les paysans sautèrent sur les 2 pièces de canon qu'il avait fait braquer contre eux, et s'en rendirent maîtres. Capra eut de la peine à s'échapper. La multitude furieuse courut à l'arsenal prendre les armes, et poussée par les prédications d'un moine, elle se répandit aussitôt dans la ville où plusieurs personnes furent victimes de sa fureur.

Le général Ménard rentrait de la vallée de la Lanquart, lorsqu'il fut instruit que des nuées de rebelles se présentaient déjà aux portes de Coire, tandis que d'autres marchaient sur Ragatz par la vallée de la Tamina. Il se hâta d'envoyer un détachement à Pfeffers pour couper le chemin à ces derniers, et réunissant 2 bataillons des 103e et 109e demi-brigades, quelques compagnies de la 14e légère et un escadron de chasseurs, il les lança sur Coire. L'approche de cette colonne fit replier les paysans jusqu'à Ems, où ils se défendirent

vigoureusement, et de là sur Reichenau, dont ils barricadèrent les ponts. Ici leur résistance fut encore plus énergique, et on ne les en délogea qu'après plusieurs charges à la baïonnette où furent tués 600 des leurs. Le détachement qui avait pénétré sur Vettis fut taillé en pièces à Tamins, et ce village livré aux flammes. Le 4, la colonne expéditionnaire, diminuée du bataillon de la 109e qui se rendait à Splugen, se porta sur Ilanz et sur Stans, chassant devant elle la masse des insurgés. Le 5 de grand matin, Dissentis était investi par la cavalerie et les compagnies de grenadiers qui découvrirent, en cherchant les chefs de la révolte, dans le couvent des Bénédictins, les dépouilles sanglantes de 108 malheureux soldats de la 103e massacrés quelques jours auparavant. A cette vue, rien ne put arrêter la fureur des soldats, et le village ainsi que le couvent furent réduits en cendres.

Au milieu de tous ces déchirements, le général Schauenbourg avait travaillé avec ardeur à la formation des demi-brigades helvétiques, mais les résultats n'avaient pas répondu à ses soins. A la fin d'avril, elles ne présentaient pas plus de 3,170 hommes sous les armes, officiers compris, et elles n'étaient pas encore habillées, car les vêtements envoyés de France étaient si impudemment confectionnés, que Schauenbourg avait cru devoir les faire brûler publiquement pour punir la mauvaise foi du fournisseur, rigidité à laquelle applaudit Massena.

Le général en chef profita du moment de répit que lui laissaient les préparatifs de ses adversaires pour visiter sa ligne, terminer l'organisation de l'armée et faire mettre en état les places fortes de la frontière du Rhin.

On fit dans le duché de Berg une réquisition de 50,000 palissades et de 2,000 pieds d'arbres, pour les fortifications de Dusseldorf; Ehrenbreitstein dut être également mis en état de soutenir un siége; ordre fut donné de raser le village de Kosthein, en avant de Cassel, dans le cas où l'ennemi se présenterait devant Mayence et de mettre Kehl à l'abri d'un coup de main. Massena, jugeant qu'il fallait avoir un point fortifié entre Landau et Strasbourg, ordonna de réparer le fort Vauban, et de jeter un pont sur le bras du Rhin, en face de ce fort. Les postes de Lauterbourg, de Drusenheim et de Germersheim furent palissadés, en outre on répara les ouvrages du vieux Brisach.

La destruction du pont de Schaffhausen mettant un obstacle au projet d'invasion en Souabe qu'il avait d'abord médité et pouvant gêner ses manœuvres ultérieures, il fit remonter de Strasbourg deux équipages de pont, et reconnut entre Stein et Schaffhausen, ainsi qu'au confluent de l'Aar, dans le Rhin, les points les plus propres à effectuer un passage. Enfin il ordonna de construire à Rheineck plusieurs chaloupes canonnières pour les opposer à la flottille autrichienne sur le lac de Constance.

Cependant les revers se succédaient à l'armée d'Italie. Scherer, ayant pris l'offensive le 26 mars, après avoir franchi l'Adige à Polo, n'avait osé profiter des avantages de sa gauche, parce que Dessolles n'était pas encore maître de Tauffers, et que le général Bellegarde pouvait détacher du Tyrol un corps contre le flanc gauche de l'armée d'Italie. Il résolut donc d'effectuer de nouveau le passage de l'Adige au-dessous de Verone, mais le général Kray ayant éventé son projet, les deux

armées se heurtèrent à Magnano le 5 avril, et Scherer fut battu. Ce premier échec l'obligea à se retirer derrière le Mincio. Bientôt, n'osant tenir ferme sur cette ligne, il jeta des garnisons dans Peschiera et Mantoue, et repassa successivement la Chiese, l'Oglio et l'Adda où il éparpilla son armée, depuis la sortie de cette rivière du lac de Como, jusqu'à son confluent dans le Pô, et par delà, depuis Plaisance jusqu'à Parme; désespérant de tenir dans cette position, il avait écrit au Directoire pour demander des secours, et sans attendre sa réponse, il abandonna l'armée dont il donna le commandement au général Moreau. Celui-ci, apprenant que les Russes avaient surpris le passage de l'Adda à Lecco, Brivio et Trezzo, comprit la nécessité de rallier promptement l'armée, mais il n'y parvint qu'avec beaucoup de peine. Après un vigoureux combat livré aux Austro-Russes, il en replia les débris le 30, en 3 colonnes sur Turin, par Buffalora, Pavie et Plaisance, laissant ainsi la route du Saint-Gothard et les débouchés de la Valteline à découvert. Suvorof, maître de Milan, détacha aussitôt la brigade Strauch par le val Brembana sur Chiavenna et Morbegno, et la brigade Rohan sur Bellinzona, pour nettoyer les bords des lacs majeurs, Lugano et Como, jusqu'au pied du Saint-Gothard.

Au lieu d'attribuer ces revers à ses propres combinaisons, Scherer, poursuivi par les clameurs de son armée, en rejeta la faute sur le général en chef de celle d'Helvétie. Il écrivit dans ce sens au Directoire et même à Massena, prétendant qu'il n'aurait pas été battu si l'on avait convert son flanc gauche. Le général en chef n'eut pas de peine à détruire cette imputation. Il rappela au gouvernement que, si la brigade Dessolles avait

fait son mouvement huit jours plus tôt, Lecourbe eût été maître des postes de Sainte-Marie, de Glurns, de Nauders et de Funstermuntz, ce qui eût amené la destruction des troupes autrichiennes dans les Engadines. Ces avantages, obtenus plus de quinze jours avant les revers de l'armée du Danube, eussent mis celle d'Helvétie en mesure de s'emparer d'Insbruck, de Feldkirch et de Bregenz, par une attaque de revers. La prise de ces points aurait probablement prévenu l'échec de l'armée du Danube et peut-être celui de l'armée d'Italie : car alors celle d'Helvétie aurait pu porter sa droite dans les gorges de l'Adige et sur les derrières de l'ennemi, qui en occupait la partie inférieure ; mais le retard de Dessolles, dont on ne pouvait accuser que Scherer, avait influé sur toutes les opérations de la campagne, et lorsqu'on fut à même de le réparer, le premier soin de Massena fut de pourvoir à la défense de l'Helvétie menacée d'invasion de deux côtés à la fois.

Si Scherer eût senti, comme il le disait, la nécessité de faire des efforts sur la droite de l'armée d'Helvétie, eût-il ordonné au général Dessolles d'abandonner la Valteline avec toutes ses troupes pour gagner à grandes journées Mantoue? En définitive, Massena avait rempli son devoir et Scherer était injuste à son égard.

Au moment où Massena recevait ces singuliers reproches du général en chef de l'armée d'Italie, le Directoire lui expédiait un courrier pour lui demander s'il commencerait bientôt son mouvement offensif. Il répondit que l'armée était prête à entrer en campagne, mais que le défaut de subsistances enchaînait son ardeur. En effet elle vivait, pour ainsi dire, au jour le jour. Faute de fourrage, la cavalerie était cantonnée en

Alsace, et à douze myriamètres au delà du Rhin le pays, épuisé par le séjour des armées, n'offrait plus de ressources jusqu'à la fenaison. A cette époque, on pourrait établir à Zurich et à Bâle des magasins de vivres et de fourrages. Du reste, sa situation ne lui permettait guère de songer à l'offensive, car, bien qu'il occupât une position centrale, il ne réunirait pas assez de forces pour frapper un coup décisif, même en dégarnissant une forte partie de sa ligne. L'adjudant général Reille fut chargé de porter cette réponse au Directoire et de lui fournir tous les renseignements qui devaient la corroborer. Le général en chef apprit par le retour de cet officier que l'intention du gouvernement était de détacher de l'armée du Danube en Italie 15,000 hommes pour renforcer Scherer.

Un événement dont les annales des peuples présentent peu d'exemples arriva à cette époque.

Le congrès de Rastadt ne servait plus qu'à un vain échange de notes où les deux parties principales cherchaient à se tromper pour avoir le temps d'achever leurs derniers préparatifs de guerre. A son entrée en Souabe, Jourdan avait déclaré Rastadt ville neutre et donné une sauvegarde au congrès, laissant les diplomates continuer librement leur guerre de plume. Mais, après le mouvement rétrograde de l'armée du Danube, le congrès fut forcé de se dissoudre. Les ministres français, que divers avis avaient prévenus de se tenir sur leurs gardes, s'étaient adressés au général Legrand, commandant le centre de l'armée du Danube, pour le prier de solliciter du commandant des avant-postes ennemis un sauf-conduit jusqu'à la frontière. La réponse de l'officier autrichien leur ayant fait connaître qu'il en référe-

rait à son chef, le général Laroche, commandant la 5e division militaire, s'empressa d'inviter les ministres français à ne point quitter Rastadt avant que l'archiduc Charles ou le général Sztarray eussent répondu d'une manière satisfaisante à la lettre du général Legrand. Mais cet avis partit trop tard; ils étaient déjà victimes du plus noir attentat.

Sommés, dans la soirée du 23, de se retirer sur-le-champ, la ville devant être occupée militairement le lendemain, ils s'étaient mis la nuit même en route pour Strasbourg. Malheureusement tout était préparé déjà pour leur assassinat. A peine sortaient-ils de Rastadt qu'un détachement de hussards de Szeckler se précipita d'une embuscade sur leurs voitures, et sabra toutes les personnes qui s'y trouvaient. Bonnier et Robergeot restèrent sur place. Jean Debry, couvert de blessures, eut le bonheur d'échapper à la rage des assassins qui le crurent mort, et fut, au point du jour, chercher un asile chez le ministre de Prusse. On a prétendu, mais sans preuves, que le comte Lehrbach, chargé par son cabinet d'enlever les papiers de la légation, afin de procurer au Conseil aulique la connaissance exacte des rapports des princes de l'Empire avec la République, avait employé à cet odieux coup de main une soldatesque ivre qui outrepassa ses instructions; mais quand cette version serait exacte, elle n'en couvrirait pas moins de honte le gouvernement autrichien.

Le prince Charles crut devoir, pour sa justification personnelle, adresser à Massena le 2 mai la lettre suivante au sujet de ce guet-apens :

« Les rapports que je reçois aujourd'hui m'apprennent » un événement qui s'est passé dans la ligne de mes

» avant-postes. Le commandant me rend compte que » les ministres français Bonnier et Robergeot, ayant » traversé pendant la nuit la chaîne de ses avant-postes, » y ont été attaqués par les hussards, et ont malheu- » reusement péri. Les circonstances de cet événement » ne me sont pas encore connues.

» En attendant, j'ai fait, dans le premier moment, » arrêter le commandant de ces avant-postes, et j'ai en » même temps nommé une commission pour faire les » perquisitions les plus exactes et les plus sévères sur » les causes de cet *accident*. Je m'empresse de vous faire » d'avance la promesse qu'autant que mes postes avan- » cés se seraient le moins du monde rendus coupa- » bles dans cette affaire, j'en donnerai une satisfaction » tout aussi éclatante que mes ordres relatifs à la sûreté » personnelle des ministres français étaient précis et » réitérés. Je ne puis assez vous exprimer combien je » regrette qu'un tel désastre ait eu lieu dans la ligne de » mes avant-postes. Je me réserve, général, de vous » faire connaître sans délai le résultat des recherches » que j'ai ordonnées dès le premier avis qui m'est par- » venu. »

Toute la satisfaction obtenue de la part du cabinet de Vienne se borna donc à l'arrestation momentanée du commandant des avant-postes.

Quoi qu'il en soit, ce sanglant attentat aux droits des nations profita moins à l'Empereur qu'au Directoire. Celui-ci l'ayant dénoncé à la France dans une proclamation énergique, elle lui répondit par un cri unanime d'indignation, et des milliers de volontaires s'organisèrent sur tous les points, particulièrement dans les départements de la Meurthe, des Vosges, du Haut et du Bas-

Rhin. L'esprit public en reçut une vive impulsion à l'intérieur, et la commotion fut électrique aux armées. Officiers et soldats jurèrent de venger dans le sang des ennemis l'injure faite à la patrie. La lettre par laquelle le général Laroche annonçait à Massena l'assassinat des plénipotentiaires fut mise à l'ordre de l'armée, et pendant presque toute la campagne, lue tous les cinq jours à la tête des troupes.

Mais il est temps de reprendre le fil des opérations militaires dont ces divers incidents nous ont un instant détournés.

Le départ de Lecourbe pour Bellinzona laissait à découvert la division Ménard, dont le général Chabran prit le commandement à cette époque. Celui-ci avait 11 bataillons sous ses ordres, il en donna 7 au général Suchet pour couvrir le Rhin antérieur, d'Ilanz à Reichenau, la vallée de Domlesch, celle de l'Albula, les postes de Bevio et de Bergun, le Schallfikthal jusqu'à Davos, et la vallée de la Lanquart jusqu'à Dumkloster, et en garda 4 pour la défense du Luciesteig, de Ragatz et du Zollbrucke.

La simple inspection de la carte suffit pour démontrer combien cette ligne était vulnérable. Massena avait le coup d'œil trop militaire pour ne pas voir les dangers de sa position, et les événements qui venaient de se passer en Italie le rendaient encore plus soucieux. En effet, Moreau effectuant sa retraite sur la rivière de Gênes, la droite de l'armée du Danube se trouvait tout à fait à découvert, et Massena devait craindre que l'ennemi ne tombât sur lui à l'improviste. Le général Lecourbe avait opéré heureusement, il est vrai, sa retraite sur Bellinzona, mais comment y nourrirait-il ses troupes?

avant l'invasion des Grisons il n'y avait que 2 demi-brigades et on se rappelle toutes les difficultés qu'on eut à surmonter pour leur procurer des subsistances, bien qu'à cette époque les fournisseurs pussent faire leurs achats en Lombardie; mais depuis que l'ennemi occupait cette province on ne pouvait tirer de vivres que de la Suisse, par le Saint-Gothard, lequel est franchissable seulement pour des mulets, et l'armée du Danube n'en avait pas une seule brigade.

En supposant même les subsistances assurées, les troupes cantonnées dans les Grisons et en Valteline auraient-elles une voie de retraite, si l'ennemi passait le Rhin entre Schaffhausen et Bâle? Les premières se trouvaient trop éloignées de Zurich pour avoir le temps d'opérer leur mouvement rétrograde à travers le lac de Wallenstadt, souvent agité par des tempêtes, et sur lequel, d'ailleurs, on ne pouvait réunir de barques que pour transporter un bataillon à la fois.

Quant au corps de troupes qui occupait les Bailliages italiens, il aurait le choix d'effectuer sa retraite par le haut Valais ou le Saint-Gothard; mais cette dernière communication n'était guère praticable en cette saison. Il serait obligé d'abandonner ses bagages, le pays n'offrant aucune ressource. La route par le haut Valais offrait des obstacles d'une autre nature. Les habitants étaient exaspérés contre les Français; que deviendraient alors les traîneurs d'une colonne épuisée par la fatigue et la faim?

Ces considérations déterminèrent le général en chef à ne pas attendre le dernier moment pour resserrer sa ligne. Il exposa sa situation sans ambages au Directoire, lui demandant l'autorisation d'évacuer les Bail-

liages italiens et le pays des Grisons avant que les Autrichiens en eussent entrepris la conquête, pour ne défendre que le Simplon, le Saint-Gothard et la ligne du Rhin.

Outre l'avantage de raccourcir sa ligne et de garantir les corps d'occupation des dangers d'une retraite presque impossible, il y en avait un autre qui n'était point à dédaigner. On pourrait alors détacher quelques troupes sur le Bas-Rhin, et former un corps volant pour manœuvrer entre les places fortes. A ces considérations puissantes militant déjà en faveur de sa proposition, il en ajoutait d'un autre ordre qui n'avaient pas moins de poids.

L'état des esprits en Helvétie ne lui laissait pas douter qu'une retraite commencée par suite d'un mouvement offensif des Impériaux ne fût le signal d'une insurrection générale et de la défection des milices suisses. L'évacuation volontaire des Ligues grises et des Bailliages italiens ne serait considérée, au contraire, que comme une mesure de prudence, et n'entraînerait aucun désastre.

Cette dépêche arrivait à peine au Directoire que Masséna en reçut une de lui le 6 mai qui ajoutait à ses convictions. Le gouvernement lui transmettait deux lettres de Moreau peignant sous de tristes couleurs la situation de l'armée d'Italie, et lui donnait en même temps l'ordre de détacher à son secours 15,000 hommes, et de mettre en mouvement le même jour les têtes de colonnes. (Voir *Pièces justificatives* n° VII.) Du reste le Directoire, pour affaiblir le mauvais effet que devait produire le départ d'un corps aussi considérable, lui annonçait qu'il recevrait incessamment 10,000 hommes

de renfort de l'intérieur. Massena n'ajouta aucune foi à cette promesse, et néanmoins il désigna sans balancer 6 demi-brigades et 3 régiments de cavalerie, pour composer ce détachement dont il confia le commandement au général Xaintrailles.

Ces troupes devaient se rendre en Italie en trois colonnes à deux jours de distance, et la 1re atteignit Lausanne six jours après. Mais le gouvernement avait oublié d'indiquer la direction à donner à ce détachement. Le Saint-Gothard et le Saint-Bernard ne pouvant plus être franchis depuis que les Autrichiens occupaient les têtes des lacs de Côme et Majeur, Massena demanda par quelle route il dirigerait le renfort qu'il envoyait à Moreau.

Dans l'intervalle, il se passa des événements qui firent ajourner le départ de ces 15,000 hommes, et prouvèrent toute la prudence du général en chef. Cependant les raisons si concluantes qu'il avait données à ce sujet au gouvernement n'avaient pas produit l'effet qu'il en attendait. On l'autorisa bien à rappeler Lecourbe, mais on persista à lui prescrire de garder le pays des Ligues grises. La marche offensive de l'ennemi trancha la question.

La retraite de Lecourbe avait placé la division Chabran, malgré le renfort qu'il lui avait laissé, dans une position fort aventurée. Elle s'étendait du col de Sainte-Lucie le long de la Lanquart, dont elle tournait les sources, pour se replier par les sommités de Fluela, de l'Albula et du mont Septimer, vers le Bernhardin. Il n'y avait point d'abatis ni de retranchements qui pussent remédier à sa faiblesse, et le succès d'une attaque bien combinée était certain, si l'on parvenait à rompre le

cordon qui l'observait plutôt qu'il ne la défendait.

L'archiduc venait de renforcer considérablement le corps de Hotze, pour le mettre en état de faire, conjointement avec le comte Bellegarde, une attaque décisive sur tout le front de la division Chabran. Ces deux généraux combinèrent leurs opérations, et pour ne point éprouver une nouvelle déconvenue, résolurent de marcher sur 4 colonnes. Hotze le premier, après avoir laissé suffisamment de troupes à Bregenz, Dornbirn et Feldkirch, se mit en mouvement. La 1re colonne, dont il s'était réservé le commandement, se porta, munie d'échelles, de Balzers sur le Steig pour l'attaquer de front. Il fit halte hors de portée du canon, et attendit ses 3 autres colonnes. Le général Jellachich, avec 3 bataillons, avait escaladé la veille les hautes montagnes à l'aide de crampons, s'était laissé glisser sur la neige avant le jour, et avait traversé les pâturages de Mayenfeld. Arrivé le 14, ce général détacha un bataillon qui assaillit vigoureusement le revers du Steig défendu par la 14e légère, tandis que lui-même avec les deux autres, prenait Mayenfeld, Ienins, Malans, repliait et culbutait la 37e jusque derrière la Lanquart, sur le Zollbrucke, après lui avoir enlevé une pièce de canon. Le bataillon de Jellachich, assuré par ce mouvement, pénétrait alors dans le fort dont la garnison faisait face à Hotze, l'attaquait à dos, hachait les canonniers sur leurs pièces et baissait le pont-levis sur lequel la colonne de Hotze se précipita. La 14e écrasée se disperse; une partie prend la fuite sur Flaesch, où poursuivie par Jellachich, elle perd encore 3 pièces de canon. Hotze lance sa cavalerie sur les traces de ceux qui se retirent sur les bords de la Lanquart. Les chas-

seurs de la 14e ayant mis le feu au pont inférieur, elle passa le Rhin à la nage, éteignit l'incendie, et les força d'abandonner le pont supérieur qu'ils avaient déjà mis en état de défense.

Cependant le général Hiller, après avoir pris les retranchements de Séwis, et amusé les postes de la 57e par des démonstrations, rejoignit à Zizers avec 5 bataillons la tête de colonne. Le colonel d'état-major Plunkett, commandant la 4e colonne composée de 4 bataillons et d'une soixantaine de chevaux, se dirigeait de Gurgellen sur Tschugen dans le Montafun, et descendait dans la vallée de la Lanquart par le chemin de Saint-Antoine et le sentier des bains de Gany, pour passer le pont supérieur du péage. Hotze, ayant ainsi réuni toutes ses troupes, porta ses grand'gardes sur Coire.

Pendant ce temps, Chabran se retirait à Ragatz et à Sargans, puis prenait position entre ce dernier village et Wallenstadt, sa droite au château de Graeplan, et sa gauche appuyée à la montagne de Berschis.

De son côté, Bellegarde débouchait du Montafun et de l'Engadine. La première colonne forte de 9 compagnies, partie de Galthur, se réunit le 14 au colonel Plunkett à Gargella, remonta le col de Galvina de concert avec lui, fit évacuer le poste du 50e qui gardait Dumkloster, et renforça de 7 bataillons la 2e colonne, qui, venue de Fluela, attaquait Davos.

Cette position, défendue par 2 bataillons de la 84e, ayant été forcée, la 2e colonne détacha 2 bataillons sur Langwiesen, dans la partie supérieure de la vallée de Schalfik. Le gros de la colonne marcha par Glaris sur Alvenen, où il arriva le 15, et le lendemain il porta son avant-garde sur Ober-Waz. Bellegarde, avec 8

bataillons formant la 3e colonne, parti de Pont après avoir renforcé ses postes en avant de l'Albula, s'empara de Weissenstein et marcha le 15 sur Bergun, chassant devant lui les 2 bataillons de la 38e, et s'établit à Fillisur derrière le Landwasser, pendant que les 4 bataillons de la 4e colonne, partis de Sylva Piana, se portaient par le mont Julier et le Maloja au-dessus des sources de l'Inn. Le 15 au soir, cette colonne occupait Tiefkasten, après avoir passé à Alsmolins, dans le val supérieur de Habstein, et jeté un détachement à Furstenau. Nous avons déjà vu que Lecourbe effectua sa retraite par la vallée du Rhin postérieur sur Splugen, et de là par celle de Misocco, sur Bellinzona.

Les Autrichiens ramassèrent nombre de traîneurs et trouvèrent à Fillisur 2 pièces de canon dans un précipice. Leurs généraux avaient beaucoup compté, pour appuyer ces mouvements, sur la coopération des montagnards; mais ces insurgés, domptés à temps par Soult, ne purent contribuer à cette entreprise qu'en s'employant au transport de l'artillerie et des vivres, secours qui leur fut au reste d'une grande utilité.

Tout le terrain que venait de parcourir le corps d'armée de Bellegarde était défendu par la brigade Suchet. Ce général n'essuya des pertes légères que dans la vallée de la Lanquart et à Davos; lorsque la supériorité de l'ennemi fut bien constatée, il rallia ses troupes avec rapidité et intelligence et fut prendre poste derrière Reichenau, dont il rompit les ponts; il comptait rejoindre Chabran à Ragatz par les monts Gunkels et Wettis, mais la retraite de celui-ci sur Sargans et la présence de l'ennemi au débouché du val Tamina, le contraignirent à prendre la route d'Ilanz, d'où il se dirigea

sur la vallée de la Reuss. Il arriva enfin le 19 à Urseren par des chemins horribles, ayant eu à lutter continuellement contre la faim et les paysans en armes. Dans cette pénible route, où plusieurs de ses soldats moururent d'inanition, Suchet perdit environ 400 hommes, ce qui porta la perte totale de Lecourbe à 2,500 tués, blessés ou prisonniers.

Après l'évacuation des Grisons, l'on s'attendait à ce que Bellegarde marchât rapidement sur le Saint-Gothard pour tâcher d'y prévenir Lecourbe; mais à la surprise générale, on le vit, après un court séjour dans les environs de Splugen et de Chiavenna, prendre la route du lac de Côme. Il se rendait en Italie avec 10 à 12,000 hommes pour obéir aux ordres du généralissime Suvorof, qui après avoir battu l'armée française sur l'Adda, voulait la rejeter sur Turin. Il ne resta du corps de Bellegarde, dans la vallée du Rhin, que la brigade Saint-Julien à laquelle Suvorof adjoignit celle du prince de Rohan, qu'il avait détachée sur Lugano, et celle du colonel Strauch, envoyée par lui dans la vallée de l'Adda et à Chiavenna pour se lier avec l'armée du Tyrol. Ces 3 brigades réunies formaient une division de 10,000 hommes dont le général Haddik eut le commandement, avec la mission de s'emparer du Saint-Gothard et de couvrir la droite de l'armée alliée en Italie.

Hotze, après avoir forcé le Zollbrucke, avait lancé dans la direction de Ragatz 5 bataillons et un escadron commandés par le colonel Gavazini. Cet officier poussa vivement les débris de la division Chabran qui ne comptait plus guère qu'un millier de baïonnettes, les chassa de Sargans et les força de se retirer sur Wallenstadt. L'adjudant-général Lauer y resta avec une poignée

d'hommes pour disputer pied à pied le terrain, et Chabran, après avoir embarqué sur le lac son artillerie et ses gros bagages, se porta sur Kerensen où il espérait avoir des nouvelles du général Suchet. Le 19, Gavazini prit position à Berschis où il laissa sa réserve, et marcha avec 3 bataillons sur Wallenstadt, que Lauer venait d'évacuer pour se poster sur les hauteurs de Muls. Après un combat opiniâtre où la valeur des Français suppléa au nombre, ils furent forcés de se replier sur Chabran qui gagna alors la vallée de la Linth avec toute sa troupe réunie.

En même temps que le général autrichien portait une colonne dans la gorge de Wallenstadt, un autre corps se réunissait à Sargans pour attaquer le Scholberg qui ferme la vallée du Rhin sur la rive gauche. Ce poste important avait été, dès le 17, renforcé d'une demi-brigade. Il était défendu par le brave chef de bataillon de la 14e légère. Massena désirant vivement conserver cette position quelque temps encore, afin de pouvoir déboucher sur les Autrichiens, que la prise de Wallenstadt rendait libres d'agir sur son flanc droit, avait recommandé à cet officier d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Mais le 19 au matin, des forces supérieures assaillirent le Scholberg, s'en emparèrent et forcèrent également les retranchements d'Azmoos. La brigade Humbert de la division Lorges, qui gardait la vallée du Rhin jusqu'à Werdenberg, disputa le terrain pied à pied, fit une centaine de prisonniers et vint le soir prendre position à Wildhaus aux sources de la Thur, laissant son arrière-garde à Gambs. Les Autrichiens profitèrent de leurs succès pour jeter un pont de bateaux en face de Balzers.

Le corps du général Hotze put alors se réunir à l'avant-garde de l'Archiduc, commandée par Naüendorff, ce qui permit dès ce moment aux Impériaux d'agir en masse sur notre ligne.

CHAPITRE IV.

Massena fait donner avis aux autorités grisonnes qu'il évacuera prochainement le pays. — Xaintrailles suspend sa marche en Italie. — Mesures prises par Massena pour assurer les subsistances. — Ordre de concentration sous Zurich de l'armée et sa réorganisation. — Fausses démarches de Chérin. — Passage du Rhin par les Impériaux. — Combats de Kaisersthul. — Opérations de Hotze pour se joindre à l'Archiduc. — Massena manœuvre pour empêcher leur jonction. — Combats d'Andelfingen, de Pfyn, de Frauenfeld. — L'armée autrichienne continue son mouvement sur Zurich. — Combats de Winterthur et de Pfungen. — Manœuvres de l'Archiduc pour couper la retraite des Français. — Opérations de l'aile droite. — Lecourbe évacue la Valteline et repasse le Saint-Gothard. — Combats d'Airole. — Les Autrichiens se rendent maîtres du Saint-Gothard et du Pont-du-Diable, et pénètrent dans le Muttenthal. — Lecourbe vole au secours de Ruby. — Combats de Schwitz. — Il revient au secours de Loison. — Combats d'Amsteg, de Wasen et d'Urseren. — Il se replie sur le centre. — Opérations de l'aile gauche dans le Valais. — Affaires de Sion et de Siders. — Les insurgés attaquent vainement le camp de Siders. — Combats de Leuk et de Lax. — Opérations sur le Bas-Rhin. — Escarmouches en avant de Manheim. — Le Directoire ordonne de démanteler cette place.

L'opération combinée de Hotze et de Bellegarde, en forçant les Français à évacuer précipitamment les Ligues grises, prouva toute la justesse des vues de Massena et fit regretter au gouvernement la perte de tant de braves soldats. Sans doute il est pénible d'abandonner une conquête; mais lorsque sa conservation doit entraîner des désastres, il y a mérite à en faire à temps le sacrifice, et si le Directoire avait cédé aux observations du général en chef, il aurait certainement épargné une défaite à la division Chabran.

Pénétré de l'impossibilité de se maintenir dans le pays, et déterminé à l'évacuer aussitôt que son adver-

saire ferait le premier pas pour y entrer, Massena crut devoir, dans l'intérêt des habitants qui s'étaient déclarés en faveur de la France, les faire prévenir par Chabran de son intention, afin qu'ils pussent prendre toutes leurs précautions. La municipalité de Coire, refusant d'ajouter foi à cet avis, députa un de ses membres auprès de Massena. Il ne lui cacha pas que la gravité des circonstances rendait l'évacuation très-prochaine. Cette confidence ayant suggéré au commissaire quelques observations : « Pouvez-vous, répondit le général en chef, opérer une levée en masse contre les Autrichiens? » Le commissaire baissa la tête; il savait trop bien que donner des armes aux Grisons, ce serait fournir presque autant d'auxiliaires à l'ennemi. Aussi dès ce moment tous nos partisans dans les Ligues grises se disposèrent à suivre l'armée. La perte des ponts de Reichenau et du Zollbrucke jointe au départ des 15,000 hommes sur Turin, rendait l'occupation de la ligne du Rhin plus périlleuse que jamais.

Massena n'hésita plus à concentrer ses forces sous Zurich, mais avec mesure et en défendant successivement la Thur, la Toss et la Glatt. Avant de donner les ordres définitifs de ce mouvement, il crut devoir visiter lui-même le camp retranché et s'assurer par ses propres yeux de l'état où se trouvaient les travaux qu'il y avait ordonnés. Quel ne fut pas son étonnement quand il vit que les ouvrages qui devaient couvrir les flancs du Zurichberg, son principal appui, étaient placés de manière à ne pas en défendre les abords par les routes de Schwamendingen et de Vipkingen, et que les autres étaient loin d'être en état! Il en témoigna vivement son mécontentement au chef du génie, et chargea son aide

de camp Marès qui appartenait lui-même à cette arme, de reprendre et de rectifier les travaux avec la plus grande activité. D'un autre côté, malgré les demandes pressantes et réitérées du général en chef, les 2 équipages de pont affectés à l'armée n'étaient pas encore sortis de l'arsenal de Strasbourg, faute de fonds pour payer les réparations indispensables. Massena donna de nouveaux ordres qui malheureusement, comme nous le verrons plus tard, restèrent sans effet.

Le corps commandé par Xaintrailles était en marche sur Lausanne, lorsque les troubles sérieux du Valais déterminèrent Massena à ordonner, sous sa responsabilité, à ce général de séjourner dans ce canton le temps nécessaire, et de s'entendre avec Lecourbe, qui occupait le mont Furca, pour dompter l'insurrection. Cette révolte étouffée, il devait continuer sa route sur Turin par le Simplon et Novare. Par suite du départ de ces troupes et de celui de Vandamme pour Strasbourg, la division que ce général commandait fut supprimée, et le centre n'en compta plus que 3.

Au moment d'exécuter le mouvement rétrograde sur Zurich, les subsistances manquèrent. Depuis longtemps la compagnie Rochefort, chargée de ce service, ne faisait que des distributions irrégulières, encore était-elle à découvert de fortes avances et son crédit était-il épuisé. Sur les représentations de Massena, le gouvernement s'émut et prit un arrêté qui l'autorisait à requérir dans les quinze départements les plus voisins de l'armée des denrées de toute espèce, jusqu'à concurrence de leurs impositions. Cette mesure assurait l'avenir sans améliorer le présent, puisqu'il fallait au moins vingt jours pour effectuer les premiers versements; un

million fut expédié de Paris au général en chef pour l'aider à atteindre cette époque. La cavalerie, que la pénurie des fourrages avait d'abord décimée, éprouvait moins de malaise. Le gouvernement helvétique avait enfin permis de requérir dans toutes les communes l'excédant des provisions des habitants, sous condition expresse de payer comptant; 400 bœufs furent rassemblés à Zurich, et l'on fit des dépôts de farine pour dix jours à Wintherthur et à Rapperschwyl. Ces mesures n'obvièrent que momentanément aux embarras de Massena, car ils augmentèrent à partir du 31 mai, dans une proportion effrayante.

Les Impériaux, après avoir repris le pays des Grisons et chassé les Français des sources du Rhin, se trouvaient en mesure de pénétrer en Suisse, et Massena n'avait plus un moment à perdre pour opérer la concentration de ses forces. Le 19, il envoya à tous ses divisionnaires l'ordre de se replier sur Zurich. Winthertur fut assigné comme point de réunion aux divisions Tharreau et Oudinot : le premier devait passer par Andelfingen, le second par Frauenfeld. Celui-ci avait ordre en outre de détacher un parti de cavalerie sur Wyl, pour se lier à la division Lorges. Ils devaient d'abord mettre en sûreté leurs magasins et leur grosse artillerie. Il fut prescrit au général Lorges de se débarrasser de tout ce qui pouvait gêner sa marche et de se retirer sur Wyl et Lichtensteg. Il était enjoint à ces 3 divisions de laisser sur les bords du Rhin de l'artillerie et quelques compagnies d'auxiliaires suisses pour masquer leur mouvement de retraite. Celle du général Chabran, que Massena avait renforcée de 2 demi-brigades françaises, de 2 bataillons suisses et de quelques escadrons, reçut l'or-

dre de descendre sur Rapperschwyl par les deux rives de la Linth. La 1re brigade, conduite par Chabran, devait faire filer sur Zurich toutes les barques du lac de Wallenstadt réunies à Wesen, laisser un bataillon à Gauwen, rallier le 1er régiment de chasseurs à Uznach et venir prendre position en avant de Rapperschwyl pendant que la 2e brigade, commandée par le chef de brigade Laval, passerait par Bilten, Reichenburg et Galgenen, et irait s'établir aux environs de Lachen. Il fut enfin expressément ordonné aux deux colonnes de faire couper par leurs sapeurs toutes les communications derrière elles.

Le général en chef envoya également à Lecourbe l'ordre de se replier sur le Saint-Gothard, en occupant le mont Furca et les passages conduisant sur le territoire des Grisons ; il mit sous ses ordres le général Ruby qui commandait dans les petits cantons, et le prévint qu'il correspondrait avec le grand quartier général à Zurich, par l'intermédiaire de la division Chabran.

Le général Suchet, dont on avait seulement appris la veille l'arrivée à Urseren après des fatigues inouïes, reçut de Masséna les éloges que méritait son habile et vigoureuse conduite, et en même temps l'ordre de se rendre sur-le-champ à Zurich en laissant au général Ruby le bataillon de la 38e qu'il avait avec lui.

La retraite commença le 20 et continua le 21 pour rassembler les troupes entre la Toss et la Glatt, le général en chef ayant reconnu que la ligne de la Thur n'était pas susceptible d'une bonne défense. Chabran vint occuper les deux rives du lac de Zurich, à hauteur de Rapperschwyl ; la division Lorges marcha le 21 de Lichtensteg et de Wyl sur Winterthur, et le 22 prit

position en avant de Wallisellen, sur la rive droite de la Glatt. Le même jour, les généraux Oudinot et Tharreau occupaient à Bassersdorf et Klotten les principales routes qui mènent à Zurich, tout en conservant une forte avant-garde à Winterthur. La division Soult continua de garder la ligne du Rhin, depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Bâle.

Pendant que les troupes se rendaient à leur destination, le général en chef leur donna une autre organisation, conforme au tableau ci-joint. (Voir *Pièces justificatives, n°* VIII.) Les dénominations de corps de droite, de centre et de gauche furent supprimées et l'armée fut partagée en 7 divisions actives, dont une d'avant-garde et une de réserve. Lecourbe conserva le commandement de la 1re division, et Chabran celui de la seconde; Soult vint remplacer Lorges à la 3e, ce général ayant demandé son changement pour ne pas servir sous Tharreau, avec lequel il ne s'accordait pas. Oudinot commanda la 4e, Lorges la 5e et Souham la 6e. Le général Ney eut la division d'avant-garde, poste qui convenait particulièrement à sa vigilance et à son impétuosité. Comme il était absent, Oudinot le remplaça provisoirement et fut lui-même suppléé dans le commandement de sa division par le général Paillard. La réserve fut mise sous les ordres du général Humbert, qui s'était acquis une belle réputation par sa conduite en Irlande. Enfin Nouvion ne pouvant, à cause de ses blessures, continuer un service actif, alla prendre le commandement d'Huningue, et céda la division de l'intérieur au général de brigade Boivin. Le général Tharreau fut nommé commandant supérieur des 2e, 3e et 4e divisions et quelques jours après de l'avant-garde; Ferino eut sous ses ordres les 5e et 6e.

Dans la prévision d'une grande bataille, Massena crut devoir presser le gouvernement de pourvoir aux nombreuses vacances survenues dans les corps depuis l'ouverture de la campagne, en lui rappelant que, malgré le mérite de ceux qui les occupaient provisoirement, ils n'inspiraient jamais à leurs subordonnés le zèle et le dévouement obtenus par des titulaires. Il proposa donc pour le grade de général : Brunet, chef de la 25e légère, l'un des plus anciens chefs de brigade de l'armée, et d'une expérience consommée; Laval, qui depuis six ans commandait la 100e avec autant de bravoure que de distinction, et Roget, du 13e de dragons, officier d'une grande activité; pour adjudants généraux chefs de brigade : les adjudants généraux chefs de bataillon Verlet, de Giovanni et Mangeot, officiers remplis de valeur et de zèle, dont on avait eu mainte occasion d'apprécier les services; pour chef de brigade de la 67e, le chef de bataillon Chaussat, sur la recommandation du général Mortier; pour le 8e chasseurs, le chef d'escadron Chalbos dont le général Legrand connaissait le mérite; enfin Massena demanda pour le chef de brigade Lapisse, à la suite de la 57e, la nomination au grade de chef de brigade titulaire de la 36e de ligne qu'il commandait déjà depuis quatre mois à la satisfaction générale.

Cette organisation, qui satisfaisait les besoins de l'armée et récompensait le véritable mérite, suscita cependant une opposition assez vive pour ce qui regardait Tharreau. Les généraux, ses subordonnés, accueillirent mal sa nomination. Soit qu'ils ne lui reconnussent pas les talents suffisants pour justifier l'honneur que Massena lui avait fait, ou qu'ils trouvassent dans son caractère

trop de dureté, leurs relations de service manquèrent d'harmonie et furent empreintes de défiance et d'aigreur. Tharreau se plaignit sans cesse, et souvent avec raison, de ses subordonnés. Chabran offrit sa démission ; ses collègues, sans prendre un parti si tranché, esquivaient toutes les occasions de lui adresser leurs rapports, et affectaient de se conduire comme s'ils ne dépendaient que du général en chef. Tharreau, abreuvé de dégoûts, voulut résigner son commandement. Mais Massena ne connaissant pas personnellement ce général, et pensant que la jalousie ou des préventions mal fondées étaient seules causes de cet éloignement, chercha à le vaincre et à le faire disparaître en s'adressant à chaque général en particulier. Ses efforts conciliants n'aboutirent malheureusement à rien, et le dissentiment dès lors moins apparent n'en resta pas moins profond.

Cependant le mouvement rétrograde de l'armée affecta singulièrement le chef d'état-major Chérin, et le détermina à une démarche qui causa de nouveaux embarras au général en chef. Il se rendit le 19 mai à Lucerne, et conseilla au Directoire helvétique de mettre en activité l'élite des milices de la Linth, de Thurgovie, Zurich, Baden, Argovie et Bâle, où la révolution comptait ses partisans les plus dévoués, et de leur confier la garde du Rhin.

Le Directoire, qui savait au milieu de quelles passions la Suisse se débattait, fit des objections fort sages : une mesure de cette nature accroîtrait le mécontentement et deviendrait un signal de révolte, dont le moindre inconvénient serait de répandre la terreur dans le pays. Les instances de Chérin furent néanmoins si vives que Laharpe et ses collègues cédèrent enfin et prescri-

virent cette levée, conformément à ce qu'ils croyaient être le désir de Massena, dont ce général leur parut être l'interprète. Mais leur étonnement fut extrême lorsque, peu de jours après, ils apprirent de la bouche même du général en chef qu'il désapprouvait formellement cette mesure.

Le Directoire se crut joué et fit éclater un vif mécontentement de voir ainsi compromettre sa dignité. C'était en effet une grande faute que d'appeler aux armes les milices suisses, car la retraite des Français réveillait les espérances des malintentionnés, et rendait la position du gouvernement très-difficile. Déjà, pendant la retraite du Linththal, plus de la moitié des milices helvétiques employées à la division Chabran avait déserté. On doit dire toutefois que la misère dans laquelle ces malheureuses troupes étaient plongées ne contribua pas peu à leur débandade. D'un côté, les agents de l'administration française qui avaient fort à faire pour nourrir nos troupes, leur refusaient des vivres, disant que le pays devait pourvoir à leur subsistance; d'autre part, les autorités helvétiques, s'en référant à la lettre du traité conclu entre les deux républiques, n'avaient pris aucune mesure pour l'assurer. Massena fit cesser ce conflit en ordonnant aux commissaires de l'armée de les traiter sur le pied des troupes françaises et les réunit, dans l'espoir d'en tirer un meilleur service. Il invita le ministre de la guerre helvétique à en mettre 2 demi-brigades à la disposition du général Souham, et les 4 autres à celle du général Lorges; mais les bataillons de milices levées par suite de la demande de Chérin ne purent, à cause de leur dissémination, participer à toutes les distributions, qui du reste, se faisaient fort irrégulièrement à l'armée.

Une scène désagréable, que le chef d'état-major eut à quelques jours de là avec Ferino, au sujet de la marche de l'artillerie de cette division qu'il supposait en déroute, quand elle cheminait en bon ordre, manifesta aux yeux de tous que Chérin avait des moments d'absence, et produisit une impression pénible dans tous les esprits.

Cependant les Français avaient à peine quitté les bords du Rhin, que l'Archiduc fit jeter le 20 mai 2 ponts de bateaux à Stein, et passer le lendemain sur la rive gauche le corps du général Nauendorf fort de 21 bataillons et 30 escadrons, pendant qu'un parti de cavalerie franchissait le fleuve à Constance pour tâcher de se mettre en communication avec Hotze. Les ponts de Stein et de Diesenhofen furent réparés, et les pontons de l'armée transportés à Paradies au-dessus de Schaffhausen, où l'intention de l'Archiduc était de traverser le Rhin avec le reste de ses troupes, en marche de Stokach pour le rejoindre. En même temps, des partis de la nombreuse cavalerie qu'il avait entre Églisau et Waldshut franchirent le Rhin, pour inquiéter le flanc gauche des Français entre la Limat et la Toss.

Nauendorf, aussitôt arrivé à Steineck, y prit position, la droite à Nussbaumen, la gauche à Huttweilen. Sa cavalerie se répandit dans la vallée de la Thur, d'Andelfingen à Pfyn, et poussa même quelques éclaireurs jusqu'à Frauenfeld.

Le 22 au matin, l'avant-garde autrichienne passa la Thur, et rencontra à Hettlingen les premiers postes français. Oudinot, dont le quartier-général était à Winterthur, appuyait à Senzach la droite de sa ligne qui se prolongeait par Neftenbach et Dattlikon jusqu'à Freyen-

stein. Sa réserve était placée à Wulflingen avec une grand'garde à Hettlingen. C'est ce poste qu'attaqua vigoureusement l'avant-garde autrichienne et qu'elle replia après un engagement très-vif. Les 5 bataillons et les 16 escadrons dont elle se composait s'établirent alors en face de la ligne française, occupant en force Henkhart, sur la route d'Andelfingen, et formèrent une chaîne de postes qui s'étendait du confluent de la Toss à Pfyn, en passant par Buch, Huniken, Hettlingen, Rikenbach, Oberwyl et Frauenfeld. Le soir, le général Nauendorf quitta la position de Steineck, pour aller camper sur le plateau élevé qui sépare les villages de Marthalen et d'Andelfingen; une de ses brigades occupa Klein derrière le pont de la Thur, pour se relier avec l'avant-garde, et Nauendorf y attendit les troupes de l'Archiduc qui devaient passer le Rhin le lendemain.

Le même jour, la cavalerie autrichienne, placée à Eglisau, avait poussé, entre la Toss et la Glatt, un fort détachement qui dépassa Bulach et vint donner l'alerte aux postes français de Lufingen. On ignorait la force de ce parti; et, dans la crainte que ce ne fût une tentative sérieuse pour couper les communications de l'avant-garde avec Zurich, Massena fit partir sur-le-champ le général Tharreau avec 9 escadrons et la brigade Heudelet, de la 4e division campée à Klotten. On ne put joindre l'ennemi qui avait repassé le Rhin; mais le général en chef s'étant lui-même porté à Bulach pour juger le véritable état des choses, détacha Tharreau sur Baden avec 2 bataillons, 3 escadrons et une batterie d'artillerie légère, et resta à Bulach avec la 4e division.

Les Autrichiens, qui n'avaient pas eu connaissance de ce mouvement, jetèrent pendant la nuit, au moyen de

leurs barques, des forces assez considérables sur la rive gauche, depuis Coblenz jusqu'à Kaisersthul. Le général Tharreau replia d'abord ses postes pour laisser l'ennemi s'engager davantage, puis l'attaqua de front avec vigueur du côté de Zurzach vers les dix heures du matin, pendant que Massena chargeait son flanc gauche près de Kaisertshul. Le combat ne fut pas long; les Autrichiens, assaillis par des forces supérieures, firent leur retraite en désordre, laissant 300 chevaux et 500 prisonniers au pouvoir des Français. Dans leur précipitation à se rembarquer, beaucoup d'entre eux se noyèrent.

Pendant que ces petits combats se livraient sur le Rhin et derrière la Toss, Hotze manœuvrait pour joindre ses forces à celles de l'Archiduc; après la prise du Scholberg et la retraite de la division Lorges, il s'était hâté de construire un nouveau pont sur le Rhin en face de Meiningen. Laissant dans le pays des Grisons un corps de 5 bataillons et 6 escadrons, il convoqua toutes les milices du Vorarlberg pour remplacer les troupes de ligne au camp de Feldkirch, et traversa le 22 mai les ponts de Balzers et de Meiningen avec 18 bataillons et 13 escadrons. Les 4 bataillons qui devaient remettre les postes retranchés aux Tyroliens le suivirent quelques jours après, et portèrent sa force en infanterie à 22 bataillons, sans compter les 5 du colonel Gavazini, qui avait occupé Mollis et Glaris après le mouvement rétrograde du général Chabran.

Hotze, arrivé à Saint-Gall le 23, aurait pu dès le lendemain effectuer sa jonction avec Nauendorf s'il eût eu connaissance de l'évacuation du Linthal et de Lichtensteg. Il voulut se lier d'abord avec Gavazini, et envoya le même jour son avant-garde à Bischofzell, d'où elle

devait gagner Wyl le 24, et pousser des partis sur sa gauche pour avoir de ses nouvelles. Il resta la journée du 24 à Saint-Gall avec le gros de ses forces, et se borna à envoyer sur Pfyn le général Pétrasch avec 6 bataillons et 6 escadrons. Celui-ci arriva à Wyl le même jour et en partit le 25 de bonne heure, pour se rendre à sa destination.

Les nouvelles de la marche de Hotze firent comprendre à Massena qu'il n'y avait pas un moment à perdre s'il voulait s'opposer à sa jonction avec l'Archiduc; prévenu d'ailleurs par ses espions que le prince, on ne sait trop pourquoi, n'avait pas encore bougé de sa position de Paradies, il prit promptement ses mesures pour chasser les Autrichiens derrière la Thur et le corps de Hotze à Pfyn.

Le général Paillard, qui se trouvait à Bulach avec les 2e et 37e de ligne, le 5e régiment de chasseurs à cheval et l'artillerie légère de la 4e division, reçut l'ordre de se porter sur Andelfingen. Le général Heudelet, avec une demi-brigade et 3 escadrons de chasseurs détachés des troupes que Tharreau avait de Kaisersthul à Coblenz, devait appuyer le mouvement du général Paillard. Ney, arrivé la veille seulement à la division d'avant-garde, en prit la moitié et se chargea de l'attaque du centre des postes ennemis dans la direction d'Altikon; il avait ordre de se porter ensuite sur Pfyn. Le reste de l'avant-garde, renforcé de la légion helvétique et de plusieurs bataillons d'élite de la même nation, fut mis aux ordres d'Oudinot à qui Massena prescrivit de s'emparer de Frauenfeld. La division Soult, près de laquelle devait se tenir le général en chef, fut destinée à servir de réserve aux colonnes de Ney et d'Ou-

dinot. Il fut en même temps ordonné à la division Chabran de pousser de forts détachements dans le Linththal et dans la direction du Luciesteig, afin, en lui donnant des inquiétudes sur son flanc gauche, d'empêcher Hotze de porter ses forces sur Wyl.

Le 25 mai à la pointe du jour, Paillard sortit de Bulach et traversa la Toss au pont de bateaux de Rorbas. Il tourna le mont Irchel, laissant sur sa droite tous les postes ennemis, et ne rencontra qu'à Dorf les premières vedettes autrichiennes. Il avait jeté quelques troupes légères du côté d'Huniken et d'Hettlingen, pour masquer sa marche et dans l'espoir d'arriver à Andelfingen avant que les grand'gardes de Nauendorf eussent atteint cet unique point de retraite. Mais prévenues à temps, elles se rallièrent en bon ordre et gagnèrent au pas de course la hauteur qui domine Andelfingen. Deux détachements occupèrent l'extrémité du pont sur la rive droite et les dernières maisons bâties en aval; tout le reste se mit en bataille et attendit l'attaque de pied ferme.

Arrivé au pied de la colline, le général Paillard ordonna à l'avant-garde de gagner les approches du pont en amont que l'ennemi avait négligé d'occuper, et l'aborda de front avec le reste de ses troupes. Les Autrichiens soutinrent le choc quelques instants; mais le feu des flanqueurs de Paillard, qu'ils ne tardèrent pas à entendre derrière leur gauche, leur fit craindre de se voir couper du pont, et l'infanterie, se hâta de gagner la ville en colonne serrée, et de descendre la longue rue qui conduit à la Thur. La cavalerie, placée en queue, s'efforça en vain d'arrêter la poursuite; elle fut rompue, et notre artillerie légère, couronnant la crête de la berge sur le penchant de laquelle la ville est située, fit un

horrible carnage des fuyards. Au moment où ils atteignaient enfin le pont qui devait les sauver, la cavalerie autrichienne serrée de près par le 5e de chasseurs, se porta au galop sur le pont dans la crainte d'en être coupée par ce régiment, foula aux pieds l'infanterie qui s'y précipitait poursuivie par la 2e et la 37e, et vint jeter le désordre et l'effroi dans la colonne. Il y eut un instant de confusion horrible. La cavalerie des deux nations encombrait l'approche du pont, et déjà la 37e faisait un feu terrible des maisons où elle se logeait. Dans cet instant critique, l'officier commandant le détachement placé à la tête du pont sur la rive droite le traversa au pas de charge, et par un feu vif et soutenu parvint à en ouvrir l'accès à la tête de la colonne autrichienne; mais la gauche, forte d'environ 800 hommes, fut coupée et contrainte de mettre bas les armes. En se retirant, l'infanterie mit le feu à la partie inférieure de la ville et brûla le pont, pendant que la cavalerie, qu'elle avait laissée derrière elle, gagnait la basse Toss et la traversait à la nage.

Ney ne manœuvra pas avec moins de promptitude et de succès que le général Paillard; il marcha avec tant de célérité des environs de Winterthur sur Altikon, qu'il surprit les postes de Nauendorf, d'Eschliken à Rikenbach; celui d'Eschliken, tout composé de cavalerie, gagna le gué de la Thur à Gutighausen et passa sur la rive droite, mais non sans perdre un assez grand nombre d'hommes et de chevaux qui se noyèrent. Les autres postes voyant périr leurs camarades, se sauvèrent par la rive gauche dans la direction d'Andelfingen, et poursuivis par un détachement de la brigade Roget, ils faillirent faire prendre toute la colonne que le gé-

néral Paillard chassait devant lui. L'infanterie et la cavalerie enfilèrent en toute hâte le chemin de Pfyn, ayant à leurs trousses l'avant-garde de Ney dont la poursuite fut si vive que l'ennemi ne put faire aucune disposition pour la défense du pont et prit la fuite dans la direction d'Herderen, laissant 400 prisonniers au pouvoir des Français. Ney occupa fortement le pont et s'établit en avant de Pfyn, attendant des nouvelles des opérations d'Oudinot. (Voy. *Pièces justificatives*, n° IX.)

Vers les trois heures, le général Nauendorf, prévenu de la perte de Pfyn et voyant les Français ne faire aucun préparatif pour rétablir le pont d'Andelfingen, détacha la brigade Simbschen sur la haute Thur. Cette brigade rallia à Herderen les fuyards de Pfyn, et vers les neuf heures du soir, son avant-garde, conduite par le major Pflacher, attaqua à l'improviste le général Ney, le déposta de Pfyn, et bientôt après, soutenue par toute la brigade autrichienne, parvint à rejeter les Français au delà du pont.

Mais déjà Oudinot s'était avancé, à trois heures du matin, en colonne de marche par les routes de Winterthur et de Frauenfeld. La brigade Gazan culbuta l'ennemi en avant de ce dernier point, enleva la ville à la baïonnette, et alla prendre position sur la route de Constance, laissant seulement un bataillon et 100 chevaux en observation sur celle de Saint-Gall. Mais dans le moment où la brigade de gauche, commandée par le général Ney, enlevait le pont de Pfyn, la division Petrasch, partie de Wyl pour se porter sur cette position, enfila la grande route de Frauenfeld qui longe la rive droite de la Murg; elle rencontra, près de Mazingen, le détachement placé en observation par Oudinot, le re-

plia sans peine, et, précipitant son mouvement, arriva à Frauenfeld avant que la brigade du général Gazan eût pu faire ses dispositions de défense.

La ville de Frauenfeld est bâtie sur la rive droite de la Murg, près de son confluent dans la Thur, au pied d'une colline cultivée; à la droite, elle est dominée par des coteaux en pente douce; depuis la rivière jusqu'à la route de Pfyn qui se détourne en arrière, le terrain est raviné et planté de bois et de vignes. La rivière, qui court dans un lit profond et escarpé, forme un obstacle difficile à franchir et derrière lequel on peut défendre la ville avec avantage. Pétrasch la fit occuper en force, plaça 3 bataillons sur les hauteurs de droite; un bataillon prit poste dans le coude saillant que forme la rivière, pour couvrir son flanc gauche, et les 2 autres avec 6 escadrons restèrent en réserve.

Cependant le général Oudinot arriva devant Frauenfeld avec le reste de ses troupes, et mit ses pièces en batterie sur les bords de la Murg. Une vive canonnade maîtrisa l'artillerie autrichienne, bien qu'elle eût l'avantage de la position, et força les Impériaux à se retirer derrière la ville. La 10e légère y pénétra; après une vive fusillade, elle en chassa les tirailleurs ennemis, les poursuivit dans les jardins qui l'environnent, et prit le bataillon tout entier posté dans le coude de la rivière. Déjà même le général Gazan, profitant de ce succès, l'avait lancée sur les hauteurs et ordonné en même temps à un bataillon de milice lucernoise de la soutenir. Cette tentative fut d'abord repoussée; la milice faillit même nous faire perdre tout l'avantage en s'ébranlant pour passer à l'ennemi, après avoir désarmé ses officiers. Mais au même instant, Pétrasch, qui s'avançait avec sa

réserve, ne soupçonnant pas l'intention de ces auxiliaires à jaquettes rouges, les fit canonner par une batterie. Les miliciens, furieux de cette réception, abandonnèrent leurs projets de désertion pour se défendre en désespérés à coups de baïonnette et de crosse, et repoussèrent les Impériaux, après avoir, toutefois, perdu environ la moitié des leurs.

Cependant Pétrasch ayant soutenu le centre avec une partie de sa réserve, Gazan avait peine à se maintenir dans la ville, lorsque l'arrivée de Soult avec la 23e de ligne et 2 escadrons du 13e de dragons, changea la face du combat. Une nouvelle attaque eut lieu : Pétrasch, pour la repousser, eut beau mettre en jeu sa dernière réserve et faire combattre à pied sa cavalerie dans les jardins, les Autrichiens furent forcés de céder et de se replier à la chute du jour sur Wyl par Mazingen, en défendant le terrain pied à pied. (Voy. *Pièces justificatives*, n° X.)

Dans cette retraite, une partie des régiments de Kaunitz et de Gemmingen, éparpillés dans les bois au nombre de 1,200 hommes, tombèrent entre nos mains, ainsi qu'un drapeau et 2 pièces de canon; les généraux Kienmayer et Piaseck y furent blessés, le dernier mortellement. De notre côté, nous perdîmes le colonel Weber, commandant la 2e demi-brigade auxiliaire helvétique, militaire distingué qui, loin de partager les sentiments des Lucernois, conduisit vaillamment sa troupe et tint à honneur de rivaliser de courage avec les Français.

Pendant que ceci se passait à Frauenfeld, le général Chabran, qui avait ordre d'inquiéter le flanc gauche de Hotze, eut un engagement assez vif sur la route de Glaris vers Bilten où la brigade Laval repoussa l'en-

nemi en lui faisant des prisonniers. Chabran s'avança ensuite jusqu'à Näfels, d'où il se replia à la nuit sur Subnen. Sa 2e brigade aperçut les Impériaux sur la route de Lichtensteg, sans pouvoir les atteindre.

Ainsi, dans toutes les directions, la journée du 25 fut plus ou moins glorieuse pour les Français. Si le général Paillard eût fait réparer le pont d'Andelfingen et passé la Thur, la brigade Simbschen n'aurait pas délogé Ney de Pfyn, et les Républicains, maîtres des passages de la Thur, eussent empêché la jonction de Hotze et de l'Archiduc. Mais il était dit que Paillard détruirait toujours et ne réparerait jamais les ponts qui nous étaient utiles; les avantages que nous venions d'obtenir furent donc sans conséquences. Quoi qu'il en soit, dans ces trois combats, outre 2,000 hommes tués, les Autrichiens perdirent plus de 3,000 prisonniers, parmi lesquels le colonel de Barco, le prince Hohenlohe, et le major du régiment de Szeckler. La perte des Français ne dépassa pas 600 hommes.

Avant l'action, les hussards de Szeckler firent demander à nos avant-postes si on leur ferait des prisonniers. « Songez à vous défendre, » leur fut-il répondu. On en fit un grand carnage, et ils payèrent ainsi leur aveugle obéissance à la consigne barbare de la diplomatie autrichienne.

La destruction du pont d'Andelfingen et la perte de celui de Pfyn déterminèrent Massena à concentrer ses troupes dans leur première position; en conséquence il ne laissa qu'une réserve à Winterthur, pour soutenir l'avant-garde, dont il donna le commandement au général Ney.

De son côté l'Archiduc se décida à porter, le 26 mai,

la division du prince de Reuss sur Pfyn, afin de renforcer Hotze qui reçut l'ordre d'attaquer le lendemain l'avant-garde française. On travailla toute la journée à rétablir le pont d'Andelfingen, et le prince Charles rejoignit avec 6 bataillons le corps de Nauendorf dans les environs de cette ville. Hotze, ayant rassemblé les troupes de Schwarzenbach, Mazingen et Pfyn, établit deux camps entre Frauenfeld et Duttwyl, poussant ses avant-gardes à Issliken et Elgg. Le 27 au matin, il se mit en mouvement sur 3 colonnes, et ses avant-gardes chassèrent successivement nos avant-postes de Scholliken, Wisendangen et Stocken sur Winterthur; il déploya bientôt la majeure partie de ses troupes sur le front des Français, pendant qu'une de ses colonnes manœuvrait pour les tourner sur la droite.

Ney occupait, près d'Ober-Winterthur, une hauteur environnée de marécages. Il se disposait à se replier sur Winterthur, lorsque le général Tharreau arrivant au galop lui ordonna de reprendre l'offensive et lui promit de le faire soutenir par la division Soult. En conséquence Ney enjoignit à la brigade Gazan de se porter en avant, pendant que le chef de brigade Roget, commandant le centre, se jetant sur la colonne qui menaçait la droite, marcherait sur Winterthur et que lui-même soutiendrait la gauche. Gazan, trop faible, fut repoussé; Roget, plus heureux, culbuta l'ennemi. Ney de son côté, se battait comme un lion; mais la division Soult n'arrivait pas, et les colonnes ennemies grossissaient à vue d'œil. Déjà Ney, blessé d'un coup de feu au genou, avait remis le commandement au général Gazan. A peine le premier appareil est-il posé sur sa blessure qu'il vole de nouveau au plus fort de la mêlée,

et soutient quelque temps le combat. Ramené en avant de Winterthur, il s'y défendit encore. Le temps s'écoulait, point de renforts. Désespérant enfin de voir arriver la division Soult, Ney fit ses préparatifs de retraite.

La réserve, aux ordres de l'adjudant général Walther, alla prendre position à Toss, pour défendre le pont et le reste de la division sur les hauteurs de Steig derrière la Toss, où Walter se soutint vigoureusement. Au bout d'une heure et demie, les Autrichiens, par un effort vigoureux, culbutèrent les troupes de Ney sur le pont, dont ils se rendirent maîtres sans toutefois oser le traverser. Ney, des hauteurs du Steig, dominait la route; son artillerie fit de tels ravages dans les rangs ennemis, que Hotze, convaincu de l'inutilité d'une attaque, se borna à tirailler. Ney reçut alors une nouvelle blessure qui l'obligea à laisser définitivement le commandement au général Gazan.

Qu'était devenue cependant la division Soult? Il paraît que Tharreau lui avait ordonné de se porter au secours de Ney, mais qu'elle ne bougea pas; du moins Tharreau accusa formellement son général de désobéissance, et lui attribua la perte de la ligne de la Toss. On ne peut s'empêcher de regretter que la mésintelligence de deux généraux aussi distingués ait compromis la division Ney forte au plus de 3,000 hommes, jusqu'au point de la laisser lutter pendant onze heures contre 8,000 Autrichiens.

Aussitôt après la réparation du pont d'Andelfingen, l'Archiduc se dirigea sur Winterthur et Neftenbach. En apprenant le succès de Hotze, il se concentra autour de ce dernier point. Oudinot défendit Neftenbach jusqu'au soir, et se retira sur Pfungen, dont il fut peu après

délogé. Ce brave général revint néanmoins à la charge vers dix heures du soir, mais ne put reprendre ce poste.

Les pertes de cette journée furent balancées. Les Autrichiens eurent un grand nombre de tués et de blessés, et laissèrent 800 prisonniers entre nos mains. Ils nous prirent 4 pièces de canon et nous mirent 500 hommes hors de combat, parmi lesquels le général Ney et l'adjudant général Lorcet, blessé auprès de lui.

La prise de Pfungen rendait la position de l'avant-garde française dangereuse, puisque l'Archiduc pouvait la tourner; le général en chef ordonna aux troupes de se retirer sur la rive gauche de la Glatt. Oudinot alla s'établir à Klotten, Tharreau se replia sur Bülach et s'étendit le long de la lisière du bois de Wagenbrucht; enfin Soult ayant pris position sur la rive gauche de la Glatt, les éclaireurs autrichiens pénétrèrent entre Rorbas et Embrach.

Massena rendit aussitôt compte au Directoire de ce mouvement : « J'ai pris, disait-il, la ligne de la Glatt : si je suis forcé dans cette position, je prendrai celle de la Limmat et ensuite celle de la Reuss. Je tiendrai dans ces différentes positions, et si je les quitte, ce ne sera qu'après les avoir chèrement vendues à l'ennemi. »

Cette dépêche porte l'empreinte de son caractère; il envisage sa position avec calme, et sans se laisser abattre un instant. La situation de l'armée était de nature en effet à inquiéter un esprit moins résolu. L'ennemi se renforçait tous les jours : de notre côté au contraire, les plus fortes demi-brigades, affaiblies par les fatigues et les combats, ne dépassaient pas 1,500 hommes, et avaient perdu un grand nombre d'officiers. Elles ne pouvaient être renforcées par leurs bataillons de garni-

son, et ceux-ci avaient une grande peine à maintenir la tranquillité sur les derrières. Les légions d'élite helvétiques ne rendaient pas les services qu'on en avait attendus : si quelques-unes soutenaient l'ancienne réputation de valeur acquise par les Suisses, la plupart abandonnaient leurs postes avec armes et bagages. Enfin pour combler la mesure, la concentration prochaine des troupes allait faire sentir plus vivement la pénurie des subsistances et des fourrages.

D'un moment à l'autre, Massena, s'attendant à être attaqué sur la Glatt, adressa à ses divisionnaires une instruction pour le cas où ils seraient forcés de battre en retraite. La division Soult devait se retirer dans le camp retranché de Zurich; la brigade Laval, qui était postée en avant des lacs de Greiffen et de Zurich, reçut l'ordre d'occuper leur droite.

Une des brigades du général Oudinot, se repliant par Zurich, eut pour instruction d'aller s'établir derrière la Limmat; l'autre, franchissant cette rivière au pont volant d'Ottwyl, dut se lier à la brigade Paillard. Le général Tharreau reçut l'ordre de retirer celle-ci par Baden dont elle occuperait les hauteurs au moyen de quelques postes derrière la Limmat, jusqu'au confluent de l'Aar. Il dut également retirer la brigade Heudelet par les ponts de l'Aar, pour prendre position derrière cette rivière, appuyant sa droite au confluent de la Limmat, et sa gauche à celui du Rhin.

La retraite devait s'effectuer simultanément par toutes les colonnes, et les chefs devaient se prévenir mutuellement de leurs mouvements. (Voir *Pièces justificatives, n°* XI.)

Le 28 mai, les Impériaux s'avancèrent sur la Glatt,

qu'ils tentèrent vainement de passer, en vue de couper les communications de l'armée française sur Zurich. Leurs troupes légères se portèrent sur la route de Bulach; mais le général Tharreau, réunissant ses forces, tomba sur l'ennemi, le chassa de Rorbas, et passant la Toss, le poursuivit sur Freyenstein et Tuften; les fuyards s'étant ralliés sous la protection d'un renfort de 4 bataillons, Tharreau borna là son entreprise. Cette affaire, où la cavalerie française ne put se déployer, nous valut 200 prisonniers. Le lieutenant Parrien de la 10e légère, avec 4 chasseurs, en prit 30. L'intention de Massena n'étant point d'engager une affaire générale, ce combat n'eut pas de suites.

De son côté, l'Archiduc, qui connaissait l'activité de son adversaire, le suivit avec circonspection, ne voulant pas s'exposer à être tourné. Seulement il poussa sur sa droite les troupes qu'il avait aux environs de Kaisersthul. Il s'établit à Pfungen et jeta un parti vers Bulach où il entra le 31. Dès le 29, le corps de Hotze prit position sur la Glatt entre Klotten et Bassersdorf, et s'empara, après un combat sanglant, du pont de Dubendorf, ce qui permit à ses éclaireurs de s'avancer sur la droite de cette petite rivière.

Cependant, pour inquiéter les Français sur leur flanc gauche et leurs communications avec Bâle, l'Archiduc porta 3 bataillons de la rive droite du Rhin entre Eglisau et Waldshut pour simuler un passage, démonstration qui obligea Massena à renforcer ce point avec quelques troupes de la division Tharreau établie à Kaisersthul. Par le fait, tranquille sur sa droite, le prince Charles ne voulut point se mettre en mouvement avant que sa jonction avec Hotze ne lui eût assuré une grande supé-

riorité de forces. Cette inaction dans un pareil moment était une faute, puisqu'elle donnait aux Français le temps de préparer leur défense, ainsi que l'Archiduc le reconnaît lui-même. Il se contenta de détacher Jellachich avec 6 bataillons et 4 escadrons de Winterthur sur Uznach, afin de se lier avec la brigade Gavasini, qui dans ce moment poussait une pointe sur Schwitz, refoulait les Français sur la Linth et marchait par le lac supérieur sur Zurich. Quelques escadrons tirés des corps d'occupation des Grisons s'avancèrent sur Sargans pour le soutenir, mais Gavasini s'étant fait battre par Lecourbe, fut forcé de se retirer vers Mollis près de la Linth. Jellachich, ignorant encore cet événement, trouva les ponts de Rapperschwyl et de Grynau rompus par Chabran, et poussa son avant-garde sur Stafa. Apprenant alors l'échec de Gavasini, il ordonna à ce colonel de garder le débouché du val de Kton sur Näfels, le pont de Wesen et de tenir Uznach, en se préparant du reste à côtoyer le lac au premier signal.

Tandis que les Autrichiens opéraient ces mouvements, Chabran, ayant pris position entre Horgen et Lachen, occupa les hauteurs d'Ensiedeln, de Saint-Menrad et les débouchés de cette ville à Schwitz. La 36e porta un bataillon au camp de Flicklikon en avant d'Altendorf, et un autre en avant de Freyenbach. Oudinot s'était replié un peu en arrière, appuyant sa gauche à Regensperg. Thurreau gardait toujours Kaisersthul et s'était borné à poster la brigade Paillard à la gauche de Stadel, avec ordre de surveiller la Glatt; mais sa brigade de gauche, qui était au delà de cette rivière, se trouvant en l'air, il commanda à Paillard de disposer le gros de ses forces de manière à pouvoir soutenir sa retraite.

Le 1er juin, au moment où les Autrichiens s'avançaient de toutes parts, le général Soult fit reconnaître l'ennemi dans la direction de Rapperschwyl, de Gruningen et de Wallisellen. L'adjudant-général Verlé poussa jusqu'à Stafa, se jeta sur le flanc droit de l'avant-garde impériale par le sentier de Hombrechtikon, et, après une vive fusillade, se replia sur ses positions. La reconnaissance dirigée par le général Humbert sur Gruningen n'amena aucun résultat. Le général Brunet poussa en avant du pont de la Glatt, près duquel l'ennemi occupait le village de Wallisellen.

Soult, peu satisfait des renseignements recueillis par ses lieutenants, s'avança vers le soir, avec le 23e de ligne, un bataillon de grenadiers, le 13e de dragons et une demi-batterie d'artillerie légère, à un kilomètre au delà de Rapperschwyl, où il fut arrêté par une colonne de Jellachich de 1,200 chevaux et de 6,000 hommes d'infanterie disposés à le bien recevoir. Mais Soult, ne jugeant pas à propos d'engager une affaire, se retira en bon ordre suivi par l'ennemi jusqu'à Haliberg et ramenant avec lui 110 prisonniers et 14 chevaux.

Pendant ce temps, Jellachich s'avançant par Stafa, Esslingen et Gruningen, s'établit entre Meilen, Egg et le lac de Greiffen, sur les bords duquel il se mit en rapport avec les avant-postes du prince Charles. Dès ce moment, l'armée autrichienne embrassait presque toute la position retranchée de Zurich, et Massena ordonna à Tharreau de venir prendre définitivement son poste de bataille, la gauche au Rhin, la droite à Steinmauer, passant par Weyach, Rath et Nérach.

Mais, avant de rappeler l'événement qui suivit l'établissement de l'armée française dans le camp de Zu-

rich, il convient de jeter un coup d'œil en arrière sur les opérations de l'aile droite.

On a vu que Lecourbe était arrivé le 14 à Bellinzona. Aussitôt après, il ordonna au général Loison de pousser une reconnaissance sur Lugano, où le prince de Rohan commandait une brigade de 3 à 4,000 hommes. Les avant-postes ennemis furent culbutés et 300 prisonniers tombèrent entre nos mains; mais un renfort de 2 bataillons russes rétablit le combat et obligea les Français à reprendre leur ancienne position. Les prisonniers faits dans cette affaire furent délivrés dans la vallée de Misocco par les insurgés, qui prirent l'escorte. Le gros des paysans se trouvait à Airolo; Lecourbe s'y porta avec ses troupes et les dissipa. Un bataillon y prit position et un autre cantonna dans le val de Blegno. Cependant la perte du Splügen rendant critique la position des Français, Lecourbe ordonna au général Ruby de se porter sur le Bernhardin pour rétablir les communications de ce côté; mais déjà le général Chabran avait été forcé par Saint-Julien à une retraite précipitée. Lecourbe, dans l'ignorance de cette fâcheuse circonstance, espérait défendre les débouchés au delà du Saint-Gothard si le général Ruby conservait le Schachenthal et le Maderanerthal, ainsi que les chemins d'Urseren à Dissentis et de Wasen aux Grisons. Il lui recommanda la plus grande énergie, et, comptant sur l'effet de sa recommandation, se porta avec un fort détachement sur Lugano. L'ennemi n'y avait que des avant-postes, qui furent culbutés. Il ne jugea pas à propos de l'occuper et étendit un cordon le long du lac à 10 kilomètres, fouillant les villages pour se procurer les grains qui lui manquaient.

Le prince de Rohan se retira à Ponte-Treze, derrière

le canal de communication du lac de Lugano au lac Majeur, laissant des avant-postes à Bioggio et à Agno. De son côté, Lecourbe plaça les siens à Bironico et à Taverne, à l'embranchement des chemins de Lugano et de Ponte-Treze, mit un bon poste à Magadino et une réserve à Bellinzona. Le 17, il porta dans la vallée d'Urseren un bataillon de la 38e pour y renforcer les 4 compagnies de conscrits auxquels le général Ruby en avait confié la défense.

Cependant la retraite de Suchet par Dissentis et Urseren rendait la position de Lecourbe de plus en plus dangereuse. Il ne laissa à Bellinzona qu'un avant-poste, afin de raccourcir sa ligne beaucoup trop longue pour la force de sa division qui, sur 4 demi-brigades, ne pouvait mettre en ligne que les 76e et 109e, les 2 autres étant réduites aux cadres par les combats de postes, les fatigues et les privations.

Il commença donc sa retraite par bataillons le 21 mai. La 12e légère et le 1er bataillon de la 109e marchaient sur Giubiasco ; les 2 bataillons d'expédition quittèrent dans la nuit Muesa et Suazza et se dirigèrent sur Castiglione et Lumino, pendant que le général de brigade Ruby se rendait à Urseren pour commander les troupes que Suchet y avait placées depuis deux jours.

Loison, chargé de couvrir la retraite, exécuta son mouvement rétrograde le lendemain à la pointe du jour avec la 76e et quelques chasseurs français et cisalpins, et la division prit position le soir, la droite à Giornico, la gauche à Steig.

Il est nécessaire, pour l'intelligence du récit, de prévenir que Suvorof attira à lui le comte Bellegarde aussitôt que ce général eut terminé ses premières opérations

en Tyrol, et que celui-ci, au lieu de gagner le Saint-Gothard par les vallées du Rhin pour se rendre à sa destination, y était descendu par Lenz, le Splügen et Chiavenna, où il réunit les embarcations nécessaires pour traverser le lac de Como. Ce fut un grand bonheur pour Lecourbe, qui eût été probablement défait si les Impériaux l'avaient prévenu au Saint-Gothard.

Plus tard Suvorof, sentant la nécessité d'assurer son flanc droit en se rendant maître de ce point important, désigna les brigades Rohan, Strauch et Saint-Julien (16 bataillons), sous le commandement du général Haddik, pour en faire la conquête. Strauch, qui occupait Chiavenna, céda ses positions aux troupes de Bellegarde, et vint rejoindre le prince de Rohan par Lugano. Saint-Julien, avec 6 bataillons, se tint dans la vallée du Rhin antérieur à la disposition de Hotze.

La marche de Lecourbe, nonobstant les embarras causés par la foule d'employés de l'armée d'Italie, de leurs femmes et de leurs enfants, fut si rapide qu'il prévint l'ennemi. Loison fut chargé avec 5 bataillons (3,600 hommes) de garder les débouchés de Dissentis et du Valais. A cet effet, il laissa à Airolo un bataillon de la 76e, un autre à la garde de Wasen, et s'établit avec les trois derniers à Urseren. Lecourbe, de son côté, dirigea les bataillons d'expédition sur Steig, la 38e sur Altorf, et les débris de la 12e légère à Schwitz, afin de défendre Rothenthurm et le Muttenthal.

On a prétendu que cette retraite lui avait coûté son artillerie et un grand nombre d'hommes ; rien n'est plus faux : l'artillerie et les blessés étaient évacués sur Altorf, plus de huit jours avant qu'elle ne commençât. La seule perte regrettable fut un magasin de grains

qu'il ne put faire suivre faute de bêtes de somme.

Le 24 mai, en arrivant à Altorf, Lecourbe renforça le poste de Schwitz du bataillon de garnison de la 37e et du noyau de la 6e détruite à Zante. Tranquille alors sur ce point, couvert d'ailleurs par la brigade Suchet à Rapperschwyl, il mit un peu d'ordre dans sa division. Il embarqua pour Lucerne tous les employés d'administration dont la présence aux corps était un dissolvant pour la discipline. L'abondance des vivres rétablit bientôt les forces épuisées du soldat, les 2 compagnies chargées de ce service se disputant à qui les fournirait.

Cependant Haddik, avec 10 bataillons et une centaine de chevaux, avait pénétré le 24 dans la vallée du Tessin, et la brigade Saint-Julien s'avançait par Dissentis sur Urseren, par le revers du Saint-Gothard.

Loison n'était pas sans inquiétude sur le bataillon qu'il avait laissé à Airolo, trop éloigné d'Urseren pour pouvoir être secouru en cas d'attaque sérieuse; il allait même le rappeler, lorsque le 27 mai à trois heures du matin, sa grand'garde fut attaquée en avant du défilé de la Piota, par l'avant-garde du prince de Rohan, et rejetée sur son bataillon après une résistance de plus d'une heure. Son commandant Lovisi se retirait sur le Saint-Gothard; mais serré de trop près par l'ennemi, il lança contre lui sa compagnie de grenadiers qui le refoula avec perte sur la Piota.

Le lendemain 28, les Impériaux firent de meilleures dispositions; le prince de Rohan, renforcé dans la nuit, passa le Tessin vers midi avec 4 pièces d'artillerie, pour déloger le bataillon d'Airolo; une seconde colonne s'avança sur la gauche de Loison à Urseren, et Haddik, à

la tête d'une troisième, manœuvra pour l'aborder de front.

Rohan savait de la veille à qui il avait affaire. Il prit donc ses précautions comme s'il devait combattre des forces égales aux siennes Il se forma, la droite à Madrano, la gauche au Tessin, tandis qu'un bataillon remontait la rive droite du fleuve, afin de le passer au-dessus d'Airolo, et de prendre les Républicains à dos.

De son côté Lovisi, sans rien changer aux positions qu'il avait prises la veille, plaça sur le versant du Saint-Gothard faisant face à Airolo, 5 compagnies de renfort envoyées par Loison le matin de l'hôpital.

Pendant ce temps, ce dernier, aux prises avec les deux autres colonnes autrichiennes, avait rappelé ces 5 compagnies. Il eût fallu alors déployer la plus grande fermeté; mais la 109e fatiguée fut repoussée sur le pont du Diable dont un parti autrichien, ayant longé le Peterstock, lui disputa le passage ; Loison fit de vains efforts pour la rallier à Wasen. Les soldats étaient démoralisés, et il ne put les réunir qu'à Altorf le 29 au matin.

Toutefois Lovisi ne trouvant plus à l'hôpital les 5 compagnies qui devaient l'y recueillir, et soupçonnant que Loison avait été forcé, continua sa marche sur le pont du Diable où il trouva l'ennemi en bataille. Sommé de se rendre, il s'ouvrit un passage à la baïonnette avec la tête de sa colonne; mais l'ennemi se reforma, et 2 compagnies restées en arrière furent contraintes de mettre bas les armes.

Les Autrichiens poussèrent jusqu'à Amsteig, où le général Ruby se replia en arrière du Maderanerthal, avec une perte de 80 hommes.

La division de l'aile droite perdit dans ces différentes

affaires 11 officiers et près de 700 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Tandis que le brave Lovisi était aux prises avec le prince de Rohan, Gavasini, dans le but de favoriser son opération, avait attaqué les troupes de Ruby dans le Muttenthal. La 12e légère, accablée par le nombre, fut rejetée sur Schwitz, où elle porta l'alarme. Ruby, qui avait sous la main une réserve de 12 à 1500 hommes avec laquelle il pouvait tenir tête à l'ennemi, se contenta d'instruire Lecourbe de cet échec dont il exagérait encore les conséquences, et de faire ses préparatifs de retraite sur Zug.

A la réception de cet avis, Lecourbe fut très-embarrassé; d'un côté, la position de Loison à Urseren lui inspirait de vives inquiétudes; d'autre part, Ruby ayant perdu la tête, Lecourbe pouvait seul conserver un poste aussi important que Schwitz. Il courut au plus pressé, croyant avoir le temps d'accabler Gavasini et de revenir ensuite sur Urseren.

Il partit le 27 avec 3 compagnies de grenadiers, 2 pièces de canon et quelques hussards. Le lac était agité par une tempête : la chaloupe canonnière, montée par Lecourbe, ne put débarquer les troupes que le soir.

Il fit ses dispositions pendant la nuit, et au point du jour il attaqua l'ennemi à la tête du noyau de la 6e et de la 12e légère, gardant en réserve 3 compagnies de grenadiers. Jamais on ne vit mieux ce que peut la présence d'un général en qui le soldat a confiance, que dans ce combat livré par une poignée d'hommes à un ennemi infiniment supérieur. La 12e légère, dont la panique avait porté la veille l'effroi dans Schwitz, commandée par le chef de bataillon Costé, se montra ce

jour-là au-dessus de tout éloge ; les débris de la 6e ne furent pas moins héroïques. Gavasini, en position derrière le pont de Mutten et soutenu par la légion de Roverea, se défendait avec opiniâtreté. Costé, bravant le feu de la mousqueterie et de 2 pièces d'artillerie, qui jetait la mort dans ses rangs, traverse le pont au pas de charge, renverse l'ennemi et le poursuit la baïonnette dans les reins. La 6e et la réserve marchent sur ses pas, et culbutent de leur côté tout ce qui résiste jusqu'au pied de la montagne qui sépare le canton de Glaris de celui de Schwitz. 300 prisonniers et 2 pièces de canon furent les trophées de cette journée ; nous n'eûmes à regretter de notre côté que quelques morts et une cinquantaine de blessés, tant il est vrai de dire que dans la plupart des cas l'économie du sang est en raison directe de l'impétuosité de l'attaque.

Malgré les beaux résultats de cette affaire, Ruby ne se dissimulait pas son insuffisance : prétextant la nécessité de rétablir sa santé et l'impossibilité de monter à cheval, il demanda son remplacement. Lecourbe, auquel il n'inspirait pas assez de confiance pour lui donner la garde de Schwitz, appuya fortement sa demande auprès de Massena, qui s'empressa de lui envoyer son ancien chef d'état-major le général Rheinwald, beaucoup mieux à la tête des troupes qu'à la direction d'un état-major.

Lecourbe, de retour à Altorf le 29 mai au matin, y trouva tout en confusion. Loison venait d'y arriver. Il ne lui reprocha pas d'avoir cédé trop facilement, mais bien de n'avoir pas suivi ses instructions, qui lui recommandaient de s'adosser au mont Furca et de se replier, en cas d'événement, dans le Valais où il aurait rejoint

Xaintrailles. Loison se justifia de son mieux, mais sans donner d'excuses bien valables.

La position de Lecourbe était de nouveau très-embarrassante : il venait de conjurer un danger pour retomber dans un autre. Sa division était adossée à un lac et il n'avait que peu ou point de barques pour le traverser; il ne voyait pour toute voie de retraite que le sentier de Lucerne par Unterwalden impraticable aux chevaux. Il aurait donc fallu abandonner son artillerie et ses convois, mais il n'était point homme à se retirer avant d'avoir tenté la dernière chance de succès.

Il ordonna à Loison de reprendre la position d'Amsteig, ce qui était facile, car les Impériaux n'avaient pas profité de leurs avantages comme ils l'auraient pu. Haddik s'arrêta à Airolo avec les troupes de Strauch pour y attendre 2 brigades en marche par la vallée du Tessin, et porta le prince de Rohan sur Domo-d'Ossola afin de masquer les avenues du Simplon; de sorte que la brigade Saint-Julien, après avoir culbuté Lovisi à Wasen, s'avança seule jusqu'à Amsteig qu'elle occupa faiblement.

Lecourbe attira de Schwitz la 38e et marcha avec elle et ses grenadiers à l'appui de l'attaque de Loison. Saint-Julien, rejeté d'Amsteig, ne put soutenir le choc : il coupa le pont qu'il avait sur la Madera et se replia sur Wasen. Le même jour Lecourbe balaya la vallée de Schachen, et, le lendemain 31 mai, Loison avec 2 bataillons, marcha sur Wasen pour l'attaquer. Toutefois, le mauvais temps l'obligea à reprendre position sur les hauteurs, en face des Autrichiens. Le 1er juin à 3 heures du matin, le combat commença. Saint-Julien accueillit chaudement les Français et disputa longtemps les approches du village. Se repliant ensuite brusque-

ment, il passa le pont, le coupa et la fusillade continua d'une rive à l'autre.

Lecourbe comprit que Saint-Julien ne tenait que pour donner le temps à Haddik de pousser des troupes dans le Valais à son secours. Il aurait bien désiré porter un détachement sur Taverne et Dissentis pour menacer le flanc des Impériaux pendant qu'il les attaquerait de front, mais les troupes étaient nu-pieds et n'avaient d'élan qu'en sa présence : il se vit donc obligé de différer l'attaque jusqu'au lendemain matin. Saint-Julien ne lui en donna pas la peine, il se replia dans la nuit sur Geschenen ; néanmoins, malgré toute la célérité de son mouvement, à 5 heures du matin les Français étaient sur ses talons. Le combat s'engagea aussitôt ; les Républicains culbutèrent les Impériaux jusque dans le village, où la fusillade continua. Enfin faute de cartouches, les Français tentèrent à l'arme blanche une charge qui fut repoussée, et les obligea à se retirer sur les hauteurs en arrière. Saint-Julien rallia alors ses troupes et les ramena à leur tour devant Wasen. A mesure qu'ils en approchaient, les Impériaux accéléraient le pas dans l'espoir d'y prévenir les Français.

Dans cette extrémité, au moment où tout semblait perdu, Lecourbe, pénétré de l'inutilité des efforts qu'il ferait pour arrêter son monde et le résoudre à tenir ferme, parut un instant céder au mouvement de sauve-qui-peut, et s'élança à cheval, au milieu des brocards de quelques soldats qui avaient conservé leur sang-froid, vers Wasen où se trouvaient en réserve les 3 compagnies de grenadiers de la 38e, de la 76e et de la 109e. Là, mettant pied à terre et prenant un fusil des mains d'un fuyard, il ordonna à ses braves de le suivre. La

charge bat, et il se précipite, à la tête de cette petite colonne, au-devant de l'ennemi. Les troupes débandées, excitées par un tel exemple, rougissent d'un moment de faiblesse, se rallient d'elles-mêmes et culbutent les Autrichiens vers Geschenen avec une perte de 200 morts et de 1,500 prisonniers, dont 2 officiers supérieurs. De notre côté nous eûmes au nombre des blessés le général Loison et le chef de brigade Boulard.

Lecourbe disait dans son rapport avec modestie : « Loison et moi avons été obligés de payer un peu de notre personne. » C'est dans les circonstances désespérées que se révèlent ces hommes, dont la valeur magnanime forme un contraste si frappant avec la simplicité habituelle du caractère et dont l'exemple suffit pour changer tout à coup la face d'un combat.

Au début de l'attaque de Wasen, Mesnard, soldat de la 109e, se distingua par un trait d'audace inouï. Il ne restait plus du pont sur la Meyen qu'une seule solive. Mesnard le sabre en main, s'élance sur cet étroit passage et tombe, aux cris de Vive la République! sur un poste de 30 hommes placé à 50 pas du torrent; en un moment il le disperse et ramène 18 prisonniers, aux acclamations de tous ses camarades. Le lendemain au moment de la charge des grenadiers, Mesnard fit un officier autrichien prisonnier et en tua un second qui refusait de se rendre. Lecourbe, voulant récompenser dignement ce brave, le nomma officier sur le champ de bataille. Mesnard objecta qu'il ne savait pas lire. Le général, touché de tant de modestie unie à tant de bravoure, l'embrassa à la tête des troupes, récompense qui flatta plus que tout le reste ce valeureux soldat.

Une si belle journée ne put avoir de suites, faute de

vivres. La fatigue de ses troupes contraignit Lecourbe à s'arrêter ; il se contenta de jeter quelques éclaireurs dans les montagnes pour ramasser les fuyards. Saint-Julien se replia sur Urseren avec les débris de sa brigade ; les 2 bataillons qu'il y avait laissés, renforcés par un troisième envoyé par Haddik, lui permettaient de conserver cette position naturellement forte. Lecourbe ne désespéra pas de l'en chasser, et prit toutes les mesures propres à assurer la réussite de l'attaque qu'il en méditait, lorsque, après deux jours de repos, il reçut les ordres du général en chef qui lui enjoignaient de se replier sans retard sur Altorf et Schwitz.

Si l'obéissance faisait une loi à Lecourbe de se mettre en route à l'instant, il lui parut trop dur de laisser échapper un ennemi qu'il regardait comme à moitié vaincu. Il mit donc l'ordre dans sa poche et ordonna l'attaque.

Saint-Julien occupait, en avant du pont du Diable et sur les hauteurs, une belle position. Abordé vers 11 heures du matin par la brigade Loison, il fut successivement délogé des revers des montagnes et obligé de venir se masser dans le défilé qui conduit au pont, où il se maintint longtemps ; mais Lecourbe arrive avec la réserve de grenadiers, tout plie : les Impériaux culbutés abandonnent le champ de bataille jonché de morts et de blessés, et se dirigent à la course sur le pont où il y eut un moment d'affreuse confusion. La brigade était perdue si Saint-Julien qui, lui aussi, était coupé, n'eût détruit le pont et préservé ainsi le seul bataillon qui avait eu le temps de franchir la Reuss. Les deux autres furent atteints dans des gorges fermées par des glaciers inaccessibles et obligés de poser les armes.

Cependant Massena, inquiet de ne pas recevoir de

nouvelles de Lecourbe, lui expédia un de ses aides-de-camp avec l'ordre itératif de revenir. Cet officier le rejoignit au moment où la rupture du pont du Diable venait de séparer les combattants, et le décida enfin à obtempérer à l'ordre du général en chef.

Avant de continuer le récit des opérations sur la Glatt, aux environs de Zurich, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé dans le Valais, depuis les premiers jours de mai.

Dans la partie haute de ce canton, l'insurrection avait fait de grands progrès. Les rebelles renforcés par les bandes fugitives de l'Oberland, et recrutés de déserteurs français, avaient été organisés par d'anciens officiers suisses au service du Piémont. Le Directoire helvétique, d'autant plus effrayé que l'armée française était loin du foyer de cette révolte, dépêcha à Massena l'adjudant-général Schiner le 5 mai, pour l'engager à envoyer dans ce canton la 110e alors stationnée à Lausanne. Le général en chef y consentit, car il ne voulait pas laisser le passage du Simplon au pouvoir des rebelles, au moment surtout où les désastres de l'armée d'Italie l'ouvraient déjà aux Austro-Russes. Schiner, accompagné d'un commissaire civil, partit donc à la tête d'une colonne mobile composée de la 110e, du 2e bataillon de Fribourg et du 7e de hussards avec 6 pièces de canon. Il rencontra les avant-postes des insurgés à Sion et à Siders, et les repoussa sur Bryg; mais n'ayant pu forcer ce poste et manquant de munitions, il fut obligé d'établir le bataillon de Fribourg à Saint-Munhier et à l'hospice du Saint-Bernard, et de tenir le reste de ses troupes en réserve à Martigny. Les insurgés surpris de cette pause, et excités par les promesses des généraux

austro-russes, devinrent bientôt plus entreprenants et auraient fait un mauvais parti à la colonne de Schiner, si elle n'avait été appuyée par les habitants du bas Valais, partisans zélés du nouvel ordre de choses, et indignés des menaces que les généraux Miloradowicz et Wukassowich leur avaient faites. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XII.)

Une attaque dirigée par Schiner sur le bois de Finge ayant été repoussée, ce général perdit la confiance de ses troupes; il voulut résigner le commandement, et ne le conserva qu'aux sollicitations réitérées du commissaire civil, du chef de brigade Lollier de la 110e et de tous les autres chefs. Heureusement à cette époque le corps de Xaintrailles se rassemblait près de Vevay. Schiner se rendit au quartier général et fit de vives instances près de celui-ci pour qu'il vînt à son aide. Xaintrailles y consentit d'autant plus facilement que cette intervention rentrait dans l'esprit des instructions secrètes qu'il avait reçues de Massena, le 15 mai. Il partagea donc son corps en deux colonnes, dont l'une, en gagnant l'Italie par le Simplon, devait soumettre les rebelles de cette partie, et l'autre agir dans le Leuch. Deux demi-brigades entrèrent immédiatement dans le camp de Sidlers en attendant que l'arrivée d'autres troupes permît de commencer les opérations.

Le 24 mai, les insurgés, enhardis par l'inaction des Français, sortirent du bois de Finge au nombre de plusieurs milliers, et attaquèrent leur camp. Cependant accueillis par une vive fusillade, ils se replièrent bien vite dans leurs retranchements.

Le lendemain une heure avant le jour, Xaintrailles les attaqua à son tour sur deux colonnes : celle de droite,

conduite par le commandant Barbier, forte de 3 bataillons et d'un escadron, les chassa du bois de Finge et les poursuivit jusqu'à Leuk; celle de gauche, composée de 2 bataillons de la 89e et de la 110e ainsi que des grenadiers de ces demi-brigades, dirigée par Xaintrailles lui-même, attaqua la position formidable de Leuk défendue par 7 pièces d'artillerie bien placées, qui enfilaient l'étroit passage de la vallée. Des tirailleurs répandus sur les berges opposées croisaient leurs feux de manière à en rendre l'accès très-périlleux. Deux détachements de flanqueurs gravirent hors de portée de l'artillerie les crêtes des berges, tandis que le gros de la colonne remontant le fond de la vallée, aborda la position de front. Arrivée au pied des retranchements, elle fut accueillie par une grêle de balles et de mitraille. Déjà elle faiblissait et les insurgés espéraient la victoire, lorsque sur leurs flancs une fusillade bien nourrie, partant des sommités, vint leur apprendre qu'ils n'avaient pas songé à tout.

Xaintrailles redouble de vigueur au centre, et ses troupes, pénétrant dans les retranchements, tuent les canonniers sur leurs pièces. La déroute devint complète : les haut-Valaisans s'enfuirent sur Raron, abandonnant leur artillerie et leurs magasins.

Xaintrailles fouilla les villages des deux rives du Rhône et s'assura qu'il n'y restait plus un insurgé. Le lendemain, la colonne de droite, forte de 2 bataillons et d'une vingtaine de chasseurs, passa à gué le torrent de Saltina, et se porta sur Bryg où les insurgés s'étaient ralliés. Mais ils abandonnèrent cette ville à son approche et se rejetèrent sur les montagnes en arrière, d'où ils furent successivement culbutés jusqu'à la nuit. La prise

de Bryg fut importante, car elle rendait plus facile l'occupation du Simplon.

La colonne de gauche arriva le même jour à Naters sur la rive droite du Rhône, d'où elle se porta par les revers des monts sur Moril et Lax, pour s'emparer du pont sur le fleuve entre ce dernier village et Aernen, où se trouvait le plus fort rassemblement des insurgés commandés par un certain Prigg, habitant de Coms.

La position qu'ils occupaient était très-forte par son assiette. Xaintrailles, après l'avoir reconnue, jugea qu'il n'avait pas assez de troupes pour l'attaquer avec chance de succès, et envoya ordre à la 28e et à la 104e qui arrivaient à Vevay, de le rejoindre à marches forcées. En même temps il essaya des voies de conciliation, en adressant aux habitants une proclamation où il les engageait à rentrer dans leurs foyers, leur promettant l'oubli du passé et menaçant au contraire ceux qui persisteraient dans la révolte de les poursuivre à outrance.

Cette proclamation eut plus d'effet qu'il n'en avait espéré : un grand nombre de paysans déposèrent les armes et vinrent faire leur soumission. Le rassemblement se fondit en peu de jours; Xaintrailles prit des otages, et sut, par un mélange de douceur et de fermeté, rendre la tranquillité à une partie du canton.

Néanmoins, les plus obstinés et les plus compromis s'étaient retirés sur Lax où, renforcés par 2 bataillons autrichiens que leur avait fait passer le colonel Strauch, ils bravaient dans une position formidable les offres d'amnistie.

La 28e ayant rejoint le 1er juin, Xaintrailles les y attaqua. Les Valaisans firent bonne contenance, et pendant plus de quatre heures l'on ne put gagner un cen-

timètre de terrain; mais vers midi, débordés par nos tirailleurs, ils furent vivement rejetés sur les Impériaux, à l'aide desquels ils se reformèrent et combattirent encore deux ou trois heures avec des chances variées. Enfin ils furent mis en déroute, et dès lors le combat recommença avec une nouvelle ardeur contre les Autrichiens qui finirent par abandonner vers 8 heures du soir le champ de bataille jonché de morts. On leur fit 200 prisonniers.

Xaintrailles poussa sur le Simplon les grenadiers de la 110e, quelques compagnies de la même demi-brigade sur le Saint-Bernard, et confia aux troupes helvétiques la garde des gorges et des défilés sur ses derrières.

La tranquillité eût été dès ce moment rétablie pour longtemps dans le Valais, si on avait pu faire une diversion par le Grimsel et le Furca sur le flanc droit et les communications des insurgés; mais on sait qu'à la même époque Loison, battu à Urseren, au lieu de se diriger sur ces points, se replia sur Altorf.

Cependant Haddik, instruit de la marche de Xaintrailles, se décida, comme nous l'avons vu, à porter Strauch à Oberwald au secours des Valaisans, et le prince de Rohan à Domo-d'Ossola. Ces circonstances connues de Xaintrailles et les inquiétudes qu'il éprouvait du côté du Mont-Blanc, menacé par l'armée austro-russe, maîtresse de Suse, lui firent suspendre son mouvement. Il fixa son quartier général à Bryg en attendant les ordres de Massena.

Il ne se passa pas d'événements militaires importants sur le Rhin, entre Bâle et Mayence, dans le cours du mois de mai. Les ordres du général en chef s'exécutaient : on réparait les places fortes et on les appro-

visionnait en partie. La paix n'y fut troublée que par des escarmouches en avant de Manheim. Cette place couvrant la trouée de 12 myriamètres qui existait sur le Rhin, entre Landau et Mayence, avait fixé l'attention du général Marescot qui, dans la défensive pénible où se trouvait l'armée du Danube, avait jugé nécessaire de la mettre au plus tôt en état de défense.

Déjà la réparation des 35 brèches faites par les Autrichiens lors de leur évacuation était à peu près achevée. On s'occupait sans relâche à élever des traverses sur les fronts d'attaque s'étendant du Rhin au Necker, et susceptibles d'enfilades. 7 lunettes avancées couvrant ces fronts d'attaque, et 3 autres ajoutées à la tête du pont, étaient presque achevées. L'ancienne tête de pont du Rhin se relevait avec quelques augmentations, et des retranchements se construisaient dans l'île Mulhause pour s'opposer aux débarquements.

Enfin l'on estimait qu'au moyen de quelques autres travaux, Manheim, défendu par 8,000 hommes, serait susceptible de résister à 20 ou 25 jours de tranchée ouverte et même 10 jours de plus après l'achèvement de tous les ouvrages. Mais il fallait pour cela que l'approvisionnement fixé primitivement à 15 jours fût porté à 3 mois, afin que la place pût soutenir un blocus. Le corps de Colaud campait à quelque distance en avant de Manheim, pour faciliter ces travaux.

Le 15 mai, 500 chevau-légers autrichiens surprirent en plein jour le 3e de hussards en arrière de Leimers, lui enlevèrent une soixantaine d'hommes et 100 chevaux, et cherchèrent à pénétrer par les gorges de Roschbach et de Heidelberg, mais ils furent heureusement repoussés. Ce petit échec montra au général Colaud

la nécessité de resserrer sa ligne que la difficulté des subsistances l'avait forcé d'étendre, et la nouvelle de la marche du général Kray sur Manheim, à la tête de 20,000 hommes, le confirma dans cette résolution. L'avant-garde française vint prendre position, la droite sur les hauteurs de Strugehlfof, la gauche à Edingen. L'infanterie garnit le bois de Frederichsfeldt; Edingen, Seckenheim et Neckerhausen furent pareillement occupés. Le 8e de dragons se tint à Ladenburg pour soutenir le 20e de chasseurs cantonné sur la rive droite du Necker; 2 bataillons campèrent à Neckerau, un sur la rive droite du fleuve et 3 autres formèrent la garnison de Manheim. Après cette répartition de ses forces, Colaud activa les travaux de fortifications de la place auxquels il employa journellement 1,000 hommes.

Malgré la concentration de sa division, l'ennemi, devenu plus entreprenant, rôdait autour de ses postes avancés dont il enlevait les sentinelles. C'était une petite guerre incessante dont il retirait tous les avantages, la majeure partie de nos forces étant composée de troupes neuves et peu aguerries. Toutefois, le général Darnaudet, commandant de l'avant-garde, lui donna une leçon. Le 30 mai à deux heures du matin, il tomba avec un régiment de cavalerie sur un de ses postes près de Ladenburg, sur la rive droite du Necker, et lui enleva 38 hussards et 130 chevaux de Szeckler, malgré le secours que leur apportaient les paysans de l'Odenwald, qui furent dans cette petite affaire sévèrement châtiés et laissèrent 200 des leurs sur la place.

Cependant, malgré l'activité apportée aux travaux de Manheim, cette ville ne pouvait être mise en état de défense avant une quinzaine. D'un autre côté, son appro-

visionnement éprouvait mille difficultés. Le Directoire inquiet se demanda s'il était prudent de persister à conserver cette place forte, et voulut avoir l'avis de Massena sur cette question importante. Son inutilité pour une armée française qui possédait déjà sur le Rhin Strasbourg, Fort-Vauban, Landau et Mayence, parut au général en chef trop évidente pour qu'il fît attendre longtemps sa réponse. Manheim, dans l'état où il se trouvait, pouvait bien, à la rigueur, soutenir un siége de 25 jours, mais il n'était ni armé ni approvisionné, et le corps tout entier de Colaud suffirait à peine pour le défendre; il pensait qu'avec quelques travaux il deviendrait au contraire entre les mains des Autrichiens un point d'appui important à une ligne d'opérations sur la rive gauche du Rhin. Il voyait d'ailleurs, dans l'abandon de cette place, la possibilité d'attirer bientôt à lui une belle division commandée par un général expérimenté, et ce renfort n'était pas à dédaigner au moment où l'Archiduc le pressait si vigoureusement en Suisse.

La démolition de Manheim fut donc résolue ; mais ce ne fut que dans la dernière quinzaine de juin que l'ordre en fut donné. Nous reviendrons sur ce point en son lieu. Il faut maintenant nous reporter à Zurich, où des événements majeurs réclament toute notre attention.

CHAPITRE V.

Importance de la position de Zurich. — Sa topographie. — Massena replie ses troupes dans le camp, sur l'Aar et le Rhin. — Avantages et inconvénients des plans d'attaque que peut adopter l'Archiduc. — Il se dispose à attaquer par le centre. — Combat de Wytikon et de Zollikon. — Instructions de Massena pour le cas de retraite. — Plan d'attaque de l'Archiduc. — Distribution de nos troupes dans le camp. — Bataille de Zurich. — Massena fait pressentir au Directoire qu'il est près d'évacuer la place. — État de l'esprit public en Suisse. — Nouveau projet d'attaque de l'Archiduc pour le 6. — Retraite de Massena sur l'Albis, et position qu'il y occupe. — Entrée des Autrichiens à Zurich. — Opinions diverses sur cette retraite. — Ses effets en Helvétie. — Désertion des milices. — Le Directoire helvétique demande à Massena communication de ses projets et met le gouvernement français en demeure de s'expliquer sur ses intentions. — Le Directoire exécutif promet de nouveau sa protection aux Helvétiens. — Lettre confidentielle de Laharpe à Massena. — Conduite politique de l'Archiduc à Zurich; causes de son inaction. — Il fait reconnaître l'Albis. — Combats d'Albisrieden, de Brunnen et de Seelisberg. — L'Archiduc veut agir par la gauche; motifs qui l'en empêchent. — Affaires sur le Bas-Rhin : Combats de Brisach, d'Offembourg et d'Appensweier.

L'Archiduc pesa longtemps les chances d'une bataille avant de la livrer.

Quoique ses forces fussent supérieures à celles de Massena, la position de Zurich et les ouvrages qui la renforçaient lui paraissaient compenser l'infériorité numérique des Républicains. En effet, ce point est impossible à tourner : on ne saurait s'en rendre maître que par une attaque à force ouverte. Négliger Zurich et marcher sur Bâle pour déboucher en France, c'était s'exposer à un échec, puisque, à la faveur de son camp retranché, Massena aurait pu manœuvrer sur les der-

rières des Impériaux et couper leurs communications avec l'Allemagne. La sagesse de l'Archiduc ne s'arrêta pas un instant à cette imprudente idée.

En cas d'échec, il n'aurait eu que deux lignes de retraite : par le Vorarlberg ou par le Rhin, entre Stein et Églisau. Il ne fallait pas songer à passer ce fleuve ailleurs, car ses rives sont bordées de hautes montagnes qui en rendraient le passage très-difficile à une armée serrée de près.

Les Français, maîtres des chemins qui de Zurich conduisent à la partie occidentale de la Suisse, auraient sans risque inquiété les communications des Impériaux, s'ils avaient tenté de pénétrer, par les petits cantons, vers la rive orientale du lac, ou de se jeter sur la basse Limmat, ou de franchir l'Aar, en vue de les tourner.

Zurich est situé à la pointe nord du lac de ce nom, à la sortie de la Limmat qui divise la ville en deux parties presqu'égales, reliées par deux beaux ponts en bois. L'ancien Zurich est bâti en déclivité, sur la rive droite; le petit Zurich, en terrain presque horizontal, sur la gauche. Tous les deux ont été fortifiés dès le commencement du dix-septième siècle, et l'ensemble de leurs ouvrages équivaut à 12 fronts bastionnés avec fossés, petites demi-lunes, chemin couvert, glacis et quelques autres pièces de peu d'importance. Toutes ces fortifications ont un tracé et un relief défectueux. Les cinq fronts de la ville basse rachètent en partie ces défauts par la faculté de tenir leurs fossés pleins d'eau au moyen d'un canal de dérivation de la Sihl, petite rivière qui longe le côté occidental de la ville et se jette dans la Limmat, après avoir serpenté dans la plaine appelée le

Sihlfeld. Les hauteurs qui entourent le vieux Zurich au nord-ouest le dominent entièrement et rendent, en quelque sorte, ses fortifications illusoires. C'est donc simplement une ville à l'abri d'un coup de main.

Sept routes partent de Zurich; ce sont : 1° la route de Rapperschwyl, qui suit la rive orientale du lac jusqu'à son extrémité; 2° celle de Constance par Wintherthur et Frauenfeld, ayant un embranchement au delà du Zurichberg et de la colline de Wipkingen sur Schaffhausen; 3° deux routes qui conduisent à Baden, l'une par la porte de Hong, suivant la Limmat au pied des hauteurs qui forment sa berge droite, l'autre sortant du petit Zurich, traversant le Sihlfeld et passant à Dietikon; 4° la route de Bremgarten qui traverse le Sihlfeld, et passe par Albisrieden; 5° la route de Zug qui traverse la Sihl à Leimbach; 6° enfin la route de Schwitz qui côtoie la rive occidentale du lac jusqu'à Richtenschwyl.

Le contre-fort projeté entre la Glatt et le lac de Zurich dont la Limmat dégorge, de même que celui qui sépare la rive occidentale du lac de cette rivière et la Reuss, sont mamelonnés, cultivés et plantés en grande partie de vignes et de bois.

Le premier de ces contre-forts se relève au nord-ouest derrière Zurich au Zurichberg, et se déprime ensuite entre cette colline et celle qui couronne le village de Wipkingen.

La zone de terrain comprise entre la rive occidentale du lac et la Sihl est un rideau peu élevé qui disparaît entièrement dans la plaine aux environs de Zurich.

Le contre-fort entre la Sihl et la Reuss parvenu à Leimbach, à 4 kilomètres de Zurich, se replie au nord-ouest dans la direction de Schlieren, laissant à son pied,

entre la Sihl et la Limmat, une belle plaine de 6 à 7 kilomètres de longueur sur 5 dans sa plus grande largeur. L'extrémité de ce contre-fort est appelé Albisrieden, et fait face à Zurich.

Du contre-fort, entre la Glatt et le Rhin, le lac et la Limmat, s'échappent de petits ruisseaux torrentueux qui n'offrent aucun obstacle. De la Limmat à la Glatt le terrain est généralement marécageux, surtout entre Regensdorf et Ottelfingen, où s'étend un marais impraticable. La Glatt, vers son embouchure, offre de bons passages sur un fond de gravier.

Telle est la topographie des environs de Zurich, théâtre des opérations dont nous allons rendre compte.

Après l'avoir sérieusement étudiée, Massena, convaincu que Zurich ne pourrait renfermer tous les établissements nécessaires à l'armée, songea dès le mois de janvier à établir entre la Glatt, le lac et la Limmat un vaste camp retranché dont Zurich formerait en quelque sorte le réduit.

La droite de ce camp s'appuyait au Holzliberg près du lac, et la gauche à la Limmat non loin de Hong, embrassant dans son enceinte les collines du Zurichberg et de Wipkingen. Les ouvrages consistaient principalement en deux forts et une grande redoute, fermés, reliés entre eux par une ligne d'abatis, des redans et des lunettes sur les arêtes des versants. Le fort élevé sur le Holslieberg était de petite capacité, et seulement armé de 5 pièces de canon. L'ensemble de celui qui occupait le sommet du Zurichberg équivalait à un octogone. C'était un quadrilatère dont un des grands côtés faisant face à la Glatt, contenait deux fronts en ligne droite; l'autre, faisant face à Zurich, en avait trois.

Chacun des deux petits côtés n'en présentait qu'un seul. La redoute de Hong pouvait contenir 3 pièces de canon; ces ouvrages étaient revêtus avec des poutres de 3 mètres à 3m 034 de longueur grossièrement équarries, placées presque verticalement, assemblées à leurs pieds par des semelles et tenues à la tête par un chapeau qui formait le cordon de l'escarpe. La contrescarpe était haute et la couvrait contre les vues de la campagne. Une batterie construite sur le Buchberg enfilait l'avenue de Rapperschwyl et le chemin de Riesbach. Une autre batterie, dont le front et la droite étaient couverts par des rochers à pic, maîtrisait les chemins de Fallanden et de Gruningen qui traversent le ravin profond et escarpé de Hirslanden. Le bois entre cette batterie et la ferme d'Attisberg était protégé par un abatis d'environ 1,400 mètres de longueur. De cette ferme jusqu'à celle qui est à mi-côte du Zurichberg, toutes les avenues avaient été interceptées au moyen d'un double rang d'abatis. Enfin les flèches et lunettes qui reliaient le Zurichberg au Hong avaient pour objet d'éclairer les chemins de Bassersdorf par Schwamendingen, de Klotten par Glattbruck et de Regensdorf par Affholtern.

Forcé par la nature du terrain de s'avancer à travers des marais, et dominé par les ouvrages du camp, l'Archiduc, une fois son plan d'attaque arrêté, ne pouvait ni masquer son projet, ni dévier par une marche de flanc, de la direction qu'il allait donner à ses colonnes d'attaque.

Cinq débouchés s'offraient à lui : il hésita longtemps avant de fixer son choix.

S'il côtoyait le lac de Zurich, en appuyant sa droite

à celui de Greiffen et à la Glatt, il avait une route courte et facile, mais il exposait ses communications avec le Rhin, et restreignait en cas d'échec sa ligne de retraite à celle du Vorarlberg. Attaquait-il de front le Zurichberg en débouchant par la Glatt, il couvrait bien sa ligne de retraite, mais il fallait s'aventurer à travers les marais et aborder la partie la plus forte de la position ennemie, entreprises qui offraient des obstacles majeurs. Se portait il par Klotten et Rumlang contre le Wipkingenberg, la route, plus longue que la précédente, était aussi mauvaise. Marchait-il entre la Glatt et le marais de Regensdorf, ou en suivant le cours de la Limmat poussait-il ses troupes contre l'extrême gauche de l'armée française, il ne pouvait plus gagner le Rhin, après un échec qu'en traversant les montagnes de Kaysersthul au delà desquelles il n'y avait pas de ponts sur le fleuve. Il est certain qu'avec un pont à Kaysersthul, il aurait pu manœuvrer avantageusement sur notre gauche, rendre inutiles les préparatifs de son adversaire, et par un succès décidé sur cette aile le contraindre à abandonner Zurich et à se retirer derrière l'Aar en le tournant par Baden. L'Archiduc était trop prudent pour donner quelque chose au hasard; s'exagérant la force de l'aile gauche des Républicains, et ne croyant pas qu'un succès marqué sur cette partie décidât Massena à la retraite, il préféra diriger ses efforts sur leur droite.

L'attaque principale fut donc décidée contre le Zurichberg. L'aile gauche et le centre de l'armée impériale furent disposés à cet effet; l'aile droite refusée dut assurer le flanc et la retraite, pendant que Jellachich, dont les avant-postes atteignaient déjà le lac, manœuvrerait en le côtoyant.

Ce plan une fois arrêté, l'Archiduc le suivit avec une persévérance et un ensemble remarquables. Mais, avant d'en venir à l'exécution, il fallait rejeter les Français dans leurs retranchements que l'aile droite, commandée par le général Soult, occupait seule encore. Les divisions Oudinot et Tharreau bordaient la rive gauche de la Glatt dont tous les ponts, sauf celui de Dübendorf, étaient en leur pouvoir : leurs avant-postes poussaient jusqu'à Fällenden, se prolongeant derrière Dübendorf sur la rive gauche de la Glatt.

Jellachich suivit littéralement l'instruction qui lui avait été donnée, et le 2 juin il s'avança en trois colonnes sur Zollikon et Wytikon, l'une par les bords du lac de Zurich, l'autre côtoyant ceux du lac de Greiffen par Ebmatingen, et la 3e en tournant ce lac, pour déboucher sur Fallanden par Schwerzenbach. La brigade Humbert occupait une étendue trop considérable pour opposer une longue résistance; elle se replia en combattant vers onze heures du soir, appuyant sa droite au lac de Zurich en arrière de Zollikon, et sa gauche à la tête des bois en arrière de Wytikon, se liant par Göhrins à la brigade du centre qui évacua Fällanden et conserva sa position en arrière de Dübendorf et de Vallisellen. De leur côté, les Autrichiens s'établirent sur la rivière, occupèrent le pont de Glattfelden qu'on avait négligé de détruire, et l'Archiduc prit position le soir, sur les hauteurs en avant de Klotten.

Massena, ne devinant pas encore quel serait le point d'attaque, concentra davantage ses troupes. Tharreau reçut l'ordre de se lier à Soult, en appuyant sa gauche au Rhin, sa droite à Steinmauer et tenant les points intermédiaires. Oudinot, à la gauche, dirigea la brigade

Gazan sur Zurich, pendant que celle de Roget se replia sur Baden par Dielsberg. L'adjudant général Walther avec la réserve, se tint à Adlikon ; Chabran s'établit derrière la Limmat, et forma un bataillon de grenadiers qu'il envoya à Zurich pour servir de réserve.

Quoique tous ces mouvements fussent le résultat d'un plan médité longtemps à l'avance, et qu'ils s'exécutassent avec l'aplomb et la fermeté propres au caractère résolu de Massena, ils ne laissaient pas que d'agiter les esprits, en faisant prévoir une crise dont le dénoûment incertain réveillait les haines passionnées des partis.

Nous avons dit que les milices suisses étaient travaillées par un mauvais esprit. Depuis les mouvements rétrogrades des Français vers Zurich, la désertion faisait parmi elles de grands ravages, malgré tous les efforts des généraux pour les maintenir sous les drapeaux. Le 1^er^ juin, un bataillon de Zurich attaché à la division Chabran déserta en entier. Dans celle de Soult, un bataillon de Lucerne abandonna son poste et se débanda. Pour empêcher le retour de pareilles défections, Soult conseilla au général en chef d'encadrer les miliciens dans les demi-brigades auxiliaires dont la fidélité ne chancelait pas encore ; cette mesure fut adoptée, mais malheureusement quand déjà les deux tiers des milices étaient perdues. Au reste le Directoire déjà trop affaibli ne pouvait plus les maintenir dans le devoir. Tremblant à Lucerne et d'ailleurs importuné par les tracasseries des conseils, il dissimulait à peine son découragement sous des semblants d'énergie et de fermeté : il consulta le général en chef sur l'opportunité d'un changement de résidence et sur l'influence qu'il pourrait produire.

Massena lui fit entendre qu'une telle mesure porterait le dernier coup à l'esprit public; mais malgré ses observations, à quelques jours de là, le 31 mai, le gouvernement alla s'installer à Berne, et dans le voyage, son escorte fut insultée par des paysans insurgés.

Cependant l'Archiduc, se doutant que Jellachich allait se heurter contre le gros des Français, lui expédia un de ses aides de camp pour l'engager à rester dans ses positions jusqu'à l'instant fixé pour l'attaque; mais déjà ce général était aux prises.

A trois heures du matin il avait en effet attaqué la brigade Humbert et, après quatre heures d'un combat sanglant, chassé la 25e de ligne de Wytikon, et la 1re légère de Zollikon et de Riesbach. En ce moment Massena, arrivant au galop avec son chef d'état-major, ordonna de reprendre ces villages. Les troupes, conduites par le général Soult et encouragées par la présence du général en chef, chassèrent à la baïonnette Jellachich sur tous les points. Le général autrichien revint à la charge sans plus de succès. Voyant ses efforts déjoués, il continua à attirer l'attention des Français sur sa droite par des manœuvres menaçantes, poussa impétueusement sa colonne de gauche sur les bords du lac et parvint, malgré les efforts de la 1re légère, dans le faubourg de Zurich à 5 heures du soir. Mais Massena poussa contre elle le bataillon de grenadiers de réserve de la division Chabran et l'obligea à reprendre ses premières positions en lui faisant 500 prisonniers, pendant que le 1er de chasseurs, soutenu par le 1er de dragons, culbutait les Impériaux en avant de Wytikon et de Zollikon. En ce moment, le chef d'état-major Che-

rin et l'adjudant-général de Billy arrivé de la veille, furent blessés, le premier mortellement.

Cette affaire nous coûta 500 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Tout annonçait pour le lendemain une bataille qui allait peut-être décider du sort de l'Helvétie. L'armée française, inférieure en nombre à celle de l'Archiduc, occupait une bonne position sans doute, mais dont les ouvrages n'avaient pas acquis le degré de perfection nécessaire pour la rendre inexpugnable. Si, depuis 5 mois qu'on travaillait au camp retranché de Zurich, 3,000 hommes y eussent été employés journellement comme dans le principe, il eût été terminé, mais la pénurie de fonds entraîna la désertion des travailleurs, et on ne put les remplacer par des réquisitions forcées comme en pays de conquête. L'approvisionnement des subsistances n'était point assuré et l'armement des ouvrages n'était pas encore achevé, bien qu'il existât dans l'arsenal de Zurich au delà du matériel nécessaire pour le compléter. Enfin les équipages de pont demandés coup sur coup depuis deux mois à Strasbourg, et sur lesquels on avait compté pour jeter des ponts sur la Limmat n'arrivaient pas encore.

Incertain donc sur l'issue de la bataille, le général en chef adressa à ses divisionnaires une instruction pour le cas où l'armée serait forcée d'opérer un mouvement rétrograde et d'évacuer Zurich.

En même temps Lecourbe reçut ordre de quitter la vallée d'Altorf et d'occuper le canton d'Unterwalden. Recommandation lui fut faite de couvrir par ses positions les cinq passages du Grimsel, dont l'un par Oberwald communique avec le haut Valais, et l'autre par le

Furca, avec la vallée d'Urseren ; le passage du Meyenthal qui descend à Wasen, et ceux du Surennen et de Salisberg conduisant à Altorf, durent aussi être rigoureusement surveillés.

La brigade Rheinvald évacuerait Schwitz, et s'établirait en avant d'Arth, en tenant le Rigi ; elle occuperait en outre Steinen, Sattel, Morgarten, Rothenthurm et la chaîne des hauteurs jusqu'à Schindellagi, en couvrant le passage qui mène à Einsiedeln.

La division Chabran devait quitter les bords du lac et prendre position sur la Sihl, la droite à Schindellagi, et la gauche à la hauteur d'Adlischwyl où se trouvait un pont sur cette rivière. Elle avait pour objet spécial de couvrir la route de Horgen à Zug et le passage du grand Albis.

La division Soult, après avoir évacué Zurich, appuierait sa droite à la hauteur d'Adlischwyl, sa gauche à Dietikon, et couvrirait la route de Bremgarten.

Il fut prescrit à la division Oudinot de passer la Limmat à Zurich et à Baden et d'appuyer sa droite à Dietikon et sa gauche au confluent de la Limmat.

Enfin, la division Tharreau, passant l'Aar sur ses ponts, irait prendre position derrière cette rivière, la droite au confluent de la Limmat et la gauche au Rhin.

En adressant ces instructions sous le sceau du secret à tous ses lieutenants, Masséna les prévint qu'il leur indiquerait le moment de les mettre à exécution ; mais, par ses ordres ostensibles et par ses discours, il laissa percer la résolution d'affronter toute attaque de l'ennemi dans une position qu'il feignait de croire inexpugnable. Aucun soldat dans l'armée, nul de nos partisans dans Zurich n'eurent de crainte sur l'issue de la

journée, tant il avait su inspirer de confiance par sa sérénité.

De son côté, l'Archiduc donnait à ses généraux ses ordres d'attaque. La gauche et une partie du centre devaient s'ébranler en 5 colonnes à la pointe du jour de la manière suivante :

Jellachich, avec 5 bataillons et 5 escadrons, devait marcher par la chaussée qui côtoie le lac de Zurich, chasser les Français de leurs retranchements dans cette partie et s'emparer des faubourgs.

Le général Bey, avec 4 bataillons et 3 escadrons, avait l'ordre de se porter de Wytikon sur Hirslanden, d'enlever ce village, de gagner les pentes qui s'inclinent vers Hottingen et Fluntern, et de s'avancer ensuite contre le Zurichberg.

Il fut prescrit au prince de Lorraine de marcher avec 4 bataillons et 4 escadrons de Dubendorf sur Fallanden et Pfaffhausen, de se mettre alors en communication avec Bey, et de gravir de concert avec lui le flanc du Zurichberg.

Il fut enjoint à la 4e colonne de 7 bataillons et 12 escadrons commandée par le lieutenant-général Hotze, de passer la Glatt entre Wallisellen et Schwamendingen, d'enlever ce dernier village et d'attaquer ensuite le Zurichberg par la droite.

Enfin la 5e colonne, forte de 10 bataillons et 20 escadrons sous les ordres du prince de Reuss, avait l'instruction de marcher par Glattbruck sur Seebach, d'emporter ce village, le bois qui le couvre en avant ainsi qu'Orlikon, et de se mettre en communication avec la colonne précédente.

8 bataillons et 16 escadrons, formant réserve, re-

çurent l'ordre de remplacer le prince de Reuss à Opfikon.

Le général Nauendorf, avec 15 bataillons et 9 escadrons, eut la tâche de surveiller Tharreau sur la basse Glatt depuis Glattfelden. On a remarqué que cette réserve aurait eu une destination plus utile si elle eût renforcé l'attaque du centre sur les hauteurs d'Adlikon; mais l'Archiduc, connaissant l'opiniâtreté de son adversaire, jugea ne pouvoir tenir trop de monde en réserve pour obvier aux échecs inopinés de la journée.

L'aile droite de l'armée française, formée en potence, s'appuyait par sa brigade de droite, commandée par le général Humbert, au lac près de Riesbach, et se prolongeait jusqu'au delà du Zurichberg; la brigade de gauche, aux ordres de l'adjudant-général Verlé, tenait Schwamendingen et les hauteurs en arrière; la brigade du centre, commandée par le général Brunet, était chargée de défendre les retranchements en avant de Wytikon qu'elle couvrait en occupant la position de Wilbach.

La gauche et le centre avaient conservé les positions que nous avons détaillées, seulement la brigade Gazan était rentrée dans Zurich pour défendre la ville, et 3 bataillons de grenadiers pris dans les divisions Soult, Oudinot et Chabran, s'y tenaient en réserve.

Le 4 juin, au point du jour, les Impériaux s'ébranlèrent dans l'ordre qui leur avait été assigné. Jellachich chassa nos troupes de leurs retranchements, les rejeta dans la ville, et se logea dans les faubourgs. Mais la brigade Gazan s'engagea avec ses troupes, et après un combat opiniâtre les repoussa avec perte sur les hauteurs de Riesbach dont elle ne put cependant les déposter, neutralisant ainsi cette colonne pour le reste de la journée.

La 2e colonne chassa les avant-postes français de Hirslanden et chercha à déboucher, par Hottingen et Fluntern, sur le flanc de la brigade Brunet; mais ce général, reprenant l'offensive, força Bey à se retirer hors de portée de son artillerie.

Le prince de Lorraine ne fut guère plus heureux : 2 bataillons de sa colonne se jetèrent sur la gauche du général Brunet, pendant que les autres avec sa cavalerie s'avancèrent par Gohrins et Gokhausen sur la ferme de Topelhof. Les troupes de Brunet, déjà fatiguées par la première attaque, ne purent résister à celle-ci; un bataillon de la 14e légère et une demi-batterie d'artillerie légère se retirèrent sur la brigade Verlé, et Brunet toujours de plus en plus pressé se replia avec le reste de ses troupes dans le bois de Wytikon où il put enfin braver tout l'effort de l'ennemi.

Le prince de Lorraine, voyant alors sa 2e colonne écrasée par le feu de nos retranchements, en retira les débris vers deux heures, et ne prit plus part au combat.

La 4e colonne ayant trouvé le pont situé entre Vallisellen et Schwamendingen brûlé, et ne pouvant le rétablir sous le feu meurtrier d'une batterie française, Hotze laissa 2 bataillons en observation sur ce point, alla passer la Glatt à Dubendorf à la suite de la 3e colonne, chassa Brunet de Stettbach, laissa une partie de sa cavalerie en bataille sur la chaussée qui de Dübendorf mène à Schwamendingen, et se jeta avec son infanterie sur ce village. Pendant ce temps, les 2 bataillons laissés en observation traversaient la Glatt, malgré la mitraille et attaquaient Schwamendingen de leur côté. L'adjudant-général Verlé qui n'avait sur ce point que la 1re de ligne, 2 escadrons du 13e de dragons et

4 pièces de position, conserva tout son sang-froid. Pressé des deux côtés, il se battit bravement pendant une heure, tant à Schwamendingen que sur les hauteurs en arrière, et opéra sa retraite en bon ordre dans le camp retranché du centre et derrière les abatis. Hotze le poursuivit d'abord vivement, mais ne tarda pas à être arrêté par le feu des Républicains.

Le prince de Reuss enleva Seebach aux troupes de la division Oudinot, repoussa d'Orlikon la demi-brigade qui le défendait, et détacha vers midi le général Rosenberg pour se lier au corps de Hotze.

Sur ces entrefaites, Oudinot, s'étant mis à la tête du gros de sa division placée au bas de la montagne de Hong, fit une charge vigoureuse contre les forces impériales dans le but de couper le détachement de Rosenberg. Ce mouvement, s'il avait réussi, aurait eu un beau résultat, car si ce général était parvenu à Glattbruck, les communications des Autrichiens eussent été interceptées; mais Rosenberg, ayant reçu des secours de Hotze, repoussa cette charge après un combat sanglant dans lequel Oudinot fut grièvement blessé.

Vers deux heures le prince Charles resté à Opfikon avec la réserve, voyant que Hotze n'avançait ni par Schvamendingen, ni par la ferme d'Attisberg, fit jeter deux ponts de chevalets sur la Glatt près de Wallisellen, et ordonna au comte Wallis d'attaquer de nouveau le Zurichberg. Ce général, laissant un bataillon à la garde des ponts, s'avança, précédé d'une nuée de tirailleurs, par un ravin escarpé où ses troupes furent obligées de marcher par files. 2 compagnies atteignirent enfin un petit plateau où elles purent se déployer. Lancées contre l'abatis, elles furent d'abord repous-

sées; mais pressées encore plus que soutenues par les suivantes, elles se virent obligées de se reporter en avant et d'y pénétrer.

Massena, témoin du danger que couraient sur ce point les troupes de Verlé, ordonne à l'artillerie des ouvrages qui ont vue sur le point attaqué de redoubler son feu, tandis que lui-même, à la tête d'une réserve de grenadiers, marche à la rencontre des Impériaux, et les salue d'une grêle de balles si meurtrière qu'ils se retirèrent dans le désordre le plus affreux, laissant les environs de la ferme jonchés de morts et de blessés, parmi lesquels les généraux Hotze, Wallis et Hiller furent grièvement atteints.

Les Impériaux conservèrent la lisière du bois qui fait face à la ferme de Zurichberg, poussèrent leurs postes sur la longueur de l'abatis et y établirent la majeure partie de la colonne qui avait pris position en avant d'un ebriqueterie, au-dessous de Schwamendingen.

La perte des Impériaux fut naturellement plus forte dans cette affaire que celle des Français, abrités par leurs retranchements. Outre 1,200 prisonniers qu'ils laissèrent entre nos mains, ils eurent au moins 2,000 hommes tués ou blessés; de notre côté 500 hommes restèrent sur le champ de bataille, et 6 à 700 furent blessés.

Cependant, à l'acharnement de l'ennemi, Massena pouvait juger de l'importance que l'Archiduc attachait à la position de Zurich. L'attitude des Impériaux après le combat n'indiquait pas que cet échec les eût découragés. Une nouvelle attaque était donc imminente. On a vu que le général en chef, par ses dispositions de l'avant-veille, n'était pas dans l'intention de courir

le risque d'être forcé dans la position de Zurich. « Je » m'attends, écrivait-il au Directoire, à être encore » attaqué demain. L'armée est exténuée de fatigue, » l'ennemi la trouvera néanmoins disposée à faire la » même résistance. Si la supériorité des forces de l'Ar- » chiduc m'obligeait, pour ne pas la compromettre, à » faire un mouvement rétrograde, je prendrais posi- » tion sur la chaîne des montagnes de l'Albis, appuyant » ma gauche au Rhin et ma droite au lac de Zug. J'ai » reconnu que la ligne de la Limmat n'est pas tenable. »

Cependant l'attaque livrée au Zurichberg n'ayant été repoussée qu'après une lutte opiniâtre et sanglante, les partisans de l'Archiduc grossirent le danger que couraient les habitants de Zurich, en répandant le bruit que l'enlèvement du fort les exposerait à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut, comme si la perte d'un fort extérieur devait entraîner la chute immédiate d'une place située à 2 kilomètres en arrière, bien gardée et à l'abri d'un coup de main. Ces bruits perfides répandirent bientôt l'alarme dans la ville. Le sous-préfet et la municipalité supplièrent Massena, dans une adresse, d'entrer en pourparler avec l'Archiduc afin de conjurer la ruine de leur cité.

Le général en chef accueillit avec bonté les députés porteurs de cette adresse, et sans leur laisser pénétrer ses projets, il les congédia en les rassurant sur l'issue des événements et en les engageant à faire tous leurs efforts pour maintenir le calme dans la ville.

Néanmoins Massena avait pris son parti le 4 au soir. Il donna ordre d'évacuer les magasins, les hôpitaux et les dépôts qui encombraient la ville, de manière à la débarrasser de tout ce qui pourrait entraver le libre

passage des troupes au moment de leur mouvement rétrograde.

De son côté, l'Archiduc accorda un jour de repos à l'armée autrichienne épuisée par les efforts de la veille, et combina une nouvelle attaque.

L'aile droite, aux ordres de Nauëndorf qui observait la basse Glatt, reçut ordre d'aller prendre position sur les hauteurs de Wallisellen, d'Opfikon, de Rumlang, en conservant les ponts de la Glatt qui se trouvaient derrière elle, jusqu'à ce qu'ils fussent gardés par 4 bataillons tirés de la rive droite du Rhin. 2 colonnes d'attaque de 8,000 hommes chacune durent assaillir avant le jour le Zurichberg et le Wipkingenberg par les versants respectés la veille, et dont l'accès paraissait moins difficile que par les pentes qui font face à la Glatt. Une réserve de 2 bataillons, 2 batteries et 16 escadrons, fut placée derrière les collines qui règnent entre Schwamendingen et Orlikon, et eut ordre de se tenir prête à voler au secours des colonnes d'attaque.

Ce plan ne changeait rien à la position respective des deux armées et semblait assurer toutes les chances favorables aux Autrichiens. En effet il mettait, en cas de succès, les Français dans l'impossibilité de recueillir les fruits de leur victoire par une poursuite de plusieurs marches, et ménageait au contraire à l'Archiduc en cas d'échec, la faculté de renouveler ses tentatives, soit avec sa gauche renforcée en couvrant sa ligne de retraite sur la Glatt, soit avec sa droite en attaquant Wipkingen et refusant sa gauche.

Mais au moment où les troupes impériales se rendaient à leur place de bataille, Massena donnait l'ordre définitif d'évacuer Zurich. Dans la nuit du 5 au 6,

la division Soult abandonna le camp retranché, après avoir encloué l'artillerie helvétique des batteries et rentra dans Zurich d'où elle défila vers trois heures de l'après-midi par les ponts de Zurich, de Fahr ou de Wetingen, sans être inquiétée. Il alla s'établir en arrière d'Albisrieden, tenant par ses avant-postes Saint-Jacob à la porte de Zurich, Wiedikon et Altstetten. Sa réserve de grenadiers prit position à Birmensdorf, afin de garder les débouchés des gorges de la Limmat et de la Sihl.

L'adjudant général Walter, commandant par intérim la division Oudinot, se retira partie par Buchs et Wurenlos à Kloster-Weltingen, où il passa la Limmat, partie par Régensdorf et Klosterfahr. Tharreau prit la route de Baden et passa l'Aar sur le pont de Stilli ; ces deux divisions s'établirent à Brugg, suivant les instructions du général en chef.

Par un malentendu la division Chabran ne commença son mouvement que dans la nuit du 6 au 7, sans cependant être inquiétée. Toutefois la 36e, à la droite, garda Schindellagi, Menzingen ; la 44e, fort affaiblie par les derniers combats, se tint à Sillbruck. Le chef de brigade Laval prit le commandement de cette brigade ; celle de gauche, une partie de la cavalerie, et le peu de Suisses qui restaient se tinrent entre Silbruck et Baar. La garde de l'Albis fut confiée au chef de brigade Vandermasen qui y prit position avec la 53e, 2 pièces d'artillerie, un escadron et un faible détachement helvétique. Chabran se tint à Zug.

De son côté, l'aile droite exécuta sa retraite le 7 en bon ordre. Lecourbe, rendu le 9 à Lucerne, appuya sa droite à Bruneg, s'étendant par Sarnen, Stanz, Engel-

berg, Stanztadt. La brigade Rheinvald, dont le général Boivin venait de prendre le commandement, après avoir évacué Schwitz s'établit dans les positions qui lui avaient été assignées et se lia à la division Chabran par Schindellagi.

Au commencement de la seconde quinzaine de juin l'armée française fut définitivement établie dans les positions suivantes, où elle resta, à quelques rectifications près, jusqu'à la deuxième quinzaine d'août.

La division Lecourbe (voy. *Pièces justificatives*, n° XIII), forte de 13 bataillons et d'un escadron, formant 11,129 hommes d'infanterie et 150 chevaux, avait sa droite à Engelberg dans la vallée de l'Aar et sa gauche à Saint-Jost, en avant d'Egeri. Lecourbe, qui se tenait à Lucerne avec environ 2 bataillons et sa cavalerie, avait en outre le commandement supérieur de la division Chabran.

Celle-ci, de 10 bataillons, 3 compagnies et 4 escadrons (8,878 hommes et 482 chevaux), appuyait sa droite à Unter-Egeri, sa gauche à l'Albis, et gardait le pont de Schindellagi.

La division Soult avec 8 bataillons et 8 escadrons, formant un total de 6,225 hommes de pied et 761 chevaux, s'étendait entre Utikon et Urdorf.

La division Lorge, ci-devant Oudinot, comptant 11 bataillons, 8 escadrons (7,960 fantassins et 1,080 chevaux), avait sa droite à Dietikon et sa gauche à Killwangen.

La division Ney, ci-devant Tharreau, présentant dans ses 11 bataillons et dans ses 8 escadrons, 8,000 baïonnettes et 1,046 sabres, appuyait sa droite à Baden et sa gauche à Bozstein sur la rive gauche de l'Aar.

La division Goullus, ci-devant Ney, forte de 5 bataillons, 11 escadrons (4,354 hommes d'infanterie, 1,399 de cavalerie), occupait le Frickthal, et observait les bords du Rhin jusqu'au confluent de l'Aar. La division Souham, 14 bataillons et 15 escadrons (environ 8,000 baïonnettes et 2,059 sabres), appuyait sa droite à Rheinfelden et sa gauche à Huningue. Elle occupait cette dernière place et le camp retranché de Bâle. Le général Ferino avait le commandement de ces deux dernières divisions.

Une réserve d'infanterie, sous les ordres du général Humbert, cantonnait à Mellingen, Sulz, Vilmergen, Angliken et Sarmenstorf; elle s'élevait à 4,000 baïonnettes et 527 sabres.

La réserve de cavalerie, commandée par le général Klein, stationnait à Genève, Soleure, Iverdun et Morat.

Le général Montchoisy, avec environ 3,000 hommes et 170 chevaux, formait la division de l'intérieur et gardait Soleure, Lausanne, Lenzburg, Berne et Aarburg. Il défendait, en outre, les têtes de pont de Suss et de Sulz.

La division du Valais était commandée primitivement par le général Xaintrailles. Accusé d'exaction, il fut envoyé devant un conseil de guerre et remplacé par le général Turreau. Cette division était forte de 7,048 baïonnettes et 513 sabres; elle avait ses principaux postes à Bryg, Sustenau, au Simplon et au Saint-Bernard.

On voit que, par cette distribution de ses forces, Massena avait réuni 4 divisions sur la basse Limmat, vers laquelle les vues de son adversaire étaient tournées, et qu'il pouvait faire concourir à la défense de l'Aar, gar-

dée par la division Ney, non-seulement la réserve de ce général, mais encore la division Goullus.

L'éloignement de la division Turreau, précédemment Xaintrailles, était nécessité par la fermentation du Valais et n'offrait d'ailleurs aucun danger, puisque maîtresse de l'hospice du Saint-Bernard qu'elle avait retranché, elle était en mesure de s'opposer à toutes les entreprises que l'ennemi pourrait tenter sur elle par le val d'Entremonts.

A peine notre arrière-garde était-elle sortie de Zurich que les Autrichiens y entrèrent et prirent 150 pièces de canon appartenant au gouvernement suisse. L'Archiduc poussa une avant-garde de 3 bataillons et 14 escadrons au delà de la ville, mit des postes en avant de la rive droite de la Limmat et de celle de l'Aar, et établit ses troupes dans le camp même des Français, sans autre différence que de mettre sa droite où ils avaient leur gauche et de faire face à la Limmat et au lac que ceux-ci avaient à dos; son quartier-général fut transféré à Klotten.

L'évacuation de Zurich, comme tous les événements inattendus, surprit quelques généraux qui firent partager leur mécontentement et leur défiance à un certain nombre de corps. Les détracteurs de Massena s'emparèrent de cette divergence d'opinions pour signaler la retraite comme une faute; des écrivains irréfléchis la lui ont reprochée avec amertume. Il suffit cependant de se rendre compte de l'état des choses pour faire justice de ces reproches.

Quel autre genre de guerre pouvait-il faire à cette époque qu'une guerre purement défensive? La prudence lui imposait la loi d'éviter les situations ex-

trêmes jusqu'à ce que les renforts annoncés l'eussent mis à même de changer de rôle. L'état imparfait où se trouvait encore le camp retranché et qui s'explique par le manque de fonds et les ménagements dus au gouvernement helvétique, ne lui permettaient plus d'attendre sans danger un nouvel assaut de l'Archiduc. Si le système d'ouvrages qui devait fermer le camp entre le Zurichberg et la Limmat eût été achevé, Massena aurait abandonné le reste de la ligne entre l'Aar et le Rhin. Dès lors il eût pu disposer, pour la défense de cette trouée, de la division Tharreau et d'une partie de la division Oudinot disséminées à cause de l'incertitude du point où le prince Charles porterait ses coups. Dans la situation actuelle, Zurich devait donc tout au plus être considéré comme une tête de pont excellente pour favoriser un retour offensif, mais qui ne valait pas la peine d'exposer le salut de l'armée, puisque la ligne de l'Albis présentait les mêmes avantages que celle de la Glatt sans aucun des inconvénients de celle-ci.

Un écrivain célèbre qui a combattu avant nous les critiques dirigées contre Massena à ce sujet, lui reproche toutefois de n'avoir pas cherché, en coupant les ponts, à se maintenir dans le petit Zurich, prétendant qu'il aurait ainsi fermé à l'Archiduc le débouché du centre de la ligne de l'Albis et sauvé l'arsenal situé dans cette partie de la ville. Ce reproche n'est pas fondé. D'abord Massena eût exposé Zurich à une destruction certaine. La population de cette cité avait donné trop de gages de dévouement à l'armée pour ne pas mériter des ménagements. Est-il bien sûr, au reste, qu'en sacrifiant les ponts on eût arrêté longtemps l'ennemi? N'était-il pas plus sage d'établir immédiatement l'armée dans ses nou-

velles positions? Car, si l'Archiduc parvenait à chasser les Français de la partie basse de la ville, l'effet moral de la retraite n'était-il pas changé? Ce n'aurait plus été alors une armée maîtresse de ses mouvements qui abandonne une première position pour en prendre une meilleure, mais bien une armée cédant à l'ascendant d'un ennemi victorieux.

Massena, au surplus, n'avait jamais attaché à la conservation de Zurich l'importance qu'on lui a supposée, et ce qui prouve, en définitive, qu'en quittant cette ville il agit avec maturité et réflexion, ce sont les termes de son rapport au gouvernement : « Je viens de » prendre, dit-il, la position de l'Albis. Je vous ai an» noncé par ma dernière lettre que je ferais ce mouve» ment si je croyais ne pouvoir tenir plus longtemps la » ligne de la Glatt sans compromettre l'armée.

» J'étais instruit que des renforts considérables étaient » arrivés et arrivaient journellement à l'armée du prince » Charles. Je n'ai pas cru devoir lui livrer bataille ni » attendre qu'il me la livrât de nouveau, parce que » dans l'une et l'autre hypothèse, en supposant que l'a» vantage restât de mon côté, je ne pouvais espérer de » lui faire perdre du terrain, et qu'au contraire, si je » venais à être forcé sur un des points de ma ligne que » l'ennemi connaissait parfaitement l'ayant déjà atta» quée trois fois, ma retraite serait devenue très-difficile, » et j'eusse été exposé à perdre une grande partie de » mes bagages.

» J'ai cependant laissé un jour d'intervalle entre celui » de la bataille gagnée et celui de mon évacuation pour » convaincre l'ennemi que j'étais encore disposé à le re» cevoir. Mon mouvement a commencé à la pointe du

» jour et s'est continué jusqu'à 4 heures du soir, sous » ses yeux, sans qu'il ait osé m'inquiéter.

» Je vais m'occuper de réorganiser les corps d'infan- » terie qui sont très-faibles et manquent d'officiers. J'es- » père ensuite, quand les renforts que vous m'avez » annoncés seront arrivés, reprendre une offensive très- » active ; jusque-là je continuerai à défendre l'Helvétie » pied à pied. »

De tous les jugements portés sur cette opération, celui de son illustre adversaire, sans contredit, doit avoir le plus de poids. Il lui rend pleinement justice et convient qu'il a pris le plus sage parti. Les événements qui suivirent la retraite l'attestèrent du reste pleinement.

L'évacuation de Zurich jeta l'alarme parmi nos partisans, habitués à voir en cette ville le boulevard de la Suisse, et le général en chef, outre ses propres embarras, eut encore à ranimer la confiance de ceux qui tremblaient pour leurs foyers à la veille d'être envahis et livrés à toutes les horreurs des réactions.

La retraite de l'armée française devint le signal de la désertion de toutes les légions de milices suisses, dont il ne resta qu'un bataillon de 6 à 700 Zurichois commandé par l'ex-préfet Tobler. Quant aux 6 demi-brigades auxiliaires, la désertion les affaiblit tellement que Massena crut devoir proposer au gouvernement français de les réduire à 3.

Heureusement que l'armée n'en reçut pas de contre-coup, car elle n'avait vu dans ces demi-brigades comme dans les milices que des auxiliaires douteux.

Ce n'était pourtant pas la peur qui dispersait cette jeunesse, elle avait donné des preuves de haute valeur en plusieurs rencontres, mais bien plutôt une réaction

de l'esprit cantonal contre le système unitaire. Les Helvétiens, imbus d'idées fédéralistes, ne s'élevaient point jusqu'à la conception de l'unité de la patrie. Chacun d'eux voulait bien défendre ses foyers, mais il les voyait dans son canton et non dans l'Helvétie tout entière.

Le Directoire helvétique avait cherché vainement à combattre ces dispositions malheureuses, son autorité était trop peu respectée pour qu'il pût réussir. Il avait surtout commis une grande faute en formant les bataillons par cantons au lieu de les composer d'hommes pris indistinctement dans toute la République, et lorsqu'il reconnut cette erreur, il était trop tard pour la réparer.

Le commissaire Vonderflue, pour obvier à cette défection générale, proposa à Massena et fit adopter par le Directoire helvétique la création à Soleure ou à Berne, en remplacement des milices, de 2 demi-brigades de volontaires, d'un bataillon de canonniers et d'une compagnie de guides dans lesquels on incorporerait les officiers et sous-officiers ayant servi à l'étranger. Cette mesure ne put recevoir son exécution : toutes les têtes étaient bouleversées, et le gouvernement avait lui-même donné l'exemple du sauve-qui-peut par sa retraite à Berne.

Ses terreurs augmentèrent encore dans sa nouvelle résidence. Les conseils accueillaient tous les bruits que la malveillance faisait circuler sur les embarras et les intentions de Massena. Des membres influents se demandaient dans les comités s'il n'était pas temps enfin de mettre un terme à ces cruels sacrifices et de songer au salut de la patrie, en dehors de toute intervention.

Au milieu de ces perplexités, le Directoire helvétique exposa à Massena la situation critique de la République.

L'occupation de 8 cantons par les Autrichiens avait réveillé les espérances des ennemis du nouveau régime et affaibli l'énergie de ses partisans. Il devenait urgent que le gouvernement, par une proclamation, rappelât autour de l'autel de la patrie tous les Helvétiens, en les éclairant sur leurs véritables intérêts et en leur donnant l'assurance positive que la France était formellement résolue à ne pas permettre que le sol helvétique fût arraché à la liberté, mais il ne pouvait s'engager à donner cette assurance sans connaître les projets militaires et les moyens de défense du général en chef.

On peut juger de l'étonnement de Massena à une pareille demande. Toutefois, il dissimula sa surprise et assura le gouvernement qu'il lui indiquerait plus tard les mesures à prendre dans ces graves circonstances.

Le Directoire helvétique ne s'était pas borné à interroger le général en chef; le même jour il avait, par un courrier extraordinaire, confié ses appréhensions au gouvernement français. En supposant que la France ne voulût point abandonner l'Helvétie, l'armée pourrait-elle s'y maintenir? Jusqu'alors aucun sacrifice n'avait coûté aux Helvétiens pour assurer les subsistances de leurs défenseurs, mais maintenant ceux-ci ne devaient plus compter sur leurs secours, puisque la majeure partie du sol national était au pouvoir de l'ennemi et le reste tout à fait ruiné. Comment vivraient-ils si la France ne faisait pas plus d'efforts que par le passé?

Pendant que le Directoire helvétique attendait avec anxiété la réponse du gouvernement français, Massena l'entretenait de ses propres inquiétudes. Mettant en regard la situation intérieure avec la situation militaire de la France, dont les frontières du Jura et des Alpes

étaient de plus en plus menacées par la perte de Zurich et du fort de Suze, il demanda des instructions très-précises, étant sans nouvelles depuis 8 jours. Si la colonne de Turreau ne suffisait plus pour arrêter le débouché de l'ennemi dans le Valais, serait-il prudent de la renforcer aux dépens de l'armée réunie derrière l'Albis? Tout ce qu'il avait pu faire se réduisait à l'envoi d'une demi-brigade du Leman dans le Mont-Blanc.

Après avoir placé sous les yeux du Directoire un tableau exact de la situation de l'armée du Danube, que les efforts de la malveillance cherchaient à décourager en détruisant sa confiance dans ses chefs et en l'excitant à la désertion, Massena ajoutait qu'instruit de source certaine que l'ennemi rassemblait sur son front des forces considérables, il s'attendait à être attaqué à chaque instant; qu'il opposerait tous les jours la même résistance, mais lui serait-il possible de repousser victorieusement l'effort de 40,000 Russes qui venaient rejoindre l'armée de l'Archiduc? Dans cet état de choses, il attendait du Directoire exécutif des ordres positifs sur le parti à prendre. Sans doute Massena défendrait l'Helvétie avec opiniâtreté, mais cette défense, honorable pour l'armée, ne compromettrait-elle pas la République en décimant ses intrépides soldats sans sauver la Suisse?

Avant que cette dépêche lui fût parvenue, le Directoire français, ignorant encore l'évacuation de Zurich, donnait au gouvernement helvétique l'assurance la plus formelle qu'il continuerait à défendre l'Helvétie.

« Croyez, disait-il, citoyens directeurs, que le gou-» vernement français déploiera toutes les forces de la » nation pour s'opposer aux progrès de l'ennemi dans » l'Helvétie; les intérêts des deux Républiques ne sont-

» ils pas les mêmes? Leur sort n'est-il pas étroitement » lié? Non, jamais la République française ne se sépa- » rera de la République helvétique, et les efforts com- » muns des deux peuples triompheront de tous leurs en- » nemis, quels qu'ils puissent être. »

Puis, portant à 81,000 hommes les forces de Massena (assertion peu exacte), il ajoutait : « Quelle confiance ne » doit donc pas inspirer le courage des troupes et l'ex- » périence du général, surtout quand leurs efforts se- » ront secondés par ceux des braves Helvétiens armés » pour la cause commune! » Quant aux appréhensions qui avaient été manifestées touchant les subsistances, toujours prodigue de promesses, le Directoire avait pris des mesures telles, disait-il, que toute crainte devait cesser à cet égard. Mais ces promesses ne reçurent pas plus d'exécution que les précédentes.

La dépêche se terminait par cette phrase beaucoup plus positive en répondant à la crainte très-fondée qu'avait eue le Directoire suisse que la France ne fît une paix séparée, et sacrifiât les républiques de sa création : « Point de paix possible sans le maintien inté- » gral des Républiques alliées et particulièrement de la » République helvétique; voilà les sentiments du Direc- » toire, ils sont invariables, et s'accordent parfaitement » avec tout ce qui existe de Républicains en France. »

Il donna le 7 juin au général en chef communication de cette dépêche en lui adressant les témoignages de sa satisfaction. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XIV.) « Continuez, lui disait-il, à remplir l'espoir de la na- » tion et à acquérir tous les jours de nouveaux droits à » la reconnaissance des deux Républiques que vous dé- » fendez si bien. »

Convaincu que l'intention du gouvernement français était de soutenir l'Helvétie, Massena se sentit plus à l'aise. Il ne s'occupa plus dès lors qu'à remédier autant que possible aux maux du présent en préparant l'avenir. Il fallait, avant tout, établir la bonne harmonie entre le Directoire helvétique et l'armée, calmer ses craintes exagérées et remonter son moral. Il lui traça, dans une instruction détaillée, toutes les mesures politiques, administratives et militaires à prendre dans l'intérêt du pays et des troupes. Mais en remplissant ce devoir, le général en chef ne se dissimulait pas que le pouvoir auquel il s'adressait n'était pas à la hauteur des événements et qu'il manquait de cette vigueur nécessaire dans les grandes crises. Une lettre confidentielle de Laharpe ne lui avait laissé aucun doute à cet égard.

« La désorganisation des troupes helvétiques, disait » ce directeur, a été préparée par ceux qui veulent ca- » pituler avec l'Autriche par l'entremise de l'ex-avoyer » Steiger et des Suisses émigrés, dont les correspondants » sont au sein des conseils. Depuis deux mois, cette » faction travaille le gouvernement. Elle a neutralisé » toutes les mesures énergiques pour ne pas se brouiller » avec les Autrichiens : c'est elle qui a conduit le Direc- » toire à Berne pour détourner tous les soupçons.

» Plusieurs hommes connus par des antécédents ho- » norables s'étaient déjà laissé intimider ou gagner par » l'assurance de l'oubli du passé. Des personnes in- » fluentes, qui jusqu'alors n'avaient vu la coalition qu'a- » vec horreur, paraissent, sous l'influence des échecs de » la République française, qu'ils regardent comme à » demi perdue, disposées à s'en rapprocher.

» Divers avis annoncent que l'intention de l'Archiduc

» est, s'il réussit, à faire quitter aux Français la posi-» tion de l'Albis, de pousser un parti de cavalerie jus-» qu'aux portes de Berne pour donner le signal d'une » réaction qui renversera le Directoire et mettra le pou-» voir entre les mains des amis de l'Autriche. »

En effet, à peine l'Archiduc avait-il pris possession de Zurich, qu'il installa une régence composée des principaux émigrés suisses qui avaient suivi son quartier-général, et adressa aux Helvétiens une proclamation propre à entraîner dans son parti les esprits flottants.

« Les armées impériales, disait-il, avaient déjà rendu à la liberté et à l'indépendance la plus grande partie du territoire suisse, et la victoire avait constamment suivi leurs pas. Vainement sa proclamation du 30 mars manifestait les sentiments d'estime et d'amitié dont il était animé envers la nation helvétique, il n'avait pas été entendu. En ce moment, il se devait à lui-même de déclarer hautement que dès ce jour il rendait le Directoire et les autorités constituées responsables, sur leurs fortunes et leurs têtes, de tous les malheurs généraux et particuliers qui pourraient arriver aux détenus politiques et aux individus qui, par leur opposition au régime révolutionnaire, hâteraient leur délivrance. Il ajoutait que la peine de mort frapperait de même quiconque exercerait des vengeances personnelles, quels que pussent être les crimes des individus contre lesquels elles seraient dirigées, la loi seule devant frapper les coupables et le pardon être offert au repentir. »

Cette proclamation produisit l'effet que le prince en attendait ; elle subjugua les faibles en leur faisant espérer l'oubli de leur résistance. Dans les conseils, une forte majorité intrigua sourdement et poussa le Direc-

toire à ne pas se brouiller irrémissiblement avec l'Archiduc en répondant par des mesures vigoureuses à ses menaces. Ces intrigues eurent un tel succès, que le gouvernement se laissa entraîner à mettre en liberté les otages qu'il avait pris au moment de son départ de Lucerne.

Les hommes dont l'Archiduc avait composé la régence, aigris par un long séjour à l'étranger, apportaient dans leurs fonctions une grande ferveur de haine qui tournait au profit des Impériaux.

Ils commencèrent par appeler aux armes toute la partie de l'Helvétie délivrée, et leur cri fut entendu surtout dans les petits cantons. Les montagnards de Glaris et d'Appenzell se présentèrent en foule, mais ils s'aperçurent bientôt que leurs prétendus libérateurs devenaient des maîtres plus durs que les premiers. Les Impériaux acceptèrent leurs services sans vouloir solder les dépenses de leur organisation militaire. Le conseil aulique crut faire beaucoup en les recommandant au roi d'Angleterre, qui les prit à sa solde pour cinq ans, en forma trois régiments sur le pied autrichien et leur donna l'uniforme et la cocarde anglaise.

Ainsi dénationalisés, beaucoup se retirèrent, et l'on put à peine compléter les régiments de Bachman, de Salis et de Rovéréa. Massena commençait à se préoccuper du moral de son armée qui, comme nous l'avons dit, était travaillée par des intrigues de toute sorte. Depuis que les Impériaux avaient passé le Rhin, chaque soir nos avant-postes étaient inondés de proclamations et de pamphlets manuscrits ou imprimés qui invitaient nos soldats à la désertion.

Ces tentatives d'embauchage devenant plus vives et

plus réitérées, le général en chef recommanda à ses lieutenants de porter toute leur vigilance et toute leur attention sur ces infâmes machinations, leur ordonnant en outre de faire sévèrement rechercher d'où elles pouvaient émaner.

Il ne tarda pas à recevoir différents rapports des généraux divisionnaires qui tous s'accordaient à les imputer aux émigrés qui remplissaient le quartier général de l'Archiduc. Toutefois celui de Férino était plus précis et plus positif. (Voy. *Pièces justificatives, n°* XV.) Il présentait Carnot et Willot comme les plus chauds instigateurs de ces odieuses menées, et affirmait l'exactitude de ses renseignements. Massena se refusait à croire que Carnot s'abaissât à ces honteuses intrigues, cependant comme il ne pouvait laisser passer inaperçu un renseignement de cette importance, il envoya au ministre de la guerre le rapport de Férino.

Il crut enfin lui-même devoir prémunir ses troupes contre de telles tentatives qui finissent toujours par amener quelques désordres, et leur adressa l'ordre du jour suivant qui produisit sur leur esprit une excellente impression et les raffermit dans la ligne du devoir :

« Soldats!

» Jusqu'à ce jour vous avez résisté avec avantage à » un ennemi supérieur, soit qu'il ait été l'agresseur, soit » que vous l'ayez attaqué; recevez les témoignages de » satisfaction que je dois à vos efforts, à votre inébran- » lable courage et à votre dévouement.

» C'est vainement que cet ennemi cherche à vous en- » traîner; vous ne cesserez de lui présenter un front » redoutable, mais ce que la force de ses armes ne peut

» faire, on cherche à l'obtenir par d'autres moyens; on » travaille à semer la division et le découragement parmi » vous; on veut surtout détruire la confiance que vous » avez en vos chefs.

» Braves soldats! unis, vous formez le rempart de la » France; combien sont coupables ceux qui veulent » vous faire oublier vos devoirs! La patrie se repose » sur l'armée du Danube; que l'union, la confiance et » la discipline, qui font la force des armées, existent » toujours parmi vous, et les espérances de la Républi- » que seront réalisées; vous résisterez à la masse d'en- » nemis qui est devant vous, et bientôt vous les refou- » lerez vers les contrées qui les ont vomis. »

A la vue de tous les préparatifs des Impériaux, Massena s'attendait à être attaqué sur l'Albis avant d'avoir pu s'y renforcer. Il comptait tellement que l'armée impériale lui livrerait incessamment bataille, que pour n'être pas pris au dépourvu, il avait adressé à ses divisionnaires une instruction sur les nouvelles positions à prendre derrière la Reuss dans le cas où la ligne de l'Albis serait forcée. Il ne tarda pas cependant à changer de résolution à la suite de reconnaissances plus exactes et plus détaillées.

Après avoir bien étudié le pays, son intention fut de se replier sur l'Aar inférieur, jugeant avec raison que maître de cette partie du cours de la rivière comprise entre Bruck et Coblenz, et qui n'a pas plus de 12 kilomètres, il pourrait pénétrer au centre de la Suisse, en remontant sa rive gauche, et tourner ainsi les obstacles que présentaient à sa marche le cours de la Limmat, de la Toss, de la Suren et les lacs nombreux qui baignent cette partie de la Suisse.

Une autre considération importante en faveur de sa détermination, c'est que la défense de la Suisse pouvait s'appuyer, comme sur un pivot, sur cette partie du cours de l'Aar où paraissaient devoir se concentrer les troupes qui n'avaient pu défendre avec succès Constance, le cours du Rhin jusqu'à Kayserstuhl et les lignes de la Thur, de la Toss et de la Glatt. Il avait encore quelques ponts sur l'Aar, et espérait, dans une si bonne position, s'opposer efficacement aux progrès de l'ennemi, en le menaçant à la fois à revers et sur ses flancs. Mais il ne fut pas obligé de mettre ce plan à exécution, l'Archiduc ayant reçu du Conseil aulique l'ordre de cesser l'offensive.

Les succès de l'armée austro-russe en Italie avaient relevé le courage de la cour de Vienne. L'Angleterre, par une nouvelle combinaison, allait lui donner encore de plus belles espérances, et la haine que le cabinet de Saint-James portait à la France ne reculait devant aucun sacrifice. Elle lui inspira la pensée d'un traité particulier avec la Russie; elle fit comprendre à cette dernière qu'il importait essentiellement de frapper un coup décisif, et d'accabler au plus vite la France, ce foyer incessant d'idées subversives, si menaçantes pour tous les trônes. La République portait d'ailleurs dans son sein des germes précieux d'insurrection en Bretagne, en Normandie et même dans ses départements du Midi; il fallait les développer et agir de concert avec les royalistes.

A cet effet les deux puissances conclurent un traité par lequel l'Angleterre s'engageait à payer les subsides nécessaires à l'entretien : 1° d'une nouvelle armée de 35,000 hommes envoyés sur le Rhin par la Russie;

2° de 10,000 hommes qui avaient été se joindre aux 23,000 commandés par Suvorof en Italie; 3° de 18,000 hommes qui devaient, réunis à 30,000 Anglais, faire une descente en Hollande et tendre la main par la gauche à l'Archiduc, en menaçant nos frontières du Nord. L'Autriche ayant un immense avantage dans cette combinaison, puisqu'elle se trouvait avoir une armée toute prête et, pour ainsi dire, à sa discrétion, sans bourse délier ni sans lever un seul homme, rassurée de plus par l'éloignement de Suvorof, dont la droiture et la loyauté commençaient à l'inquiéter sérieusement à cause de son intention avouée de restituer les Etats italiens à leurs légitimes souverains, seconda de toutes ses forces ce projet, et activa son exécution de toute l'habileté de sa diplomatie.

La coalition pouvait donc ne pas trop se préoccuper de l'abstention du roi de Prusse ni de la froideur des petits princes du nord de l'Allemagne qui voulaient, comme lui, rester neutres. La cour de Vienne prit vivement la direction de toute cette affaire, et son ministre Thugut fit adopter un nouveau plan de campagne qui changea la destination des armées.

D'après ce plan, Mélas avec l'armée autrichienne devait achever la conquête de l'Italie; l'armée russe, sous le commandement de Suvorof, passer en Suisse et s'y réunir à celle de Korsakof, qui s'y dirigeait à marches forcées par l'Allemagne, et l'archiduc Charles, à la tête d'une armée autrichienne et des Cercles, être chargé d'agir depuis le Brisgau jusqu'au confluent de la Moselle, pendant que l'armée anglo-russe, de 30,000 hommes, dont nous venons de parler, ferait la conquête de la Hollande, et pénétrant ensuite en Bel-

gique, exercerait une pression sur notre frontière du Nord.

De cette manière, l'Italie entière restait à la disposition de l'Autriche qui, d'un autre côté, se préparait à mettre le pied en Alsace et en Lorraine, provinces objet constant de son ambition.

Mais les forces de la coalition n'étaient pas suffisantes pour l'exécution de si vastes projets, car les renforts promis par le czar et les troupes que l'Angleterre devait fournir n'établiraient pas encore l'équilibre entre les armées des alliés et celles de la République.

L'armée autrichienne avait essuyé trop de pertes pour continuer et même conserver ses conquêtes, et ne pouvait être renforcée avant six mois, à cause de l'éloignement de ses districts de recrutement. L'Empereur fit un appel aux princes de l'Empire, dont les relations avec la France étaient restées indécises depuis la rupture violente du congrès de Rastad, pour les engager à concourir aux efforts tentés par l'Angleterre et la Russie dans le but commun. Mais la plupart des princes, favorisés par les lenteurs de la Diète, éludèrent cette réquisition, et l'électeur de Bavière et le duc de Wurtemberg répondirent seuls à l'appel; le premier en fournissant 12,000 hommes, et le second 9,000, dont 3,000 à sa solde, et 6,000 stipendiés par l'Angleterre.

L'exécution de ces projets exigeait des dispositions préparatoires. L'armée russe ne pouvait se rendre du Piémont en Suisse que par petits échelons, à cause des nombreux défilés qu'elle avait à franchir. Si l'Archiduc s'était dirigé de suite sur le bas Rhin, il eût formé dans sa ligne une lacune qui eût donné à Massena la faculté d'écraser à volonté les Autrichiens ou les Russes avec

la masse de ses forces. Il fallait donc que le prince attendît que le corps de Korsakof, formant la tête de l'armée russe, fût arrivé aux environs de Zurich avant de commencer son mouvement.

Ainsi s'explique naturellement son inaction devant l'Albis, qui coïncida si heureusement avec les intrigues qui travaillaient le gouvernement français et arrêtaient le bras de Massena prêt à frapper.

Obligé de dissimuler ces causes pour raison d'État, le prince a essayé de justifier son inaction par des considérations militaires dont tout lecteur au fait des événements appréciera la justesse. Il prétend que sa position n'était pas aussi avantageuse qu'elle le paraissait au premier abord; qu'elle n'était dangereuse ni pour notre base d'opération, ni pour notre ligne de retraite, puisque celle-ci offrait plusieurs positions parallèles à la première, et que celle-là était couverte par un grand nombre de places fortes; que les Autrichiens, au contraire, concentrés autour de Zurich, n'avaient aucun point d'appui pour communiquer avec l'Allemagne.

Leurs communications, assure-t-il, se bornaient aux débouchés qui sont entre la forêt Noire et le lac de Constance, et à celui de Bregenz, à l'est de ce lac. S'il se décidait pour les premiers, il s'exposait, dit-il, à être coupé, puisque les Français, débouchant de Bâle ou de Brisach, auraient toujours été à même de le prévenir dans la vallée du Danube. En suivant la route de Brégenz, il se privait des ressources d'un pays fertile qu'il abandonnait dès lors aux Républicains.

Pour agir avec plus de sûreté, l'Archiduc avait bien laissé dans la forêt Noire un corps de 22,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie qui devait masquer nos têtes

de pont sur le Rhin ; mais comme nous avions le choix du point pour déboucher, nous pouvions rompre à volonté son cordon, nous rabattre sur une de ses parties et le détruire. Aussi cette situation le plaçait dans la nécessité de s'affaiblir en Suisse ou en Allemagne.

A ces considérations il ajoutait des motifs d'une autre nature. La Suisse, pays pauvre, qui ne produit pas de grains pour le tiers de sa subsistance, avait été entièrement épuisée ; il fallait donc que le Prince tirât de l'Allemagne les blés nécessaires à son armée. L'administration autrichienne n'avait pas, ajoute-t-il, achevé ses approvisionnements. D'un autre côté, il n'était pas si supérieur en force aux Français qu'il pût avoir sur eux une prépondérance marquée. Enfin, prêt à mettre le pied sur le seuil de la France, il n'était pas sans inquiétude sur l'accueil qu'y recevrait son armée ; à cette époque, nonobstant le mécontentement général de la nation contre le gouvernement, le patriotisme régnait encore et il appréhendait qu'au milieu d'une guerre nationale, il ne se trouvât engagé dans une situation extrême.

Toutes ces raisons, quoique secondaires, ne sont pas sans valeur, mais l'Archiduc a laissé une trop bonne opinion de ses talents pour que nous croyions qu'elles l'auraient arrêté, s'il n'avait été enchaîné par les ordres formels et réitérés du Conseil aulique.

Ce prince eut d'abord l'intention de faire passer l'Aar à son aile droite, de remonter cette rivière, d'opérer sur le flanc et les derrières des Français, et de couper leurs communications principales avec l'Alsace. Mais, considérant qu'il n'avait pas assez de troupes pour

garder le camp de Zurich, masquer Bâle et opérer vigoureusement, il renonça bientôt à ce projet. Il eut ensuite l'idée de passer la Limmat près de Baden, opération qui présentait de grandes difficultés d'exécution, et dont le succès, incertain d'ailleurs, n'aurait pas été en proportion avec les efforts qu'il aurait exigés. Une attaque de front dirigée de Zurich contre l'Albis n'offrait pas de chances favorables : c'était engager un combat sur la partie la plus forte de la position des Français. Enfin il balança longtemps les avantages et les inconvénients d'une attaque par la rive occidentale du lac de Zurich, à la faveur du mouvement des troupes postées dans les hautes montagnes, qui se seraient rabattues depuis le Saint-Gothard jusqu'au bord de la Sihl pour inquiéter notre droite sur la crête de l'Albis.

Cependant, le 8 juin, il tâta les positions en face de Zurich, et poussa contre la division Soult un fort parti de cavalerie, soutenu par 6 bataillons. Cette brusque attaque culbuta nos postes d'Altstetten et de Schlieren. Débouchant ensuite par le bois sur Albisrieden, les Impériaux s'emparèrent du village et poursuivirent nos troupes sur la hauteur, qu'ils emportèrent non sans une vigoureuse résistance. En ce moment Soult, qui n'avait sous la main que le 3e bataillon de la 106e, le porta à leur rencontre. Rien ne peut arrêter son élan ; il renverse les Autrichiens et leur reprend Albisrieden aux cris de Vive la République! Ce beau fait d'armes d'un bataillon de conscrits marchant au feu pour la première fois, excita l'enthousiasme des autres troupes qui, ne voulant pas rester au-dessous d'eux, chassèrent les Autrichiens de tous les points dont ils s'étaient emparés. Altstetten resta inoccupé par les deux partis. L'ennemi

perdit dans cette affaire plus de 200 hommes tués ou blessés et 150 prisonniers.

Massena, jaloux de montrer à son adversaire qu'il était prêt à tout événement, ordonna, le 15 juin, de repousser les avant-postes autrichiens qui se trouvaient dans la plaine entre la Sihl et la Limmat. Le général Soult déboucha à 8 heures du matin d'Albisrieden sur trois colonnes : celle de gauche, aux ordres du général Brunet, forte de 4 bataillons et d'un régiment de cavalerie, longea la montagne pour prendre les Impériaux en flanc; celle de droite commandée par le général Gazan, d'un bataillon, 2 escadrons du 13e de dragons et 4 pièces d'artillerie légère, marcha de Schlieren sur Altstetten; et Soult au centre, avec 2 bataillons, le 7e de hussards et 4 pièces de canon, attaqua de front. Le mouvement, exécuté avec précision, eut le plus grand succès. Les avant-postes autrichiens furent culbutés, et le camp forcé après un combat très-vif; on poursuivit l'ennemi jusqu'à Wiedikon et sur la Sihl, où on se battit jusqu'à 9 heures du soir. Le canon de la place et les batteries que le prince Charles avait établies sur la rive droite de la Limmat ne permirent pas de pousser plus loin.

Aucun événement important ne se passa dès lors sur la ligne, si ce n'est quelques combats entre le lac de Lucerne et celui des Quatre-Cantons.

Dans les premiers jours de juillet, Lecourbe, pour tâter la partie supérieure du premier, porta un détachement sur Brunnen pendant que Chabran occupait Jellachich par des démonstrations. Son chef d'état-major, l'adjudant-général Porson, commandant la colonne de droite, surprit d'abord Brunnen; mais les Autri-

chiens renforcés par les insurgés de Schwitz et de Glaris étant accourus, il fut obligé de l'évacuer, après avoir toutefois détruit la batterie élevée par les Impériaux pour assurer leurs communications.

Comme la flottille française était restée mouillée sur la rive occidentale du lac, dont elle protégeait les postes, les Impériaux en conçurent de l'inquiétude, et le général Bay, qui commandait à Altorf, crut pouvoir en chasser nos troupes. Après avoir franchi la Reuss à Attinghausen le 29 juillet, il pénétra dans la vallée d'Issi avec 2,000 hommes, entra dans Bauen, et pour se lier à Jellachich, jugea nécessaire de s'emparer de Seelisberg. Affaibli par les postes qu'il avait déjà placés sur ses derrières et par le détachement qu'il fut obligé de laisser dans cette ville, il s'avança néanmoins, croyant avoir acquis l'ascendant de la victoire; mais attaqué par la brigade Loison, qui, des bords de l'Aar, déboucha sur tous les points où il avait éparpillé ses troupes, sa brigade fut ramenée dans le plus affreux désordre, et lui-même tomba entre nos mains avec 500 prisonniers.

Le peu de succès de l'affaire du 8 juin et l'attitude prise par Massena dans la journée du 15 avaient déterminé le prince Charles à attaquer par la gauche. Il détacha donc le général Jellachich, avec un corps de 12,000 hommes, dans les petits cantons, et il invita Suvorof à faire concourir à cette opération les 10,000 hommes laissés par le comte Bellegarde sur le mont Saint-Gothard, sous les ordres du général Haddik. Mais déjà le général russe, autorisé par le conseil aulique, les avait fait descendre en Italie, à l'exception de la brigade Strauch qui était dispersée à Airolo sur le Grimsel et dans le haut Valais. Ces clefs du théâtre de

la guerre n'étant pas suffisamment gardées, le prince Charles fut obligé d'envoyer autant de troupes qu'il en avait rappelé pour garantir son flanc gauche contre les entreprises de Massena, et faire occuper par de simples postes le Saint-Gothard, le Simplon et le Saint-Bernard; il prescrivit en outre au général Jellachich de ne point dépasser la ligne entre le mont Aetzel et le Grimsel. Dès lors l'Archiduc renonça à tout projet d'offensive, et plaça son armée dans les positions suivantes :

8 bataillons et 26 escadrons, sous le général Hotze, formaient la garnison de Zurich, et poussaient des postes en avant de cette place. 12 bataillons et 19 escadrons s'étendaient en cordon sur les bords de la Limmat et de l'Aar, dont tous les passages étaient défendus par des batteries, et surveillés à une marche en arrière par 24 bataillons et 23 escadrons, campés ou cantonnés entre Regensdorf et Tettingen; enfin 6 bataillons et 8 escadrons observaient la rive droite du Rhin à Waldshut et Stuhlingen. De cette façon le gros de l'armée impériale sur la Limmat concourait avec le corps détaché dans la Forêt-Noire à la défense de l'Allemagne depuis les sources du Rhin jusqu'au Necker.

Sur la gauche, Jellachich, commandant 12 bataillons et 5 escadrons, occupait avec le gros de ses forces le mont Aetzel, et avait des postes à Schwitz, Ober-Egeri et Schindellagi, protégeant ainsi la communication entre l'armée d'Italie depuis la Sihl jusqu'à Airolo.

7 bataillons et une centaine de chevaux, sous le général Bey, cantonnaient dans la vallée de la Reuss, entre Altorf et le pont du Diable, position d'où il s'ébranla, comme nous l'avons vu, pour son infructueuse attaque.

Enfin la brigade Strauch, forte de 8 bataillons et d'un

escadron, cantonnait entre la vallée du Tessin et celle du Rhône, occupant le haut Valais jusqu'à Moril et le Grimsel.

Ainsi disposée, l'armée autrichienne travailla sans relâche à réparer les fortifications de Zurich et à les armer avec l'artillerie suisse qu'elle trouva dans l'arsenal et dans les ouvrages du camp retranché; elle éleva aussi une forte tête de pont à Busingen, près de Schaffhausen; elle fit en outre équiper et armer une petite flottille sur le lac de Zurich.

Tandis que la masse des forces des Impériaux était tenue en échec devant l'Albis, l'Archiduc ordonna au général Sztarray d'attaquer les Français sur le bas Rhin, croyant sans doute qu'une diversion, en attirant l'attention de Massena sur cette partie, favoriserait ses opérations ultérieures. En conséquence, le 23 juin, la brigade Giulay, sortant de Fribourg, tomba sur les postes de Hochstetten et de Gimflingen et les rejeta dans Vieux-Brisach. De son côté, le général Meerfeld, partant de Hasslach le 25, marcha le lendemain sur Ettenheim, Offembourg et Oberkisch. Les avant-postes français se replièrent sur la réserve, qui soutint un combat opiniâtre près d'Offembourg. La 11e légère, quoique composée presque en entier de conscrits, rivalisa de bravoure avec les meilleures troupes; et dans cette affaire, où les pertes furent balancées, l'ennemi laissa sur le champ de bataille un millier d'hommes.

Toutefois le général Legrand, quoique maître du champ de bataille, ne se sentant pas de force à renouveler le combat, et autorisé d'ailleurs par Massena à resserrer la ligne, se replia dans une position très-forte, la droite à l'Isle-au-Bois et la gauche à Wilstett.

Mais le 4 juillet, ayant été renforcé par quelques troupes provenant de la Belgique, il voulut reprendre ses premières positions : il déboucha de Kehl à la tête d'une forte colonne, et marcha par les vallées d'Acher et de Reuchen sur Oberkirch. Le général Gœrger lui disputa toute la journée Appensweier et Reuchen, et ne les abandonna que le soir. Legrand poursuivant sa marche le lendemain, se dirigea en plusieurs colonnes sur Offembourg, dont il n'eut pas de peine à déloger l'ennemi. Le général Meerfeld avait réuni ses troupes à Ortemberg, où Legrand vint attaquer : le combat, très-opiniâtre, n'eut rien de décisif.

Maîtres d'Offembourg, les Français menaçaient directement la Souabe. Sztarray, pour s'opposer à leur incursion, fit avancer sa réserve de Villengen. Mais Legrand voyant qu'il ne pouvait lutter avec avantage contre des forces si disproportionnées aux siennes, se replia à petit bruit entre Marlen et Bischoffsheim, encore ne conserva-t-il pas longtemps cette nouvelle ligne. Le Directoire venant d'ordonner la formation d'une armée du Rhin, le général Muller, auquel il en avait confié le commandement, laissa six bataillons seulement devant Kehl, et prescrivit au général Legrand de filer dans les environs de Manheim. Cette place, dont la démolition était en pleine activité depuis le 2 juin, devant être rétablie, forma un des points d'appui de cette nouvelle armée.

CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur la situation intérieure de la France. — Lutte des conseils et du Directoire. — Massena est porté candidat au Directoire. — Bernadotte est nommé ministre de la guerre. — Plaintes de Massena sur l'administration de l'armée. — Contre-coup de la révolution de prairial en Suisse. — Démêlés de Massena avec le Directoire helvétique. — Turreau est envoyé dans le Valais. — Épuisement du trésor. — Désertion des conscrits. — On cherche à corrompre l'armée et le général en chef. — Formation de l'armée du Rhin. — Massena offre sa démission. — Plan d'opération pour l'aile droite. — Position de l'aile gauche de l'armée autrichienne. — Combats de Schwitz, de Brunnen, de Flüelen, de Wasen et de Geschenen. — Les Autrichiens attaquent Turreau dans le Valais. — Gudin prend le Grimsel. — Simbschen se retire sur le Crispalt. — Combat d'Ober-Alp. — Chabran repousse Jellachich sur la Linth. — Démonstration de Soult sous Zurich. — Massena rend compte de ses opérations. — Vaine tentative de l'Archiduc pour passer l'Aar. — Il porte Hotze sur la gauche. — Le projet de passage de la Limmat formé par Massena est éventé. — Combat de Netsthal, de Grinau et de Mollis. — L'Archiduc quitte la Suisse et se porte sur le Bas-Rhin.

Détournons un instant nos regards de cette lutte inégale où Massena disputant pied à pied le sol de l'Helvétie, supplée à l'infériorité du nombre par l'opiniâtre énergie de sa résistance et la sagesse de ses combinaisons. Partout en même temps la chance des armes avait tourné contre la France. L'armée d'Italie se repliait péniblement dans l'État de Gênes. A Naples, à Rome, à Milan, à Zurich, les gouvernements fantastiques qu'avait improvisés la propagande républicaine avaient été balayés par les armées austro-russes, et les patriotes de l'Helvétie et de la péninsule italique cherchaient derrière nos lignes un refuge contre la réaction

partout triomphante. Un attentat inouï contre le droit des gens, l'assassinat des plénipotentiaires français de Rastadt par des soldats de l'Autriche, venait de signaler les fureurs d'une coalition qui croyait n'avoir plus rien à ménager.

Mais c'était dans le sein de la République, au cœur même de la France qu'était le germe le plus fatal de sa ruine. Le coup d'état du 18 fructidor avait atteint son but, en mettant hors de cause le parti contre-révolutionnaire à l'intérieur, mais il avait fait à la constitution de l'an III une brèche ouverte à toutes les entreprises des factions. Le Directoire, d'abord investi d'une véritable dictature en présence des Conseils décimés, eut bientôt à compter avec le parti jacobin, que la déroute des Royalistes avait laissé sans contre-poids. Ce parti, fortifié par les élections de l'an VI, fit alliance avec les constitutionnels pour relever la puissance du Corps législatif et refouler le Directoire dans les limites que le pacte de l'an III avait assignées à son action.

La Constitution en attribuant aux Conseils le rôle prépondérant, leur avait donné une tendance naturelle à le ressaisir, et ils voulaient prendre leur revanche du 18 fructidor. La lutte engagée entre les pouvoirs de l'État eut un caractère d'hostilité déclarée, aussitôt après les élections de l'an VII, qui renforcèrent considérablement l'opposition révolutionnaire. Sieyès, ambassadeur à Berlin, fut appelé au Directoire par le choix des Conseils en remplacement de Rewbell. Le mérite de ce publiciste, dont la renommée avait encore grandi dans l'éloignement, faisait ressortir la désespérante nullité des collègues auxquels il était associé. Le nouveau Directoire laissait apercevoir avec un certain mystère de vastes

plans de régénération constitutionnelle auxquels se ralliaient en expectative les novateurs, les ambitieux et les mécontents.

Dans le courant de prairial la situation parlementaire se dessina comme on l'avait vu aux approches du 18 fructidor, mais cette fois toutes les chances étaient contre le Directoire. Il ne pouvait plus en effet s'abriter derrière les trophées de nos armées, ni se prévaloir de leurs sympathies. Bien plus, ses ennemis le rendaient responsable des revers de nos généraux, et dans les camps retentissaient les plaintes les plus amères contre l'impéritie du pouvoir exécutif. N'était-ce pas lui qui avait privé Jourdan des renforts indispensables pour tenir tête à l'ennemi, et livré le sort de l'Italie à Scherer, pendant que Moreau, Joubert, Augereau, Championnet se voyaient réduits à l'inaction, et que Bonaparte, Desaix, Kléber guerroyaient en Égypte avec 40,000 vieux soldats, et manquaient à la défense de la République menacée de toute part. Les patriotes des armées et de l'intérieur s'étaient ralliés en l'an v au pouvoir exécutif pour terrasser le parti royaliste, mais en l'an vii il n'y avait en jeu qu'une misérable question de personnes, et le Directoire resta sans forces et sans appui contre les Conseils, du côté desquels penchait la balance de la constitution.

Un message menaçant au Directoire pour demander des renseignements sur la situation de la République et une adresse au peuple français furent de la part du Conseil des Cinq-Cents une véritable déclaration de guerre.

Le Directoire essaya d'intimider ses adversaires en appelant Joubert au commandement de la 17e division,

mais cette velléité de résistance n'eut pas de suite. Sieyès, en grand crédit auprès des Conseils, et nouveau venu dans le gouvernement, était à l'abri des foudres parlementaires. Barras, qui avait l'instinct des situations, s'entendit avec lui pour laisser passer l'orage en sacrifiant leurs collègues. Le Directoire, ainsi paralysé, fut en butte pendant les derniers jours de prairial à des agressions incessantes portant sur les vices de l'administration, sur le déficit des finances, sur les dilapidations commises; on lui retira la censure qu'il exerçait depuis la journée de fructidor sur les feuilles périodiques. Le 29 prairial les Conseils annulèrent, sous prétexte d'un vice de forme, l'élection du directeur Treillard, faite un an auparavant, et nommèrent à sa place le magistrat Gohier. Le lendemain Merlin et Laréveillère, violemment attaqués dans les Conseils, et abandonnés par la majorité directoriale, donnèrent leur démission. On choisit pour les remplacer Roger Ducos et le général Moulins, deux hommes inconnus, dont le premier, juge de paix dans le département des Landes, dut son élévation à Sieyès, et le second, militaire obscur, était une créature de Barras.

Dans ces diverses élections, le nom de Massena figura l'un des premiers sur la liste de candidats présentés par le Conseil des Cinq-Cents pour les fonctions de directeur. L'intention des représentants n'était pas certainement qu'il quittât, pour s'associer aux fonctions du gouvernement, le commandement d'une armée devenue sous ses ordres le plus ferme rempart de la République, surtout au moment où l'arrivée prochaine de Suvorof en Helvétie allait ouvrir devant elle une nouvelle carrière de gloire et de dangers. Massena lui-même eût été

peu jaloux de trôner au Luxembourg; ni sa vocation ni ses goûts ne l'appelaient sur le terrain mouvant de la politique, et pour lui le poste le plus beau était celui où il se sentait capable de servir le plus utilement sa patrie. Néanmoins les suffrâges réitérés que lui décernait la représentation nationale n'étant point le résultat de combinaisons politiques, n'en avaient que plus de valeur comme témoignage de l'estime et de la reconnaissance du pays.

Au reste, l'autorité directoriale, telle que la firent les journées de prairial, ne devait pas tenter beaucoup l'ambition d'un homme de cœur. La République périssait par la faiblesse et la déconsidération du pouvoir exécutif, et la crise amenée par l'excès du mal ne pouvait que l'aggraver encore. La double épreuve du 18 fructidor et du 30 prairial démontrait que la Constitution de l'an III était sans force pour protéger respectivement les diverses autorités de l'État dans les conflits engagés entre leurs prétentions rivales. La France avait besoin d'un gouvernement vigoureux pour conjurer les périls qui menaçaient ses libertés : un Directoire tel que celui de prairial, placé désormais sous la dépendance d'un congrès anarchique, ne pouvait que périr à la tâche. La chute du système de l'an III n'était plus qu'une question de temps.

Le premier soin du nouveau Directoire fut de renouveler le ministère. Par l'influence de Joseph et de Lucien Bonaparte dans les conseils, Bernadotte, qui venait de s'allier à la famille du premier, reçut le portefeuille de la guerre. Il promettait avec une assurance sans bornes de donner une forte impulsion aux affaires de ce département. Les Conseils avaient mis à la disposition du Direc-

toire toutes les classes de la conscription pour le recrutement des armées : le nouveau ministre se mit en devoir d'accélérer à grands renforts de circulaires l'organisation des nouvelles levées; mais l'emploi, poussé jusqu'à l'abus, de la phraséologie révolutionnaire, ne pouvait compenser le défaut de suite et de vigueur dans les mesures, ni le charlatanisme des promesses suppléer à la pénurie réelle des ressources. L'argent manquait; les plans financiers de l'ancien Directoire ayant pour objet de couvrir le déficit de 60 millions par de nouvelles taxes, et surtout par un impôt sur le sel, avaient échoué contre l'opposition des Conseils. Robert Lindet, qui remplaçait Ramel aux finances, proposa et obtint un emprunt forcé de 100 millions à lever principalement sur les riches. Mais ce n'était là qu'un secours dont la réalisation difficile devait longtemps se faire attendre; Bernadotte n'hésita pas néanmoins à donner aux généraux les assurances les plus formelles que la solde allait être alignée, la cavalerie remontée, la subsistance des troupes assurée et la guerre alimentée par des ressources suffisantes, en attendant qu'elle pût s'alimenter elle-même.

Pour réaliser de si brillantes promesses, le nouveau ministre multipliait les appels à l'enthousiasme patriotique; il adressait aux conscrits, aux administrateurs les plus chaleureuses proclamations; malheureusement l'espoir de réveiller l'élan de 1792 par de semblables moyens n'était qu'une illusion, un véritable anachronisme. La loi du 14 messidor appelait sous les drapeaux 200,000 jeunes soldats. Ils devaient être organisés dans leurs départements respectifs en bataillons auxiliaires sous le commandement des officiers en retraite ou en ré-

forme qui se trouvaient sur les lieux. Mais, à défaut de bons cadres pour les recevoir, de ressources pécuniaires pour les armer et les équiper, cette mesure ne produisit guère en réalité que le tiers du nombre attendu, et ne permit de tirer des dépôts et des garnisons de l'intérieur que de faibles renforts pour les armées de Hollande et d'Italie. Une levée de 40,000 chevaux, provoquée par Bernadotte, ne s'effectua guère que sur le papier. On n'en décréta pas moins que, par la création de nouvelles demi-brigades et de nouveaux escadrons, la force des armées républicaines était portée de 400,000 à 566,000 hommes. Tous ces actes précipités d'une administration qui s'agitait dans le vide et l'impuissance ne faisaient que mettre en saillie le plus affligeant contraste entre l'hyperbole du langage et la faiblesse de l'action. Le ministre fulmina vainement contre les fournisseurs, contre les agents infidèles, contre les dilapidations administratives; c'était signaler le mal, sans y porter le moindre remède.

L'incohérence des vues de Bernadotte, au sujet de la direction à donner aux opérations militaires, fut bientôt d'autant plus manifeste, qu'il avait affiché à cet égard de plus grandes prétentions. Brave et habile sur le champ de bataille, il n'avait pas cette puissance de coup d'œil et cette ampleur de combinaisons qui embrassent un vaste échiquier. Le nouveau Directoire, à peine installé, avait demandé des plans de campagne à tous les généraux présents à Paris. Joubert exposa dans un mémoire, moins des idées stratégiques, que des vues politiques et administratives empreintes d'un patriotisme exalté. Il fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, en remplacement de Moreau, dont le caractère tempo-

risateur n'était pas en harmonie avec l'esprit du moment. Clarke, appelé à la direction du bureau topographique, présenta un travail basé sur l'hypothèse de la marche des Austro-Russes par la Suisse dans la direction de Lyon, et concluant à la nécessité de donner une attitude imposante à l'armée chargée de défendre les débouchés des Alpes. Le directeur Moulins, qui avait commandé quelque temps cette armée, entra avec chaleur dans des vues qui tendaient à en relever l'importance. On décida que son effectif serait immédiatement élevé de 15 à 30,000 hommes. Championnet, absous par le 30 prairial de l'accusation portée contre lui par l'ancien Directoire, fut, au sortir de sa prison, appelé à commander l'armée des Alpes sous la direction supérieure de Joubert.

Quant à Bernadotte, c'était en Allemagne qu'il désirait diriger le principal effort de la guerre, en mettant l'armée du Rhin en mesure de prendre une vigoureuse offensive et de marcher vers le Danube; malheureusement cette armée n'existait que de nom; elle comptait à peine 20,000 hommes disponibles. Mais cette objection n'arrêtait pas le ministre de la guerre; à l'entendre, rien n'était plus simple que de prendre 20,000 hommes à l'armée de Massena pour les porter sur le Rhin. L'inaction de cette armée, dans ses positions sur l'Albis, était vue à Paris avec beaucoup de défaveur, et Bernadotte ne manquait pas d'en tirer parti pour nuire au crédit de Massena. Déjà on avait enlevé à l'armée d'Helvétie, pour les donner à celle du Rhin, la plupart des places fortes et des départements frontières qui composaient son arrondissement territorial et d'où elle tirait ses approvisionnements. Ce n'était pourtant là que

le prélude d'autres mesures encore plus funestes qui, en privant cette armée d'une partie de ses forces, l'auraient exposée à se voir accablée par un ennemi très-supérieur et auraient consommé les désastres de la République. Mais, pour réaliser de tels projets, la clairvoyance et l'énergie de Massena étaient de grands obstacles dont il fallait absolument triompher. Moreau avait été nommé, le 6 juillet, général en chef de l'armée du Rhin; un nouvel arrêté du 17 du même mois lui donna pour destination le commandement de l'armée du Danube. Massena était en même temps rappelé dans la capitale pour conférer, disait-on, avec le Directoire sur le système de guerre qu'il conviendrait d'adopter.

Mais, au moment où l'intrigue était victorieuse à Paris, on y recevait des dépêches de ce général qui, exclusivement préoccupé des grands intérêts dont il avait le dépôt, signalait sans ménagement les fautes et les désordres de l'administration militaire, l'absence de plan et de suite dans ses mesures, la pénurie fatale qui paralysait l'armée du Danube et le plaçait lui-même dans l'impossibilité de conserver la responsabilité du commandement. La vigueur et la franchise du langage de Massena (voir *Pièces justificatives*, n° XVI), la netteté de ses vues et la précision des faits dont ses plaintes étaient appuyées jetèrent dans l'esprit de Barras et de Sieyès un jour salutaire sur les dangers de la voie où le Directoire se laissait entraîner par Bernadotte en se conduisant aveuglément d'après les sympathies inintelligentes de Gohier et de Moulins pour le jacobinisme affecté du ministre de la guerre.

L'arrêté du 17 juillet ne fut point notifié à Massena, et le Directoire décida que l'on surseoirait à son exécu-

tion jusqu'à nouvel ordre. Moreau, d'ailleurs, était encore en Italie, où il travaillait de son mieux à réparer les désastres causés par Scherer. En l'appelant sur un autre théâtre, on laissait l'armée d'Italie sans chef dans un des moments les plus critiques; car Joubert, retenu à Paris par un mariage qui devait être en même temps pour lui un gage de bonheur et d'avenir politique, ne partit pour l'Italie qu'un mois après sa nomination. Ce fut pendant cet intervalle, au milieu de l'indécision funeste qui résultait des tâtonnements et des mesures incohérentes du pouvoir exécutif, quand Moreau, incertain de sa destination définitive, ne savait trop s'il devait rester ou partir, qu'Alexandrie et Mantoue, ces boulevards de l'Italie, tombèrent par capitulation au pouvoir des Austro-Russes. Le rappel de Massena et l'affaiblissement de son armée auraient entraîné de plus grands désastres encore, si les projets de Bernadotte n'avaient été tenus en échec par l'énergie du général en chef et par l'ascendant de sa gloire. Heureusement pour la France, le Directoire se ravisa en temps utile, et, rapportant son arrêté du 17 juillet, conserva définitivement à Massena le commandement de l'armée du Danube, en rappelant Moreau à celui de l'armée du Rhin.

Comme on devait s'y attendre, les événements de prairial eurent leur contre-coup en Suisse. Toutes les Républiques voisines de la France suivaient comme de fidèles satellites les phases de l'astre autour duquel elles gravitaient. L'opposition, dans les Conseils, força le directeur Bay à donner sa démission. Ochs, contre lequel les clameurs s'élevaient, se décida moins facilement. Cet homme, auquel on ne pouvait au fond reprocher que de la hauteur et de l'opiniâtreté, se retrancha

dans son droit et déclara formellement qu'il répondrait à l'accusation dont on le menaçait. Ce n'était point le compte de la majorité du Directoire d'accord avec les Conseils pour l'expulser. On ne voulait point d'éclat; l'état des esprits dans le pays ne comportait pas d'ailleurs une lutte ouverte.

En conséquence, les directeurs Laharpe, Obelin et Dolder, ayant fait cerner sa maison par leurs gardes, s'y transportèrent au milieu de la nuit, et mettant sous ses yeux les papiers qui l'accusaient, lui laissèrent le choix d'être arrêté à l'instant ou de donner sa démission. Après de vives récriminations, Ochs, voyant qu'une plus longue persistance achèverait de le perdre, se résigna enfin et partit immédiatement avec son fils pour Rolle, où la haine de ses ennemis ne le laissa pas longtemps tranquille. Quelques jours après il reçut l'ordre de se rendre à Bâle, où il fut soumis à une surveillance sévère.

Les Helvétiens attachés à la constitution furent généralement satisfaits de cette petite révolution. Ochs et Bay étaient surtout accusés de pencher pour une transaction avec l'Archiduc. Ils avaient décidé le Directoire à se transporter à Berne, mesure qui avait eu pour conséquence immédiate de décourager les milices et d'amener leur dissolution.

Laharpe avait été la cheville ouvrière de cette révolution, qui dès lors rendit son influence prépondérante; mais le Directoire et les Conseils ne dirigeaient pas l'opinion, ils luttaient contre elle et souvent même elle les dominait malgré tous leurs efforts.

L'armée française, qui avait espéré un instant trouver dans le gouvernement régénéré plus de dévouement et

de zèle, s'aperçut bientôt que cet événement ne soulagerait point sa détresse.

Depuis la retraite d'Ochs et de Bay la faction modérée semblait avoir acquis plus d'influence. Procédant hypocritement, sous le masque d'un attachement sincère aux institutions, elle poussait le gouvernement à des actes dangereux et de plus en plus hostiles à l'armée. C'est ainsi que le Directoire fut amené à envoyer son ministre des relations extérieures Begos auprès de Massena, pour l'engager à consentir au licenciement des derniers bataillons d'élite que le sentiment du devoir retenait encore sous les drapeaux. Le ministre donnait pour prétexte à cette demande le manque de fonds.

Massena, sentant le piége, répondit que l'Helvétie n'avait point fait tout ce qu'on attendait d'elle dans les circonstances graves où on se trouvait, que sans doute l'élite des milices rendait peu ou point de services à l'armée, mais qu'enfin sa présence montrait au moins que le gouvernement n'avait point séparé sa cause de celle de la France. Que si, au contraire, elles quittaient l'armée, il deviendrait manifeste aux moins clairvoyants qu'il n'existait point d'accord entre les deux Républiques. Rapprochant ensuite la mesure proposée, de la conduite du prince Charles qui appelait aux armes les habitants de la partie de l'Helvétie occupée par ses troupes, Massena demanda au ministre si ce n'était pas un indice qui témoignât que la religion du Directoire avait été trompée. Mais Begos se retrancha dans les termes de sa demande, insista vivement sur le défaut de moyens de son gouvernement, et se retira en annonçant qu'il lui soumettrait les observations du général.

Ce ne fut pas le seul démêlé que Massena eut avec le

Directoire helvétique. Vers la même époque le gouvernement français lui transmit une note très-aigre que les ministres plénipotentiaires de la République helvétique lui avaient remise pour se plaindre des vexations exercées par l'armée du Danube contre leurs nationaux. Ils désignaient surtout la division Tharreau comme la plus coupable.

Certes, il est difficile que ceux qu'on dépouille ne crient pas; mais la justification de l'armée se trouvait toute dans sa situation présente, et le gouvernement français avait plus mauvaise grâce encore que le Directoire helvétique à se plaindre de ce que la discipline ne fût pas parfaite. Était-il étonnant qu'une armée abandonnée sous tous les rapports depuis plus de deux mois, et forcée d'avoir recours, pour ne pas mourir de faim, aux ressources du pays, eût commis quelque excès! Il y avait un moyen de les faire cesser, c'était d'assurer les services.

Quant aux plaintes relatives à la division Tharreau, elles portaient sur deux faits : le premier, que le général avait mis la main sur les magasins helvétiques de Bryg; le second, que la division pillait les habitants.

Il n'était pas exact de dire que Tharreau eût usé de violence, il n'avait agi que d'après les ordres de Massena; procès-verbal avait été dressé des approvisionnements saisis, en présence d'un officier général et d'un délégué de la compagnie Rochefort. Les denrées avaient été remises à cet agent à la condition d'en payer le prix. Rien ne ressemblait moins à une violation de la neutralité qu'un semblable procédé. Si l'on eût agi ainsi à Zurich, on n'aurait point laissé entre les mains de l'en-

nemi des magasins considérables qui nous avaient été soigneusement cachés.

Massena fut blessé de ce que le Directoire helvétique en cette occasion n'eût pas recours à lui au lieu d'écrire au gouvernement français. Il avait donné trop de gages de l'intérêt qu'il portait à l'Helvétie pour s'attendre à une dénonciation si peu motivée, d'autant plus injuste, que quelques jours auparavant, il lui avait fait voir qu'il était inexorable contre les généraux coupables d'actes répréhensibles. En effet, il n'avait pas hésité à faire traduire devant un conseil de guerre à Huningue, le général Xaintrailles, accusé formellement de nombreuses violences et de l'enlèvement d'un magasin de sel.

Quoique la conduite de Tharreau à Brÿg fût exempte de tout reproche, le général en chef crut, pour ménager la susceptibilité des Suisses, devoir l'envoyer commander dans le Valais. Mais ce général, mécontent sans doute d'un changement qu'il considérait comme une disgrâce, se permit de dépêcher un de ses aides-de-camp au Directoire sans en prévenir le général en chef, pour solliciter son changement d'armée, se fondant sur l'injustice commise envers lui par l'improbation d'un acte auquel il avait été autorisé.

Tharreau cependant savait bien que Massena avait assumé sur lui toute la responsabilité d'une réquisition exigée par la force des choses. C'était donc bien mal reconnaître l'appui qu'il lui avait constamment prêté lorsqu'il était en butte à l'inimitié de tous ses camarades. Irrité de cette ingratitude, Massena pria de son côté le Directoire de l'éloigner de l'armée du Danube, et, peu de temps après, il fut remplacé par le général Turreau.

Au moyen des emprunts faits aux communes suisses, on atteignit à grand'peine les premiers jours de juillet. Massena supplia de nouveau le Directoire de prendre en considération un état de choses aussi alarmant, il autorisa le commissaire ordonnateur à passer un marché avec un commissaire délégué par le Directoire helvétique pour la fourniture des fourrages. Mais ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint de ce gouvernement cette nouvelle marque d'intérêt.

La caisse militaire si pauvre avait dû faire les avances pour tous les marchés. L'armée était sans solde depuis deux mois. Massena lui-même n'avait pas un centime pour les dépenses secrètes et extraordinaires. Il pria donc vivement le gouvernement, s'il ne voulait pas voir l'armée faire un mouvement rétrograde, de lui envoyer un million au moins. Le ministre de la guerre annonça par le retour du courrier l'envoi prochain de ce million si nécessaire; mais il en fut de cette promesse de Bernadotte comme de tant d'autres, les fonds n'arrivèrent pas.

Cette misère eut des effets funestes sur le moral des soldats, surtout parmi les conscrits. Ces jeunes gens arrivant de France presque nus et sans armes ne supportaient qu'impatiemment des souffrances si dures. Aussi, malgré la surveillance dont ils étaient l'objet, désertaient-ils par centaines pour retourner dans leurs foyers, où ils trouvaient un asile presque assuré, au milieu de l'anarchie et de la confusion qui laissaient les administrateurs sans action.

Le seul remède possible eût été d'entretenir régulièrement les troupes, mais le gouvernement n'en avait pas la possibilité.

Les malveillants qui connaissaient l'état de détresse de l'armée en profitèrent pour ébranler sa constance et son dévouement. On fit circuler dans les corps les bruits les plus propres à faire naître la défiance et le découragement. La République était perdue : avant peu l'étranger pénétrant en France, à la fois par les Alpes et le Rhin, se rirait de l'opiniâtreté de l'armée du Danube : à quoi servait-il de supporter tant de maux sur les rochers de l'Helvétie? ne serait-il pas plus sage d'abandonner ces stériles contrées et d'aller défendre ses propres frontières?

Ces insinuations perfides produisant quelque effet, Massena invita les généraux à la surveillance la plus active. Il jugeait d'autant mieux de la portée de ces intrigues qu'on lui adressait journellement des lettres anonymes où on lui prodiguait les offres les plus séduisantes, au nom des princes de la maison de Bourbon, s'il voulait abandonner la cause de la République. C'était bien mal se connaître en hommes que de s'adresser à Massena pour une trahison; mais si le mépris que le général en chef avait pour ces basses intrigues lui inspira plus de dégoût que de colère, n'était-il pas à craindre que de telles propositions faites à des esprits faibles ou indécis n'eussent plus de succès? Il envoya du reste ces singulières missives au gouvernement, en appelant toute son attention sur les comités royalistes de Paris d'où elles émanaient. (Voy. *Pièces justificatives* n° XVII.)

Sur ces entrefaites, Massena reçut l'arrêté du gouvernement portant formation d'une armée du Rhin. Cette mesure, qui enlevait à celle du Danube un certain nombre de troupes et toutes les places fortes comprises dans son arrondissement territorial, à l'exception d'Hu-

ningue, l'engagea à faire remarquer au Directoire qu'en comprenant la 5e division militaire dans l'arrondissement de l'armée du Rhin, celle du Danube n'aurait plus qu'Huningue, simple pentagone, pour y établir ses magasins et ses dépôts. Les 67e et 108e demi-brigades, comprises dans les 6 qu'on lui retirait, étaient alors dans le Valais, dont elles ne pouvaient s'éloigner sans danger. Quant aux 4 régiments de cavalerie dont la présence était nécessaire pour maintenir la tranquillité dans les environs de Soleure, de Fribourg et de Berne, il les fit remplacer par le 25e de grosse cavalerie qu'il dirigea sur Neuf-Brisach.

Il réclamait, en compensation de 4 demi-brigades et des autres troupes envoyées à l'armée du Rhin, les bataillons de garnison récemment convertis en bataillons de guerre et stationnés dans les départements de l'ancienne circonscription de l'armée, un bataillon de pontonniers, 8 à 9 compagnies de sapeurs et une compagnie d'ouvriers.

Quant aux demi-brigades helvétiques, désespérant de pouvoir jamais les compléter, il conseilla au Directoire de les appeler en France, et il demanda l'autorisation de disposer en faveur de nos conscrits des effets d'habillement qui leur étaient destinés.

Le Directoire se rendit à la justesse de la plupart des observations de Massena, il restitua à l'armée la place de Béfort de la 5e division militaire et lui donna la 6e tout entière; mais il se refusa à retirer de l'Helvétie les demi-brigades auxiliaires.

Cependant le temps s'écoulait et la situation de l'armée ne s'améliorait pas. Le style emphatique de Bernadotte contrastait trop avec la réalité pour ne pas impa-

tienter Massena. Il s'en ouvrit sans ménagement au Directoire. « Je ne vois, dit-il, dans le système actuel » qu'incohérence et nullité;

» Des départements qui doivent livrer des denrées » et qui ne versent rien, parce qu'aucun agent ne les » surveille, j'entends agent direct du gouvernement;

» Une régie qui doit manutentionner et qui n'a aucun » moyen de confection;

» Un service de liquides confié à une régie qui n'a » aucun fonds pour y faire face;

» Une compagnie particulière qui doit fournir les vi- » vres et qui renonce à son service, dans l'impossibilité » de le soutenir;

» La fourniture des fourrages laissée à des mains » étrangères; je dis étrangères, car les agents du gou- » vernement helvétique n'ont aucun intérêt direct à les » assurer.

» Est-ce de cette manière que l'on peut espérer ali- » menter et entretenir une armée qui consomme envi- » ron 100,000 rations par jour?

» De l'argent, des denrées et un système adminis- » tratif, ces trois choses sont indispensables pour aller » longtemps.

» Jusqu'à ce moment, malgré mes vives réclama- » tions, tout a été laissé au hasard; il est temps que » des ressources positives remplacent une pénurie dés- » espérante et qu'une sage prévoyance arrête les effets » de l'abandon coupable qui tue l'armée. »

Massena n'avait pas tort d'accuser l'impéritie du ministre de la guerre. Croirait-on qu'en arrêtant la formation de l'armée du Rhin il n'avait pas désigné les départements dont elle devait tirer ses subsistances? Il en

résultait que ceux qui étaient chargés de subvenir aux besoins de l'armée du Danube, sous prétexte de livraisons faites à celle du Rhin, n'en faisaient aucune.

Le fameux million si souvent annoncé n'arrivait pas. Massena, en proie à toutes les inquiétudes, se vit dans l'alternative de frapper un emprunt forcé, ou une réquisition en nature au choix du Directoire helvétique. Jamais général d'armée ne se trouva dans une situation plus affreuse; ses dépêches incessantes au gouvernement restant sans effet, il dépêcha le chef de brigade du génie Marès, pour lui exposer de vive voix la situation déplorable de l'armée. Cet officier était chargé d'une lettre particulière pour Barras dans laquelle Massena déclarait qu'il était près de résigner le commandement.

Mais pendant qu'il attendait avec anxiété le résultat de la mission de cet officier, ses amis de Paris lui faisaient parvenir des journaux et des pamphlets qui peignaient son inaction sous des couleurs odieuses et en rejetaient sur lui la responsabilité; révolté d'une accusation aussi injuste, le général en chef crut devoir s'expliquer franchement avec le Directoire, car il n'ignorait pas d'où le coup partait. Ceux qui étaient coupables de l'inaction de l'armée par suite de leurs mesures incohérentes n'auraient pas été fâchés de rejeter sur lui les reproches qu'ils méritaient eux-mêmes; sa dépêche récapitulait toutes les misères de l'armée, ce qu'il avait fait pour les adoucir, et les dangers d'une marche offensive sans ressources assurées.

« La reprise du Saint-Gothard, disait-il, première opération essentielle, était impossible sans magasins à Lucerne et sans moyens de transport. Qu'avait fait le mi-

nistre de la guerre pour lui procurer les 600 mulets nécessaires pour cette opération? quels plans lui avait-il envoyés? »

« Quant à moi, disait-il en terminant, j'ai rempli » mes devoirs avec tout le dévouement d'un général » républicain; j'ai fait tout ce qui était en mon pou» voir; j'ai même dominé mon caractère pour faire » prévaloir de froides combinaisons. Je désire que ceux » qui critiquent mes opérations n'aient d'autre but que » de me nuire personnellement, mais je crains que » ces ennemis ne soient encore plus ceux de la patrie, » désespérés de voir que l'armée du Danube ait seule » résisté aux armées coalisées. Ces hommes voudraient » me voir entreprendre inconsidérément quelqu'opé» ration militaire qui perdît la brave armée que je » commande. Mais je vous déclare, citoyens Direc» teurs, en franc et loyal militaire, que je saurai faire » tous les sacrifices personnels, celui même de l'opinion » qu'ont pu faire concevoir de moi quelques services » rendus à mon pays, si ces sacrifices vous paraissent » nécessaires. En quittant l'armée, mes vœux constants » seront pour la prospérité de nos armes et le salut de » la République. »

Ne pouvant alléger les besoins de l'armée, le ministre de la guerre prit le parti de les nier; c'était en effet un moyen plus facile. D'après lui, Bâle, Huningue, Pontarlier regorgeaient de grains; il fallait alors qu'il fût bien mal servi par ses agents, ou qu'il voulût faire une insulte gratuite à Massena, car l'armée du Danube n'avait pas un sac de grains dans toute sa circonscription territoriale.

Enfin, à force d'instances, de menaces et de prières,

500,000 francs furent versés dans la caisse de l'armée, et Massena s'occupait des préparatifs de l'opération du Saint-Gothard, lorsque le bruit de son rappel se répandit dans toute l'armée.

Un général qui n'aurait pris conseil que de sa dignité blessée aurait suspendu ses préparatifs jusqu'à ce qu'il eût été informé de la vérité; mais Massena, considérant que l'instant favorable pourrait s'échapper, voulut donner un nouveau gage de son dévouement à la France en prescrivant au général Lecourbe de commencer son mouvement sur le Saint-Gothard, et se contenta d'écrire confidentiellement aux directeurs Roger Ducos et Barras pour leur demander le mot de l'énigme que tout le monde, excepté lui, connaissait.

Déjà la division Lecourbe avait été portée à 12,000 hommes par les renforts qu'elle avait reçus depuis le 1er du mois d'août. Pour détourner l'attention de l'Archiduc et l'empêcher de renforcer sa droite, le général en chef ordonna de faire de fortes démonstrations sur les camps de Zurich et vers Bâle, afin de tenir en échec le centre et l'aile droite du prince Charles.

Lecourbe ayant à remonter la vallée de la Reuss, afin de forcer les défilés du pont du Diable et du trou d'Uri, devait être protégé par les mouvements de ses ailes dirigées de manière à tourner les obstacles qui obstruaient sa route. Gudin à droite et Loison à gauche reçurent l'ordre de manœuvrer par les gorges des affluents de la Reuss. Le premier avait l'instruction de remonter la vallée de l'Aar, de traverser le Grimsel et le Furca, de descendre dans la vallée d'Urseren, afin de tourner les défilés du trou d'Uri et du pont du Diable, et descendre ensuite la vallée de la Reuss pour opérer sa jonction

avec le centre. Le second, avec la 109e et 4 compagnies des 38e et 76e, dut marcher par les vallées de Gadmen et de Meyen, afin de déboucher sur la rive gauche de la Reuss à Wasen, au confluent de la Meyen.

Une troisième colonne, formée de 2 bataillons de la 38e, conduite par le chef de brigade Daumas, partant d'Engelberg, était destinée à franchir le mont Surennen et à déboucher sur Attinghausen et Erstfeld; elle devait tourner Altorf, pénétrer dans le Schachental, et opérer par Amsteig sa jonction avec le général Loison.

La quatrième colonne, forte de 2 bataillons des 38e et 76e commandés par le chef d'état-major Porson, eut ordre de se porter dans la vallée d'Altorf par Bauen, l'Issithal et Seedorf, pendant qu'un détachement conduit par le capitaine Forgues chasserait les postes autrichiens qui défendaient les montagnes environnant le Rothstok, avant de redescendre sur Seedorf.

Au centre, Lecourbe, s'étant réservé l'attaque de front par le lac de Lucerne, devait s'embarquer avec la réserve de grenadiers, s'emparer en passant de Brünnen et du débouché du Muttenthal, puis débarquer sous la protection de ses chaloupes canonnières à l'embouchure de la Reuss, pour remonter cette rivière et opérer successivement sa jonction avec les colonnes qui arrivaient par les gorges latérales, et éclairaient son flanc gauche. Un petit détachement de 3 compagnies de la 76e reçut l'ordre de partir de Gersau par terre, de longer le lac afin de seconder l'attaque de Brunnen et du pont de la Mutten, et couper la retraite de l'ennemi dans le Muttenthal.

La brigade de gauche, commandée par le général Molitor, qui avait remplacé le général Boivin, fut des-

tinée à se porter sur Schwitz par Steinen et Seven, et à poursuivre l'ennemi dans le Muttenthal.

Cette attaque, qui avait pour objet de rejeter l'aile gauche de l'armée autrichienne au delà des monts qui séparent le bassin de la Reuss de celui de la Linth, et de s'emparer du Saint-Gothard ainsi que des sources du Rhin, de la Reuss et du Rhône, devait être secondée par un mouvement du général Turreau dans le haut Valais, et par une attaque du général Chabran sur le mont Aetzel et le Jostberg. De son côté, le général Soult, en se portant sur les camps en avant de Zurich, devait, comme nous l'avons dit, donner le change à l'ennemi sur le véritable point d'attaque.

L'aile gauche de l'armée autrichienne, contre laquelle l'opération était dirigée, occupait les positions suivantes : le gros de la brigade Strauch était réuni entre Munster et Aernen, dans le haut Valais. Deux bataillons, postés à Ried et à Roswald, servaient d'avant-postes contre Naters et Bryg, et communiquaient avec le prince de Rohan, qui gardait le Simplon avec 2 bataillons et demi. Le Grimsel était défendu par deux autres bataillons.

Depuis Urseren jusqu'à Altorf, le général Simbschen bordait la Reuss. Les débouchés des vallées de Maderan et de Schachen étaient gardés par trois bataillons et un escadron. Deux bataillons couvraient Wasen et les montagnes de la rive gauche de la Reuss, dont la possession est indispensable pour être maître de cette ligne. Un bataillon tenait par des postes Attinghausen, Seedorf, Fluelen, ainsi que les retranchements élevés sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Le pont d'Attinghausen se trouvait coupé, mais on avait conservé

ceux de Seedorf, d'Erstfeld, de Wasen et du Diable.

Les colonnes françaises se mirent en marche le 14 août au matin. Molitor, après avoir chassé les Autrichiens de Seven, attaqua de front Schwitz. Le combat y fut long et opiniâtre. Le régiment de Stein, renforcé par 7 ou 800 insurgés, fit une résistance à laquelle on ne s'attendait pas; mais un bataillon de la 84e ayant réussi à tourner la position par les hauteurs de Haken et de Mutten, les Autrichiens battirent en retraite, abandonnant leur artillerie et laissant, outre 200 morts sur le champ de bataille, un drapeau et 600 prisonniers entre nos mains.

Pendant ce temps les 3 compagnies de la 76e, parties de Gersau, attaquèrent le pont de la Mutten, dont deux pièces de canon défendaient les approches. Repoussées une première fois, elles revinrent à la charge sans plus de succès; mais en ce moment Lecourbe, arrivé à la hauteur de Brunnen, débarque 5 compagnies de grenadiers des 84e et 109e, ordonne à son aide de camp Montfort d'enlever le pont à leur tête et de faire sa jonction avec la brigade Molitor.

Le débarquement n'était pas sans difficulté; 5 pièces de canon battaient le débarcadère, et les tirailleurs autrichiens, secondés par les paysans, faisaient un feu soutenu. Les grenadiers, ayant néanmoins culbuté tout ce qui s'opposait à leur descente, atteignirent le pont de la Mutten, s'y réunirent aux braves de la 76e, et, de concert avec eux, s'en rendirent maîtres après un combat opiniâtre. Les Autrichiens abandonnèrent leur artillerie et 200 prisonniers. Notre perte n'excéda pas 30 hommes, et Lecourbe, après s'être assuré du débarquement d'une partie de sa réserve à Brunnen,

dirigea sa flottille sur Fluelen, où Porson et Daumas avaient grand besoin de son secours.

En effet leurs colonnes n'étaient arrivées à leur destination qu'après des marches très-pénibles. Porson trouva l'ennemi à Seedorf, le battit et le rejeta dans la vallée d'Altorf, mais ne put passer outre, à cause de la rupture du pont. Celle de Daumas coupa également les Autrichiens à Attinghausen, et les culbuta sur la rive droite de la Reuss, dont ils eurent le temps de détruire le pont. L'impossibilité de franchir la rivière empêcha de les poursuivre dans le Schachenthal, et l'on se borna à tirailler des deux rives de la Reuss.

Il était six heures du soir lorsque Lecourbe arriva devant Fluelen. Instruit de ce qui se passait à Seedorf et à Attinghausen, il prit ses mesures pour débarquer. Le feu de deux pièces de canon et des tirailleurs autrichiens rendait cette opération périlleuse; mais les grenadiers, grâce au canon de la flottille, surmontèrent facilement cet obstacle. A peine à terre, ils eurent bientôt balayé la côte; et Simbschen, mis dans une déroute complète, fut poursuivi jusqu'à Bürglen et Erstfeld avec une perte de 600 hommes et de 400 prisonniers. Les troupes arrêtées par la nuit bivouaquèrent sur le champ de bataille.

De son côté le général Loison marcha toute la journée du 14 par des sentiers affreux semés de précipices, qui éprouvèrent rudement la constance et le sang-froid de ses soldats. Après avoir franchi le Reichen et passé Imgrund, il parvint dans le Nesselthal, où il fut accueilli par une tempête effroyable qui ne laissait plus apercevoir le sentier qu'à la lueur des éclairs. Enfin, il atteignit les huttes du Gadmenthal. Les hommes gravissaient

un à un la montagne; on tirait les pièces de *canon* avec des cordes, et dans les endroits les plus périlleux elles étaient portées à dos par de robustes paysans. Les bêtes de somme quoique déchargées de leurs fardeaux cheminaient avec peine, et souvent, perdant pied, roulaient dans les abîmes. Par bonheur l'ennemi ne se montra nulle part; mais le soir Loison fut arrêté par un fortin appuyé d'un côté à des rochers à pic et de l'autre au torrent de Meyen, qui fermait entièrement la vallée et paraissait inexpugnable. 400 hommes et 2 pièces de canon le défendaient. Cependant il importait de pénétrer promptement dans la vallée de la Reuss pour se joindre à la 38e et seconder l'opération de Gudin sur le Saint-Gothard.

La nuit était proche et la colonne exténuée de fatigue. Loison, reconnaissant que le fort ne pouvait être emporté que par un coup de main, en différa l'attaque jusqu'au lendemain, et se contenta de jeter sur les hauteurs dominantes quelques compagnies de tirailleurs dont le feu plongeant inquiétait la garnison.

Au jour, les grenadiers de la 109e, conduits par le capitaine Stopfe, débouchèrent par files dans un sentier où tombait une grêle de balles et de mitraille. Quatre fois ces intrépides soldats furent sur le point de pénétrer dans le fort, et quatre fois ils furent repoussés avec perte; enfin, à un cinquième assaut ils s'en rendirent maîtres et firent la garnison prisonnière, à l'exception d'une soixantaine d'hommes qui s'enfuirent et eurent le bonheur de passer la Reuss. Le fort pris, Loison continua sans obstacle sa marche dans la vallée et arriva à Wasen, d'où il dirigea un bataillon de la 109e à la rencontre de Lecourbe.

Pendant que Loison s'avançait à la tête de ses grenadiers et de 2 bataillons, Simbschen avait fait des dispositions de défense à Amsteig, Wasen et Urseren. Lecourbe donna l'ordre de l'attaquer dans la première de ces positions, le culbuta et lui prit 200 hommes. Chargeant ensuite Lovisi de poursuivre avec son bataillon les fuyards dans la vallée de Maderan, il continua sa route sur Wasen, pour opérer sa jonction avec Loison, dont il n'avait pas encore de nouvelles. La rencontre qu'il fit dans les bois de quelques fuyards lui prouva que les mouvements de ce général avaient réussi. En effet, le bataillon de la 109e envoyé au-devant de lui parut peu après, et il lui donna l'ordre de rétrograder.

Dès lors il ne restait plus pour achever l'opération commencée qu'à prendre le Saint-Gothard. Mais ce n'était pas chose facile; car la route qui y conduit, bonne et praticable en grande partie, présente entre Geschenen et l'Hospice, c'est-à-dire dans un trajet de 6 kilomètres, des obstacles majeurs. Pour arriver à l'Hospice, il faut traverser le pont du Diable. Ce pont, d'une hardiesse incroyable, est d'un accès dangereux et difficile. Il consistait primitivement en une seule arche en plein cintre de 8 mètres d'ouverture, de 5 de largeur et de 24 à 25 mètres au-dessus de la Reuss; mais ayant déjà été détruit par la mine, il n'avait plus qu'une seule travée. En face, sur la rive droite, se trouve l'Urnerloch ou trou d'Uri, grotte étroite et longue d'environ 300 mètres où passe la route.

On le voit, le terrain offre partout, quand on monte vers l'Italie, des points d'où il peut être défendu avec la plus grande facilité. Si l'on n'y a prévenu l'ennemi, il faut le tourner, car il y aurait une hardiesse inouïe,

plus qu'imprudente même, à essayer de le forcer, et le tourner est presque aussi difficile à cause des massifs de montagnes couronnées de glaciers qui l'environnent.

Aussitôt que Loison eut rejoint Lecourbe, comme il n'avait reçu aucune nouvelle du général Gudin, il accélera sa marche pour lui donner la main. A quatre heures du soir, sa colonne arriva en face de Geschenen, où Simbschen essaya de disputer le passage; mais le combat, quoique vif, ne fut pas long. Les Autrichiens, menés battant jusqu'au pont du Diable, se réfugièrent derrière des retranchements formidables appuyés à la Reuss et à des rochers à pic. Lecourbe, ayant inutilement tenté de les tourner, se décida à les emporter de vive force. Les grenadiers marchent sur le pont; mais, arrêtés par une large coupure, ils sont obligés de se retirer avec perte sous un feu violent de mousqueterie. Il fallut donc se résigner à le réparer et à attendre des nouvelles de la brigade Gudin.

Le mouvement du général Turreau dans le Valais, qui avait pour but de faciliter celui de cette brigade sur le Grimsel, commença le 13 août. A la tête de 4 demi-brigades et d'un bataillon de troupes helvétiques, il marcha sur le Simplon, défendu par Rohan dont les postes communiquaient avec le camp de Lax à travers les montagnes de Roswald. Turreau le chassa de sa position et le coupa des montagnes où quelques-uns de ses détachements furent faits prisonniers. Rohan battu, rétrograda jusqu'à Domo-d'Ossola; et ce qu'on avait prévu arriva. Le colonel Strauch, avec 8 bataillons, chargé de la garde du Grimsel, voulut s'opposer à la marche de Turreau ; il laissa seulement 2 bataillons au Grimsel, s'avança contre lui de Munster avec le reste de

ses forces et le repoussa sur Roswald. Le 14, Turreau essaya de pénétrer à Aernen par la vallée du Rhône, sans y réussir. Strauch se préparait à le chasser de Roswald dans la soirée, quand il apprit les progrès de Gudin sur ses derrières.

En effet, ce général, surmontant toutes les difficultés, avait remonté avec 2 bataillons de la 25e légère et un vaudois la vallée de l'Aar et gravi le Grimsel. Les 2 bataillons autrichiens, malgré la force de leurs positions, furent culbutés à la baïonnette et poursuivis jusque dans leur camp entre Oberwald et Geschenen, où ils ne tardèrent pas à être forcés. Leur perte dans cette journée fut de plus de 200 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. Le 14 au soir Gudin vint bivouaquer auprès du Furca. Dans ce moment, Turreau, qui avait forcé le camp de Lax, poussait sa brigade de gauche dans la vallée du Rhône. Strauch, battu sur ses ailes, en rassembla les débris à Imloch, traversa le pas de Nuffenen, et se retira sur Bellinzona par la Levantine. Un détachement échappé à Turreau se jeta dans la vallée de la Binna, et, après avoir franchi le mont Albrun, à travers des sentiers presque impraticables, le rejoignit le 21 par les vallées Formazza et Maggia.

Gudin, ayant laissé la garde du Grimsel et du Furca à la division du Valais, continua sa marche le 16 par Realp sur Urseren.

Cependant Simbschen, se voyant pressé d'un côté par Lecourbe qui allait déboucher du pont du Diable réparé, et de l'autre par Gudin qui s'avançait rapidement pour faire sa jonction avec lui, quitta sa position dans la nuit et alla s'établir sur les hauteurs du Crispalt.

La jonction de Lecourbe et de Gudin eut lieu le 16 à

sept heures du matin; on ne pouvait laisser à Simbschen un poste qui lui permettait de déboucher sur Urseren. Lecourbe ordonna donc à sa réserve, soutenue par un bataillon de la 67e, de se porter sur les montagnes pendant que l'autre bataillon marcherait par le Saint-Gothard contre Airolo.

Simbschen avait disposé ses troupes sur la route de Dissentis, et ses tirailleurs couronnaient les hauteurs de ce bourg. Un feu de mousqueterie s'engagea d'abord, et plusieurs charges ordonnées par Lecourbe n'obtenant aucun succès, Gudin et Loison se mirent à la tête de 7 compagnies de grenadiers, et culbutèrent les Autrichiens, qui avaient jusqu'alors résisté à toutes les attaques. Ceux qui désespéraient de pouvoir tenir devant les Français, battirent en retraite et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'à San-Giacomo. Le capitaine Galbois avec 40 grenadiers poussa jusqu'à Tavetsch, d'où il ramena une cinquantaine de prisonniers.

Ce rude combat coûta aux Impériaux plus de 500 hommes tués ou blessés et un millier de prisonniers; Simbschen, après avoir rallié les débris de sa brigade au delà de Tavetsch, continua sa retraite par Dissentis sur Coire où il arriva le 20.

Au moment où ce succès signalait la marche de Lecourbe, Jellachich était repoussé sur la Linth par Chabran. Ce général fit avancer ses troupes le 14 août en trois colonnes : les deux premières manœuvraient pour tourner le flanc gauche des Autrichiens, Morgarten et Rothenthurm, et la troisième se dirigea sur Schindellagi. Les Impériaux culbutés se concentrèrent sur ce dernier point où ils arrêtèrent nos troupes toute la journée; mais le lendemain Chabran, ayant été renforcé par la

1re de ligne que le général Soult lui envoya d'après les ordres de Massena, battit complétement Jellachich. Débouchant par Weggithal, il fit une attaque contre le mont Aetzel, et le combat, incertain jusqu'au soir, fut décidé par une charge des Républicains. Jellachich, craignant d'être coupé, regagna précipitamment le pont de Grynau et la rive droite de la Linth, poursuivi par nos troupes qui lui prirent 2 bataillons compromis par leur opiniâtreté et 3 pièces de canon. Jellachich, après avoir fait rompre le pont, s'étendit sur la rive droite de la Linth depuis le lac de Zurich jusqu'à Schännis, et sur la rive gauche de ce point à Urnen et Näffels, d'où, par la route de Glaris, il lia ses communications avec Simbschen.

Le général Soult, chargé de faire de fortes démonstrations sous Zurich, n'eut pas moins de succès. Sa droite, commandée par le général Mortier, força le passage de la Sihl à Adlischwyl malgré une résistance opiniâtre, s'empara de Kilchberg et marcha sur Wollishofen. Vainement la cavalerie autrichienne voulut intervenir, elle fut repoussée sous les glacis de Zurich; mais, ayant été renforcée et soutenue, elle revint à la charge et obligea le général Mortier à se retirer. Il ne regagna cependant ses anciennes positions à 7 heures du soir qu'après avoir laissé des troupes pour intercepter les communications du haut Valais.

La gauche, aux ordres du général Brunet, se porta sur Wytikon où elle engagea un combat très-vif. L'ennemi ayant fait avancer 20 pièces d'artillerie et une nombreuse cavalerie dans la plaine de Zurich, elle opéra sa retraite, mais en bon ordre.

Le lendemain Soult fit de nouvelles démonstrations.

Mortier reprit Kilchberg, poussa jusqu'à Vollishofen, où il resta jusqu'à la nuit sans être inquiété, et Brunet de son côté aborda le camp en avant de Zurich où les Autrichiens s'étaient renforcés. On batailla sans résultat jusqu'à la nuit. Ces deux journées coûtèrent à la division près de 300 hommes tués ou blessés, mais le but qu'on s'était proposé était atteint. L'ennemi avait pris le change, et 6 bataillons hongrois en marche sur Baden furent rappelés en toute hâte à Zurich.

Plus de 2,000 hommes tués ou blessés, 6,000 prisonniers, 21 pièces de canon, la conquête du haut Valais, du Simplon, du Saint-Gothard, des petits cantons et de la basse Linth, furent les résultats de cette série de combats préparés par les combinaisons du général en chef et exécutés avec zèle et intelligence par ses lieutenants.

Ces succès auraient eu des suites plus importantes encore si dans ce moment la tête du corps russe, commandé par Korsakof, marchant sur 6 échelons, n'eût atteint Schaffhausen d'où elle fut dirigée deux jours après sur Zurich, ce qui permit au prince Charles de détacher de cette place le général Hotze avec 4,000 hommes sur Schwitz et Glaris au secours des deux corps autrichiens qui avaient été repoussés de Rapperschwyl et de la Linth.

En rendant compte au Directoire de cette expédition, Massena insista sur la nécessité de lui donner un successeur et fit remarquer qu'il avait dû borner son mouvement, dans la crainte de s'engager dans une direction différente de celle que devait prendre le nouveau général. Il ajouta un avis auquel sa retraite prochaine donnait plus de poids; en démontrant que

l'Helvétie était le point le plus important du théâtre de la guerre, il prouvait que c'était une faute d'ôter à l'armée chargée de sa défense, des officiers généraux et des troupes, pour en renforcer celle du Rhin. « Enfin, » disait-il, j'ai rempli ma tâche avec zèle et dévoue- » ment, et j'ai eu le bonheur d'obtenir quelques avan- » tages au milieu des désastres survenus de tous côtés. » Mais vous m'avez fixé le terme où je dois m'arrêter » et j'obéis. J'ai donc l'honneur de vous prier de me dé- » signer, par le retour du courrier que je vous expédie, » le général à qui vous voulez que je remette le com- » mandement.

» Dans le cas où le général Moreau ne serait pas ar- » rivé d'ici à six jours, je le laisserais au plus ancien » général de division. »

Le courrier porteur de cette lettre était à peine parti depuis 2 heures qu'une dépêche du ministre de la guerre arriva. Le Directoire mieux avisé renonçait à ôter le commandement de l'armée du Danube à Massena et avait nommé Moreau général en chef de l'armée du Rhin. Bernadotte joignait à l'arrêté du Directoire les instructions particulières dont voici l'esprit.

« Il était temps enfin de livrer une bataille générale; des renforts arrivaient chaque jour au prince Charles, il fallait, disait le ministre, prévenir le moment où tous les corps russes l'auraient rejoint. Si donc Massena se trouvait en mesure, il ne devait point différer d'un jour. Dans le cas contraire, il se tiendrait sur la défensive jusqu'au moment où il pourrait porter un corps de 25,000 hommes sur les sommités des Alpes afin de commander les débouchés de l'Italie et favoriser ainsi les opérations offensives de l'armée qui agissait dans

cette partie. Mais, quelle que fût sa décision, il devait envoyer un corps de 18,000 hommes en 3 échelons sur Strasbourg, à l'armée du bas Rhin, le lendemain de la bataille, ou immédiatement s'il restait sur la défensive. »

Massena répondit à cette dépêche en renouvelant sa demande d'un successeur; toutefois il entra dans de plus amples explications avec le Directoire. « L'armée d'Helvétie, lui fit-il remarquer, occupant une ligne qui s'étendait depuis le Valais jusqu'à Bâle, ne pouvait être affaiblie sans danger. Certes s'il avait été possible de dégarnir une ligne d'un si grand développement et de rassembler les forces sur un ou deux points, on pouvait encore réunir assez de troupes pour résister aux Austro-Russes; mais la nécessité de garder tant de points importants ne permettait pas de former des masses suffisantes. Si donc il dégarnissait la ligne, n'aurait-on pas à craindre que l'ennemi ne se portât par une trouée sur les derrières de l'armée, le résultat des dernières affaires l'ayant encore affaiblie en la prolongeant jusqu'au Saint-Gothard. D'ailleurs l'échec de l'ennemi, dans cette partie, appelait son attention sur l'Helvétie où déjà il s'était renforcé d'un corps de 8,000 Russes qui devait être bientôt porté à 30,000. Dans la position actuelle l'armée ne s'en effrayait pas sans doute, mais était-il prudent de la diminuer quand l'esprit public, si profondément vicié en Helvétie, commençait à détruire les plus chères illusions des patriotes et à relever l'audace des nombreux partisans de l'Autriche? Les derniers combats n'avaient que trop prouvé la puissance des contre-révolutionnaires : plus d'un tiers des combattants étaient Helvétiens. En résumé, si l'on voulait continuer l'offen-

sive, il fallait coordonner les mouvements des autres armées avec ceux de l'armée du Danube. »

Le Directoire apprécia enfin ces observations, renonça à tirer des troupes de l'armée du Danube et ordonna à celle du Rhin d'attaquer Philipsbourg pour obliger le prince Charles à se dégarnir en Helvétie; mais il n'en persista pas moins à prescrire à Massena de livrer bataille immédiatement.

Sur ces entrefaites, l'Archiduc témoin de l'affaiblissement de l'aile gauche de l'armée par suite du mouvement étendu de la droite, voulut passer l'Aar à Dettingen, où la rivière forme une anse du côté de la rive droite. Il ne craignait plus que des forces importantes se portassent sur lui, ni par Bâle ni par le Fricktal, puisque l'attention des Français paraissait tout entière absorbée vers les petits cantons. En conséquence il fixa la nuit du 16 au 17 août pour l'exécution de ce projet auquel plus de 40,000 hommes furent appelés à concourir.

Sztarray dut porter sa réserve de Willingen sur les bords du Rhin, pour surveiller la division Souham et l'empêcher de marcher sur l'Aar. Le général russe Korsakof reçut l'ordre de se rendre avec 2,000 hommes d'infanterie et 1,600 Cosaques à Oberendingen, où 23,000 Autrichiens et 6,000 chevaux tirés de la position de Zurich durent se réunir. La garde de cette place fut confiée au général Hotze qui avait à sa disposition 4,600 hommes et 2,800 chevaux, et reçut l'ordre de suivre les Français s'ils venaient à se retirer.

Un corps de 4,000 hommes et de 1,000 chevaux borda la Limmat entre Höng et Klosterwettingen; enfin des batteries construites au confluent de la Limmat et de l'Aar enfilaient le chemin de Brug.

La marche de ces troupes fut dérobée à nos avant-postes par la nature montueuse du terrain, et à l'entrée de la nuit elles étaient en position entre Gross-Dettingen, Tagerfelden et Oberendingen. Dans une anse où le cours de cette rivière se ralentit et où la rive droite domine la gauche, deux ponts devaient être jetés sur l'Aar, l'un au-dessus, l'autre au-dessous du village de Gross-Dettingen. Sur le premier devait passer une avant-garde de 5 bataillons et 6 escadrons destinés à aller prendre poste sur la rivière entre Mandach, Munchenthal et Effingen, afin d'intercepter la route de Brug à Rheinfelden et de couvrir la marche des Russes sur Brug par Bozstein, Willingen et Stilli.

Une deuxième colonne de 12 bataillons et 12 escadrons avait l'ordre de déboucher par le pont inférieur, afin de tourner Lutgeren et de soutenir le mouvement des Russes en suivant le Rhin par Bernau, Rheinsulz et Laufenburg. Enfin une réserve de 9 bataillons et 24 escadrons devait protéger le passage et laisser un bataillon pour garder le pont sur Brug à l'appui de la 1re colonne; une masse de 38,000 hommes aurait pu alors se trouver toute portée sur la ligne décisive.

La marche de ces colonnes était habilement combinée, et tout semblait assurer le succès de cette opération dont les conséquences auraient changé la face des affaires, si l'officier d'état-major chargé de l'établissement des ponts n'eût rien négligé pour assurer leur construction. Heureusement pour nous, cet officier, au lieu de sonder la rivière dont le lit est rocailleux, s'était contenté d'en prendre la largeur. Il réunit le nombre de bateaux strictement nécessaire pour les deux ponts, sans se munir de nacelles, pour passer

les tirailleurs qui en eussent facilité la construction.

Des batteries ayant été élevées sur les hauteurs de Gross-Dettingen, et les pontons transportés derrière le village, les travaux commencèrent à 2 heures du matin. Jusqu'alors un brouillard épais avait dérobé tous les mouvements des Impériaux aux postes français sur l'autre rive. Le bruit qu'ils entendirent leur donna l'éveil. Ils dirigèrent une fusillade très-vive vers le point d'où il partait; les batteries autrichiennes commencèrent à jouer et incendièrent le village de Klein-Dettingen, mais il fut impossible d'assujettir les ancres des pontons à cause du fond de rochers de la rivière.

Le brouillard qui favorisait les Autrichiens s'étant dissipé au point du jour, 2 compagnies de chasseurs zurichois formées d'officiers de milices, à couvert derrière les décombres de Klein-Dettingen, tiraillèrent si habilement qu'ils tuèrent un grand nombre de pontonniers et jetèrent le désordre dans les travaux. Toutes ces circonstances retardèrent considérablement la construction des ponts. A 9 heures du matin l'un n'était qu'à moitié fait et l'autre à peine commencé. Cependant le bruit du canon avait porté l'alarme dans les cantonnements voisins. Les généraux Ney et Heudelet se hâtèrent de rassembler leurs troupes, et vers midi 10,000 hommes étaient en bataille sur le plateau de Bozstein et dans un bois qui domine la plaine de Klein-Dettingen. Les réserves, en outre, accoururent de toutes parts sur ces deux points.

Le passage était donc manqué. L'Archiduc, mortifié d'avoir fait tant de préparatifs en pure perte, renonça à continuer une canonnade dès lors sans objet, et conclut avec le général Ney un accord en vertu duquel il

replierait les ponts commencés sans être inquiété. Cet événement nous prouve une fois de plus qu'à la guerre la vigilance et l'activité peuvent déjouer les surprises les mieux combinées.

L'armée française venait d'échapper à un grand danger. Si ce passage eût réussi, l'Archiduc, en remontant la rive gauche de l'Aar, se serait emparé sans peine des ponts de Brug, d'Arau et d'Olten. Dès lors le centre et la droite de l'armée du Danube eussent été coupés de la gauche; Bâle et les départements du Rhin auraient couru le risque d'être envahis, et Massena, forcé d'abandonner la ligne de l'Albis, était amené à se jeter dans le canton de Berne et sur le lac de Neufchatel. Les succès de Lecourbe aux environs du Saint-Gothard devenus inutiles, il aurait fallu se tenir de nouveau sur une défensive pénible, puisque l'armée autrichienne, renforcée par les Russes de Korsakof, eût acquis dès lors une supériorité marquée sur les Républicains.

Massena loua beaucoup les compagnies dont la ferme contenance et l'habileté au tir avaient contribué si puissamment à faire échouer la tentative de l'Archiduc et donné le temps à Ney de rassembler ses troupes.

Le jour même, le prince Charles apprenant la retraite de sa gauche, détacha Hotze avec 9 bataillons et 6 escadrons par Rumlang et Gruningen sur Rapperschwyl. Hotze, arrivé le 19 à sa destination, ordonna le 21 l'attaque générale et elle eut lieu sur 3 colonnes. La première marcha par Grynau, entre le lac de Zurich et la Sihl. Jellachich, à la tête de la seconde, se dirigea de Glaris sur Schwitz par le Muttenthal; Simbschen, avec la 3e, se porta du pays des Grisons sur le Crispalt par la vallée du Rhin antérieur.

Le mouvement de ces colonnes n'eut pas un succès très-marqué. Hotze arriva bien sur les bords de l'Aa et poussa ses troupes légères sur Altendorf que les Français évacuèrent pour se replier sur le mont Aetzel, mais Lecourbe ayant jeté quelques bataillons dans le Schachenthal, Jellachich, craignit d'être tourné en s'aventurant dans le Muttenthal, et n'osa pas dépasser Schwanden. Quant à Simbschen, il arriva le 23 à Ilanz et laissa ses avant-postes à Dissentis.

L'Archiduc, pressé par sa cour de se rendre sur le Rhin, retardait son départ dans l'espoir de forcer Massena à une bataille décisive. Son but, en renforçant sa gauche, était d'obliger les Français à porter sur leur droite des troupes aux dépens de leur gauche. Cela eut lieu en effet, mais Hotze n'avait pas agi avec une vigueur suffisante et demandait des renforts. L'Archiduc pressa Korsakof qui, depuis la tentative de passage sur l'Aar, cantonnait aux environs de Seebach, d'envoyer quelques bataillons à l'appui de l'aile gauche. Le général russe, prétextant que l'organisation de ses troupes ne lui permettait pas de les faire agir séparément, déclara qu'il ne bougerait pas avant l'arrivée de sa cavalerie et des dernières colonnes qu'il attendait. Cependant, après quelques jours passés en pourparlers, Korsakof, cédant enfin aux instances du prince, se décida à se porter avec son corps tout entier sur Uznach, où il prit position le 25 août; mais Hotze, ne comptant plus sur les Russes, était déjà en marche pour se retirer derrière la Linth. Le 26 il rompit le pont de Grynau, cantonna ses troupes entre Rapperschwyl, Schännis et Schwanden, et ne laissa des postes qu'à Netsthal et sur le lac de Klön pour garder la route de Glaris.

Tandis que ces mouvements causés par le peu d'entente des généraux alliés s'exécutaient, Massena méditait un mouvement offensif sur le centre de l'armée ennemie. Il avait fait reconnaître et reconnu lui-même le cours de la Limmat. Deux points lui avaient paru propres à un passage, l'un au confluent même de cette rivière dans l'Aar, l'autre au-dessus de Dietikon à égale distance de Zurich et de Baden. On amenait les bateaux et les pontons au premier point par l'Aar ou par la Reuss, mais l'emplacement propre à l'abordage sur la rive droite n'avait pas assez d'étendue, le courant était trop rapide pour qu'on pût espérer d'y arriver avec précision, et il entraînait les embarcations jusque sous les batteries autrichiennes. On évitait bien cet inconvénient en faisant remonter les barques de l'Aar dans la Limmat, et jusqu'à Vogelsang l'abordage devenait facile, mais il aurait fallu les haler pendant plus de 500 mètres sous le feu ennemi, et supposé qu'on eût le bonheur d'arriver sain et sauf, toutes les difficultés n'étaient pas vaincues. Avant d'atteindre le plateau de Nieder-Siggingen, traversé par la route de Zurzach à Baden, il fallait emporter un coteau planté de vignes, escarpé, de difficile accès pour l'artillerie et dominé par les batteries ennemies. La réussite n'était donc possible qu'à la condition de détourner l'attention des Autrichiens par des diversions. Dans ce but, Massena ordonna à Soult de prendre le commandement de la 3e division, en laissant celui de la 4e à Mortier, et de nettoyer la rive droite de la Linth, en se portant sur Uznach, de concert avec la brigade de gauche du général Lecourbe conduite par Molitor qui attaquerait l'ennemi à Glaris.

Le 29 août les troupes se mirent en mouvement; mais le projet était éventé, l'ennemi en force, et de plus les pontons, en naviguant de nuit sur la Reuss, avaient éprouvé d'assez graves avaries. Avec ce coup d'œil sûr qui jugeait promptement le fort et le faible d'une opération, Massena, voyant que ces nouveaux embarras joints aux autres difficultés du passage enlevaient à ce projet toute chance de réussite, y renonça sans regret et ce fut un bonheur, car depuis 24 heures l'armée russe était en ligne et l'Archiduc n'avait pas encore commencé son mouvement pour se porter sur le bas Rhin. Il aurait donc eu à lutter contre des forces disproportionnées, et un échec eût probablement compromis l'avenir de la campagne.

Cependant Soult et Molitor, dans l'ignorance de ce qui se passait sur la Limmat, continuèrent leurs mouvements et obtinrent des succès. En effet, ce dernier s'avança le 29 avec environ 1,500 hommes de la 84e vers les sommités du mont Bragel, emporta cette position à la baïonnette, et poursuivit les Autrichiens jusqu'au débouché du Klonthal où ils se réfugièrent dans les retranchements qui couvraient Netsthal, défendus par une nombreuse artillerie. Avant de chercher à les déposter de ce point, Molitor se porta sur Glaris, à la tête de 4 compagnies qu'il plaça devant cette ville afin d'assurer sa droite; mais, en se retournant pour diriger l'attaque de Netsthal, il trouva le chemin intercepté et tomba avec ses aides de camp et les chasseurs de son escorte au milieu du régiment de Salis. Il se fit jour l'épée à la main et regagna le Klonthal où les troupes qu'il avait laissées étaient déjà aux prises avec les Autrichiens; une partie du régiment suisse avait suivi de

près Molitor et attaqua la 84e en queue; alors le général, à la tête des grenadiers, chargea et culbuta dans le torrent tout ce qui ne fut pas tué ou pris.

Le reste de ce régiment s'était en même temps porté sur Glaris, et de concert avec un bataillon autrichien qui déboucha de la ville, avait enveloppé les 4 compagnies laissées en observation sur ce point. Après un combat sanglant nos braves se firent jour à la baïonnette et rejoignirent leur général. Ainsi réunie, cette brigade repoussa les attaques des Autrichiens tout le jour et une partie de la nuit. Comme les munitions tiraient à leur fin, Molitor fit amasser quantité de grosses pierres sur le front de sa position; les Autrichiens croyant l'enlever aisément à une troupe fatiguée, commencèrent dès le point du jour à l'escalader en poussant de grands cris; on les laissa arriver jusqu'aux trois quarts de la pente, puis on fit rouler sur eux les quartiers de rochers amoncelés. Autrichiens et Suisses, écrasés par ces avalanches de pierres, furent culbutés au bas de la montagne. Molitor saisit l'à-propos, descend au pas de charge, leur marche sur le ventre et se rend maître de la position retranchée de Netsthal. Ce beau fait d'armes valut aux Français la possession de Glaris et de toute la haute Linth; en sorte que Molitor effectua sa jonction avec la colonne de Soult au delà de Näfels. Dès le lendemain les Autrichiens s'étant retirés par Engi, Matt et Elm, il porta ses avant-postes au delà de ces trois villages.

De son côté Soult, après avoir poussé le chef de brigade Lapisse avec un bataillon, un détachement de hussards et 2 pièces d'artillerie sur Glaris pour seconder le mouvement de Molitor, s'était avancé le 29, à la

tête de la brigade Laval, sur Uznach, en vue de s'emparer du pont de Grynau; mais l'ennemi l'avait coupé et en défendait les approches avec 7 ou 8 pièces de canon. Soult fit construire 2 radeaux. On se canonna de part et d'autre jusqu'à l'entrée de la nuit; il était alors trop tard pour passer les troupes et d'ailleurs avec de si faibles moyens le mouvement eût été très-long. Soult, renonçant donc à traverser la Linth, fit prendre position à la brigade Laval en arrière de Grynau, gardant les abords de la rivière et ceux du lac. On employa la nuit à construire d'autres radeaux. De son côté Lapisse avait inutilement canonné toute la journée.

Les Autrichiens se renforcèrent pendant la nuit; la flottille de Williams transporta de Zurich des troupes sur Uznach. Le 30 au matin l'attaque recommença, mais les mêmes obstacles se représentèrent; dès lors Soult, convaincu de l'impossibilité de forcer le passage, laissa la brigade Laval sur ce point avec ordre de retenir l'ennemi par des démonstrations, et, renforçant sa droite de 3 bataillons, il conçut le projet de forcer le défilé de Näfels et le pont de Mollis, de culbuter l'ennemi sur Glaris et d'y opérer sa jonction avec Molitor; cela fait, il serait venu prendre en flanc les Autrichiens par la rive droite de la Linth.

La colonne venant de forcer le défilé de Näfels, il en aurait plus coûté de reculer que d'avancer; Soult ordonna donc à un bataillon de grenadiers de s'emparer du pont. Ces braves s'avancèrent sous le feu de 20 pièces de canon vomissant la mitraille. Effrayés de leur audace, les Autrichiens mirent le feu au pont, préférant sacrifier celles de leurs troupes qui n'avaient pas eu le temps de repasser la Linth.

Les ordres du général en chef ne permettant pas d'aller au delà, Soult se contenta de garder la position qu'il venait de conquérir et en profita pour pousser des détachements sur Glaris, dont il n'était éloigné que de 5 kilomètres, afin d'avoir des nouvelles de Molitor. Ses patrouilles ne purent pénétrer bien loin. L'ennemi, à la faveur de la nuit, s'était rallié en avant de cette ville et en défendait les approches. Craignant de se compromettre dans cette position hasardée, Soult ordonna la retraite qui s'effectua au jour dans le plus grand ordre. Il s'établit la droite à Reichenburg, éclairant Bilten et prolongeant la ligne devant Uznach et le long du lac de Zurich.

Le lendemain, 1er septembre, il opéra sa jonction avec Molitor, porta ses avant-postes jusqu'à Ober-Urnen, et Molitor établit les siens en avant de Näfels. Hotze ne conserva dans le canton de Glaris que le pas de Kerensen; ses postes côtoyaient le lac de Wallenstadt, et couraient par Sargans et Flims jusqu'à Ilanz. Ses réserves occupaient Wesen et campaient à Kaltenbrunnen et à Coire, aux deux extrémités de la ligne.

L'Archiduc n'avait prolongé son séjour en Suisse au delà du terme fixé par le Conseil aulique, que dans l'espoir d'obtenir une grande victoire après le passage de l'Aar, et cet espoir évanoui, il ne lui restait plus qu'à obéir. Il n'abandonna pas cependant sans regret ce théâtre où il avait balancé la fortune de la République, car l'orgueil et la présomption du général russe désigné pour le remplacer momentanément lui faisaient présager quelque catastrophe.

En effet Korsakof, se prévalant des ordres qui lui avaient été adressés directement par l'empereur Paul

(voir *Pièces justificatives n°* XVIII), refusait nettement de concourir aux projets de l'Archiduc, et il fallait ouvrir avec lui des négociations en forme pour le moindre mouvement de troupes. On conçoit que la position du prince Charles n'était plus tenable en Suisse. Il saisit donc l'occasion que lui offrait le siége de Philipsbourg par l'armée du Rhin pour se porter au secours de cette place et quitter la Suisse. Toutefois, pour ne pas exposer Korsakof à une défaite, avant que l'arrivée de Suvorof eût rétabli la prépondérance des alliés en Helvétie, il y laissa Hotze avec 25,000 hommes, y compris les 3 régiments suisses à la solde de l'Angleterre, en l'invitant à aider Korsakof de ses conseils.

Les Russes relevèrent partout les Autrichiens sans être inquiétés par les Français, et l'Archiduc se mit en marche le 31 août pour gagner le Rhin avec 30 bataillons et 42 escadrons.

CHAPITRE VII.

Intrigues de Bernadotte contre Massena. — Le Directoire conserve le commandement de l'armée du Danube à ce dernier et donne le portefeuille de la guerre à Dubois-Crancé. — L'armée russe et Suvorof. — Position des alliés. — Portrait de Korsakof. — Position de l'armée française. — Plan d'opérations de Suvorof et difficultés qu'il présente. — Massena choisit le point de Dietikon pour passer la Limmat. — Bataille de Zurich. — Korsakof se retire sur Eglisau. — Coup d'œil sur le cours de la Linth. — Instructions de Soult pour le passage de cette rivière. — Il l'effectue à Bilten. — Mort du général Hotze. — Soult poursuit Petrasch jusqu'à Saint-Gall. — Belles opérations de Molitor dans le Linthal. — Linken s'empare du pont de la Sernft. — Combat de Klon et de Glaris. — Suvorof s'empare du mont Saint-Gothard et force Lecourbe à la retraite. — Combats du pont du Diable et d'Amsteig. — Lecourbe prend position près d'Altorf. — Suvorof veut gagner le Muttenthal. — Arrêté par Molitor, il se rejette sur Glaris. — Dispositions de Massena. — Combats de Mutten et de Klon, de Netsthal et de Näfels. — Suvorof veut se retirer dans les Grisons, il est poursuivi par Molitor. — Korsakof fait une diversion en faveur de Suvorof. — Combats de Paradies et de Diesenhofen. — Prise de Constance. — Évacuation de la tête de pont de Busingen par les Russes. — Gudin reprend le Saint-Gothard. — Soult balaie la rive gauche du Rhin. — Ordre du jour de Massena à l'armée.

Nous avons exposé dans le chapitre précédent tous les embarras causés à Massena par les ordres contradictoires du gouvernement, le courage avec lequel il les combattit et sa persévérance à suivre le système qui lui semblait devoir assurer le salut de l'Helvétie. Certes il lui fallut une bien grande fermeté pour résister aux habiles machinations ourdies contre lui. Le moment est venu de dire d'où partaient les coups qui faillirent enlever à l'armée du Danube le général destiné à remporter bientôt un succès décisif.

A la faveur de la protection des Bonaparte, dans la famille desquels il venait d'entrer par un mariage, et grâce à l'affectation démagogique de son langage, Bernadotte fut, comme nous l'avons dit, porté après la révolution de prairial au ministère de la guerre, avec la réputation d'un habile administrateur et d'un général consommé. Il n'était pourtant ni l'un ni l'autre. Il suffit de lire le plan de campagne qu'il présenta au Directoire pour se convaincre de son inaptitude à diriger les armées du fond de son cabinet. Dévoré d'ambition, il ne considérait ses fonctions de ministre que comme un moyen d'arriver au commandement d'une grande armée, et c'est par là qu'on explique ses motifs de jalousie contre Massena. Comme il lui était impossible de se substituer à ce général, il créa sur le bas Rhin, à côté de l'armée du Danube et à son détriment, celle dont il se réservait *in petto* la direction. Entravant ainsi la marche de Massena par ses combinaisons administratives, il le réduisait à l'inaction sur l'Albis; puis, l'accusant d'irrésolution et de faiblesse, il cherchait à perdre, dans l'esprit du gouvernement, de la nation et de ses troupes mêmes, un général dont l'énergie et l'opiniâtreté étaient les traits saillants. Mais le Directoire qui n'avait point épousé les haines du ministre de la guerre et n'entrait pas dans ses vues, lui enjoignit de satisfaire les justes réclamations de Massena.

Nous avons vu que, d'après ses ordres, ce général avait alors envoyé 18,000 hommes à l'armée du Rhin, tout en faisant observer que le moment était mal choisi pour affaiblir celle du Danube, surtout sans espoir fondé d'en obtenir de bons résultats.

Massena avait chargé successivement deux officiers

d'aller à Paris pour éclairer le Directoire sur les manœuvres de son ministre. Il s'adressa directement alors aux directeurs Barras et Roger-Ducos, dont le frère était un de ses aides de camp, en leur demandant une explication catégorique.

Le Directoire en nommant Moreau au commandement de l'armée du Danube, avait évidemment prêté la main sans le savoir à cette intrigue. On peut croire que les explications de Massena lui révélèrent sa faute, car il la répara en rapportant son arrêté et en lui conservant le commandement. Il comprit tout ce qu'il y avait de grandeur dans la conduite d'un général qui, au moment même où il attend un successeur, répond aux calomnies par des victoires, et chargea Barras d'écrire confidentiellement à Massena pour lui exprimer toute la confiance qu'il lui inspirait et vaincre sa résolution.

Barras le fit avec finesse. La République, disait-il, avait besoin de ses victoires. Point de repos à l'ennemi, qu'une bataille le chassât de l'Helvétie et des Grisons, et cette double gloire était réservée à Massena. Dans le principe le gouvernement l'avait destiné à un autre commandement, mais il lui conservait celui de l'armée d'Helvétie et envoyait Moreau à celle du Rhin. Barras terminait ainsi : « Vous avez la confiance du Directoire, » il refuse votre démission par cela même, et vous êtes » trop dévoué à la République pour ne pas rester au » commandement qui vous fournit de nouveaux moyens » d'être utile à la patrie. »

Massena, quoique touché de cette nouvelle marque d'estime, était cependant trop ulcéré pour se rendre encore; il lui fallait une satisfaction éclatante, et si Bernadotte gardait le portefeuille de la guerre, il ne pou-

vait plus, lui, conserver le commandement de l'armée du Danube.

« Je persiste, écrivit-il, à demander un successeur; » jugez combien mes motifs sont puissants. Je m'expli- » que : depuis deux mois je suis en butte à toutes les » calomnies, je suis diffamé de toutes les manières, je » suis abreuvé de dégoûts et d'amertumes. J'en connais » la cause, et j'en dois d'autant plus craindre les effets » qu'elle existe encore. Je mépriserais cependant toutes » ces infamies et leurs artisans s'il n'avait été question » que de m'ôter le commandement d'une armée, mais » on a travaillé à m'enlever l'honneur.

» Dans cette lutte longue et pénible, le gouvernement » ne m'a pas dit un mot pour me faire connaître son » opinion et me venger des calomnies auxquelles, j'aime » à le croire, il n'avait aucune part. Telle est ma posi- » tion que, ne jouissant plus de la confiance entière du » gouvernement, je manque de cette force morale qui in- » spire et fait exécuter ce qu'on entreprend; telle est » encore ma position en Helvétie, qu'ayant été pendant » un mois regardé comme rappelé, je ne pourrais y » rester qu'avec désagrément.

» Ma résolution est inébranlable, citoyens Directeurs, » il faut que je quitte le commandement de cette ar- » mée. Ne croyez pas que je renonce à servir ma pa- » trie, je lui appartiens; mais, en me dévouant pour » elle, je veux avoir la certitude qu'on appréciera mes » principes et mes travaux, et qu'on me soutiendra » dans les orages inséparables des hautes fonctions. En » ce moment mes ennemis sont trop actifs et trop puis- » sants pour que j'aie cette espérance. Je ne m'explique » pas davantage, citoyens Directeurs. Que ne puis-je

» avoir avec vous un entretien de quelques heures ! »

Cette lettre du 29 août mettait le doigt sur la plaie. Le Directoire sentit parfaitement la justesse des raisons de Massena ; mais, flottant encore indécis, il ne répondit qu'à une de ses demandes, en chargeant le ministre Bernadotte de signifier au général en chef qu'il refusait sa démission. « Mais, répondit aussitôt Massena, » les circonstances qui dirigent ma conduite sont tou» jours les mêmes ; on m'enlève directement ou indirec» tement les moyens de faire le bien. Je persiste à de» mander un successeur. »

Cette dépêche, portée par un de ses aides de camp, fut remise au Directoire le 12 septembre. Cet officier de confiance ajouta ce que la correspondance ne pouvait contenir. Il exposa enfin toutes les phases de cette lutte sourde soutenue par son général contre la malveillance du ministre de la guerre, et il ne lui fut pas difficile de montrer par les faits l'art perfide avec lequel la religion du gouvernement avait été trompée. A la suite de cette conférence, le Directoire retira à Bernadotte le portefeuille de la guerre pour le confier à Dubois-Crancé, ancien officier du génie, homme de mérite et patriote sincère.

L'ennui de cette correspondance inquiétante n'empêchait pas Massena de penser à l'avenir et de se préoccuper de l'arrivée des Russes en Suisse. Il allait se trouver en face d'un ennemi inconnu. Il avait depuis longtemps l'habitude et la pratique des Autrichiens, et avait enseigné à nos troupes le moyen de les vaincre ; mais vis-à-vis de ses nouveaux adversaires il se trouvait pour ainsi dire dépaysé, car l'armée russe, en effet, était une armée à part. Le caractère particulier

de cette nation, ses mœurs encore à demi barbares, sa manière de combattre et ses précédents en faisaient pour nous quelque chose d'étrange et de bizarre. Les troupes russes, qui n'étaient encore connues de l'Europe que par les succès récents de Suvorof en Italie, offraient un sujet d'étude curieux et neuf.

La discipline la plus rigoureuse y était strictement observée, l'infaillibilité du supérieur consacrée, la fidélité au drapeau une religion. Patientes, laborieuses, endurcies et d'une bravoure à toute épreuve, quoiqu'un peu froide, elles étaient susceptibles d'élan, mais d'un élan calculé, si l'on peut employer cette expression. La sobriété ordinaire du Russe est prodigieuse. En campagne, sur les confins de la Turquie, dans les montagnes du Caucase et dans les plaines de la Crimée, il se contente de farine de seigle et d'orge avec laquelle il fait, suivant les circonstances, du biscuit, du pain, de la bouillie, et une détestable boisson fermentée qu'il préfère à l'eau pure. Toutefois, son séjour en Italie avait un peu altéré cette sobriété. Il était devenu gros mangeur, et ruinait les pays où il passait en dévorant tout ce qui lui tombait sous la main. Lourd et embarrassé dans son allure, la fatigue devenait pour lui un obstacle sérieux. L'instruction de ces troupes était nulle. Quelques officiers supérieurs seuls, qui avaient voyagé et s'étaient polis au contact de notre civilisation, avaient de l'intelligence et de la capacité; le reste ignorait jusqu'aux plus simples notions du métier. Aussi cette armée, n'étant pas manœuvrière, se formait-elle constamment en carrés pour l'attaque ou pour la défense. Excellente dans les marais de l'Ukraine, dans les steppes de la Tartarie et dans les forêts de la Valachie,

elle pouvait résister par la fermeté de son attitude aux attaques de la cavalerie turque ou polonaise, forcer une position, enlever d'assaut quelques retranchements en terre, mais elle devait se trouver un peu déconcertée devant des troupes agiles, manœuvrières, intelligentes comme les nôtres, et qui connaissaient le pays pour y avoir déjà fait une rude campagne.

L'infanterie était éclairée par quelques pulks de Cosaques, troupe légère excellente, mais dont la saleté et l'amour effréné du pillage en faisaient un véritable objet d'effroi partout où ils passaient. Malgré ces imperfections, cette armée, maniée par un général qui saurait mettre en œuvre ses qualités, était susceptible de grandes actions.

Suvorof, l'une des figures les plus orignales de la fin du dix-huitième siècle, était l homme qui pouvait le mieux accomplir cette tâche, quoiqu'il fût à ce moment, presque sur le déclin de sa vie. Né en 1730 et soldat depuis l'âge de 12 ans, il avait une expérience consommée des hommes et des choses de sa nation. Sa longue carrière militaire s'était passée à combattre des peuples d'une origine diverse et des mœurs les plus opposées; la Poméranie, la Pologne, la Moldavie, la Crimée, la Perse, l'Italie, l'avaient vu tour à tour déployer les ressources de son talent et lutter de finesse, d'habileté et jusqu'à un certain point de génie avec ses différents adversaires.

Nous avons prononcé le mot génie; le trait distinctif de celui de Suvorof est d'avoir su tirer un merveilleux parti du caractère et de la nature russes. On l'a dit avec beaucoup de raison, il ne peut être jugé comme les autres hommes de guerre de son temps. Suvorof était Su-

vorof. Il avait une individualité propre qui en faisait un homme complétement à part, mais admirablement organisé pour jouer ce rôle spécial. Il a été un remarquable général russe, voilà sa gloire. Ce qui l'a fait passer à la postérité, ce n'est pas d'avoir pris et brûlé Praga, détruit Ismaïlof et les 25,000 Turcs qui le défendaient, d'avoir vaincu les Polonais, défait les armées persanes et turques, battu les républicains sur l'Adda et sur la Trebia, mais bien d'avoir été assez habile pour que les Russes, sous ses ordres, malgré leur nature imparfaite et leur civilisation tronquée, se soient toujours vaillamment battus, et que sous ces latitudes diverses ils aient souvent fait de grandes choses.

Comme homme privé, son tempérament sec, nerveux, robuste, qui lui permettait de supporter les plus grandes fatigues; son étonnante sobriété, qui lui laissait impunément boire de l'eau ou de l'eau-de-vie et manger du pain noir; son corps, qu'il avait su plier à toutes les fatigues, au point de coucher continuellement sur la paille et de courir à 70 ans la poste dans le kibich d'un paysan, ou de monter à cheval comme un Cosaque; la promptitude et la hardiesse de son coup d'œil, les ressources qu'il savait puiser constamment dans son esprit : toutes ces qualités suffiraient pour en faire un homme hors ligne.

Parlerons-nous des excentricités qui l'ont rendu célèbre dans le monde des originaux et fait courir sur son compte tant d'histoires fantastiques? Nous savons, à n'en pas douter maintenant, que la plupart de ces manies étaient affectées et qu'il ne les montrait que pour frapper l'esprit du vulgaire, s'entourer, en quelque sorte, d'une auréole de bizarrerie pour imposer à ses

troupes et rester à couvert des intrigues de la cour. Suvorof était l'homme de la nature, mais d'une nature vigoureuse, intelligente et supérieure. Il avait montré à nos généraux Macdonald et Moreau que la promptitude et la vivacité de sa conception pouvaient, par un effort sublime, monter au niveau de la science la plus consommée et de l'intelligence la plus cultivée.

Massena n'allait pas avoir tout d'abord à se mesurer avec un tel adversaire, les avis du gouvernement et les renseignements transmis par ses émissaires en Italie ne précisaient point l'arrivée de Suvorof en Suisse ; il n'avait encore en face de lui que Korsakof. Toutefois, comme l'arrivée de Suvorof n'était pas éloignée et que l'armée se trouvait déjà en présence des Russes, il crut devoir la prémunir contre les bruits exagérés qui circulaient sur le nombre et la valeur de ces nouveaux ennemis. Il fit un ordre du jour dans lequel il annonça qu'on allait combattre des troupes beaucoup plus familiarisées avec la baïonnette que les Autrichiens. « Il » espérait que, dans cette espèce de duel, les nôtres » seraient victorieuses et soutiendraient leur ancienne » et glorieuse réputation dans l'usage de cette arme. »

Au moment où les deux armées s'apprêtaient à se porter des coups décisifs, il est utile de faire connaître leurs positions respectives.

Korsakof avait concentré la majeure partie de son corps de bataille en avant de Zurich et campait entre cette ville et la Sihl.

5,000 hommes de renforts reçus par Hotze portaient son corps à 27,000 combattants. Depuis les combats des 30 et 31 août, ce général appuyait sa droite à Rapperschwyl et sa gauche au Rhin antérieur d'où il commu-

niquait avec Strauch cantonné vers les sources du Tessin.

Le lieutenant-général Durasof, avec 8 bataillons et 10 escadrons, occupait 2 camps entre Kloster-Wettingen et Wurenlos; 3 bataillons, sous les ordres du général Markof, bivouaquaient près du Klosterfahr. Le reste du cours de la Limmat et de l'Aar était gardé par quelques détachements de chasseurs et de Cosaques.

Le corps de Condé et 4,000 Bavarois à la solde de l'Angleterre marchaient sur Schaffhausen où parquaient les équipages. Près de 55,000 hommes se trouvaient donc en ligne du côté des alliés et la jonction de Suvorof aurait porté leurs forces à 75,000 combattants au moins.

Ainsi, malgré la volonté du Conseil aulique, les troupes autrichiennes et russes se trouvaient encore mêlées dans le nouvel ordre de bataille. C'était une circonstance avantageuse aux Français, car les Russes haïssaient cordialement les Autrichiens, qui le leur rendaient avec usure. La mésintelligence se montrait surtout fort grande entre les officiers généraux et supérieurs des deux armées. Le prince Korsakof, courtisan tacticien, ennemi déclaré des baïonnettes intelligentes, de cette discipline paternelle qui prévient les fautes plutôt qu'elle ne les réprime, et de cette douce fraternité d'armes qui rattache chez nous le soldat à l'officier, l'officier au général par une chaîne insensible, ne voyait rien au-dessus des manœuvres automatiques, de la discipline des verges, et des hauts bonnets coniques dont les grenadiers russes étaient coiffés. Cet ancien favori de Catherine n'avait jamais fait que deux campagnes, sous le prince Zubof en Perse où il avait donné des preuves de bravoure

personnelle et de capacité problématique; mais fier d'avoir accompagné le comte d'Artois de Pétersbourg à Londres et suivi le quartier général du prince de Cobourg; tout glorieux d'avoir rédigé pour l'impératrice un journal de la campagne de 1794 semé de traits acérés contre les généraux autrichiens, il se croyait tous les talents d'un général en chef appelé à renouveler le système militaire de la Russie, et, dans son orgueil insensé, il avait promis à l'empereur Paul, en prenant congé de lui, d'anéantir l'armée républicaine et de relever le trône des Bourbons à Paris. Plein de présomption et d'arrogance, il ne répondit que par des rodomontades aux avis du prince Charles. L'Archiduc le vit avant son départ pour Zurich, et, lui désignant les points à garder, Korsakof lui dit : « Oui, bien ! mais là où vous mettez un bataillon, il suffira d'une compagnie russe. » Et sur l'indication des routes à suivre en cas de retraite : « Les Russes, interrompit-il, ne se retirent jamais. »

D'un autre côté, quoique le général Hotze, commandant les Autrichiens, eût donné, dans la guerre de Turquie et dans la campagne de 1796, des preuves de capacité, comme il n'était ni magnat hongrois ni grand seigneur allemand, mais un simple officier de fortune, il se trouvait en butte à la jalousie de toutes les médiocrités qui lui étaient subordonnées.

Avec un adversaire comme Korsakof, si rempli de vanité et de présomption, Massena comprit parfaitement qu'il devait lui inspirer une confiance aveugle et n'engager avec lui que des affaires d'avant-postes où il lui laisserait de légers avantages, jusqu'au moment où il frapperait un coup décisif.

La position des Français avait subi peu de changements. Leur armée était d'une force à peu près égale à celle des alliés, y compris 5,000 hommes de troupes helvétiques ; elle occupait les emplacements suivants :

La 1re division, commandée par le général Turreau (voir *Pièces justificatives* n° XIX), forte de 9,462 hommes, gardait le haut Valais et le Simplon.

La 2e, aux ordres de Lecourbe (11,762 hommes), occupait le Saint-Gothard, la vallée de la Reuss et tenait Glaris par son aile gauche dans la vallée de la Linth.

La 3e (12,670 hommes), sous le commandement de Soult, appuyait sa droite à Glaris et sa gauche à Adlischwyl sur la Sihl. Son centre couvrait la rive gauche de la Linth. Mortier, avec les 11,167 combattants de la 4e division, gardait le mont Uetli et poussait des postes depuis Adlischwyl jusqu'à Altstetten. La 5e division (8,017 hommes), sous les ordres du général Lorges, bordait la rive gauche de la Limmat d'Altstetten à Baden ; la 6e (8,565 hommes), sous Ménard, se prolongeait depuis Baden jusqu'à l'embouchure de l'Aar. Chabran, avec la 7e (9,310 hommes), était chargé de la défense de Bâle.

La réserve d'infanterie, formant un corps de 3,817 grenadiers, sous les ordres du général Humbert, cantonnait à Bremgarten.

Enfin la réserve de cavalerie (3,696 hommes), commandée par Klein, gardait le Frickthal.

La division de l'intérieur, sous le général Montchoisy, affaiblie de jour en jour par les besoins pressants de la ligne, comptait à peine 2,500 conscrits.

Tels étaient la force et l'emplacement des deux armées vers la fin de septembre. On voit, par cette dis-

tribution, que Massena pouvait forcer la ligne de la Limmat en rassemblant rapidement 39,000 hommes sur ce point, tandis que ses adversaires n'en avaient pas plus de 25,000 à lui opposer.

Cependant Suvorof, vers la fin d'août, commença ses préparatifs pour entrer en Suisse. Il se mit en rapport avec Hotze et Korsakof afin de concerter avec eux son plan d'opérations. Après avoir échangé quelques dépêches, il fut convenu, le 10 septembre, que Suvorof déboucherait sur la droite des Français par le Saint-Gothard le 21 ; que le colonel Strauch, qui surveillait les mouvements de Turreau dans le haut Valais, couvrirait cette expédition, et qu'une brigade autrichienne se porterait de Dissentis à Amsteig, dans la vallée de la Reuss par le Crispalt. Suvorof espérait se rendre maître du Saint-Gothard le 24, gagner le 25 Altorf, le lendemain Schwitz et entrer le 27 à Lucerne où il serait rejoint par une brigade détachée de la vallée de la Reuss, qui, après avoir tourné la rive occidentale du lac de Lucerne, arriverait par Lugelberg.

Pendant ce temps, Hotze, renforcé de 5,000 hommes du corps de Korsakof, se serait porté d'Uznach sur Einsiedeln pour soutenir Jellachich pendant que ce général s'avancerait de Sargans sur Glaris et que le baron de Linken, de Flims se porterait sur Schwanden afin de traverser le Klonthal. Arrivé à Einsiedeln, Hotze prendrait en flanc les Français sur l'Albis, et Korsakof, débouchant de Zurich, les presserait sur le front et opérerait sa jonction avec lui.

Si l'exécution de ce plan répondait aux espérances de Suvorof, les alliés, maîtres de la vallée de la Reuss, se seraient portés en masse sur l'Aar et auraient poussé

vigoureusement les Français, mais que de difficultés à vaincre! Le passage du Saint-Gothard, du pont du Diable, de la Reuss, des affreuses montagnes du Schachenthal, l'impossibilité de vivre dans un pays sauvage et épuisé, la présence de Lecourbe à la tête d'une division aguerrie, familiarisée avec le terrain et en connaissant les plus petits sentiers, rendaient très-problématique le succès de l'opération. Nous allons voir bientôt que ces divers obstacles trompèrent les prévisions du général russe.

Massena, débarrassé enfin de la longue lutte qu'il soutenait contre le ministre de la guerre et sûr de la confiance du Directoire, se livra tout entier aux soins de l'opération qu'il méditait.

L'absence de l'Archiduc donnait momentanément à l'armée française la supériorité du nombre. Il importait de saisir cet instant et de battre Korsakof et Hotze avant que l'arrivée de Suvorof eût rétabli l'équilibre.

Mais le prince Charles n'avait-il pas feint de marcher sur le bas Rhin pour attirer l'armée française dans les plaines de Winterthur? Cette incertitude engagea Massena à retarder son opération de quelques jours; bientôt, ce doute étant éclairci par une lettre du général Suchet, chef d'état-major de l'armée d'Italie, qui l'informait du départ de Suvorof pour la Suisse, il fixa au 25 septembre le mouvement général de l'armée. Il dut s'applaudir de sa résolution, car le projet d'attaque formé par les alliés contre l'armée française pour le 26 septembre fut prouvé après la bataille de Zurich.

Massena se trouvait derrière les lacs de Wallenstadt et de Zurich. Il résolut de passer en même temps la

Linth et la Limmat, de manière que ses deux corps de troupes pussent agir simultanément.

La Linth descend la gorge de Glaris et traverse la plaine marécageuse qui s'étend entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich. Elle communique avec le premier par des canaux de dérivation d'environ 600 mètres de longueur et se décharge dans le dernier. Sa rive droite présente une position avantageuse. Depuis Wesen, sur le lac de Wallenstadt, jusqu'à Schännis, des montagnes escarpées bordent l'étroit chemin qui suit son cours. Au delà, le terrain marécageux est inaccessible à la cavalerie, et plusieurs mamelons qui s'élèvent çà et là offrent de bons points d'appui. Celui de Banken, qui aurait pu recevoir des batteries susceptibles de croiser leurs feux avec celui des montagnes voisines, est très-rapproché de la rivière. Depuis Näfels jusqu'aux environs de Tuggen elle ne saurait être défendue, à cause de l'éloignement et de l'escarpement des montagnes qui forment sa berge gauche, mais là, contournant le pied du Buchberg pour aller se perdre dans le lac de Zurich, elle offre un saillant très-aisé à défendre et d'où l'on peut déboucher par le pont de Grynau sur Uznach.

Nous avons dit précédemment que le cours de la Limmat qui n'est, suivant toutes les probabilités, que la continuation de la Linth et son dégorgeoir du lac de Zurich, avait été reconnu avec soin. La tentative de passage qui avait échoué au confluent de cette rivière et de l'Aar fit qu'on choisit définitivement le point de Dietikon pour cette opération. La Limmat forme en cet endroit un coude dont la convexité offre l'avantage de pouvoir être protégé par les feux croisés des batteries

élevées sur le plateau en avant de Nieder-Urdorff; la rive droite où il fallait débarquer était couverte par un petit bois à la vérité gardé par de nombreux postes russes, mais qui aurait offert, dans le cas où l'on serait parvenu à les en débusquer, un bon abri pour notre infanterie légère.

C'était en face que l'on se proposait de jeter le pont. On ne pouvait le voir de l'autre rive, de plus l'ancrage y était sûr et le courant moins rapide que partout ailleurs. La berge droite de la Limmat était séparée de l'isthme où devait s'effectuer le débarquement, par une prairie où l'ennemi avait son principal poste et formait la corde de l'arc décrit par la rivière.

Mais si le point de Dietikon réunissait de grands avantages, il n'était pas sans inconvénients. D'abord il n'offrait aucun abri pour couvrir le rassemblement des moyens de transport et protéger ensuite l'embarquement des premières troupes. Il fallait donc conduire les bateaux sur des voitures jusque sur le rivage et les lancer successivement à l'eau sous le feu des postes ennemis.

On avait établi le dépôt principal des barques à Brugg; comme la route entre cette ville et Dietikon se trouvait interceptée et que les ponts de Baden et de Kloster-Wettingen avaient été détruits, force était d'amener les bateaux à Bremgarten et de les diriger sur Dietikon par un chemin étroit et montueux, où le moindre accident aurait arrêté tout le convoi. A supposer qu'on parvînt à les transporter sans encombre à Dietikon, ils ne nous offraient que des moyens fort limités de débarquement. En effet, on n'avait pu tirer des lacs de Zug et de Neufchâtel plus de 37 bateaux de la capacité de 20 à 45 hommes.

Quant aux voitures et haquets nécessaires pour le transport des barques, on n'en avait qu'une trentaine, dont 6 furent donnés au général Soult. Les 24 restants devaient donc transporter non-seulement les 16 bateaux d'artillerie destinés à former le pont, mais encore les 37 bateaux de débarquement. Dans l'impossibilité de les amener en un seul convoi, on s'y prit très-longtemps à l'avance, et on réussit à les conduire successivement, et à l'insu de l'ennemi, derrière des baies abritées par un petit camp à 1,000 mètres environ du point de passage. Quant à l'équipage de pont, il resta tendu à Rottenschwyl jusqu'au dernier moment.

De son côté, le général Soult devait passer la Linth le même jour et avait tout préparé pour cette opération, épisode du plan général de Massena dont nous rendrons compte plus bas.

La nuit du 24 au 25 septembre étant fixée pour le passage, voici les instructions que le général en chef transmit à ses lieutenants;

Lecourbe eut ordre de marcher avec la majeure partie de ses troupes sur Dissentis et Ilanz, de s'emparer des deux ponts de Reichenau pendant que sa droite se porterait sur Airolo à l'embranchement des vallées du Tessin et du Rhône. Comme le Splügen était, après l'occupation de Dissentis, le seul débouché restant pour communiquer d'Italie avec les Grisons, on lui recommanda de s'en emparer aussitôt qu'il le pourrait sans se compromettre. Une fois maître de Reichenau, il devait pousser des partis sur Coire et sur Ragatz;

Molitor avait pour instruction de marcher avec sa brigade, partie sur Flims, partie sur Wasen où il prendrait position si Soult parvenait à passer la Linth. Trop éloi-

gné de la division Lecourbe et obligé de subordonner ses mouvements à ceux de Soult, il devait communiquer avec ce dernier et recevoir directement les ordres du général en chef. Massena, se confiant dans l'habileté et le bonheur de Soult, s'en rapporta à sa prudence pour le passage de la Linth et lui prescrivit simplement de détacher sur Zurich, aussitôt qu'il serait arrivé à Rapperschwyl, une colonne de cavalerie et d'infanterie;

La division Mortier fut chargée d'arrêter ce qui tenterait de sortir de Zurich. A cet effet une de ses brigades reçut l'ordre de s'emparer de Wollishofen et de pousser une forte reconnaissance jusqu'à Horgen en remontant le lac; l'autre dut s'établir entre Albisrieden et Altstetten hors de portée de canon de Zurich, afin d'empêcher Korsakof de déboucher par la plaine de la Sihl sur les derrières des troupes de l'expédition : cette brigade devait être appuyée par la réserve de cavalerie;

Il fut prescrit à Mortier de placer ses obusiers de manière à inquiéter les faubourgs de la place aussitôt qu'il serait maître de Wollishofen, et, dans le cas où l'ennemi évacuerait Zurich, de porter sa brigade de droite en avant de la porte de Rapperschwyl et celle de gauche sur les hauteurs en avant de la place;

La division Lorges, renforcée de la brigade Quétard, fut destinée à franchir la Limmat. La brigade Gazan formant l'avant-garde, dut passer la première dans les barques, s'emparer du plateau de Fahr et celle de Bontems qui la suivait, se porter à gauche sur Ottwyl. Ces deux brigades, après avoir culbuté l'ennemi, devaient se diriger sur les hauteurs de Regensdorf et de Dätlikon, et jeter un bon poste dans Ottelfingen;

Pour masquer le véritable point du passage, Ménard,

avec sa brigade de gauche, fut chargé de faire des démonstrations à Brug et de simuler des préparatifs de passage sur ce point, en répandant le bruit que si l'on faisait filer des troupes sur Dietikon, c'était avec l'intention de les ramener dans la nuit à Brug.

On n'avait point mis en doute que l'ennemi ne prît le change si dès le matin les batteries entraient en action et si les troupes étaient en bataille sur la route. Ce général devait se tenir prêt à passer la rivière dès que les troupes de Lorges seraient maîtresses de Regensdorf et de Datlikon et s'emparer de Regensperg et de Tagerfelden, tandis que Quétard se porterait à Ottelfingen et de là à Regensperg où il rentrerait sous les ordres de Ménard.

Les instructions du général en chef furent exécutées avec précision. La nuit du 23 septembre et la journée du 24 furent employées à amener l'équipage de pont en face de Dietikon. A la nuit close les barques furent apportées sur le rivage par 4 compagnies de la 37e et un bataillon de la 97e, les pontonniers couchés derrière, leurs rames à la main, attendant en silence le signal de l'attaque. Le chef de brigade d'artillerie Dedon avait partagé les barques en 3 divisions distinctes : celle de droite, composée des bateaux les plus petits et par conséquent les plus faciles à lancer à l'eau, devait passer les troupes légères destinées à surprendre les postes russes; celle de gauche, formée des bateaux moyens, aborder une petite île où l'ennemi avait des postes qui battaient à revers le point d'attaque; au centre étaient les bateaux les plus lourds et les moins faciles à manœuvrer. Tous ces travaux préparatoires étaient terminés à minuit.

Le chef d'escadron Foy, commandant l'artillerie de la division Lorges, disposa pendant ce temps ses batteries avec des précautions telles que l'attention de l'ennemi ne fut point éveillée. A la droite, une batterie placée en avant de Nieder-Urdorff, prenait à revers la gauche des Russes, balayait la plaine entre les deux bois et protégeait les travaux du pont. Une autre batterie d'obusiers, au-dessous de Dietikon, portait sur le camp ennemi et prenant sa droite à revers, croisait son feu avec celui de Nieder-Urdorff; quelques pièces distribuées entre ces deux points complétaient le système d'attaque dans cette partie. Au-dessous d'Ottwyl, une batterie de pièces de 12 établie sur une éminence près de la rivière, interceptait le chemin de Wurenlos à Zurich et ôtait aux troupes du camp russe la faculté de se porter directement au secours de celui de Weiningen.

A cinq heures du matin, le signal est donné. Dedon fit lancer à l'eau les petits bateaux qui, trop chargés de troupes, s'engravèrent; mais en trois minutes ils furent remis à flots. Les postes russes qui enveloppent l'anse sur la rive droite prennent l'éveil et commencent un feu nourri de mousqueterie. Nos troupes répondent par les cris : *En avant! vive la République!* et les autres barques, traînées à l'eau, sont aussitôt dirigées sur le bord opposé où 600 hommes débarquent quelques instants après. Les Russes, assaillis à l'improviste, ont à peine le temps de prendre les armes. L'artillerie française fait bientôt taire la leur et chasse du rivage tout ce qui s'y était porté pour empêcher le débarquement. Les troupes s'avancent au pas de charge, les bateaux reviennent à la rive gauche pour faire un nouveau transport,

et les batteries qui pouvaient nuire à leur marche cessent leur feu.

Bientôt Gazan a réuni assez de monde pour commencer l'attaque. Le chef de bataillon Grain-d'Orge, qui tenait la tête de la colonne avec les carabiniers, un bataillon de la 10e légère et 4 compagnies de la 37e de ligne, aborda les Russes qui, chassés de leurs postes sur les bords de la rivière, s'étaient réunis dans le bois qui masquait le col de l'Isthme, où, soutenus par toutes les troupes du camp et du plateau de Fahr, ils font une vive résistance sous la protection de 7 pièces de canon; mais les Français, dont le nombre grossissait continuellement, parviennent à déboucher du bois et à s'en emparer vers 6 heures du matin. Dès lors la brigade russe, composée du régiment de Saken, d'un régiment de dragons qui avait mis pied à terre dans les vignes et d'un pulk de Cosaques, fut débordée et se fit tuer presque tout entière. Le général Markof, qui la commandait, fut blessé et pris.

Pendant ces combats, Dedon faisait avancer au grand trot sur la rive l'équipage de pont. Les pontonniers, aidés par la légion helvétique, travaillent sous les yeux de Massena à jeter le pont, et un détachement de sapeurs ouvre sur la rive droite un chemin pour l'artillerie et la cavalerie. En une heure et demie le pont fut terminé et 8,000 hommes étaient en bataille sur les hauteurs de Fahr. Aussitôt le reste des brigades Gazan et Bontems, sous les ordres de Lorges, ainsi que la brigade Quétard, traversèrent la rivière.

L'armée russe était alors divisée en deux corps à Zurich et à Freudnau, au-dessus du confluent de la Limmat dans l'Aar. Il fallait donc les empêcher de se

réunir et les combattre séparément. Dans cette vue, Massena porta sur Dietikon et Regensdorf la brigade de Bontems, occupant ainsi les revers principaux du contre-fort qui sépare la Limmat de l'Aar, et les communications de Regensperg à Zurich. Partie de la brigade Quétard marcha sur Wurenlos afin de garantir la gauche du général Bontems des attaques du corps ennemi de Wettingen et Freudnau. Un détachement fut laissé en réserve au pont, et le reste, sous les ordres du chef d'état-major Oudinot, s'avança à l'appui de la brigade Gazan, chargée de l'attaque de Hong et de la partie occidentale du Zurichberg.

Tandis que ces colonnes exécutaient les ordres du général en chef, celui-ci, voulant savoir où en étaient les affaires dans les plaines de la Sihl, se rendit auprès de la réserve de Klein sur la rive gauche de la Limmat.

Korsakof était dans la plus grande sécurité. Depuis son arrivée à Zurich, se livrant aux plaisirs de la table et du jeu, il n'avait pas visité une seule fois sa ligne, n'en connaissait ni les avantages ni les inconvénients, et, loin d'imiter le prince Charles et de tenir son quartier général administratif, ses hôpitaux, ses parcs et ses bagages à Klotten ou sur tout autre point en arrière, il avait laissé à Zurich les choses dans un pêle-mêle inextricable. Dans sa folle présomption, il ne parlait de rien moins que d'envoyer Massena à Pétersbourg, à la suite de la première affaire comme spécimen du genre républicain. Le langage et les manières de l'état-major français faisaient le texte ordinaire et inépuisable des railleries de ses officiers. De plus, 5 bataillons, dont 3 du camp de Seebach et 2 du camp de la Sihl, étaient partis le jour précédent pour Rapperschwyl afin de manœuvrer, sui-

vant le plan arrêté, sur la droite de Hotze. Il ne restait guère que 12,000 hommes pour défendre la ligne de Zurich au Rhin.

Réveillé par la canonnade, il dirigea quelques troupes sur Hong et s'y rendit lui-même; c'est alors qu'il apprit la destruction de Markof à Fahr par quelques hommes échappés au désastre, mais trompé par l'attaque que Mortier dirigeait sur Wollishofen, il regarda le passage de la Limmat comme une démonstration sans importance, et donnant uniquement son attention au premier point, il y dirigea toutes les troupes disponibles. Cette faute assura aux Français le succès de la journée, car si le prince Gortschakof, qui commandait à Wollishofen, remporta un avantage momentané sur Mortier, cet avantage même ne fit qu'aggraver la position des Russes. En effet, Mortier avait fait attaquer au point du jour Wollishofen par le général Drouet et le plateau de Wiedikon par Brunet. Les Russes, repoussés sur ces deux points, ne tardèrent pas à reprendre l'offensive. Le prince Gortschakof avec 6 bataillons secondés par la flottille anglaise établie sur le lac de Zurich, ramena nos troupes jusque sur l'Uetli. Massena arrivait dans la plaine de la Sihl en ce moment; il ordonna au général Humbert de soutenir les troupes de Mortier avec 2 bataillons de grenadiers. Ce renfort rétablit le combat. Les Russes culbutés furent écrasés d'un côté, pendant que Klein, débouchant par Altstetten, les poursuivait jusque sous les remparts de Zurich.

Cependant Ménard avait complétement réussi à faire prendre le change aux Russes. Dès 5 heures du matin ses batteries avaient engagé une vive canonnade avec les leurs; en même temps il avait mis en mouvement

tous les bateaux restés dans l'Aar, et pour doubler ses forces aux yeux de l'ennemi, il avait disposé sur un seul rang l'infanterie de la brigade Heudelet.

Le général Durasof prenant au sérieux ces démonstrations, se porta aussitôt avec la plus grande partie de son corps entre Freudnau et Wirenlingen, et presque toute la journée on se canonna des deux rives. Nonobstant cette résistance, Ménard fit passer la Limmat à un faible détachement de troupes légères dans de mauvaises barques transportées à bras de l'Aar à Vogelsang, et parvint même à se rendre maître du cours de la Limmat, au-dessous de ce village, et à y faire remonter un pont volant sur lequel il passa le lendemain une partie de sa division, pendant que le reste traversait en bateaux l'Aar à Klingnau.

Durasof en apprenant les événements qui avaient eu lieu sur la gauche, vit qu'il s'était mépris sur la véritable intention des Français; il chercha à se lier avec le corps de bataille en s'emparant des hauteurs d'Adlikon et voulut lever le camp de Wettingen et de Wurenlos; mais Bontems, soutenu par Quétard, le repoussa sur la Limmat, de sorte que le général russe fut contraint de faire un long détour pour regagner Zurich, tandis qu'un détachement de son corps allait se réunir à une colonne de 3,000 hommes en position à Waldshut.

A l'est, Lorges, avec une partie de ses troupes, enlevait les hauteurs entre Hong et Affholtern et attaquait ensuite, conjointement avec Oudinot, le Zurichberg, au pied duquel passe la route de Zurich à Winterthur.

Korsakof rappela les troupes qu'il avait en avant de Zurich pour les opposer à Oudinot, mais ce mouvement ne s'exécuta qu'avec lenteur, parce que les rues de la

ville étaient encombrées d'artillerie, d'équipages et de blessés, de sorte que lorsqu'elles arrivèrent, Lorges avait eu le temps de gagner le versant de la montagne qui fait face à la ville ; elles tentèrent cependant de l'en déloger, mais elles furent repoussées après un combat opiniâtre.

De son côté Korsakof, se mettant à la tête de 4 bataillons russes et de la légion suisse de Bachmann revenue de Rapperschwyl, réussit à repousser la droite jusqu'au pied de la montagne de Wipkingen. Gazan se maintint toutefois à Schwamendingen.

Dès lors le général russe voyant le péril qui le menaçait, fit brûler le camp et rentrer toutes les troupes dans la place dont il ferma les portes, excepté celle de Rapperschwyl. Vers le soir, Zurich fut pour ainsi dire investi, car Klein et Mortier forcèrent les Russes qui se trouvaient dans la plaine à se retirer dans le petit Zurich, en face duquel leurs divisions bivouaquèrent.

Massena sentant l'importance de réunir à Zurich son corps de bataille séparé par la Limmat, ne pouvait différer l'attaque de cette place ; mais désirant épargner à ses habitants les calamités inséparables d'une prise de vive force, il fit sommer Korsakof qui retint, sous divers prétextes, jusqu'au lendemain à sept heures du matin, le chef de brigade du 9e de hussards chargé de cette mission. Le général russe consentait à rendre la place, à condition qu'il aurait la liberté d'évacuer tous ses blessés au nombre de 6,000, son artillerie et ses équipages.

Cependant, comme il sentait que la retraite exposait le corps de Suvorof à un désastre certain, et comme il avait déjà le premier avis de l'échec du corps de Hotze sur la Linth, il eut un instant la pensée de se maintenir

à Zurich, avec l'appui de 2 bataillons des troupes de ce général qui l'avaient rejoint pendant la nuit; mais il l'abandonna bientôt dans la crainte d'être acculé au lac et de perdre sa dernière ligne de retraite. Il résolut donc de rétablir sa communication avec le Rhin en écrasant la division française postée entre ce fleuve et Zurich. Il profita du reste de la nuit pour faire filer sur la route de Winterthur une partie de ses blessés et de ses malades avec quelques équipages, puis il forma toute son infanterie en colonne par divisions entre les routes de Winterthur et d'Eglisau, la cavalerie par escadrons au centre, les bagages qu'il n'avait pas eu le temps d'évacuer, en queue par longues files, et disposa sur son flanc gauche une partie de son artillerie en plusieurs batteries, ne laissant dans Zurich qu'une faible arrière-garde qui devait recueillir les postes laissés aux portes.

Malgré les succès de la journée, Massena n'était pas sans inquiétude sur ce qui pourrait arriver dans la nuit. Il n'avait point encore reçu de nouvelles de Soult; et quoiqu'il affectât une grande sécurité et qu'il assurât tenir Korsakof, il craignait que celui-ci ne fît un effort sur la rive gauche de la Limmat et ne tentât d'aller au-devant de Suvorof par l'Albis. Cette raison l'engagea à ne rien changer à ses dispositions, autrement il eût attiré la division Mortier sur la rive droite de la Limmat.

Le premier parlementaire n'était pas encore de retour lorsqu'il en envoya un second pour sommer définitivement la ville; mais ce dernier ayant été reçu à coups de fusil, ordre fut donné à Klein, Mortier et Oudinot d'y pénétrer de vive force.

A neuf heures la colonne compacte des Russes s'ébranla sur la route d'Eglisau, attaqua avec impétuosité

les avant-postes de Lorges placés sur le revers septentrional du Zurichberg pour la mieux surveiller, et les ramena sur le gros de la division entre Hong et Affholtern.

On ne chercha point à arrêter les Russes déterminés à se faire jour, Massena se borna à prescrire à l'artillerie légère de prendre des positions successives sur leur flanc gauche et de les canonner vivement. Elle le fit avec tant de vigueur et d'habileté, qu'elle porta bientôt le désordre et la confusion dans leurs rangs. Alors il ordonna aux généraux Bontemps, Lorges et Gazan de s'avancer sur la route pour y charger l'ennemi.

Gazan, à la tête de la 10e légère et de la 57e de ligne, Lorges, avec les guides du général en chef et le 9e de hussards, tombent sur les Russes qui font un à gauche et se défendent en désespérés. Les généraux Saken et Likotschin sont grièvement blessés, les corps combattent isolés, désunis, et bientôt chacun ne songe plus qu'à son salut. 6,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, presque toute l'artillerie de campagne, le trésor, la chancellerie et la chapelle de l'armée russe, une partie de ses magasins ambulants furent le résultat de cette victoire. Ainsi 2 brigades françaises avaient suffi pour consommer la ruine de Korsakof, bien heureux encore d'aller cacher sa honte à Eglisau.

Pendant ce combat, Oudinot débouchait par le chemin de Hong sur le faubourg de Zurich avec la 37e, un bataillon de la 46e, la légion helvétique et un escadron de hussards. Le chef de brigade Lacroix qui tenait la tête de la colonne, enfonce les portes de la ville et y entre en fusillant les Russes, tandis que Klein, avec la cavalerie, y pénétrait au trot par la porte de Baden et

poussait l'extrême arrière-garde qui se défendait de rue en rue.

Nous avons vu que Soult devait effectuer le passage de la Linth le jour même où Lorges passait la Limmat. Dès les premiers jours de septembre, il s'était occupé activement de rassembler les moyens de passage. Il avait fait conduire, du lac de Zug à Lachen sur celui de Zurich, 8 bateaux portatifs qui joints à 12 grands qui s'y trouvaient déjà et à trois chaloupes canonnières qu'on y construisit, composèrent tout le matériel destiné à cette opération difficile. Il organisa également une compagnie de 150 nageurs commandés par l'adjudant major Dellard.

Les Impériaux formaient un long cordon sur la rive droite de la Linth, n'ayant pour appui que deux batteries établies à Kaltenbrunnen.

Dès le 24, Soult avait donné les instructions suivantes : le général Mainoni, commandant 5 bataillons, 3 escadrons et une compagnie d'artillerie légère, devait essayer de faire passer l'infanterie au gué de la chapelle de Schännis, pendant qu'on lancerait à l'eau 8 bateaux apportés à pied d'œuvre de Lachen à Bilten, et qu'on construirait un pont volant avec deux grandes barques pour passer l'artillerie, la cavalerie, et au besoin le reste de l'infanterie. Mais avant tout, le corps de nageurs avait l'ordre de gagner l'autre bord et de surprendre les premiers postes ennemis, pour faciliter l'embarquement à Bilten;

On avait recommandé à Mainoni de se diriger vers la chapelle de Schännis, afin de s'emparer de la route de Wesen et d'attaquer le flanc gauche du camp, en ayant soin d'appuyer sa droite au revers de la monta-

gne pour fermer le passage aux Autrichiens de ce côté, aussitôt qu'il aurait assez d'infanterie sur la rive droite. Maître de Schännis et des redoutes, il devait détacher à Wesen Godinot avec un bataillon de la 25e, une compagnie de chasseurs et 2 pièces d'artillerie pour faciliter le passage de Molitor qui avait ordre d'attaquer cette ville sur l'autre rive. Certain du succès, il devait se replier sur la brigade de droite;

Il avait été prescrit à Mainoni de suivre, pendant l'exécution de ce mouvement, la route d'Uznach à Kaltenbrunnen, d'éclairer sa droite du côté des montagnes et de lier sa gauche par des patrouilles à la colonne du chef de brigade Lapisse; lequel, avec la 36e et 2 pièces de 4, formant la réserve de la division, aurait passé à gué entre Schännis et le phare de Reichenburg, pour enlever la redoute établie sur la montagne de ce nom et culbuter à Kaltenbrunnen la réserve autrichienne;

A la gauche, Laval, avec 5 bataillons, 2 escadrons et une compagnie d'artillerie légère, après avoir rétabli le pont de Grynau, devait s'emparer d'Uznach, communiquer avec Kaltenbrunnen, et détacher ensuite un parti sur la route de Rapperschwyl;

L'attaque de la gauche devait être protégée par une expédition sur Schmerikon. 300 hommes feraient une descente par le lac dans le but de détruire les barques autrichiennes qui s'y trouvaient; l'expédition terminée, ce détachement se serait rabattu par les bords du lac en face d'Uznach où il devait se joindre à une colonne venue de Lachen sur quatre bateaux, pour coopérer à l'attaque de ce bourg et faciliter le rétablissement du pont de Grynau.

Molitor reçut avis du mouvement de Godinot sur

Wesen, et l'ordre de porter des troupes sur ce point et sur Flims, en réglant son opération sur celle de Soult, de manière à n'attaquer Wesen qu'au moment où il entendrait la fusillade à Schännis.

L'attaque commença du côté de Bilten, entre trois et quatre heures du matin. Le bruit des haquets roulant sur des madriers dont on avait couvert le chemin bourbeux attira l'attention de l'ennemi qui fit feu; mais le convoi n'en arriva pas moins sur le rivage. Aussitôt les nageurs, commandés par l'intrépide Dellard, le sabre aux dents, un pistolet attaché sur la tête, se jettent à l'eau, et protégés par l'artillerie, sont bientôt sur l'autre bord où ils dispersent les postes avancés. Quelques prisonniers du régiment de Bender, forcés par eux de crier en allemand : *Sauve qui peut, Bender, les Français sont débarqués !* les aident à nettoyer plus promptement encore la rive droite de la Linth.

On se hâtait cependant de lancer les barques; six compagnies de grenadiers, bientôt passées, marchèrent sur Schännis et en chassèrent le bataillon autrichien qui le défendait, mais la réserve partie de Kaltenbrunnen au premier coup de fusil, étant arrivée, rallia les fuyards et reprit la position. Les nôtres, renforcés de six autres compagnies de grenadiers et d'un bataillon de la 25e, rejetèrent enfin les Autrichiens sur Kaltenbrunnen.

Cependant le général Hotze, entendant la fusillade de Wesen, quitta son quartier général accompagné de son chef d'état-major, le colonel Plunkett, pour voir de ses propres yeux ce qui se passait. Il suivait la route de Wesen à Schännis lorsque, à la hauteur de la chapelle Saint-Sébastien, il tomba dans un poste de carabiniers de la 25e légère embusqué derrière une haie. Sommé de

se rendre, Hotze, tournant bride, piquait des deux quand une décharge à brûle-pourpoint l'étendit mort, ainsi que son chef d'état-major et plusieurs officiers de sa suite. Cet événement, rapidement connu, démoralisa les Autrichiens et contribua au succès de la journée. Le général Petrasch qui prit alors le commandement, ne songea qu'à rallier les parties du cordon brisé sans s'inquiéter des autres. Maîtres de Schännis, les Français poursuivirent l'ennemi sur Kaltenbrunnen d'où ils le chassèrent après un combat très-vif, et le forcèrent à se retirer sur Wesen et sur Lichtensteig.

Petrasch ayant enfin rallié, pendant la nuit, environ 1,800 hommes d'infanterie et une centaine de chevaux, revint à Kaltenbrunnen, en chassa la 25e et la repoussa sur Banken. Mainoni qui n'avait pas trouvé de gué à Schännis, s'était rabattu sur Bilten, où il avait fait passer le reste de son infanterie; mais sa cavalerie et son artillerie ne purent franchir la rivière que le lendemain.

Vers la gauche, des succès non moins brillants couronnaient les efforts du général Laval. A minuit, 12 grands bateaux, portant 1,000 hommes de la 25e et de la 94e, partirent de Lachen sous l'escorte de 3 chaloupes canonnières, dont 2 mouillèrent en face de Schmerikon et protégèrent le débarquement de 300 hommes. La 3e jeta l'ancre vis-à-vis d'Ober Bollingen afin d'arrêter les renforts que l'ennemi pourrait porter par le lac de Rapperschwyl à Uznach. Les autres bateaux de la flottille se dirigèrent vers l'embouchure de la Linth pour la remonter jusqu'en face d'Uznach; mais la baisse des eaux de cette rivière et la vivacité du feu de l'ennemi y mirent obstacle. Les 12 bateaux cinglèrent sur Schmerikon, où les 700 hommes qui les montaient réunis au détachement qui s'en

était déjà emparé, marchèrent sur le pont de Grynau, conduits par le chef de brigade Lochet. Dans ce moment, le général Laval jetait sur des radeaux 200 hommes de la 25e, qui abordèrent les redoutes dont le feu s'opposait au rétablissement du pont et s'en emparèrent.

Pendant qu'on le réparait, Lochet se dirigea sur Uznach, qui fut pris et repris. En ce moment, 2 bataillons de la 36e, amenés par Lapisse qui n'avait pas trouvé de gué, arrivèrent également au pont. Laval les envoya aussitôt au secours de Lochet; mais à peine la tête de colonne avait-elle débouché que le pont se rompit.

Ainsi coupés, les premiers pelotons furent exposés au plus grand danger, car la réserve du général russe Titof s'avançait à leur rencontre. Cette poignée de soldats de la 36e, sans perdre contenance, l'accueillit chaudement; soutenue par le feu de mousqueterie du reste des troupes rangées en bataille sur la rive gauche et par celui de 4 pièces de canon, elle mit le désordre au milieu de la colonne d'attaque, puis, l'abordant à la baïonnette, elle la renversa.

De leur côté, les 300 hommes débarqués à Schmerikon avaient marché jusqu'à moitié chemin d'Uznach, où les Autrichiens, couverts par un retranchement, leur disputèrent le passage d'un ruisseau. Après un combat très-vif, les Français se retirèrent en deux colonnes sur Schmerikon et sur Grynau. Suivie de près par les Impériaux, la première fut obligée d'évacuer le village et de se réfugier dans les embarcations.

On ne put rétablir le pont que très-tard et de manière à ne le passer que sur une file; de sorte que Laval n'avait, le 25 à la nuit, sur la rive droite de la Linth, ou-

tre le corps de Lochet, qu'un bataillon de la 36e. Le reste de sa brigade s'étendait sur la rive gauche entre le pont et Tuggen.

Dans le même moment, le chef de brigade Godinot attaquait Wesen avec 5 compagnies de la 25e légère et 8 compagnies de grenadiers. Cette opération, qui aurait dû être secondée par une diversion de Molitor dans la vallée de la Linth, ne put l'être, parce que ce général avait lui-même à lutter vers Mollis contre la colonne autrichienne de Jellachich, en sorte que Godinot faillit échouer. Il s'était déjà emparé du camp retranché de l'ennemi en avant du pont brûlé de Nieder-Urnen, et manœuvrait pour tourner Wesen dont il atteignait les portes, lorsque la garnison, le tournant lui-même par les hauteurs, l'obligea à se retirer précipitamment. Renforcé par 8 compagnies de grenadiers que Soult lui envoya dans la soirée, Godinot attaqua de nouveau l'ennemi, dont la résistance fut des plus opiniâtres, jusqu'à ce que, tourné par la montagne d'Amon, il se vit obligé de fuir, laissant en notre pouvoir 500 prisonniers, 8 pièces de canon et 22 caissons chargés. Quelques Autrichiens gagnèrent le Rhin à travers les montagnes; les autres le pont de Wesen par Mollis.

Quant à l'artillerie et à la cavalerie de Godinot, elles ne purent effectuer leur passage que le 26 à 4 heures du soir, tandis que Laval portait sur Banken, par le pont de Grynau réparé, les 2 bataillons de la 36e. La colonne autrichienne qui y avait pris position, complétement cernée, mit bas les armes, nous livrant 5 pièces de canon et un drapeau.

Titof, dès le matin, avait évacué Uznach et pris position sur la montagne, en arrière de Gauwen : il y fut at-

teint et battu par Laval, qui avait fait filer sa brigade en toute diligence. Il se jeta dans les montagnes du côté de Wyl et atteignit Constance le 28. Une partie de la brigade Laval se porta sur Rapperschwyl, où elle prit dans le port quelques barques de la flottille anglo-autrichienne, 7 pièces de canon et 15,000 rations de pain, capture précieuse, car l'armée en manquait depuis 48 heures. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XX.)

Soult se disposait à poursuivre Petrasch, lequel, instruit de la défaite de Korsakof, avait passé la Thur pour gagner au plus vite le Rhin, quand il reçut du chef d'état-major ordre de faire relever à Glaris la brigade Molitor, qui devait immédiatement se porter au secours de Lecourbe, vivement pressé par Suvorof; mais Soult fit observer à Massena que Molitor étant aux prises avec Jellachich et Linken, loin d'affaiblir la division de cette brigade, il faudrait au contraire la renforcer d'une autre pour la mettre en état d'agir efficacement contre l'ennemi, et empêcher Pétrasch de s'échapper.

Le général en chef apprécia la justesse de ces observations; malheureusement, la lenteur de cette correspondance fit perdre un temps précieux dont les Autrichiens profitèrent pour leur salut, car le 27, à une heure assez avancée, quand Soult, après avoir laissé 5 bataillons à Mainoni pour garder la Linth, avec ordre de se concerter avec Molitor, eut marché à la tête de 6 bataillons et 5 escadrons dans la direction de Lichtensteg, il trouva la ville évacuée. Il prit position sur la hauteur, en arrière de Watwyl, et poussa une reconnaissance par la vallée de la Thur jusqu'à Netstal dans celle de la Linth, sans rencontrer l'ennemi. Une autre reconnaissance fut dirigée sur Saint-Gall, et il entra le

28 dans cette ville que Pétrasch avait quittée depuis une heure, gagnant Rheineck où il passa le Rhin.

3,000 prisonniers, plusieurs drapeaux, 20 pièces de canon et la plus grande partie des bagages autrichiens furent les trophées de la division Soult à la suite des journées du 25 et du 26.

On se disposait à rendre les honneurs funèbres au corps du général Hotze, quand un officier d'état-major autrichien vint le réclamer de la part du général Jellachich. Soult accueillit cette réclamation en homme habitué à honorer le courage malheureux, et le corps fut conduit aux avant-postes autrichiens avec une escorte d'honneur. Les Impériaux furent touchés de ce procédé, du reste fort naturel, et le général Jellachich en exprima sa reconnaissance à Soult avec effusion.

On se rappelle que Molitor devait menacer Wesen pour faciliter le passage de la Linth; mais ce jour-là l'aile gauche de l'armée autrichienne se mit en mouvement pour exécuter une attaque générale dans cette vallée, conformément aux ordres du maréchal Suvorof. Le général Jellachich partit de Sargans et de Wallenstadt en 3 colonnes pour reprendre le pont de Netsthal. La 1re, de 3 bataillons, marcha sur Kerenzen et le mont Frohnalp; la 2e, conduite par Jellachich, de 3 bataillons et 3 escadrons, s'avança par Murg et Mullihorn sur Mollis. Enfin, 2 bataillons remontèrent la vallée de Weistannen pour lier les 2 premières.

Molitor, informé de ce mouvement, se trouva dans un grand embarras. Il y avait danger en pareille occurrence à attaquer la ville de Wesen; mais l'inexécution de cette diversion pouvait faire manquer le passage projeté. Ce général n'ayant que la 84e, forte d'environ

3,000 hommes, et une pièce de 4 aux ponts de Glaris et de Netsthal, 500 hommes et une pièce d'artillerie au pont de Näfels, 1,000 hommes sur les hauteurs de Kerenzen, marcha avec un bataillon sur Wesen défendu par 2 bataillons autrichiens. L'action s'engagea vers 3 heures du matin et dura jusqu'à 11 heures, moment où Molitor apprit que Jellachich attaquait le pont de Netsthal et Kerenzen. Laissant alors un demi-bataillon devant Wesen, il vole avec le reste au pont de Näfels, rappelle le bataillon des hauteurs de Kerenzen, et, avec les troupes qui se trouvaient déjà sur la rive gauche de la Linth, se dispose à recevoir chaudement l'ennemi. Pendant ce temps, le détachement laissé au pont de Netsthal s'était défendu avec le plus grand succès. Jellachich, désespérant de le forcer, remonta la rive droite avec tout son corps, et, soutenu par la fusillade de sa seconde ligne placée avantageusement sur le revers des montagnes, attaqua les ponts de Mollis et Näfels. Nos troupes tinrent ferme, couvertes par les retranchements. Trois fois les Autrichiens s'élancèrent sur le pont et trois fois ils furent repoussés : la nuit seule mit fin au combat.

Mais, instruit que le baron de Linken marchait à la tête de 9,000 hommes par Engi et la vallée de la Linth sur Glaris pour opérer sa jonction avec Jellachich, Molitor sentit encore plus vivement la nécessité de se débarrasser de ce premier adversaire.

Godinot ayant chassé, le 26 vers midi, les 2 bataillons autrichiens qui défendaient Wesen, Molitor saisit ce moment pour tomber sur le front de Jellachich, et, après un combat de 2 heures, il le culbuta au delà de Kerenzen en lui faisant 500 prisonniers. Dès lors le général autrichien, informé des désastres de Bilten et de Kalten-

brunnen, commença sa retraite, en 2 colonnes, sur Wallenstadt et sur Murg. Le 28, il était à Ragatz d'où il se porta sur la rive droite du Rhin.

A peine débarrassé de Jellachich, Molitor apprend que le bataillon qu'il avait placé en avant de Mitlodi afin d'éclairer l'arrivée du corps de Linken était attaqué. Il vole à son secours avec un de ses bataillons et arrive à temps pour rétablir le combat; mais, trop faible pour prendre l'offensive, il dut s'estimer heureux de contenir Linken. Il ne pouvait comprendre comment cet adversaire se trouvait sur la Linth lorsque Lecourbe, suivant les instructions de Massena, avait dû descendre la veille la vallée de Dissentis pour le chasser du pays des Grisons. Il ignorait encore les assauts auxquels ce général avait été exposé par l'irruption de Suvorof en Suisse.

Au surplus, quand Lecourbe n'eût pas été attaqué par l'armée russe le 24 et qu'il eût exécuté son mouvement dans les Grisons, il n'y aurait déjà plus trouvé Linken. Ce général, conformément au plan d'opérations des alliés, avait évacué Coire et Ems le 23 pour se diriger sur Flims en 3 colonnes. La 1re, d'un bataillon, avait traversé la montagne de Flims et pénétré dans la vallée de la Sernft par le pas de Martinsloch; les deux autres étaient arrivées le 26 à Panix, et, le 25, Linken, au centre avec 2 bataillons et demi et une centaine de chevaux, était descendu par le col de Sagnis vers Wichlen, au chevet de la vallée de la Sernft. La 3e colonne, d'un bataillon et demi, avait atteint sur la gauche les sources de la Linth, près le pont de Panten. Les 13 compagnies de la 76e, ayant rompu le pont de la Sernft, avaient voulu arrêter les Autrichiens, mais, tournées

par les deux autres colonnes, elles s'étaient vues forcées de mettre bas les armes.

Cependant, Molitor, renforcé, le 27 dans la matinée, par 2 bataillons de la 44e, se préparait à prendre l'offensive lorsqu'il s'aperçut que l'ennemi se portait en force sur sa droite dans le but de s'emparer du débouché de la vallée de Klön. Il s'y rendit aussitôt, et, pendant qu'il défendait vigoureusement l'entrée du défilé, il envoya en tirailleurs, sur la gauche des Autrichiens, par le revers des montagnes, un demi-bataillon qui, par la précision de son tir, paralysa leur attaque et leur causa des pertes sensibles. Pendant toute la journée, le combat continua avec d'autant plus d'acharnement que c'était par le débouché du Klönthal que Linken devait donner la main à Suvorof, mais Molitor resta maître de la position.

Le général autrichien, inquiet du retard de Suvorof, ne bougea pas le 28, et les Français, épuisés par le combat de la veille, ne troublèrent pas son repos. Ils attendaient un bataillon de la 25e légère, que Mainoni leur envoya le lendemain. Vers midi, Molitor, apprenant qu'une colonne ennemie le menaçait sur ses derrières par le Muttenthal, et ne sachant quel était ce nouvel adversaire, se hâta de détacher le 2e bataillon de la 84e à la tête du lac de Klön, mais le régiment de Kerpen la tenait déjà. Un parlementaire se présenta de la part de Suvorof et ne fut pas reçu. Molitor, loin de se douter qu'il avait derrière lui l'avant-garde du maréchal, pensait que ce régiment était détaché du corps de Linken pour tourner sa droite par le Bissithal, lorsqu'une dépêche que Lecourbe lui adressa d'Altorf le tira d'erreur et lui expliqua ce que jusqu'alors il n'avait pu com-

prendre, c'est-à-dire que les mouvements de Jellachich et de Linken étaient combinés avec la marche des Russes dans un but de jonction à Glaris.

Quoique la position fût critique, le général l'envisagea de sang-froid et résolut de faire face au danger, bien qu'il n'eût pas d'instructions de Massena ni de Soult, son chef immédiat. Le terrain étant peu propre aux grands déploiements, il ne désespéra pas de s'en tirer avec de l'audace et de l'activité. Une partie seulement de l'avant-garde russe se trouvant sur ses derrières, il ne s'agissait que de mettre Linken hors de cause avant d'être forcé d'en venir aux mains avec les Russes.

Il réunit donc les officiers, le 28 au soir, sur un mamelon d'où l'on découvrait les positions ennemies, leur développa son plan, leur assigna leurs postes de combat, et par une allocution chaleureuse les enflamma de son ardeur.

Linken occupait sur 2 lignes toute la largeur de la vallée en arrière de Glaris et couvrait ses flancs par 2 bataillons postés à mi-côte sur les berges opposées. A la vue de ces dispositions, Molitor ordonna à 2 demi-bataillons par compagnies détachées de tourner le flanc des Autrichiens et de manœuvrer pour gagner leur ligne de retraite, en atteignant pendant la nuit les points qui les dominaient. 3 colonnes, artillerie en tête, furent destinées à attaquer de front dans la vallée au moment où les détachements latéraux agiraient à revers.

Le 29, au point du jour, l'attaque s'exécuta avec ensemble et précision, présage ordinaire du succès. La 1re ligne des Autrichiens fut culbutée sur la seconde, au milieu de laquelle notre artillerie fit de grands ravages. En même temps nos éclaireurs rejetaient dans la

vallée leurs postes de flanqueurs. Les Autrichiens, entassés sur un seul chemin et harcelés de toutes parts, se retirèrent en désordre, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Molitor les poursuivit jusque dans la vallée d'Engi et ramena 300 prisonniers.

Dès lors Linken, qui n'avait aucune nouvelle des Russes et venait d'apprendre la retraite de Jellachich, ne songea plus à disputer la possession de la vallée de la Linth et reprit tranquillement le chemin de Coire.

Molitor posta un bataillon sur le lac de Klön, pour être informé de la marche ultérieure des Russes.

Maintenant que nous avons rapporté le mouvement offensif de Lecourbe sur le Saint-Gothard, et fait connaître l'heureux résultat de la série de combats qui commence à Schwitz et se termine à Ober-Geschenen; que nous avons rendu compte des passages de la Limmat et de la Linth par Massena et Soult, ainsi que de l'évacuation de la Suisse orientale par les alliés, son résultat immédiat, nous allons suivre la marche offensive de Suvorof et les combats qu'il livra pour opérer sa jonction avec les corps autrichiens et russes qui avaient été rejetés sur le Rhin avant son arrivée. Mais, pour mieux faire comprendre ces événements où les deux partis eurent simultanément l'offensive en plusieurs rencontres et donner plus de clarté au récit, il convient de reprendre les choses de plus haut.

Conformément au plan arrêté (voy. *Pièces justificatives, n°* XXI), Suvorof ne commença son mouvement sur la Suisse que le 11 septembre. Au lieu de le diriger sur le Simplon, le grand Saint-Bernard et le Splügen par lesquels il aurait pu effectuer plus aisément le passage et écraser la division Turreau dans le Valais, il

prit la route du Saint-Gothard qui était la plus courte mais la plus difficile, et arriva en cinq marches à Taverne avec 18,000 hommes d'infanterie, 4,000 hommes de cavalerie et 28 pièces d'artillerie de montagne. Celle de campagne et les équipages furent embarqués sur le lac de Côme pour suivre la route de Chiavenna, d'où elle devait pénétrer en Suisse par les routes carrossables du pays des Grisons; mais, à son arrivée à Taverne, l'administration autrichienne chargée de pourvoir aux subsistances et aux transports se trouvant en défaut, Suvorof perdit quatre jours à les remplacer en partie au moyen de réquisitions sur ce pays pauvre et déjà ruiné. Il fut même forcé de démonter la plupart des Cosaques pour employer leurs chevaux comme bêtes de somme.

Le 19, Rosenberg, formant l'avant-garde, partit de Bellinzona à la tête de 6,000 hommes pour traverser le val Blegno, gagner la vallée de Dissentis et tourner le Saint-Gothard par le revers du Crispalt, sur Urseren. En même temps, le général autrichien Auffemberg, avec 2,000 hommes partant d'Ilanz, devait descendre par le val Maderan sur Amsteig, dans la vallée de la Reuss.

De son côté, Suvorof marcha le 21 sur le Saint-Gothard. Le 23, il fit sa jonction avec la brigade Strauch à Dazio, et le lendemain son armée s'avança en trois colonnes. Celle de droite, forte de 8 bataillons, et conduite par le général Schweikonski, escalada le petit Saint-Gothard par les sentiers, à la droite d'Airolo. La plus forte, au centre, s'avança sur la route par Airolo et l'hospice des Capucins sur Hôpital. Celle de gauche, formée de la brigade Strauch, se porta vers le Valais pour couvrir la marche des deux premières.

Le général Gudin n'avait que 3 bataillons de la 38e de ligne pour défendre le Saint-Gothard; un 4e de la 87e occupait le Furca, et un simple détachement de la 67e gardait le Crispalt. A la vue des cimes neigeuses et des rochers couverts de glaces, garnis de soldats français, les Russes furent frappés d'une sorte d'épouvante. Oubliant pour un instant la voix de leurs chefs, d'ordinaire si respectée, ils refusèrent d'avancer.

Dans ce moment difficile, Suvorof accourt, il reproche aux soldats leur lâcheté et leur désobéissance; ses efforts sont impuissants. Alors il fait creuser un fossé sur le milieu du chemin, et s'y couche en s'écriant : « Couvrez-moi de terre, vous n'êtes plus mes enfants, » je ne suis plus votre père. Je n'ai plus qu'à mourir, » enterrez-moi ici. » Les grenadiers russes, honteux et attendris à la vue du désespoir héroïque de l'homme qui les a si souvent menés à la victoire, se précipitent en foule autour de lui, le relèvent, lui baisent les mains et demandent à grands cris à escalader le Saint-Gothard.

De son côté, le brave Gudin occupait le poste retranché d'Airolo avec 600 hommes déterminés à tenir jusqu'au dernier moment. Les Russes les attaquèrent vigoureusement à la pointe du jour; le combat dura 12 heures, pendant lesquelles les braves de la 38e leur firent éprouver des pertes considérables. Ils n'auraient pas franchi cette barrière si le général Schweikoski ne fût parvenu, vers le soir, à escalader les sommités dominant Hospital, ce qui contraignit Gudin à se replier sur la rive gauche de la Reuss, par le pont de ce village, et à se porter ensuite sur Réalp, où il reçut de Lecourbe l'ordre de rejoindre Turreau qui gardait le Simplon et les sources du Rhône.

Vers deux heures du matin, Suvorof bivouaqua à Réalp avec son corps de bataille.

Le général Lecourbe, informé de ce qui se passait au Saint-Gothard, s'était hâté de rassembler ses troupes dans la vallée de la Reuss, et, loin de se douter que Rosemberg traversait les glaciers du Crispalt, il laissa sa réserve à Urseren, s'avançant en toute diligence jusqu'à Hospital avec la brigade Loison.

Rosemberg arriva à trois heures du soir sur le lac d'Ober-alp, au-dessus d'Urseren, où il campa en attendant des nouvelles de la colonne de Suvorof, au lieu de gagner le fond de la vallée.

Lecourbe, croyant avoir affaire seulement aux troupes qui descendaient la Reuss, se plaça le plus près possible d'Hospital, décidé à prendre l'offensive; mais, quand il apprit le soir que Rosemberg était en face de la réserve, et qu'Auffemberg marchait sur ses derrières, il ne songea plus qu'à se tirer du mauvais pas où il était placé. Il n'avait pas le choix des moyens, il fallait qu'il marchât à Amsteig sur le ventre des Autrichiens, et il ne balança pas. Il engagea aussitôt la canonnade avec les Russes à Hospital, jusqu'à épuisement de ses munitions, précipita ensuite son artillerie dans la Reuss, gagna par la rive gauche les montagnes escarpées qui le séparaient du vallon de Geschenen et atteignit heureusement Wasen.

Le lendemain, 25 septembre, Suvorof effectua sa jonction avec Rosemberg et le problème paraissait résolu. La prise du Saint-Gothard plaçait les Russes entre Turreau et Lecourbe, et rompait toute communication entre eux. Ce dernier ne pouvant se flatter d'arrêter le mouvement des Russes dans la vallée de la Reuss, c'était

déjà beaucoup pour lui de retarder leur marche de manière à donner le temps au général en chef de le recueillir.

Il laissa donc 2 bataillons de la 38e au pont du Diable et à Wasen, sous les ordres du chef de brigade Daumas, et continua sa marche sur Amsteig à la tête d'un bataillon de la 38e, des restes de la 76e et des grenadiers de sa division.

Suvorof, qui avait confié à la brigade Strauch la garde du Saint-Gothard, avec ordre de pousser 2 bataillons sur Réalp, au pied du Furca, se mit à la poursuite des Républicains. Rosemberg, après les avoir chassés d'Urseren, fut arrêté par la rupture d'une arche du pont jeté sur le précipice qui traverse le chemin à 1,000 mètres environ du pont du Diable, tandis que le prince Bagration arrivait devant ce dernier par le trou d'Uri. Mais Daumas l'avait rompu, et il n'en restait plus que les 2 longerons. Sa troupe fusillait à coups sûrs les Russes, au fur et à mesure qu'ils débouchaient par files, et, frappé de l'impuissance de ses efforts, Suvorof fit chercher un gué en amont. Les Russes, s'étant jetés dans la Reuss jusqu'aux aisselles, gagnèrent l'autre bord malgré sa rapidité.

Alors Daumas réunit ses 2 bataillons et opéra sa retraite en bon ordre, profitant des accidents du terrain pour faire des feux de bataillons ou de pelotons contre les Russes qui le talonnaient. Le pont du Diable ayant été rétabli, ils continuèrent leur marche, et Suvorof alla coucher le soir à Wasen.

Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, il suivit la route d'Amsteig. Les obstacles qui s'y présentaient, augmentés par la nuit, rendirent son mouvement si lent, que la tête de la colonne était en-

core à 2 kilomètres de ce village une heure avant le jour. Des feux de bivouac, qu'elle prit pour ceux de Lecourbe, l'arrêtèrent.

Cependant, en débouchant, le 25 au matin, du col de Kruzli dans le Maderanerthal, Auffemberg avait rencontré une patrouille de la 38e qu'il rejeta sur le détachement d'éclaireurs dont elle faisait partie. Celui-ci tint ferme au pont pendant 2 heures, au bout desquelles il fut chassé du village; mais à peine Auffemberg en avait-il pris possession, que Lecourbe arriva et engagea un vif combat avec les Autrichiens. Cette lutte était encore incertaine lorsque Daumas parut sur les derrières avec ses deux bataillons menaçant leur ligne de retraite.

Le général autrichien, placé entre deux feux, aurait été perdu si Daumas n'eût pas lui-même été pressé en queue par Bagration; après avoir essayé inutilement de conserver le pont et le village, Auffemberg se replia sur les hauteurs qui commandent le débouché de la vallée de Maderan; c'étaient ses feux qui avaient arrêté la colonne de Suvorof.

Lecourbe s'étant ainsi frayé un passage l'épée à la main, rallia toutes ses troupes derrière la Reuss, y établit des batteries, rompit le pont de Seedorf, dont il confia la défense à Daumas, et prit position sur le flanc des Alpes de Surennen, s'appuyant sur le lac des Quatre-Cantons. Sa retraite se trouvait dès lors assurée, soit par le lac, soit par Unterwalden, à travers le val d'Isi.

A peine ces dispositions étaient-elles terminées que l'avant-garde russe parut. Aussitôt une vive canonnade s'engagea des deux rives, et Suvorof, attachant trop peu d'importance à la position de Lecourbe, se con-

tenta de prendre possession d'Altorf et de Fluelen. Il y attendit vainement les effets d'une coopération désormais impossible, comme cela lui fut douloureusement démontré par la nouvelle successive des défaites de Hotze et de Korsakof qui lui parvint le 27.

Il résolut d'abord de traverser le lac et de continuer seul son premier projet d'attaque par la gauche. Il écrivit à Linken de venir le joindre en toute hâte et de surmonter pour cela tous les obstacles. Il avait espéré trouver dans le village de Fluelen, qui sert de port à Altorf, des barques pour traverser le lac; mais depuis plusieurs mois elles étaient au pouvoir des Français qui les avaient retirées. A ce premier obstacle, déjà majeur, vint s'en joindre un autre qui ne l'était pas moins. Suvorof attendit vainement des nouvelles de Linken. Réduit alors à ses propres forces et privé de moyens de transport, il changea rapidement de plan et résolut d'attaquer les Français par la droite et d'aller rejoindre Jellachich et Linken. Pour cela il divisa son armée en deux colonnes, qu'il dirigea l'une vers Schwitz et Brunem, et l'autre vers Glaris par le Linthal. Il s'engagea dans l'affreuse vallée de Schachen pour gagner le Muttenthal, laissant par là son arrière-garde et la file non interrompue de ses bagages à la merci de Lecourbe. Trop hardi cependant pour songer à la retraite et confiant dans la fortune, qui jusque-là l'avait si bien traité, il croyait pouvoir encore changer la face des affaires et les rétablir promptement en réparant le désastre de Korsakof. Aussi écrivit-il à ses lieutenants le billet suivant : « Messieurs, vous êtes responsables sur vos têtes du » moindre pas rétrograde que vous feriez encore. J'ar» rive et suis sur le point de réparer vos fautes. Je ne

» ferai point de grâce, ainsi tenez ferme comme des » murailles. »

Ici néanmoins va commencer une nouvelle période pour l'armée russe. Jusque-là elle n'avait, pour ainsi dire, rencontré aucun obstacle sérieux, et le plan du maréchal se réalisait de point en point. Mais maintenant qu'elle a devant elle des troupes disposées à ne pas lui céder un centimètre de terrain et derrière elle des corps qui n'ont reculé que pour l'amorcer en quelque sorte, Suvorof va comprendre les difficultés déjà signalées par nous dans son plan, se trouver forcé de prendre l'offensive à l'avant-garde et de soutenir à l'arrière-garde une défensive pénible. Dans cet intervalle, Linken, qui avait d'abord obtenu quelques succès, s'était avancé jusqu'à Glaris en longeant la rive gauche du lac de Wallenstadt. Mais Molitor n'avait pas tardé à le rejeter de Schwanden à Ilanz et à Coire par-dessus les montagnes de Panis. Cette retraite mettait l'armée russe dans la situation la plus dangereuse; les Républicains avaient alors la faculté de se porter en forces vers le Klönthal, d'enfermer Suvorof dans des défilés inextricables et de le contraindre à mettre bas les armes.

Celui-ci, ne se doutant pas de ce qui était arrivé à Linken, se mit en route toujours dans l'intention de rejoindre Jellachich et les débris du corps de Hotze. L'armée russe lutta pendant trois jours contre les obstacles du terrain, la neige, le froid et la faim. A peine Lecourbe se fut-il aperçu de la direction qu'elle avait prise qu'il tomba sur son arrière-garde et la harcela sans relâche. La queue de la colonne ne put atteindre Mutten que dans la nuit du 29 au 30, considérablement affai-

blie par les combats et les fléaux qui l'accablèrent durant cette effroyable marche.

Suvorof, arrivé en présence de Molitor, le fit sommer de se rendre. Ce général lui répondit que son rendez-vous avec Jellachich et Linken était manqué, et que, Korsakof ayant été défait à Zurich et Hotze tué sur la Linth, c'était au contraire à lui, entouré d'une armée victorieuse, à mettre bas les armes.

Suvorof, voyant que l'intimidation ne pouvait rien sur un homme de la trempe de Molitor, assembla un conseil de guerre; l'avis unanime fut qu'il fallait marcher sur Glaris, s'y réunir à Linken, qui n'avait pas encore regagné les Grisons, et continuer l'offensive en se ménageant une voie de retraite par la vallée de la Sernft, la seule qui fût encore ouverte. Le maréchal repoussa longtemps ces conclusions. Sa fierté s'indignait, à juste titre, d'un avis si pusillanime; mais enfin les représentations de ses officiers l'emportèrent, et la brigade Auffemberg reçut ordre de marcher sur Glaris, par le mont Bragel, à la tête de l'avant-garde.

Pour bien apprécier toute l'étendue des dangers que courait Suvorof, il faut faire connaître les mesures prises par Massena quand il fut informé de l'arrivée des Russes à Altorf. D'abord il laissa au général Ménard le commandement des 5e et 6e divisions et de toute la cavalerie, en lui enjoignant de poursuivre Korsakof jusqu'au Rhin; il porta sur Schwitz la division Mortier et sur Schännis et Wesen la majeure partie des troupes de Soult, commandées alors par Gazan. La réserve de grenadiers du général Humbert alla prendre position à Richtenschwyl, et Massena se rendit à Altorf. Lecourbe, récemment nommé général en chef de l'armée du Rhin,

fut remplacé à sa division par Loison, et Soult prit le commandement supérieur de l'aile droite.

Massena, arrivé à Altorf, fit avec Lecourbe une reconnaissance dans le Schachenthal. Tout y portait les traces du passage récent des Russes : l'étroite vallée était couverte de malheureux morts de fatigue et de misère et de traîneurs exténués. Nos patrouilles en ramassèrent une centaine.

Certain dès lors de la route prise par Suvorof, Massena se porta immédiatement à Schwitz pour l'attendre à son débouché dans le Muttenthal. Le 30, il poussa sur Mutten une forte reconnaissance qui, ayant successivement replié ou enlevé les postes russes en avant du village, arriva près de cette position, où le corps entier de Rosemberg l'arrêta. On se battit avec acharnement jusqu'à la nuit, et nous ne nous retirâmes qu'après avoir enlevé à l'ennemi 2 pièces de canon et une centaine de prisonniers.

La division Mortier et une demi-brigade de celle de Lecourbe ayant atteint Schwitz dans la nuit, l'arrivée de ce renfort décida Massena à attaquer Rosemberg. Son but était moins d'obtenir dans cette journée des succès décisifs que de retarder la marche de Suvorof et de donner aux troupes qu'il faisait avancer contre lui, de tous côtés, le temps d'arriver à leur destination. Il se dirigea donc contre l'avant-garde russe dans le Muttenthal, en portant sur les berges de cette étroite vallée des corps de flanqueurs qui devaient seconder son mouvement, et surtout observer ceux de l'ennemi qu'il avait en tête.

Les postes avancés furent successivement enlevés malgré la plus vive résistance, et les Russes repoussés

sur Mutten, où bivouaquait le gros de leurs forces. Parvenu à portée, Masséna fit pointer son artillerie sur cette masse qui, entassée dans un bas-fond, y était exposée à de grands ravages. Rosemberg disposa enfin ses colonnes. 3 bataillons formés en ligne et occupant toute la largeur de la vallée, soutenus par 5 autres bataillons et 2 régiments de Cosaques, s'avancèrent à la baïonnette. La 108e soutint le choc sans reculer d'une semelle. Il ne lui eût cependant pas été possible de résister longtemps si la 67e, retardée jusqu'à ce moment dans sa marche par les difficultés du terrain, ne fût entrée en ligne. Nous ramenâmes alors vivement l'ennemi, et lui reprîmes notre artillerie et nos blessés qu'il avait pendant un instant tenus en son pouvoir, mais aucun des partis ne put s'attribuer la victoire, et tous les deux conservèrent leurs positions respectives.

Masséna, ne voulant pas acheter par de trop grands sacrifices un résultat qu'il était sûr d'obtenir 36 à 48 heures plus tard d'ennemis accablés de fatigue et mourant de faim, renonça à forcer le Muttenthal, laissant 2 demi-brigades en observation devant l'arrière-garde des Russes; il dirigea la division Mortier vers le bassin de la Linth avec ordre de suivre le mouvement de Gazan qui, de Schännis, s'était porté vers la tête du Klönthal au secours de Molitor. On sait que ce dernier y était resté sur le qui-vive avec 3 bataillons et 6 compagnies en face d'Auffemberg, formant la tête de l'avant-garde.

Pendant les journées du 29 et du 30 et en attendant les renforts qu'il avait demandés, Molitor avait bravement repoussé les attaques du général autrichien; mais, Suvorof ayant franchi le mont Bragel, il allait avoir sur les bras la presque totalité de l'armée russe.

Le 1er octobre, à la pointe du jour, il reconnut lui-même l'ennemi au moment où le corps de bataille rejoignait l'avant-garde, et le combat s'engagea presque aussitôt.

La 84e soutint l'attaque; toutefois, Molitor s'apercevant qu'une forte colonne filait par les montagnes pour envelopper sa droite et s'interposer entre lui et la vallée de Glaris, comprit que sa position n'était plus tenable et opéra la retraite pour laquelle il avait fait d'avance ses dispositions : il avait placé sur la Linth un bataillon au pont de Näfels et 2 demi-bataillons observaient à Engi et à Kerenzen la retraite de Linken et de Jellachich; un bataillon et demi avec 4 pièces de canon passèrent sur la rive droite par le pont couvert de Netsthal qui avait été miné; le pont de Näfels lui restant plus bas, pour la communication entre les deux rives, 2 bataillons et demi avec 3 pièces se rangèrent en bataille, par échelons, sur la rive gauche, en arrière de Netsthal.

Cette position était admirablement choisie; elle empêchait, en couvrant le passage de Näfels, la jonction de Suvorof avec Jellachich sur les bords du lac de Wallenstadt, et avec Korsakof au cas où il se trouverait encore sur la Thur. L'action combinée des corps sur les deux rives de la Linth et le parti qui avait été tiré des ponts de Netsthal et de Näfels formaient la base du plan de défense qui fit tant d'honneur à Molitor.

Au signal donné, la retraite s'effectua avec ordre, mais non sans difficulté, car les Russes talonnaient l'arrière-garde. En débouchant sur la Linth, ils se précipitèrent sur le pont de Netsthal et le passaient pêle-mêle avec l'extrême arrière-garde, lorsqu'il s'écroula, laissant les plus braves à la merci des Républicains, qui les

précipitèrent dans le torrent. La colonne, tronquée, resta sur la rive gauche exposée à la fusillade des Français postés sur l'autre rive, et aux attaques de front des échelons placés sur la rive gauche.

Forcés enfin, et excités par la présence de leur général autant que par l'importance du point qu'ils voulaient emporter, les ennemis se précipitèrent avec fureur sur nos baïonnettes. Deux fois des colonnes fraîches vinrent remplacer leurs colonnes culbutées ; à la troisième charge, ils étaient parvenus à nous repousser jusqu'au pont de Näfels sur lequel ils avaient mis le pied, quand un lieutenant de la 84e, faisant volte-face avec son peloton, tue d'un coup d'épée le chef de la colonne ennemie et la fait reculer. Molitor saisit l'à-propos et fait battre la charge. La colonne républicaine repasse le pont étroit et chancelant, et les Russes sont de nouveau chassés de Näfels.

La journée s'avançait, les renforts n'arrivaient pas et la position devenait de plus en plus critique : déjà même nos troupes faiblissaient, notre artillerie courait de grands dangers, lorsqu'une partie du 10e de chasseurs à cheval paraît enfin sur le champ de bataille, dégage nos troupes et leur permet de se rallier. L'ennemi nous avait cependant forcés de repasser encore le pont, quand la 3e demi-brigade helvétique arrive au pas de course. Molitor la harangue, lui rappelle la gloire acquise par ses ancêtres sur le même champ de bataille ; les Helvétiens, électrisés, traversent le pont sous le feu des Russes, renversent leurs masses, et, soutenus par 2 bataillons français, les refoulent jusqu'à Netsthal. Un de leurs bataillons, qui avait réussi à traverser la Linth sur un pont de chevalets et à se loger

dans Mollis, en fut pareillement chassé et obligé de repasser la rivière.

Tant d'acharnement prouvait qu'on appréciait également des deux côtés l'importance de la position. Une colonne de troupes fraîches revint bientôt à la charge et nous repoussait encore une fois vers le pont de Näfels, quand le général Gazan parut avec un bataillon de grenadiers.

A la vue de ce renfort, Molitor reforme les deux colonnes et les ramène à l'ennemi, précédées de 2 pièces de 4. Les grenadiers restent en réserve. Une salve de mitraille ouvre une brèche dans la colonne ennemie, et la 84e s'élance à la baïonnette pour l'élargir. Les Russes cèdent le terrain et se replient en désordre, mais leur réserve allait rétablir encore l'équilibre quand Lochet arriva avec la 94e. Repoussés pour la sixième fois, les Russes renoncèrent enfin, vers 9 heures du soir, à forcer le passage si vaillamment défendu. Nos troupes conservèrent leurs positions : la droite en avant de Näfels, la gauche en avant de Mollis.

Les ennemis eurent 400 hommes tués, 1,700 blessés et laissèrent entre nos mains 200 prisonniers. De notre côté, la perte s'éleva à 140 hommes tués et 200 blessés.

Ainsi se termina ce combat acharné, où la bravoure et l'héroïque dévouement de 3,000 Français triomphèrent, après une longue et sanglante journée, des efforts désespérés de 6,000 Russes.

Suvorof resta immobile à Glaris du 2 au 4 octobre, ne pouvant se décider à prendre un parti. La résistance qu'il venait d'éprouver à Näfels lui fermait la vallée de la Linth et l'empêchait de gagner, comme il en avait eu d'abord le projet, la tête du lac de Zurich. Il est

vrai que sa gauche, en position à Schwitz et à Brunnen, lui permettait d'atteindre, par Sattel et Alpthal, la vallée de la Sihl et de manœuvrer dans les plaines d'Einsiedeln. C'était justement là ce qu'aurait désiré Masséna qui avait à dessein laissé ouvert ce débouché; mais, soit que Suvorof eût deviné le piége, soit que l'abattement de ses troupes lui eût montré l'impossibilité d'exiger d'elles un nouvel effort après tant de désastres, il prit le parti de se retirer, par le Rindskopf, dans les Grisons. Ce mouvement rétrograde devait être protégé par l'arrière-garde et les troupes légères du prince Bagration.

Cependant la division Gazan et la brigade Molitor étaient successivement arrivées aux points dont le général en chef leur avait confié la défense. En effet les 6 bataillons de cette dernière gardaient Mollis et Wesen; 4 autres bataillons, sous les ordres de Lapisse, couvraient Näfels et éclairaient les débouchés du Weggithal sur Nieder-Urnen et Bilten. 3 autres de la brigade Laval défendaient les débouchés de la vallée de la Thur. Enfin 3 bataillons formaient réserve à Schännis.

Les habitants de Glaris, dont l'attachement pour les Français avait redoublé depuis que leurs personnes et leurs propriétés étaient exposées aux violences et au pillage des Russes affamés, instruisirent Molitor de la direction prise par leur armée. Ce général poussa un bataillon de la 44e à travers les montagnes de la rive droite de la Linth avec ordre de s'embusquer entre Schwanden et Engi et d'inquiéter leur retraite, tandis qu'il les poursuivrait lui-même en queue. Il atteignit leur arrière-garde à Schwanden où il fut renforcé par un bataillon de la brigade Loison descendu par le Linthal.

Les grenadiers russes, vigoureusement attaqués, se défendirent en désespérés jusqu'à leur entrée dans la vallée d'Engi. Notre artillerie, tirant alors à toute volée, sur leurs masses entassées dans cet étroit sentier, y causa un désordre inexprimable ; de plus, le bataillon de la 44e ne lâchait pas un coup de fusil de son embuscade sans atteindre un homme de cette armée qui, pressée en queue, défilait sans pouvoir riposter. La poursuite continua ainsi jusqu'à Elm. Nous prîmes un millier d'hommes blessés ou épuisés de fatigue, 3 pièces d'artillerie, 200 chevaux de Cosaques, la caisse, la chancellerie et les magasins ambulants.

Les Russes s'arrêtèrent à Elm, où ils avaient pris position et où ils restèrent sur le qui-vive, inquiétés toute la nuit par le feu de nos tirailleurs. Le lendemain, 6 octobre, au jour, ils se remirent en marche, et l'avant-garde, commandée depuis Glaris par le général Miloradowitch, atteignit vers midi le sommet de Rindskopt. Ce jour-là la poursuite fut moins vive, les Russes ayant assez à lutter contre les difficultés des lieux. Une neige de 0m 65 récemment tombée, et que la gelée n'avait pas eu le temps de durcir, couvrait les pointes de rochers et les anfractuosités de la montagne. Les sentiers avaient disparu, nulle trace pour guider les colonnes. Il fallut décharger les bêtes de somme. Aucune des 25 pièces de montagne, même démontée, ne put être transportée à bras sur le sommet, et elles furent toutes précipitées dans les abîmes. Suvorof atteignit avec l'avant-garde, dans la soirée, les huttes de Panix. Le reste de l'armée bivouaqua sans feu sur la neige, où la rigueur du froid fit périr, dans cette nuit terrible, plus de 200 hommes et presque tous les chevaux.

Ce ne fut que le 10 que l'armée russe sortit enfin de la vallée d'Engi pour aller se reformer dans les environs de Coire, où Suvorof avait transféré son quartier-général. Les corps de Jellachich et de Linken se retirèrent en même temps sur Sargans et Ragatz.

Dès que le mouvement de retraite de Suvorof fut prononcé, Massena, voulant reprendre la ligne du Rhin, ordonna à Loison d'occuper de nouveau le Saint-Gothard et de porter un détachement dans la vallée de Dissentis. Mortier s'établit, la droite à Mels, couvrant fortement le Weistannenthal, et la gauche à Sargans. Soult marcha avec 6 demi-brigades en 2 colonnes : l'une, aux ordres de Brunet, sur Rheineck, afin d'observer Petrasch retiré à Feldkirch; l'autre, sur Constance, sous le commandement de Gazan. Cette dernière était soutenue par la cavalerie de Klein. La division Lorges s'avança sur Stein et Diesenhofen, Menard sur Paradies et la tête de pont de Busingen. La réserve de grenadiers se porta sur Winterthur et Andelfingen où Massena transféra son quartier-général.

On a déjà vu que Korsakof, après la bataille de Zurich, avait rallié son armée sur la rive droite du Rhin; elle y fut renforcée par une division bavaroise et le corps de Condé. Il appuyait sa gauche à Constance, sa droite à Schaffhausen; 3 régiments de cavalerie campaient sur la rive gauche en avant du pont de Diesenhofen; 1,800 hommes et 14 pièces défendaient la tête de pont de Busingen. L'Archiduc, qui avait appris le 27 septembre la défaite de Korsakof, s'avançait en toute diligence avec 25,000 hommes vers les sources du Danube; Nauendorf campait toujours entre Schaffhausen et Bâle.

Korsakof, n'ayant aucune nouvelle de Suverof et craignant qu'une plus longue inaction compromît le mouvement du maréchal, se décida à opérer une diversion en sa faveur; mais c'était s'y prendre un peu tard.

Le 7, au point du jour, il déboucha avec 10 bataillons et 22 escadrons, de Busingen, et marcha avec son infanterie, avant que sa cavalerie eût passé le Rhin, sur les hauteurs de Schlatt et Trullikon, au-devant de la division Ménard. Ce général, pendant que Lorges et Gazan s'avançaient vers leurs destinations respectives, rencontra Korsakof en avant de Paradies; malgré son infériorité, il soutint le premier choc des Russes et donna le temps à Humbert d'arriver avec la réserve. Dès lors le combat changea de face et les Russes furent ramenés vers la tête du pont. Les Républicains se logèrent dans le bois sur la droite, attendant la nuit pour l'emporter de vive force; mais deux attaques ayant échoué, ils se replièrent sur Trullikon et furent remplacés dans le bois par les Russes.

En même temps que Korsakof débouchait du pont de Busingen, le général Woinof s'avançait de Diesenhofen avec 2 bataillons et quelques escadrons. Il rencontra la division Lorges qui se rejeta sur ce village au moment même où Korsakof poussait si vivement Ménard. Diesenhofen n'étant éloigné de Busingen que de 6 kilomètres, les Russes craignirent qu'il n'atteignît la tête du pont avant Korsakof, et afin d'y mettre obstacle, ils portèrent rapidement leur réserve de cavalerie, restée derrière le Rhin, en avant de Diesenhofen. Dans cet intervalle, Lorges avait débouché dans la plaine et commençait à s'y déployer. 2 bataillons de la 57ᵉ et 2 de la

100e composaient la droite; le 3e bataillon et la tête de la 57e formaient la gauche. Une prairie marécageuse s'étendait entre elles, et l'artillerie était en batterie sur le front de la ligne.

Woinof masqua ses dispositions à la faveur d'un rideau et chargea notre droite avec sa cavalerie; mais la 57e et la 100e l'accueillirent par un feu roulant, et l'artillerie légère manœuvra avec tant d'habileté que l'ennemi se hâta de repasser le Rhin et de rompre le pont de Diessenhofen, après avoir perdu 600 hommes. Lorges prit possession de la ville à 11 heures du soir.

Le mouvement de Gazan sur Constance ne fut pas moins heureux. Cette place, défendue par le prince de Condé, n'était occupée que par de l'infanterie, mais en revanche, plus de 3,000 chevaux, y compris les escadrons autrichiens et russes, en gardaient les approches ainsi que le pont de Petershausen.

Gazan partit de Wyl à 6 heures du matin, rencontra dans l'après-midi les avant-postes ennemis à Schnauderloo et les rejeta jusqu'à Emishofen. Les troupes se formèrent sur les hauteurs en arrière, et la colonne de droite, commandée par Drouet, marcha sur Constance par la route de Saint-Gall. Celle de gauche, aux ordres du chef de la 67e, s'avança par celle de Zurich. Le corps de Condé, qui avait sa droite à Kreutzlingen et appuyait sa gauche à Emishofen, leur barrait le passage. Ces deux points, attaqués en même temps par les Républicains, furent enlevés malgré l'opiniâtre résistance des émigrés. A la gauche, la poursuite fut si vive que nos troupes entrèrent pêle-mêle avec l'ennemi dans Constance, pendant qu'à la droite la porte de Kreutzlingen était enfoncée par le canon. Vers les 8 heures du soir, la

cavalerie émigrée en position à Paradies se trouvait coupée, car Gazan poussa aussitôt un bataillon de la 53e sur la porte de Petershausen. Les émigrés, contraints de se faire jour après une rude mêlée, regagnèrent, aux cris de : *Vive le roi! vive Condé!* le pont de Petershausen. Cet engagement coûta au corps de Condé 200 hommes mis hors de combat, le général de Salgues tué à la tête des grenadiers de Bourbon, le drapeau de ce régiment enlevé par le lieutenant Gentilly de la 67e, et une soixantaine de prisonniers. Les alliés restèrent maîtres de Petershausen, et grâce aux hussards de Bauer qui mirent pied à terre et barricadèrent le pont, ils eurent le temps d'en couper les arches.

Les prisonniers furent envoyés en France. Le Directoire balança s'il leur ferait appliquer la loi révolutionnaire; mais, sur l'observation de Massena : que ces malheureux portaient l'uniforme et la cocarde russes, ils furent traités selon les lois ordinaires de la guerre.

Les nouveaux désastres qui venaient de frapper les alliés faisant craindre à l'Archiduc que le pont de Busingen ne tombât entre les mains des Français, il autorisa Korsakof à l'évacuer après en avoir enlevé l'artillerie et replié les pontons sur Stokach. La nouvelle de cette évacuation arrêta Massena au moment où il marchait pour s'en emparer.

Dès lors toute la rive gauche du Rhin se trouva au pouvoir des Républicains. Korsakof fut chargé de défendre la rive droite depuis Petershausen jusqu'à Diesenhofen, et les Autrichiens surveillèrent le reste. L'Archiduc, qui, comme nous l'avons dit, était accouru de Manheim avec près de 25,000 hommes, cantonna ses troupes vers Villingen, et fixa son quartier-général à

Donaueschingen. Ainsi se termina la campagne dans la Suisse septentrionale.

Au midi, les succès ne furent pas moins heureux. Le colonel Strauch que Suvorof avait laissé à la garde du Gothard, dans l'impossibilité de vivre au milieu de ces régions arides et désolées, et ne croyant peut-être pas que les Français songeraient à l'en déloger, s'était contenté de placer ses avant-postes à l'hospice des capucins avec 2 bataillons à Dazio pour les appuyer, et se tenait avec le reste de la brigade à Bellinzona, entretenant ses communications avec Ilanz et Coire par des postes à Tavetsch et à Dissentis. Mais Gudin, par une marche habile, surprit et culbuta les détachements qui gardaient le Saint-Gothard et reprit la vallée d'Urseren.

De son côté, Soult attaqua Ragatz le 17 octobre et s'en empara. L'ennemi se retira sur la rive droite du Rhin, laissant quelques troupes à la tête du pont de Zollbrucke; mais le lendemain, un détachement de la 25e légère parti des bains de Pfeffers, déboucha de la montagne sur le Zollbrucke, chassa l'ennemi des ouvrages et le força à repasser le Rhin précipitamment en coupant le pont. N'ayant aucun moyen de passer le fleuve, Soult fut obligé de borner là son mouvement. Comme il restait encore en avant de Reichenau, sur la rive gauche, un parti autrichien qui poussait des détachements sur le Gunkels, Ilanz et Flims, il prescrivit à Loison de l'en déposter. Cependant, rappelé à Zurich par Massena qui hésitait à entreprendre la conquête des Grisons, il lui ordonna, au moment même où il arrivait à Dissentis, de suspendre son mouvement jusqu'à nouvel ordre.

Dès lors la campagne était terminée, et de son quar-

tier général de Zurich, Massena l'annonça en ces termes à l'armée :

« Soldats!

» Les puissances coalisées avaient réuni trois armées » contre vous pour envahir l'Helvétie et pénétrer en » France.

» En deux jours vous avez confondu leur projet ; » vous avez franchi la Limmat, anéanti l'armée de » Korsakof, pris tous ses canons, tous ses bagages et » enlevé de vive force Zurich où il a laissé 6,000 pri- » sonniers et trois généraux blessés.

» Vous avez franchi la Linth et battu l'armée autri- » chienne; vous lui avez fait 3,500 prisonniers et pris » 20 pièces de canon. Son général en chef est resté sur » le champ de bataille.

» L'armée de Suvorof s'était avancée jusqu'à Altorf, » vous l'avez battue dans la vallée de Mutten; vous lui » avez enlevé un drapeau et deux canons. Forcée à » une retraite précipitée, elle a abandonné à votre gé- » nérosité 600 blessés, parmi lesquels un général et » nombre d'officiers.

» Rejetée sur Glaris, vous l'avez encore battue, vous » lui avez fait 1,500 prisonniers, pris un drapeau et tué » un général. N'espérant de salut que dans la fuite, » Suvorof s'est jeté dans les Grisons en vous abandon- » nant 1,500 blessés. Il a perdu en outre son artillerie » et ses bagages.

» Sur le Rhin, les débris des corps battus, renforcés » par le corps bavarois et par celui de Condé, ont tenté » vainement une nouvelle attaque. Vous étiez déjà là » pour la recevoir. Du côté de Schaffhausen, vous lui

» avez fait 1,500 prisonniers, pris des drapeaux, des » canons et tué un général. A Constance, vous avez fait » des prisonniers, enlevé un drapeau, plusieurs pièces » de canon et tué deux généraux du corps de Condé.

. . . . . .

» Soldats! voilà votre ouvrage de 15 jours. Votre » patrie et l'Helvétie vous ont décerné des honneurs » civiques.

» Lorsque des peuples entiers vous offrent leur tribut » d'admiration et de reconnaissance, votre général doit » vous rappeler qu'une nouvelle carrière de dangers et » de travaux va s'ouvrir devant vous. Il prend en votre » nom l'engagement que vous la parcourrez avec le » même dévouement et la même intrépidité. »

La victoire de Zurich entraînait des conséquences immenses. On peut dire sans exagération qu'elle sauvait la France. En effet, la situation de notre patrie était des plus critiques et des plus compromises. A l'extérieur, elle était menacée de tous côtés et sur le point d'être envahie par plusieurs de ses frontières. L'armée d'Italie, forcée dans toutes ses positions, s'était repliée, sous la pression des Austro-Russes, jusque dans la rivière de Gênes, et ne conservait cette capitale qu'avec la plus grande peine. L'armée des Alpes soutenait une défensive qui devenait de plus en plus pénible, sur la grande chaîne des Alpes, après avoir complétement échoué dans sa diversion en Piémont. Ce qu'on appelait ambitieusement l'armée du Rhin était forcée de lever le siége de Philipsbourg et de se rabattre sur nos frontières de l'Est, impuissante, depuis qu'elle s'était laissé prendre Manheim, à couvrir le Rhin entre Strasbourg et Mayence. L'armée anglo-russe du duc d'York et d'Hermann,

n'ayant devant elle que nos faibles troupes de la Nord-Hollande, et n'ayant pas encore été battue par Brune, menaçait d'invasion nos départements de la Belgique. Sztarray avait mis en feu, par des proclamations qui les appelaient aux armes et à l'indépendance, les populations brabançonnes, en leur promettant les puissants secours de l'Autriche, et il avait fallu, pour apaiser cette révolte, tirer de nos départements limitrophes 7 à 8,000 hommes, ce qui avait épuisé leurs derniers moyens de défense. La Prusse, toute prête à profiter des succès de la coalition, faisait revivre ses anciennes prétentions sur les provinces de la rive gauche du Rhin qu'elle nous avait cédées par le traité de Bâle, et, pour les soutenir, rassemblait à Wesel un corps de 15,000 hommes.

A l'intérieur, la position n'était pas moins critique. Nous avons vu que la journée de Prairial avait sensiblement modifié la composition et la marche du Directoire. Les hommes politiques à la tête de ce gouvernement s'étaient vite usés, et le pouvoir manquait de ce qui fait essentiellement sa force sous quelque forme qu'il s'exerce, l'ensemble des vues et l'unité de l'exécution. Le pays s'inquiétait d'autant plus des suites de cette crise qu'il n'y voyait qu'une solution : une victoire devenue fort douteuse dans le triste état des choses.

Aussi la nouvelle du triomphe de Zurich plongea-t-elle la France dans la joie la plus vive. Massena fut regardé comme un sauveur, et non-seulement la population tout entière, mais encore le monde officiel, chantèrent à l'envi ses louanges. Le Directoire apprit cette victoire le 18 vendémiaire (10 octobre) et s'empressa d'en faire part aux Conseils. Le message qui l'annonçait aux Anciens fut lu au milieu des acclamations de la foule

qui se pressait joyeuse autour du palais. Un grand nombre de soldats et de citoyens parvinrent à pénétrer dans la salle avec des musiciens, qui jouèrent aussitôt des hymnes patriotiques. L'assemblée tout entière se leva et la lecture du message fut interrompue par les cris mille fois répétés de *Vive la République!*

Quand le message du Directoire arriva au conseil des Cinq-Cents, la discussion roulait sur les finances, et le rapporteur se disposait à prendre la parole. La lecture de la dépêche était à peine terminée, que le peuple, qui garnissait toutes les tribunes et les couloirs de la salle, demanda qu'on en fît une seconde. Elle fut écoutée en silence jusqu'au bout; mais aussitôt après, la musique et les chants patriotiques manifestèrent avec transport l'ivresse générale.

Le premier orateur qui prit la parole au conseil des Anciens, Chazal, célébra en termes pompeux et avec la phraséologie de l'époque le succès de nos armes. Il est curieux, au milieu de tout cet enthousiasme, de voir l'éloge de Bonaparte revenir constamment; on dirait presque qu'une arrière-pensée poussait tous les déclamateurs du temps à le flatter outre mesure. « Soldats » de la liberté! s'écria Chazal, nous avions bien raison » d'espérer en votre courage et de ne pas croire au » danger de la patrie qui compte de pareils défenseurs. » Trois décades sont à peine écoulées.. Brune, dans le » Nord-Hollande, bat deux fois l'Anglo-Russe et le force » à se réfugier dans les marais! Massena délivre l'Hel- » vétie, et le héros, se multipliant, détruit presque en » une seule et même bataille deux grandes armées. La » superbe espérance des coalisés, Hermann, tombe au » pouvoir de nos braves... Hotze est étendu dans les

» champs de Zurich,... York regagne ses vaisseaux! » Qu'est devenu ce terrible Suvorof qui dépouilla le » croissant ensanglanté, mit en lambeaux la Pologne » subjuguée, et foula d'un pied sacrilége et dévastateur » les républiques italiques? Il fuit!... il fuit dans les » montagnes, il fuira jusqu'en Sibérie; mais il laisse » avec Hotze, autour du berceau de Guillaume Tell, » de quoi rajeunir la grande tombe du despotisme, » l'ossuaire de Morat!... Suvorof a défailli dans ses suc- » cès et Bonaparte ressuscite plein de gloire... »

Garat, qui lui succéda, ne fut ni moins lyrique ni moins louangeur, mais au moins il apprécia avec assez de justesse la conduite de Massena et les motifs qui l'avaient fait agir. « Ils n'ont pas seulement bien mérité » de la patrie, ils n'ont pas seulement bien mérité de la » République française et de la République helvétique, » de tous ceux qui sur la terre font des vœux pour être » libres en détruisant ces barbares débordés sur les » contrées les plus belles et les plus éclairées de l'Eu- » rope, ils ont bien mérité de tous ceux qui ne font » pas des vœux pour le retour de la barbarie; ils ont » bien mérité de l'humanité tout entière. . . . .

» . . . . . .

» Que fait donc Massena? C'est le mot qui était le plus » fréquemment dans toutes les bouches depuis un mois. » Quelles réponses il vient de faire coup sur coup à » cette question! Massena ne faisait rien, il attendait » que son ennemi fît quelque faute. Le prince Charles » en a fait une qui était énorme : il court étourdiment » et précipitamment avec 25,000 hommes sur les bords » du Rhin où tous nos succès devaient être nécessaire- » ment bornés au bombardement et à la prise de quel-

» ques places fortes, où lui-même ne pouvait en obtenir » aucun important, et dans l'Helvétie il laisse l'armée » des coalisés prodigieusement dégarnie et affaiblie de- » vant Massena qui avait 60,000 hommes.

» A l'instant où le prince Charles a fait cette bévue » Massena attaque; la victoire est à lui sur tous les » points. Il est moins occupé à vaincre qu'à détruire. » L'armée commandée par Hotze est entièrement anéan- » tie, Hotze lui-même est tué. Qui n'est pas frappé de » cette longue patience à attendre l'occasion et de cette » rapidité à la saisir!

» Au moment même où il remportait cette éclatante » victoire, Massena en préparait une seconde plus dé- » cisive. . . . . .

» L'espérance de la coalition et le héros de la barbarie, » Suvorof, est vaincu, et pour cette fois les Russes, dont » on disait qu'il était plus facile de les tuer que de les » vaincre, consentent à être battus et se rendent tout » de suite pour n'être pas tués, ou fuient en désordre » de toutes parts. Suvorof l'*italique* n'est plus que le » commandant en chef d'une déroute.

» Ainsi, dans un très-petit nombre de jours, les ar- » mées républicaines et Massena remportent plusieurs » victoires et détruisent deux de ces armées de Tartares » précipitées des forêts du Nord pour répandre l'effroi, » les ténèbres, le carnage et le despotisme sur l'Europe. » Gloire et honneur aux sauveurs des nations libres, » aux conservateurs des lumières et des arts qui sont la » consolation et la gloire de la terre! »

Par un rapprochement habile, l'orateur confondit Bonaparte avec Massena dans l'effusion de la reconnaissance nationale : « Représentants du peuple français!

» s'écria-t-il, il semble que ces noms de Bonaparte et » de Massena doivent toujours retentir ensemble parmi » nous dans les nouvelles des grandes victoires! Ils » n'habitent plus les mêmes portions du globe, et, » comme au temps où ils combattaient ensemble en Ita- » lie, les récits de leurs nouveaux triomphes arrivent le » même jour aux deux Conseils des représentants de la » France!... »

Garat finit son long discours en félicitant la patrie d'apprendre à la fois la victoire de Massena et celle de Brune à Kastricum, et demanda qu'on décrétât que les armées du Danube et de la Batavie avaient continué à bien mériter de la patrie.

Quelques esprits d'élite, alarmés de l'état intérieur du pays et du désordre administratif qui empirait de plus en plus, sentaient vivement la nécessité d'une paix qui permît enfin de faire les réformes devenues de jour en jour plus indispensables. Ils comprenaient que la guerre ne pouvait longtemps durer sans nous mettre aux abois et sans compromettre même l'intégrité de notre territoire : ils tâchaient par tous les moyens possibles de prémunir la nation contre l'enivrement des victoires auquel elle n'est que trop portée à se laisser aller, et ne perdaient aucune occasion de lui montrer le danger de sa situation et les moyens d'y remédier. Boulay (de la Meurthe) était un de ces hommes éclairés; patriote sincère, aimant son pays d'un amour intelligent et désintéressé, il voyait loin et juste. Il loua en termes vifs et bien sentis le héros de Zurich, mais il conjura ses concitoyens de ne pas se laisser éblouir par le triomphe, dénonçant comme *faux révolutionnaires* les hommes qui secondaient l'engouement populaire et poussaient la

nation à la guerre. A la fin de la séance, Régnier compléta le thème de Boulay par un discours empreint d'idées élevées et où il fit un éloquent appel à la paix.

On décréta à l'unanimité que les armées du Danube et de la Batavie n'avaient pas cessé de bien mériter de la patrie, et la séance fut levée aux cris de *Vive la République!* et au bruit des fanfares et du canon.

Le soir la ville fut illuminée spontanément; des danses et des jeux publics prolongèrent cette fête nationale improvisée jusque bien avant dans la nuit. Le nom de Massena était dans toutes les bouches, et les citoyens n'avaient pas d'expressions assez animées pour peindre leur gratitude envers l'enfant chéri de la victoire. Ses envieux et ses détracteurs eux-mêmes furent forcés de rendre hommage à ses talents militaires, et les critiques qu'ils dirigeaient contre cette brillante campagne furent étouffées sous la grande voix de la reconnaissance et de l'enthousiasme de la nation.

Sa victoire, en effet, était la meilleure preuve de la défectuosité du plan de Bernadotte et consorts, et la plus éloquente réponse aux clameurs de la médiocrité qui n'avaient cessé de l'assaillir pendant les six dernières semaines de sa lutte avec l'ancien ministre de la guerre.

Les critiques malveillantes, comme cela arrive toujours, sont promptement tombées dans l'oubli, et il n'est resté que le jugement impartial de la vérité pour faire ressortir le mérite de cette remarquable série d'opérations. La postérité a commencé de bonne heure pour Massena et a déjà consacré sa gloire. L'auteur de l'*Histoire critique des guerres de la Révolution*, le général Jomini, dont l'opinion a force de loi en ces matières, la

retrace avec les éloges qui lui sont dus, et complète son appréciation en citant la campagne de Suisse comme un modèle pour la guerre de montagnes. « On ne sau-» rait mieux se convaincre de ces vérités, dit-il [1], qu'en » se retraçant la position de Massena en Suisse en 1799. » Après la perte de la bataille de Stokach par Jourdan, » il tenait depuis Bâle par Schaffhausen et Rheineck » jusqu'au Saint-Gothard, et de là par le Furca jus-» qu'au Mont-Blanc. Il avait des ennemis en face de » Bâle, il en avait à Waldshut, à Schaffhausen, à Feld-» kirch, à Coire; le corps de Bellegarde menaçait le » Saint-Gothard, et l'armée d'Italie en voulait au Sim-» plon et au Saint-Bernard. Comment défendre la péri-» phérie d'un pareil cercle? comment laisser une des » grandes vallées à découvert au risque de tout perdre? » De Rhinfeld au Jura, vers Soleure, il n'y a que deux » faibles marches, et là était la gorge de la souricière » dans laquelle l'armée française se trouvait engagée. » C'était donc là le pivot de la défense; mais comment » laisser Schaffhausen à découvert? comment aban-» donner Rheineck et le Saint-Gothard? comment ou-» vrir le Valais et l'accès de Berne sans livrer l'Helvétie » entière à la coalition? Et si l'on voulait tout couvrir, » même par de simples brigades, où serait l'armée » quand il s'agirait de livrer une bataille décisive à une » masse ennemie qui se présenterait? Concentrer ses » forces dans les plaines est un système naturel, mais » dans des pays de gorges difficiles, c'est livrer les » clefs du pays à l'ennemi, et alors on ne sait plus sur

[1] *Précis de l'art de la guerre ou nouveau Tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, etc.* Paris, Anselin, 1838, 2 vol. in-8°, dernière édit., pages 380 à 382.

» quel point il serait possible de réunir une armée infé-
» rieure sans la compromettre.

» Dans la situation où se trouvait Massena après l'é-
» vacuation forcée de la ligne du Rhin et de Zurich, il
» semblait que le seul point stratégique à défendre fût
» pour lui la ligne du Jura; il eut la témérité de tenir
» ferme dans celle de l'Albis, plus courte que celle du
» Rhin, mais qui le laissait encore aux prises sur une
» ligne immense aux coups que les Autrichiens essaie-
» raient de lui porter. . . . . .

» Ce qui semble prouver que, si les pays de hautes
» montagnes sont favorables à la défense tactique, il
» n'en est pas de même pour la défense stratégique,
» qui, obligée de se disséminer, doit chercher un re-
» mède à cet inconvénient en augmentant sa mobilité et
» en passant souvent à l'offensive. . . . . .
» On ne peut douter non plus que l'initiative n'est pas
» moins favorable dans les montagnes que dans les plai-
» nes, la campagne de Massena le prouve de reste; car
» s'il se maintint en Suisse, ce fut en attaquant l'ennemi
» chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, bien qu'il
» fallût aller le chercher jusque sur le Grimsel et le
» Saint-Gothard. Napoléon en avait fait autant dans le
» Tyrol en 1796 contre Wurmser et Alvintzi. »

CHAPITRE VIII.

Pénurie. — Emprunt forcé. — Réclamation du Directoire helvétique. — Il défend de satisfaire à l'emprunt. — Députation de Zurich au général en chef. — Il convertit l'emprunt en fournitures. — Le Directoire français termine le conflit. — Plan offensif de Suvorof. — Contre-projet de l'Archiduc. — Rupture de ces généraux. — Suvorof est rappelé. — Le Directoire ordonne à Massena d'envoyer 30,000 hommes à l'armée du Rhin. — Il s'y refuse, et le gouvernement rapporte son arrêté. — Plan du ministre de la guerre. — Opinion de Massena sur ce plan. — Lecourbe prend le commandement de l'armée du Rhin. — Combat de Bonnigheim. — Massena renonce à la conquête des Grisons. — Combat de Wettis. — Jonction de Loison et de Mortier. — Combat de Sainte-Marie. — Position des armées opposées à la fin de la campagne. — Nouveau plan de Massena. — Retour de Bonaparte. — 18 brumaire. — Translation des Conseils à Saint-Cloud. — Bonaparte s'y rend. — La force armée disperse les représentants. — Abolition de la Constitution de l'an III. — Effet du coup d'État sur les armées. — Mission de Roger Ducos près de Massena. — Réponse de Massena à Bonaparte. — Il est nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Ses adieux à l'armée du Danube.

La Suisse était délivrée et son territoire purgé d'ennemis; mais cette malheureuse contrée, épuisée par le séjour de tant de troupes, offrait un affreux tableau de désolation. Partout des villages détruits, des villes presque désertes, des ruines et des campagnes désolées; partout la trace récente et profonde des convulsions qui venaient de bouleverser un pays dont rien depuis longtemps n'avait troublé la paix. Qu'on y ajoute les haines politiques envenimées par le triomphe successif des partis, le poids écrasant de l'occupation française rendu plus lourd par la misère générale, et on n'aura qu'une esquisse imparfaite de la situation de ce pays.

Cependant le départ des Russes causait une joie générale, car leurs troupes avaient épuisé les dernières ressources des malheureux pays qu'ils avaient traversés. Le contraste frappant qu'ils offraient avec l'armée française effaça dans beaucoup d'esprits les impressions fâcheuses causées par la sévérité que la répression des révoltes avait rendue nécessaire, et les petits cantons mêmes se sentaient soulagés par l'absence des Russes.

Malheureusement cet élan ne pouvait être que passager. L'armée, avec ses besoins croissant de jour en jour, était obligée de prendre en Helvétie le pain que ne lui fournissait pas la France dont l'incapable gouvernement gaspillait les faibles ressources. Nous avons vu déjà quels expédients Massena dut employer pour nourrir ses troupes; nous savons que, ne pouvant acheter des fourrages, il obtint du Directoire helvétique la faculté d'en payer les fournitures en délégations sur le trésor. La cavalerie fut ainsi momentanément approvisionnée, mais le payement des traites avait été refusé à leurs échéances. Le faible crédit dont l'armée jouissait encore en reçut une atteinte profonde, et le Directoire helvétique adressa à ce sujet des plaintes amères au général en chef. Celui-ci appréciait la justesse de ces réclamations; mais il n'était pas en mesure d'y faire droit, bien que 400,000 francs eussent fait prendre patience aux créanciers. Quelle position pour un général commandant une brave et vaillante armée!

Au milieu de ces embarras, la solde s'arriérait de plus en plus, et vainement Massena pressait le Directoire de lui envoyer au moins quelques à-compte; le 9 septembre, il lui écrivit : « J'ai eu l'honneur de vous » exposer précédemment notre pénurie relativement à la

» solde. Au 22 septembre (fin fructidor), elle sera arrié-» rée de 6 millions. Les officiers de tous grades sont » dans le besoin le plus absolu, la plupart d'entre eux » étant réduits à vendre leurs effets ; leur état est fait » pour exciter la commisération. Veuillez, citoyens di-» recteurs, fixer votre sollicitude sur nos pressants be-» soins, et ordonner qu'on fasse promptement passer des » fonds à la caisse de l'armée. »

Le Directoire répondit par des promesses positives qui demeurèrent sans résultat, comme toutes les autres. Cependant l'armée murmurait et la présence de l'ennemi la retenait seule dans le devoir. Dans cette extrémité, Massena prit la résolution de payer un à-compte aux troupes.

Quelques jours après la défaite des Austro-Russes, il demanda, sous forme d'emprunt remboursable par la France, 800,000 francs à chacune des villes de Zurich et de Bâle, 300,000 francs à Saint-Gall et 150,000 francs à Constance. Au moyen de cet emprunt, il se proposait de payer un mois de solde aux officiers et une ou deux décades aux soldats. Le surplus, versé à la caisse militaire, aurait été consacré aux autres besoins de l'armée.

Cette mesure ne souleva pas d'abord de réclamations bien vives, mais, lorsqu'il fut question de faire la répartition de l'emprunt pour le réaliser, il s'éleva de grandes difficultés. Tous les contribuables prétendirent être ruinés, et de là des plaintes très-vives au Directoire helvétique, qui, de son côté, écrivit à Massena une lettre fort aigre, où on lui demandait en vertu de quel droit il imposait un emprunt forcé à un État indépendant. « La Suisse, disait-il, liée par un traité solennel à » la République française, n'était-elle plus qu'une pro-

» vince conquise? Devait-elle faire tous les frais de la » guerre, quand le gouvernement français s'était en- » gagé à lui en épargner le poids? »

Ces raisons étaient justes, mais le Directoire allait trop loin en regardant comme une contribution militaire ce qui ne devait être considéré que comme un emprunt momentané. Massena répondit qu'il n'avait en rien oublié le traité d'alliance des deux Républiques et que son plus vif désir était de voir leurs rapports devenir de plus en plus intimes; que le Directoire avait tort de regarder cette mesure comme un attentat à l'indépendance de son pays; que l'armée française venait de prouver assez l'intérêt qu'elle portait à l'Helvétie, et qu'il y aurait de l'ingratitude à lui refuser un secours dont elle ne pouvait se passer. D'ailleurs il se portait personnellement garant du remboursement de cette avance.

Le Directoire, après cette explication, aurait dû s'arrêter. Sa dignité était sauve, mais il avait été si souvent accusé de tout sacrifier à la France qu'il crut ne pouvoir donner de meilleures preuves de son indépendance qu'en persistant dans son refus. On pense bien que le parti nombreux dont la victoire de Zurich avait renversé les espérances fit tout pour exciter l'esprit d'un peuple naturellement fier, rendu plus irritable par ce qu'il endurait depuis trois ans. Le Directoire, sûr de l'appui d'une grande partie de la nation, adressa une circulaire aux administrateurs des villes sur lesquelles devait peser l'emprunt, et leur défendit tout payement, sous peine d'être déclarés traîtres à la patrie.

Zurich, à la réception de cette circulaire, se trouva dans un grand embarras. Si l'ordre qu'elle contenait ne lui était pas désagréable au fond, puisqu'il lui permettait

d'abriter son refus derrière une injonction du gouvernement, il ne voulait pas néanmoins déplaire au général. Il lui envoya donc une députation pour lui exposer sa perplexité. Le commissaire du Directoire, Robert, qui portait la parole, après avoir remercié Massena de la délivrance de Zurich, évita de s'expliquer sur la conduite que tiendrait la commune, et rendit le général juge de la situation de la ville, déclarant s'en rapporter au parti qu'il indiquerait.

On ne faisait pas inutilement appel à l'esprit de justice de Massena ; il répondit que, quoique le Directoire, en prenant un arrêté si ouvertement hostile, eût rompu en quelque sorte les liens qui unissaient les deux Républiques, il voulait croire encore qu'il avait obéi à une susceptibilité irréfléchie, et que, rendu à des idées de sagesse, il regretterait bientôt un éclat dont les conséquences deviendraient aussi funestes pour l'Helvétie que pour l'armée; qu'il appréciait la position délicate de Zurich, placé entre l'obéissance due à son gouvernement et la reconnaissance qu'il désirait témoigner à l'armée; qu'il ne voulait point être l'occasion d'un conflit entre les municipalités et le Directoire, et qu'il refuserait désormais tout secours pécuniaire. Néanmoins, comme il fallait faire vivre l'armée et que l'état des finances en France ne permettait pas d'espérer un prompt secours, il convertirait l'emprunt en fournitures, pour lesquelles il serait délivré des mandats remboursables par le Trésor.

Cette substitution, qui mettait à couvert la responsabilité de la municipalité, fut accueillie par la députation, annoncée à l'armée par un ordre du jour et étendue à toutes les villes qui n'avaient point rempli l'emprunt, à

l'exception de Bâle, où l'opposition avait pris un caractère ouvertement hostile; sa municipalité, s'étant obstinément refusée à le fournir, fut taxée au double de la cote primitive. Menacée d'exécution militaire, elle versa jusqu'à la concurrence d'un million 400,000 francs, et Massena lui fit grâce des 200,000 francs qui restaient à payer.

La concession faite par le général en chef aurait dû mettre un terme à un conflit profitable seulement aux ennemis des deux Républiques. Mais la faction autrichienne entraîna le Directoire à une démarche encore plus significative, en défendant aux communes d'effectuer la fourniture des denrées. On les força donc par voie de réquisition, avec garnisaire, ce qui occasionna un mécontentement violent, et la fermentation devint telle qu'une insurrection parut imminente.

Massena, dans cette situation, qui pouvait donner aux Austro-Russes l'idée de ressaisir l'offensive, ordonna aux généraux divisionnaires de se tenir prêts à envoyer des colonnes mobiles sur tous les points où la révolte lèverait la tête. Il dépêcha son aide de camp Degiovanni à Paris pour instruire le gouvernement de cet état de choses, et prendre ses ordres. En même temps il envoya à Berne le général Mainoni, avec mission de tenter auprès du Directoire helvétique un dernier effort de conciliation. Mais les esprits s'exaspéraient; il était question d'organiser une armée de 25 à 30,000 hommes, et déjà même un message peu mesuré dénonçait la tyrannie du général français, et faisait sentir l'opprobre qui couvrirait le nom helvétique si la nation se résignait à la souffrir. Heureusement le directeur Oberlin, l'ex-ministre Jenner et plusieurs membres influents du Corps

législatif s'interposèrent, et la démarche n'eut pas de suite.

Jenner fut envoyé près de Massena ; toutefois il est douteux qu'il eût réussi, sans une dépêche du gouvernement français, qui vint terminer cet inextricable conflit. Le gouvernement, en approuvant la conduite du général en chef, promettait de rembourser les avances faites à l'armée par la Suisse.

Une autre dépêche adressée au Directoire helvétique fut d'autant mieux accueillie qu'elle mettait à couvert sa dignité vis-à-vis la nation, et quelques jours après un message annonça aux Conseils que le gouvernement, satisfait des explications de la France, acceptait sa garantie et continuerait avec le général Massena des rapports un instant suspendus par un déplorable malentendu.

Pendant que le général en chef luttait contre le Directoire helvétique, Suvorof, retiré chez les Grisons, se préparait à prendre sa revanche de la défaite qu'il venait d'essuyer. Il laissa Auffenberg à la garde des Grisons, poussa Linken vers Mayenfeld, et se rendit avec les débris de son armée à Feldkirch, où il arriva le 12 octobre. Là il adressa à l'Archiduc un nouveau plan de campagne qui avait pour but de ramener les alliés sur la Limmat. « Il proposait d'abandonner le pays des » Grisons, de brûler le pont inférieur du Péage sur le » Rhin (le Zollbrucke), et de faire sauter les ouvrages du » fort de Sainte-Lucie. Lui-même passerait le Rhin à » Höechst et à Meiningen avec toutes les troupes du » Vorarlberg, se concentrerait le 18 à Saint-Gall et se » rallierait à Winterthur. Korsakof s'avancerait en » deux colonnes, l'une de Constance par Bischofzell,

» l'autre des environs de Stein par Pfyn et Frauenfeld. » Jusqu'à sa jonction avec le corps de Korsakof, 6,000 » Autrichiens, renforcés par toutes les milices du pays » devaient rester dans la position de Feldkirch pour cou- » vrir le flanc gauche de son armée pendant qu'elle pas- » serait le Rhin. »

L'Archiduc, craignant que la jonction des Russes sur la Thur n'éprouvât de grands obstacles et ne les exposât à être battus en détail, fit des observations sur ce plan. Il proposa de diriger en deux marches le corps de Korsakof sur Stockach pour aller de là joindre Suvorof en tournant le lac de Constance. Il s'engagea en même temps à appuyer ce mouvement par une colonne qui marcherait sur la Suisse et passerait le Rhin entre Constance et Schaffhausen.

Il y avait déjà entre les armées russes et autrichiennes tant de motifs de mésintelligence que ce nouvel incident fit éclater la rupture. Par suite de ses démêlés avec les Impériaux en Italie, Suvorof attribuait, non sans quelque raison, ses revers en Suisse au temps qu'il avait perdu à Bellinzona par la faute de l'administration autrichienne. Aigri par sa récente défaite, il fut blessé des observations de l'Archiduc, car il regarda comme des leçons les conseils du jeune général. Il lui répondit donc qu'il ne changerait rien à son plan, tournerait lui-même le lac de Constance et ferait sa jonction avec Korsakof pour entreprendre seul avec lui, s'il le fallait, l'opération projetée en Suisse; et en effet il se dirigea par Balzers sur Feldkirch, où il arriva le 13; puis sur Lindau, où il fut rejoint le 18 par Korsakof, pendant que les Français prenaient Sargans et s'étendaient sur la rive gauche du Rhin jusqu'au lac

de Constance. Cependant l'arrivée à son quartier-général du ministre comte de Stackelberg et de plusieurs courriers de Pétersbourg arrêta l'exécution de ce projet.

Tout à coup, soit par amour-propre blessé, soit en vertu d'ordres secrets de sa cour, Suvorof informa l'Archiduc que le triste état de son armée lui interdisait l'offensive, qu'il se voyait forcé de lui accorder quelques jours de repos, et allait cantonner son infanterie entre Hohenembs et Lindau, et sa cavalerie entre ce point et Buchborn. Ce changement inopiné surprit désagréablement le prince Charles, qui ne se dissimula pas combien il serait nuisible aux prochaines opérations. Pressentant les conséquences de cette inaction, l'Archiduc invita le maréchal à se charger de défendre au moins la ligne de Lindau à Hohenembs, puisque le général Petrasch pouvait garder Feldkirch avec des troupes tirées du pays des Grisons. Ébranlé par ces représentations, Suvorof donna enfin ordre à Rosemberg, dont le corps s'élevait à 12,000 baïonnettes depuis sa jonction avec Korsakof, de se porter du Vorarlberg à Dorbirn. Mais il ne comprit pas la pensée de l'Archiduc. Celui-ci le supplia vainement d'établir 10,000 hommes d'infanterie entre Petershausen et Busingen, et de faire défendre vigoureusement par Rosemberg la ligne de Bregenz à Hohenembs, jusqu'à ce que l'on fût en mesure de prendre l'offensive de concert; Suvorof différait de jour en jour son mouvement sur Riedling, prétextant les démonstrations des Français sur la rive gauche du Rhin. Toutes les représentations de l'Archiduc et celles de l'envoyé anglais, Windham, ne purent le déterminer à changer de manière d'agir.

L'Archiduc, dont cette opiniâtreté renversait les pro-

jets, et qui prévoyait la rupture de la coalition par la retraite des Russes, mit tout en œuvre pour ramener le maréchal à d'autres idées. Suvorof fut inflexible. Il refusa une entrevue avec l'Archiduc, et ce prince lui ayant envoyé un officier général pour l'inviter à conférer sur un plan de défense, ce mot de *défense* l'exaspéra tellement, qu'il fit, dit-on, la réponse suivante, trop conforme à son caractère pour n'être pas exacte : « Dites à » monseigneur l'Archiduc que je ne connais pas la dé- » fensive, je ne sais qu'attaquer. J'irai en avant quand » bon me semblera, et alors je ne m'arrêterai pas en » Suisse; je marcherai, selon mes ordres, directement » en Franche-Comté. Dites-lui qu'à Vienne je serai à ses » pieds, mais qu'ici je suis au moins son égal : il est » feld-maréchal, je le suis aussi : il est au service d'un » grand empereur, et moi aussi : comme lui je com- » mande une armée; il est jeune et moi je suis vieux! » J'ai acquis de l'expérience à force de victoires, et je » n'ai ni conseils ni avis à prendre de qui que ce soit; » je n'en prends que de Dieu et de mon épée. »

Après une telle réponse, toute relation devenait impossible entre eux. Suvorof quitta brusquement Lindau sans prévenir l'Archiduc, et alla prendre ses cantonnements entre le Lech et l'Iller, laissant seulement la division Rosemberg à Bregenz, où elle fut relevée le 4 novembre par le corps bavarois. Il reçut à Augsbourg l'ukase qui le rappelait en Russie.

Le vieux maréchal eut connaissance dans cette ville de l'ordre du jour de Massena que nous avons rapporté; cette pièce raviva sa blessure. Il fit insérer dans tous les journaux de l'Allemagne (voir *Pièces justificatives*, *n°* XXII) une note dans laquelle il prétendit redresser

ses exagérations et ses inexactitudes. Suivant lui, les Français avaient perdu toute leur artillerie, et le général Molitor avait été complétement battu. Mais les Bavarois, en voyant revenir son armée affaiblie des deux tiers et dans un si grand état de misère, comprirent que le maréchal voulait se donner par là une consolation qu'il y aurait cruauté à lui refuser.

Tandis que Suvorof et l'Archiduc discutaient sur le plan de campagne à adopter pour reporter la guerre en Suisse, Massena de son côté était empêché de prendre l'initiative par le manque de subsistances et par les tiraillements du Directoire. Il faisait tous ses efforts pour dissuader le gouvernement français d'adopter une mesure qui aurait singulièrement facilité aux alliés les moyens de reprendre l'offensive.

On se rappelle le plan présenté avant la deuxième bataille de Zurich par Bernadotte, suivant lequel 25,000 hommes détachés de l'armée du Danube devaient être portés sur le Rhin pour y renforcer l'armée dont la formation avait été décrétée. La lutte que Massena soutint à cette occasion avec le ministre ayant suspendu la détermination peu réfléchie du Directoire, il supposait que l'idée de démembrer l'armée du Danube au profit de celle du Rhin était abandonnée sans retour. Mais, à la première nouvelle qui parvint à Paris de la défaite de Korsakof et de Hotze, le gouvernement prit deux arrêtés, par lesquels il nommait Lecourbe au commandement de l'armée du Rhin, et prescrivait à Massena de diriger à l'instant même 30,000 hommes sur ce fleuve. Ces deux dépêches parvinrent au quartier général, au moment même où les Républicains manœuvraient pour enfermer Suvorof dans les vallées sau-

vages où il s'était engagé. Massena, laissant ignorer à Lecourbe le second arrêté du Directoire, dépêcha immédiatement à Paris un de ses aides de camp pour représenter le danger d'affaiblir l'armée. Malgré ses observations, cet officier rapporta le 9 octobre l'ordre itératif d'envoyer ce détachement.

Massena prit sur lui la responsabilité d'une désobéissance qu'il motiva sur ce que la retraite de Suvorof dans les Grisons l'obligeait de porter contre lui un corps de 15 à 18,000 hommes; d'autre part, les débris du corps de Hotze, de Korsakof, la division bavaroise et le corps de Condé rassemblés sur les bords du Rhin ne pouvaient tarder à manœuvrer pour opérer leur jonction avec Suvorof, et les alliés, mettant 60,000 hommes en ligne, n'étaient pas tellement inférieurs à l'armée du Danube qu'ils ne pussent tenter avec de grandes chances de succès de nouvelles entreprises en Suisse. Enfin l'Archiduc, qui s'était hâté de remonter le Rhin à la première nouvelle de l'échec de Korsakof, se trouvait en mesure, à la tête de 20,000 hommes, d'appuyer leur mouvement par une forte diversion.

« Si je ne m'étais permis, continuait le général, des » réflexions lorsque le général Bernadotte m'envoya » l'ordre de faire passer 25,000 hommes à l'armée du » Rhin, la Suisse serait en ce moment au pouvoir de » l'ennemi et les Russes au cœur de la France. Les événements ont prouvé la vérité de ce que j'avançais » alors; la Suisse est la clef de la France, le point de » mire de la coalition; les mouvements de l'ennemi sur » toute la ligne de l'Italie et de la Hollande sont paralysés si nous ne nous maintenons dans ce pays.

» Je ne dois pas vous dissimuler, citoyens Directeurs,

» que, si vous persistez dans votre résolution de démem-
» brer en ce moment l'armée du Danube, vous perdrez
» le fruit de ses dernières victoires et mettrez la Répu-
» blique dans le plus grand danger. En plaçant sous vos
» yeux ces vérités frappantes, j'ai rempli mon devoir
» de citoyen et de général. »

Massena n'avait pas trop présumé de la confiance qu'il inspirait, le Directoire rapporta son arrêté, et voulant néanmoins tirer tout le parti possible des dernières victoires de l'armée du Danube, il demanda au ministre de la guerre un plan sur les opérations ultérieures.

Ce plan, basé sur l'inaction momentanée des Russes par suite de la perte de leur matériel, aurait tourné contre le prince Charles tout l'effort de l'armée du Danube. On ne supposait pas à ce prince plus de 45,000 hommes, y compris les troupes des cercles et les corps d'émigrés. Ces forces eussent été attirées par Massena dans un engagement décisif aux environs de Winterthur, et, si elles étaient battues, comme tout le faisait espérer, leur défaite nous ouvrait sur-le-champ l'entrée de la Souabe. Alors l'armée du Danube, après avoir laissé un corps respectable pour couvrir l'Helvétie, se porterait rapidement en Allemagne, où elle frapperait de fortes contributions sur les États qui avaient voté leur contingent, et ferait une pointe sur Ulm dont elle utiliserait les grands magasins et détruirait les fortifications.

L'armée du Rhin, de son côté, devait s'emparer de Philipsbourg et détacher un corps de 15 à 20,000 hommes qui se réunirait à l'armée du Danube dans les plaines de la Souabe.

En même temps les troupes restées en Helvétie s'em-

pareraient de Feldkirch et de Bregenz, afin de repousser l'ennemi des bords du Rhin et du Tyrol, et un corps de 20,000 hommes se porterait sur le lac Majeur pour menacer la Lombardie et faire une diversion utile à l'armée d'Italie. Mais si le prince Charles, loin de faire une nouvelle trouée en Suisse, s'était replié en Souabe, Massena l'y aurait suivi pour le forcer à accepter une bataille dont le succès paraissait douteux.

L'exécution de ce plan laissait entrevoir, suivant le ministre, trois résultats avantageux : 1° elle donnait la faculté d'hiverner en Allemagne et d'y entretenir une armée qui couvrirait le cours du Rhin; 2° elle assurait la possession de l'Helvétie et l'expulsion de l'ennemi dans le Tyrol; 3° par la diversion en Lombardie, elle permettait à l'armée d'Italie de faire la conquête du Piémont et même de la Cisalpine pendant la campagne d'automne. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XXIII.)

Toutefois, avant de rien décider, le Directoire crut devoir demander à Massena son opinion. Le général en chef ne la fit pas attendre. Le mouvement en Lombardie, pour lier la droite de l'armée du Danube à la gauche de celle d'Italie, ne lui semblait pas une conception mauvaise en elle-même, mais un obstacle majeur s'y opposait, savoir : le manque total d'effets de linge et chaussure, de moyens de transport et d'argent : en outre il fit observer que la neige obstruerait bientôt tous les débouchés. Il était donc sage de s'en tenir à l'expulsion des Austro-Russes du pays des Grisons.

Quant à l'expédition en Souabe, le temps n'était pas encore venu de l'entreprendre, puisqu'il ne restait pas plus de 10,000 hommes sur le bas Rhin, que tout le

reste avait remonté le fleuve avec le prince Charles et Sztarray, et que d'un autre côté Suvorof et Korsakof étaient réunis entre Feldkirch et Bregenz. Il ne fallait donc pas douter que les Austro-Russes songeaient à une nouvelle invasion en Helvétie, et que dans tous les cas ils s'opposeraient vigoureusement à toute entreprise de l'armée française en Souabe.

Il convenait donc, avant de se porter en avant, d'attendre que les neiges eussent absolument fermé tous les débouchés des Grisons en Suisse, de tenir jusqu'à cette époque l'ennemi constamment en alarmes, et vers la fin de novembre de laisser seulement en Suisse 20 à 25,000 hommes, en portant le reste de l'armée sur le Rhin pour manœuvrer en Souabe ou ailleurs.

Indépendamment des considérations militaires qui venaient en première ligne, des raisons non moins plausibles commandaient l'inaction à l'armée du Danube. C'était la pénurie et la désorganisation de tous les services. Un faible approvisionnement de grains et d'avoine dans les magasins de Bâle et de Pontarlier formait la seule ressource de l'armée, encore, faute de fonds, les transports ne pouvaient avoir lieu. La compagnie Olry, chargée du service des vivres-viandes, créancière de plus de 150,000 francs, ne voulait plus faire d'avances. Les fourrages que le gouvernement helvétique avait livrés depuis près de quatre mois n'arrivaient plus, le Trésor français ayant laissé protester les traites données en payement.

C'est sans doute parce qu'il reconnut l'impossibilité de pourvoir aux pressants besoins de l'armée du Danube que le Directoire persista à ordonner l'invasion immédiate de la Souabe pour y prendre des quartiers d'hiver.

Massena était aussi pénétré que les Directeurs de la nécessité de ce mouvement, car la profonde misère du pays démontrait assez l'impossibilité d'y faire hiverner plus de 25,000 hommes sans les exposer à y mourir de faim. Mais il ne pensait pas que le moment fût venu de se porter en avant; les positions des Austro-Russes étaient telles qu'un passage du Rhin n'offrait en perspective qu'une grande bataille contre toutes leurs forces réunies. Il se proposait donc d'attendre que les neiges eussent rendu impraticables tous les débouchés des Grisons avant de mettre à exécution le plan du gouvernement, et les rapports qui lui parvenaient sur la mésintelligence des coalisés entraient pour beaucoup dans son projet. Une dépêche adressée au ministre de la guerre, le 3 novembre, fit connaître le parti qu'il espérait en tirer. « Je puis vous assurer, écrivait-il, que » je profiterai des fautes que l'ennemi pourra faire. S'il » dégarnissait la ligne pour se porter ailleurs, je pren- » drais de suite mon parti en jetant un pont soit au con- » fluent de l'Aar dans le Rhin, soit à Schaffhausen, pour » passer ce dernier fleuve et battre les armées coalisées » en détail comme je l'ai déjà fait. Mais je me permets » de vous faire observer qu'une fois au delà du Rhin, » toutes les troupes qui se trouveront en Allemagne ne » devraient recevoir des ordres que du même général. »

Les observations de Massena firent impression, et quelques jours après, le 28 octobre, le ministre de la guerre proposa au Directoire un second plan qui concordait avec les vues du général en chef de l'armée du Danube. D'après ce projet, qui embrassait les mouvements de toutes les armées de la République, celle du Rhin devait faire une diversion en faveur de celle du

Danube, en inquiétant le flanc droit du prince Charles, et se joindre à elle lorsqu'elle déboucherait en Souabe.

L'armée du Danube avait trois buts principaux à atteindre : contenir l'ennemi dans les Grisons, l'inquiéter dans le Piémont par Bellinzona et pénétrer en Souabe. 20 ou 25,000 hommes suffiraient à Massena pour les deux premiers points. Quant à l'exécution du troisième, il attirerait à lui 15,000 hommes de l'armée du Rhin, et avec leur aide occuperait la Souabe, où il prendrait ses quartiers d'hiver. Il réunirait alors l'armée du Danube à la sienne, et les deux n'en feraient plus qu'une qui pourrait atteindre le chiffre de 60,000 hommes.

L'armée d'Italie devait se borner à prendre ses quartiers d'hiver dans le Piémont, après avoir replié les troupes de Mélas sur la gauche du Pô, tout en tâchant cependant de s'emparer, avant le retour de la belle saison, de quelques-unes des places fortes de ce bassin. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XXIV.)

Les événements qui se passaient sur le bas Rhin pendant que cette correspondance active s'échangeait entre le Directoire et le général en chef sont trop intimement liés à la campagne d'Helvétie pour que nous n'en esquissions pas les principaux traits.

Dès que les victoires remportées en Suisse eurent dissipé les inquiétudes du Directoire, il fixa son attention sur les armées de Batavie et du bas Rhin, et mit en route des renforts pour Brune ; mais la nouvelle des premiers succès de ce général sur les Anglo-Russes, débarqués dans le Nord-Holland, l'engagea à suspendre le mouvement de ces troupes et à les faire diriger aussitôt sur l'armée du bas Rhin, qui, par sa faiblesse numérique, après quelques revers, avait été forcée de

se tenir en observation. Le Directoire, reprochant aux généraux une inaction dont les circonstances seules étaient cause, retira le commandement au général Muller, et l'offrit au général Colaud qui le refusa. Ney fut alors nommé provisoirement général en chef de l'armée du Rhin. Cependant, comme l'attitude de la Prusse pouvait amener des complications qui exigeassent une attitude ferme et résolue, il sentit le besoin d'avoir à cette armée un capitaine d'une habileté consommée et y envoya Lecourbe, comme nous l'avons dit, en qualité de général en chef.

Avant la bataille de Zurich, le roi de Prusse avait fait notifier officiellement au Directoire l'intention où il était de faire occuper par ses troupes les provinces transrhénanes qu'en vertu du traité de Bâle, nous devions tenir en garde jusqu'à la paix générale. Les instructions de Lecourbe lui recommandaient d'agir prudemment pour ne pas amener un conflit, mais aussi de se mettre en mesure de repousser les agressions de la Prusse, après avoir toutefois épuisé les ménagements compatibles avec l'honneur et la dignité de la France. La victoire de Zurich nous épargna cette extrémité en inspirant au roi de Prusse des sentiments plus pacifiques et plus conformes à la conduite qu'il avait tenue jusque-là. En même temps, une instruction du ministre de la guerre fut adressée au général Ney, commandant provisoire de cette armée. Elle lui ordonnait de profiter de la marche du prince Charles sur l'Helvétie pour avancer sur la rive droite du Rhin et culbuter les corps autrichiens et les rassemblements de paysans qui se trouvaient devant lui.

Une fois cet objet rempli, le gouvernement lui laissait

la faculté d'investir et de bombarder Philipsbourg ou de se porter sur le Necker ou le Mein pour y enlever les magasins de l'ennemi, ou même sur Ulm, s'il ne préférait suivre le prince Charles afin d'empêcher sa jonction avec les débris des armées battues. Cette instruction donnait, on le voit, à peu près carte blanche au général, mais elle lui enjoignait formellement de frapper de fortes contributions sur toutes les contrées qu'il traverserait.

En conséquence, Ney, ayant pris le parti de marcher sur Philipsbourg après avoir battu, le 7 octobre, le corps de Szinkeresty, passa le Rhin le 11 sur 3 colonnes, et occupa, le 18 au matin, Manheim et Heidelberg, que le prince de Schwartzemberg venait d'évacuer, pour aller s'établir à Bruchsal et ensuite derrière l'Enz. Dès lors, Philipsbourg fut découvert et rien n'empêchait d'en former l'investissement. Ney s'y disposa et traça une tête de pont à Neckerau, où il établit le pont de bateaux venu de Mayence. Dans cet intervalle, Lecourbe arriva au quartier général et prit le commandement de l'armée.

La nouvelle de la prise de Manheim et d'Heidelberg parvint à l'Archiduc dans le fort de ses contestations avec Suvorof et redoubla ses embarras. Placé entre Massena et Lecourbe, malgré sa position qui lui permettait de se porter à son gré sur l'un ou sur l'autre de ces généraux, il se trouvait gêné, ne pouvant disposer à son gré de toutes les forces alliées, mais il espérait encore vaincre l'opiniâtreté de Suvorof. Au moment donc où une entreprise en Suisse ne tenait plus qu'au changement de résolution de ce maréchal, il ne convenait guère de se dégarnir pour secourir Philipsbourg, et l'Archiduc dut se contenter d'envoyer au prince de Lorraine, qui venait de remplacer Schwartzemberg,

2,000 hommes d'infanterie et autant de cavalerie, tirés de la vallée du Rhin.

Cependant, Lecourbe, décidé à profiter des avantages de Ney, déboucha le 21 octobre de Manheim et d'Heidelberg, chassa le prince d'Hohenlohe de Bonnigheim et le contraignit à repasser l'Enz. Ney s'établit vers Laufen, le centre poursuivit le général Gœrger dans la direction de Durlach et de Graben. On travailla aussitôt aux batteries destinées à bombarder Philipsbourg, et le 28, le général Laborde, ayant repoussé les avant-postes autrichiens sur la rive droite, investit complétement la place, défendue toujours par le rhingrave de Salm.

Le prince de Lorraine, ayant été renforcé par 4,000 Wurtembergeois, résolut de débloquer la place. L'armée française était placée, la gauche à Hechorn, le centre à Brakenheim et la droite vers Weingarten.

Le 3 novembre le prince de Hohenlohe, après avoir reçu un renfort de 5 bataillons wurtembergeois et quelques escadrons autrichiens, établit une partie de son infanterie dans les environs de Besigheim et de Klein-Sachsenheim, et plaça le reste de ses troupes sur la rive droite de l'Enz près de Bretigheim.

Le même jour l'avant-garde de Ney replia tous les avant-postes autrichiens jusque sur les hauteurs de ce bourg et commença l'attaque. Mais le prince d'Hohenlohe, ayant passé subitement l'Enz, tomba sur nos troupes surprises de ce retour offensif. Le général autrichien, faisant mine de les presser sur leur flanc droit appuyé à des collines escarpées et plantées de vignes, s'empara des hauteurs de Lochgau, déborda leur flanc gauche et menaça leurs derrières. Nos troupes furent forcées à la retraite sur Erligheim et la cavalerie s'établit

sur une hauteur à gauche. Malheureusement, toujours serrés de près par celle des autrichiens et assaillis au moment où ils rompaient pour effectuer leur retraite, les escadrons français furent enfoncés, les généraux Ney et Lorcet blessés, et 2 bataillons formés en carrés supportèrent tout l'effort de l'ennemi. Leur ferme contenance donna le temps à la gauche d'évacuer Laufen et Bottwar, et la division gagna ensuite les hauteurs de Klein-Gartach.

Cette affaire fâcheuse entraîna pour la troisième fois la levée du blocus de Philipsbourg. L'armée se retira par Wisloch sur Manheim, et le prince de Lorraine n'osa pas la poursuivre, parce que les Wurtembergeois ne voulurent pas dépasser leur frontière.

Ce début de Lecourbe sur le Rhin ne répondit pas à sa réputation. Comme on ne saurait jamais convenir d'avoir été battu par sa faute, il rejeta sur l'inaction de Massena le revers qu'il venait d'essuyer et lui écrivit dans ce sens. Massena, blessé d'une imputation aussi gratuite, s'en expliqua ainsi avec le ministre de la guerre.

« Le général Lecourbe, qui s'était porté en avant, » me fait part, citoyen ministre, de la nécessité où il » se voit d'effectuer sa retraite. Ce mouvement de l'ar- » mée du Rhin, qui, s'il avait été concerté avec l'armée » du Danube, aurait été fait plus à gauche et eût pu » mettre celle-ci dans le cas d'agir efficacement, se » trouve perdu pour elle. Cette circonstance doit vous » faire sentir combien il est nécessaire qu'il soit déta- » ché, comme j'ai eu déjà l'honneur de vous le mar- » quer, un corps de 15,000 hommes pour se réunir à » l'armée du Danube, ou bien que les mouvements des

» deux armées soient dirigés par le même général. Vous » voudrez bien rapprocher ces observations de celles » que j'ai déjà eu l'honneur de vous soumettre. Elles » ont pour objet d'amener un ensemble indispensable » pour les opérations ultérieures. »

On se rappelle que Soult fut appelé par le général en chef à Zurich pour conférer avec lui sur l'expédition des Grisons. Massena se souciait d'autant moins de porter dans un pays ruiné 12 à 15,000 hommes, que d'après tous les avis qui lui parvenaient l'ennemi n'y resterait pas l'hiver. D'ailleurs tout manquait pour le passage du Rhin, et les renseignements de Soult le déterminèrent à renoncer à cette entreprise. Quoique les succès remportés par Lecourbe à l'ouverture de la campagne excitassent l'émulation de Soult et qu'il eût désiré la terminer par un coup d'éclat, il renonça de bonne grâce à une occasion de gloire dont les résultats n'eussent pas compensé les dangers, et il fut décidé qu'on se bornerait à chasser l'ennemi du mont Gunkels et de la vallée du Rhin antérieur, afin d'assurer à l'armée la possession sans conteste du Saint-Gothard et la plus courte communication entre Sargans, Ilanz et Dissentis.

En conséquence, Loison reçut l'ordre de continuer son mouvement. Un détachement de la division Mortier dut l'appuyer en se portant sur Vettis. Loison partit donc de Dissentis le 1er novembre avec la 38e, et fut rejoint à Flims par le 1er bataillon de la 44e venu d'Elm. La colonne continua sa marche sur Trins et en chassa l'ennemi qui se replia sur Tamins. De son côté, Mortier, avec 2 bataillons de la 25e légère et un détachement du 10e de chasseurs à cheval, culbuta les Austro-

Russes en arrière de Vettis, et une brillante charge de cavalerie ramena 200 prisonniers.

Sur les entrefaites le général Auffemberg ayant concentré toutes ses forces près de Tamins, au débouché du mont Gunkels, Mortier s'y porta rapidement, et la 25e fit preuve de son courage accoutumé. Les Autrichiens, complétement battus, nous abandonnèrent 300 prisonniers et repassèrent le Rhin dans le plus grand désordre en brûlant les ponts de Reichenau et de Feldsberg. Ce même jour Loison et Mortier effectuèrent leur jonction sur les bords du Rhin.

Deux jours après, Loison, ayant trouvé un gué, passa le Rhin antérieur, délogea l'ennemi de Sins et le poursuivit jusqu'au delà de Fürstenau, en lui faisant une soixantaine de prisonniers. Pendant ce temps le détachement laissé à Dissentis se porta dans le Medelsthal, au delà de Sainte-Marie. Un combat assez vif s'étant engagé dans cette vallée, une cinquantaine de prisonniers tombèrent entre nos mains ainsi que 12 pièces de canon, les dernières de l'armée russe.

Les Républicains bornèrent là leur mouvement, car l'expédition dans les Grisons ne devant pas avoir lieu, il eût été dangereux de s'étendre davantage. Loison ramena donc son corps derrière le Rhin, qui servit dès lors de barrière aux deux partis.

Les Français, maîtres de tout le cours du Rhin, prirent leurs quartiers d'hiver, et la répartition des troupes n'éprouva que peu de changements. La division du Valais fut renforcée par les troupes de celle de l'intérieur de l'Helvétie, et Turreau en céda le commandement au général Jacopin, pour aller prendre celui de la réserve en remplacement de Klein, qui rentra en France.

La division Loison, réduite à 3,000 hommes, eut la garde des vallées de la Linth, de la Reuss et des sources du Rhin antérieur. Quatre divisions et la réserve réparties entre le Rhin, la Limmat, le lac de Constance et le mont Gunkels, défendaient les débouchés de la Suisse, depuis Coblenz, au confluent de l'Aar et du Rhin, jusqu'à Sargans. Enfin la division de Bâle entretenait les communications avec la France.

Les Autrichiens avaient 9 bataillons entre Coire et Mayenfeld pour la garde des Grisons. Feldkirch était occupé par 8 bataillons et 6 escadrons. 3 bataillons et 2 escadrons se placèrent en intermédiaire à Dornbirn. Dans les environs de Bregenz, 15 bataillons et 10 escadrons prirent leurs cantonnements; les postes du Rhin, en dessous du lac de Constance, reçurent d'importants renforts. Enfin l'armée de l'Archiduc prit position entre les sources du Necker et Stockach, surveillant les débouchés de la Forêt-Noire, et prête à arrêter toute entreprise de passage du Rhin entre Constance et Waldshut, ou à agir sur les communications des Français s'ils se portaient dans le Vorarlberg ou dans les Grisons.

Cependant le Directoire pressait toujours Massena d'envahir la Souabe, et pour rendre plus sûre cette opération, donnait l'ordre au général en chef de l'armée d'Italie de diriger sur celle du Danube un renfort d'environ 10,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Le général Muller, envoyé à Grenoble pour prendre le commandement de ce corps, fut fort étonné de n'y trouver que des cadres appauvris, hors d'état de faire campagne, et qu'il fallut cantonner dans l'intérieur.

A cette époque, Massena ayant mûri son plan et arrêté les dispositions de son prochain mouvement, les

fit soumettre au Directoire par l'adjudant général Reille qui jouissait de toute sa confiance. D'après ce plan, l'armée du Danube laissant 25,000 hommes en Suisse, n'aurait eu que 40,000 hommes disponibles pour passer le Rhin, force insuffisante pour obtenir des succès décisifs. Il était donc indispensable que l'armée du Rhin lui fournit 15,000 hommes, dont au moins 5,000 de cavalerie; ce corps passerait le fleuve à Brisach et se dirigerait sur Furstenberg par Fribourg. En même temps 12,000 hommes de l'armée du Danube partiraient de Bâle et se porteraient sur Saint-Blaise et de là sur Blumberg, tandis que le reste de l'armée, traversant le Rhin à Zurzac, s'avancerait sur Hohentuge et Blumenfeld. Quant aux 25,000 hommes restés en Suisse, ils se borneraient provisoirement à faire des démonstrations de passage à Rheineck, afin d'attirer à eux les Russes du Vorarlberg et le corps de Jellachich des Grisons, sauf à exécuter plus tard ce passage pour se porter sur Feldkirch et Bregenz.

Si ce plan était adopté, Massena priait le Directoire de donner immédiatement l'ordre au général en chef de l'armée du Rhin de réunir les 15,000 hommes qu'il devrait fournir à Brisach, et d'envoyer en Helvétie un équipage de pont, car on n'en avait qu'un seul de 25 bateaux.

Mais le jour même où le général adressait cette dépêche au Directoire, le gouvernement de la République passait en d'autres mains, et la révolution française subissait une phase mémorable qui devait changer pour longtemps le cours de ses destinées.

La Révolution avait créé en France une société nouvelle, de nouvelles mœurs, de nouveaux intérêts, de

nouvelles institutions. Cependant une chose manquait à son œuvre immense : c'était un gouvernement. La Constitution de l'an III n'ayant organisé que l'anarchie, le Directoire avait expié, au 30 Prairial, sa victoire éphémère du 18 Fructidor sur les assemblées législatives, et il ne lui restait ni force ni prestige. Le besoin universellement senti d'une réorganisation gouvernementale avait porté Sieyès au pouvoir. Mais Sieyès n'était qu'un simple théoricien, dont les conceptions politiques demeuraient stériles faute d'un bras pour les réaliser. L'épée de Joubert, en laquelle il avait mis ses espérances, s'était brisée aux champs de Novi. La situation de la France devenait de jour en jour plus critique : l'Italie était perdue, la Suisse envahie, la Hollande menacée. Au dedans, l'esprit démagogique, vainement galvanisé par les dangers de la patrie, s'épuisait en déclamations de clubs et de journaux qui effrayaient les masses et ne les passionnaient plus.

Après la révolution du 30 Prairial, le parti révolutionnaire avait eu le champ libre pour faire prévaloir ses idées et ses moyens de gouvernement : c'était sur ses inspirations qu'avaient été votées la loi des otages et celle de l'emprunt forcé ; il avait rendu à la presse une liberté illimitée et ressuscité dans la salle du Manége le club des Jacobins. Le désastre de Novi, les premiers progrès de l'expédition anglo-russe en Hollande sous le commandement du duc d'York provoquaient de fougueux appels aux graves mesures de salut public, dont les représentants de l'ancien parti montagnard avaient fidèlement conservé les traditions. Une motion de l'honnête Jourdan, pour faire déclarer la patrie en danger, formule si puissante à une autre époque, n'eut d'autre

résultat que de mettre en évidence le changement profond qui s'était opéré dans les esprits. Le parti révolutionnaire n'ayant ni des hommes forts pour le diriger, ni des passions populaires pour le soutenir, fut bientôt convaincu d'impuissance. La majorité du Directoire, formée par le concert de Barras avec Sieyès, lequel disposait à son gré de Roger-Ducos, appela au ministère de la police Fouché, ancien jacobin dont l'astucieuse habileté fut mise aux prises avec la turbulence déréglée d'un parti qu'il connaissait à fond. Le général Lefebvre, brave et discipliné comme son sabre, fut chargé du commandement de Paris, en remplacement de Marbot dont les instincts révolutionnaires étaient à craindre. Avec ces deux auxiliaires, le Directoire opéra sans difficulté la dissolution de la société populaire qui, d'abord expulsée du Manége, s'était installée dans la rue du Bac. Non content de ce premier succès, il fit mettre les scellés sur les presses de onze journaux patriotes et lança des mandats d'arrêt contre leurs rédacteurs. D'un autre côté, le ministre Bernadotte, dont l'ambition inquiète et les relations avec les démagogues ajoutaient aux griefs déroulés par Massena, fut frappé d'une destitution déguisée sous la forme d'acceptation d'une démission qu'il n'avait pas offerte. On le remplaça par Dubois-Crancé, comme on l'a déjà vu, et la réaction signalée par ces mesures obtint une sorte de sanction du conseil des Cinq-Cents, où, malgré le déchaînement du parti patriote qui se sentait frappé à mort, la motion de Jourdan fut rejetée à une forte majorité.

Le facile succès de cette réaction ne donnait pas un gouvernement à la France, mais faisait entrevoir la possibilité d'en créer un. Les idées de réorganisation poli-

tique gagnaient tout le terrain que perdait chaque jour l'esprit révolutionnaire, et, pour assurer leur triomphe définitif, il ne leur fallait plus qu'un homme et une journée.

Sur la plage d'Aboukir qui, l'année précédente, avait été témoin du désastre de notre flotte, au moment où Bonaparte venait de prendre sur l'armée ottomane détruite une glorieuse revanche des mécomptes de son expédition de Syrie, une collection de journaux d'Europe lui fut adressée par la courtoisie équivoque d'un commodore anglais. Le tableau des revers de la République au dehors et de ses tristes déchirements à l'intérieur se déroula tout entier sous ses yeux. Depuis longtemps privé des nouvelles de France qu'interceptaient les croisières ennemies, il put alors embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'une situation qui semblait le convier à de nouvelles destinées. Sa résolution fut bientôt prise, et il fit avec le plus grand secret toutes les dispositions nécessaires pour son retour en France. Après avoir rédigé d'amples instructions pour Kléber, à qui il déléguait le commandement des troupes, il quitta clandestinement l'armée et s'embarqua le 23 août avec Berthier, Lannes, Murat et quelques autres de ses confidents sur *le Muiron*, escorté de la frégate *la Carrère* et de deux chebecs. Après six semaines de navigation, sans accidents remarquables, il débarqua le 9 octobre à Fréjus et partit le même jour pour Paris.

Dans l'intervalle, les dangers immédiats de la République avaient cessé, grâce aux victoires de Massena et de Brune. Son indépendance n'avait plus besoin d'un sauveur. Néanmoins, le retour de Bonaparte excita un vif enthousiasme et frappa les esprits du pressentiment

d'un grand événement. Le Directoire, surpris et inquiet, n'osa suivre les conseils d'une juste défiance, et plus divisé que jamais en présence du péril qu'il entrevoyait, n'entreprit rien pour lutter contre le courant qui devait l'emporter. Il accueillit le général avec un embarras qui perçait à travers ses feints empressements et ses éloges affectés. Sieyès seul parmi les directeurs vit le nouveau venu sans déplaisir et conçut l'espérance de trouver en lui l'instrument désiré de ses plans de régénération constitutionnelle. Barras, qui négociait secrètement avec les Bourbons, n'en fit pas moins faire à Bonaparte des propositions d'alliance, des offres d'une place dans le Directoire ou d'un commandement militaire à son choix, qui furent reçues avec une froide réserve. Gohier et Moulins, républicains sincères, se préoccupaient du danger de la liberté, mais se sentaient impuissants à la défendre.

Bonaparte, qui sous des dehors simples et austères masquait, avec une profonde habileté, ses ambitieux projets, vit venir à lui tous les partis, ne s'engageant avec aucun et donnant des espérances à tous. En peu de jours, il se trouva lui-même le centre d'un parti nouveau, grossi des transfuges de tous les autres et auquel se rattachèrent la plupart des généraux, qui voyaient leur propre fortune dans celle du plus illustre d'entre eux. Moreau, subissant l'ascendant de Bonaparte, se résigna de lui-même au second rang, bien que par son mérite réel et ses services il eût pu peut-être disputer le premier, si son caractère eût été au niveau de sa gloire. Bernadotte seul, plus vain qu'ambitieux, se tint à l'écart, et bien qu'allié par son récent mariage à la famille du nouveau César, il refusa d'adorer son étoile et de lui faire hommage de son épée.

Il ne s'agissait plus que de savoir quel jour et comment s'accomplirait une révolution pressentie partout. Le conseil des Anciens était acquis aux plans de réorganisation dont Sieyès se faisait le mystérieux apôtre. Le conseil des Cinq-Cents lui-même, dernier refuge de l'esprit révolutionnaire, parut aller au-devant des événements en appelant, le 23 octobre, Lucien Bonaparte au fauteuil de la présidence. Lucien, enthousiaste des idées de Sieyès, ménagea entre lui et son frère une alliance destinée à faire triompher par l'épée du soldat les théories de l'idéologue, et fut secondé dans cette œuvre par l'habile entremise de Talleyrand. Dans les entrevues qui eurent lieu, Sieyès déroula avec complaisance ses vues longuement méditées sur la constitution nouvelle à donner à la République. Il voulait fonder sur le principe du suffrage universel une sorte de pyramide s'élevant de la commune au département, du département à l'État, et composée de divers degrés de *notabilités* s'engendrant les unes les autres par voie d'élection. Six millions d'électeurs primaires, choisissant six cent mille notables municipaux, aptes à exercer les fonctions municipales; ceux-ci nommant à leur tour le dixième d'entre eux comme candidats aux fonctions de district et électeurs eux-mêmes de 6,000 notables de département formant la liste nationale dans laquelle devaient être pris les fonctionnaires départementaux, les législateurs et les chefs de l'État; au sommet de la pyramide un Sénat viager choisissant trois consuls investis pour dix ans du pouvoir exécutif et pouvant les absorber à son gré, en les appelant à siéger dans son sein; enfin une Assemblée législative choisie par ce même Sénat sur la liste na-

tionale et présentant les lois à sa sanction suprême.

Tel était le résultat des élucubrations de Sieyès et du système qu'il proposa à Bonaparte de substituer à la Constitution de l'an III. Celui-ci l'écouta avec déférence, promit d'étudier à loisir ce vaste plan dans lequel il trouvait beaucoup à louer, et sut flatter l'amour-propre du Directeur sans prendre d'engagement formel avec lui. Une seule chose fut positivement arrêtée, c'est qu'on se débarrasserait le plus tôt possible du Directoire et des deux Conseils, et qu'une nouvelle constitution serait donnée à la République. On convint des moyens d'exécution et l'on fixa l'événement au 18 brumaire.

Dans la nuit qui précéda cette journée, la commission des inspecteurs chargée de la police du Corps législatif convoqua extraordinairement le conseil des Anciens pour 7 heures du matin, en s'abstenant d'avertir les membres dont on redoutait l'opposition. L'objet de la réunion, convenu d'avance avec un grand nombre de députés initiés au complot, était de faire décréter la translation des Conseils à Saint-Cloud, mesure autorisée par la Constitution. Cornet, chargé de la proposition, allégua les trames des Jacobins qui mettaient en péril l'inviolabilité du Corps législatif et la sûreté de la République. Le but réel était de prévenir l'intervention du peuple dans l'événement qui se préparait et d'avoir un prétexte pour déférer à Bonaparte le commandement de toutes les troupes de la division militaire, y compris la garde du Directoire et celle des deux Conseils.

Le décret passa sans difficulté. Bonaparte en reçut la notification entouré d'une nombreuse affluence d'offi-

ciers généraux qu'il avait réunis dans sa maison de la rue Chantereine, et à la tête desquels il se rendit sur-le-champ aux Tuileries pour se présenter au conseil des Anciens où il devait prêter serment. Mais, au lieu de la formule consacrée, il fit une courte harangue où il protesta de son dévouement à la République, en évitant de prendre aucun engagement avec la Constitution. Se saisissant aussitôt du commandement militaire, il passa dans le jardin du palais la revue des troupes, qui d'avance avaient reçu l'ordre de s'y réunir, et qui l'accueillirent avec de vives acclamations.

On en était là, quand le conseil des Cinq-Cents, convoqué pour onze heures, se réunit en tumulte et reçut le message des Anciens annonçant la translation décrétée. La mesure était légale et ne permettait pas de délibérer. Le président Lucien s'en prévalut pour couper court à tout débat et lever immédiatement la séance. De son côté, le Directoire, déjà désorganisé par la démission concertée d'avance de Sieyès et de Roger-Ducos, fut bientôt annulé de fait par celle de Barras, qui déserta honteusement son poste et s'enfuit à sa terre de Grosbois. Moreau, de son côté, avait accepté la mission, peu digne de lui, de bloquer et de garder à vue les chefs du gouvernement; par ordre de Bonaparte, il occupait le Luxembourg avec un détachement de 500 hommes, tandis que la garde directoriale avait été appelée aux Tuileries. Par surcroît de précaution, le ministre Fouché, par un abus de pouvoir, suspendit les autorités municipales de leurs fonctions, et enleva ainsi tout centre de réunion à la garde nationale et tout point d'appui à la résistance populaire.

Mais la population de Paris assistait à ces événements

comme à un spectacle dont elle attendait le dénoûment avec moins d'émotion que de curiosité. Tous les regards étaient fixés sur Saint-Cloud, où le sort de la République allait se décider. Dès le matin du 19, Murat, à la tête de 6,000 hommes, occupa cette résidence, où les conseils devaient se réunir le même jour. Bonaparte s'y établit avec Sieyès et Roger-Ducos, les ministres et la commission des inspecteurs. Là était le gouvernement, désormais lié à la force militaire. C'en était fait déjà du pouvoir civil représenté seulement par les tristes débris du Directoire, Gohier et Moulins, qui, réduits à eux-mêmes et gardés à vue au Luxembourg, ne pouvaient que protester pour l'acquit de leur conscience.

Les meneurs de la conjuration arrivaient à Saint-Cloud avec un plan arrêté, le renversement de la Constitution de l'an III, la formation d'un gouvernement provisoire composé de trois consuls et l'ajournement des Conseils remplacés par une commission intérimaire qui préparerait une constitution nouvelle : telles étaient les résolutions concertées entre Sieyès et Bonaparte. Elles allaient fort au delà des vues qui avaient rallié à leur cause beaucoup d'honnêtes citoyens des deux Conseils et qui se bornaient au remaniement du Directoire. Dès que les assemblées furent réunies dans les salles préparées à la hâte pour les recevoir, on vit l'indignation éclater dans les rangs des patriotes, tandis que leurs adversaires étaient en proie à l'indécision, à la crainte et quelques-uns au repentir. L'initiative appartenait aux Cinq-Cents. Émile Gaudin s'était chargé de la motion concertée entre les conjurés pour obtenir la nomination d'une commission qui ferait un rapport sur les dangers de la République. La commission était dé-

signée d'avance, le rapport préparé, les conclusions rédigées. Bonaparte, comptant sur sa fortune et sur l'appareil militaire déployé autour des Conseils, s'était flatté d'emporter, sans résistance, en le brusquant, le dénoûment qu'il désirait. Mais l'accueil fait à la motion de Gaudin montra qu'il s'était abusé. Une opposition tumultueuse et formidable s'éleva aussitôt de toutes les parties de l'assemblée. Quelques membres demandèrent que l'on renouvelât le serment de fidélité à la Constitution. Cette motion fut votée d'enthousiasme; Lucien lui-même, qui siégeait au fauteuil, fut obligé de proclamer et d'accomplir le vœu unanime des représentants. Dès lors tout espoir fut perdu d'opérer le mouvement concerté avec les formes légales. Cependant, avant de recourir à la violence, Bonaparte résolut d'essayer l'effet de son prestige personnel. Il se rendit d'abord au conseil des Anciens, où ses partisans étaient nombreux. Mais, intimidé par l'attitude hostile des Cinq-Cents, il se répandit en protestations de dévouement à la patrie, annonça la dissolutiou du Directoire, parla vaguement des dangers de la République, et invita le Conseil à prendre de grandes mesures pour les conjurer. Un membre, Thomas Lindet, l'ayant sommé de jurer fidélité à la Constitution, le général répliqua par une vive apostrophe, rappelant combien de fois cette Constitution avait été violée, et déclarant qu'elle ne pouvait plus être un moyen de salut pour le pays. On insiste pour le faire expliquer sur les dangers qu'il a signalés, sur la conspiration qui a servi de prétexte à la translation des Conseils : il se renferme dans les plus vagues allégations, et se retire en adjurant de nouveau l'assemblée de sauver la République.

Bonaparte se rend ensuite à l'Orangerie, où siégeaient les Cinq-Cents. Grandmaison, orateur fougueux, occupait la tribune. La démonstration théâtrale de la prestation de serment à la Constitution n'avait rappelé l'immortelle séance du jeu de Paume que pour rendre plus sensible le contraste entre l'aurore et le déclin d'une révolution. Après cet effort d'énergie, les patriotes de l'assemblée, se sentant isolés et sans appui, ne savaient que résoudre et délibéraient au lieu d'agir. Tout à coup, l'apparition de Bonaparte et de son cortége militaire à la porte de la salle soulève le plus violent tumulte. Les uns s'écrient : A bas le dictateur, hors la loi le tyran ! d'autres s'élancent au-devant du général, qui s'avance seul et la tête nue, l'interpellent avec véhémence, le repoussent et le menacent ; il voit ou croit voir des poignards levés sur sa poitrine, et, pâle, éperdu, il se retire précipitamment sous la protection des grenadiers.

Après la sortie de Bonaparte, les motions les plus vives se succèdent : on demande qu'il soit mis hors la loi, l'on somme son frère Lucien, comme président, de mettre aux voix le décret. Lucien quitte le fauteuil, il essaie de faire entendre une apologie du général, et, ne pouvant dominer l'irritation croissante, il se dépouille des insignes de sa dignité et quitte la salle, escorté par un peloton de grenadiers envoyés pour protéger sa retraite. Il monte aussitôt à cheval, accourt auprès de son frère qui haranguait les soldats réunis dans une cour du château, et prenant la parole à son tour : « Citoyens, » dit-il d'une voix forte, le président du conseil des » Cinq-Cents vous déclare que le Conseil est dans ce mo- » ment sous la terreur d'assassins soldés par l'Angle-

» terre ; il vous confie le soin de le délivrer de l'oppres-
» sion des hommes à stylet, des représentants du
» poignard, qui osent parler de mettre votre général
» *hors la loi*. Vous ne reconnaîtrez comme législateurs de
» la France que ceux qui vont se rendre auprès de moi ;
» quant à ceux qui resteraient dans l'Orangerie, que la
» force les expulse !..... »

Cette vive allocution entraîna les soldats, qui eussent peut-être hésité à suivre Bonaparte dans son entreprise contre la représentation nationale, si, par une habile inspiration, Lucien n'avait eu l'adresse de la couvrir à leurs yeux d'un vernis de légalité. Bonaparte saisit le moment propice, et ordonne à Murat de marcher sur l'Orangerie à la tête d'une colonne de grenadiers. Les soldats pénètrent dans l'enceinte, le pas de charge retentit, les représentants, debout, crient tous d'une voix : Vive la République ! vive la Constitution ! Le roulement des tambours couvre cette dernière protestation de la liberté agonisante, et en un clin d'œil la salle est évacuée, la représentation nationale a disparu.

Il ne s'agissait plus, dès lors, que de proclamer le nouveau gouvernement qui s'imposait à la France et se chargeait de ses destinées sur les ruines des pouvoirs créés par la Constitution de l'an III. Il ne restait plus debout que le conseil des Anciens, instrument aveugle et désormais passif d'une révolution qu'il s'était flatté de diriger. On s'adressa donc à cette assemblée pour lui faire sanctionner le plan concerté entre Bonaparte et Sieyès par un décret portant nomination d'une commission exécutive de 3 membres et ajournement du Corps Législatif au 1^er^ nivôse. Bientôt après les meneurs se

ravisèrent, et, comprenant qu'un pareil acte n'avait pas la moindre apparence de valeur légale, ils réunirent, le soir, une trentaine de députés des Cinq-Cents, qui s'érigeant en corps législatif, votèrent la suppression du Directoire, et la nomination de 3 consuls pour préparer une constitution nouvelle.

Le lendemain, les nouveaux consuls s'installèrent au Luxembourg et une proclamation apprit à la France qu'elle avait changé de gouvernement. La nouvelle du 18 brumaire émut très-faiblement la population, mais l'opinion des armées fut partagée. Celle d'Italie était divisée; une partie seulement vit avec joie son ancien général élevé sur le pavois consulaire; celle du Danube fut peu flattée d'entendre proclamer partout comme sauveur de la France l'auteur d'un attentat. Cet oubli de ses services et de ceux de l'armée de Hollande, autant au moins que la violence déplorable dont les représentants furent victimes, n'y popularisa pas le nouveau gouvernement.

Massena, grandi par la victoire et chef d'une armée de 80,000 hommes, pesait d'un trop grand poids sur les débuts du gouvernement consulaire pour que Bonaparte ne cherchât pas à se l'attacher; il lui dépêcha donc Roger-Ducos, frère de son collègue, que Massena avait depuis longtemps au nombre de ses aides de camp, et alors en mission à Paris. Cet officier, très-aimé du général en chef, n'était porteur d'aucune dépêche, mais il avait reçu pour instruction de lui expliquer la nécessité du coup d'État qui avait eu lieu, et de réclamer au nom des Consuls la continuation de ses bons services. Il ne paraît pas que cet entretien ait amené Massena à applaudir au 18 brumaire, mais il fit céder

ses répugnances à l'intérêt de son pays et chargea Ducos de remettre à Bonaparte la lettre suivante, où le sentiment républicain est trop vif pour qu'on puisse se méprendre sur le fond de sa pensée.

« Citoyen Consul,

» Je charge le citoyen Ducos, mon aide de camp que » les Consuls de la République française, sur votre pro» position, ont envoyé près de moi, de vous témoigner » toute ma reconnaissance pour les choses flatteuses et » obligeantes que vous voulez bien me dire. Le temps » vous démontrera de nouveau, citoyen Consul, que, » fidèle à la République, je mets toute ma gloire à la » bien servir, et le plus haut prix à votre estime et à » votre attachement. »

Peu de jours après, Massena, nommé au commandement de l'armée d'Italie, reçut l'ordre de se rendre à Paris, pour y prendre les instructions du premier Consul. Il quitta l'Helvétie le 28 novembre, et en partant il adressa ces adieux à l'armée :

« Les ordres du gouvernement m'appellent au com» mandement de l'armée d'Italie. J'obéis, chers et va» leureux compagnons de mes travaux. Vous croyez » sans peine que je me sépare de vous à regret, mais » notre poste est partout où notre devoir et l'intérêt de » la République nous appellent. Vous avez une grande » carrière à parcourir; je tressaillerai de joie au récit de » vos nouveaux succès; je suivrai des yeux et de l'âme » tous vos mouvements, et jamais vos travaux et votre » gloire ne me seront étrangers. Un chef digne de vous » vous est donné. Le brave Moreau est nommé votre gé-

» néral en chef; il recevra le commandement de l'armée » des mains du général Turreau auquel je le confie par » intérim. Déjà je ne suis plus au milieu de vous, mais » vous resterez dans ma mémoire, comme je désire de » vivre dans votre souvenir. »

FIN DE LA CAMPAGNE DE L'AN VII OU DE 1799.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE

LA CAMPAGNE DE L'AN VII OU DE 1799.

N° I.

(*Chapitre II, page* 51.)

A.

RAPPORT AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Du 5 pluviôse an VII de la République française
(24 janvier 1799).

Citoyens Directeurs,

Le général Jourdan vous a exposé la situation de l'armée de Mayence au 24 nivôse, en appelant votre sollicitude sur l'état de ses approvisionnements et la faiblesse de ses moyens.

D'après le compte que vous me demandez de l'état de cette armée, je vais mettre sous vos yeux sa situation actuelle sous ce double rapport, avec les augmentations qu'elle éprouvera successivement jusqu'au 1er germinal.

L'armée de Mayence, à l'époque du 24 nivôse, n'était effectivement composée, ainsi que l'annonce le général Jourdan, que de 12 demi-brigades disponibles, ce qui lui donnait 24 bataillons de campagne et 12 bataillons de garnison.

Ces 24 bataillons, joints à environ 9,000 chevaux, lui formè-

rent une armée de 33,000 hommes, non compris 5,000 hommes d'artillerie.

Sur ces 33,000 hommes, il se proposait d'en affecter environ 6,000 au blocus d'Ehrenbreitstein et de laisser 3,000 hommes de cavalerie sur la ligne du Rhin, ce qui réduisait son armée active à 24,000 hommes, non compris l'artillerie.

Il observait en même temps qu'il manquait de bataillons de garnison pour les places du haut et bas Rhin, parce que le général Massena n'avait pu disposer jusqu'alors de ceux de l'armée d'Helvétie pour le haut Rhin.

Cet exposé de l'état de l'armée de Mayence est peu susceptible d'erreurs en se reportant à l'époque du 24 nivôse, et la seule observation importante à laquelle il peut donner lieu est le blocus d'Ehrenbreitstein.

Le général Jourdan porte à 6,000 hommes le corps de troupes nécessaire à cette opération ; mais, d'après la force de la garnison et le peu de débouchés du fort, je crois hors de doute que 3 bataillons et un régiment de troupes à cheval seraient suffisants pour ce blocus. Un corps plus nombreux y serait inutile, parce que, dans la supposition où l'ennemi ferait un mouvement pour le ravitaillement de la place, il ne tenterait cette opération qu'avec un corps de 15 à 20,000 hommes, ce qui, dans tous les cas, forcerait à lever le blocus.

Quoi qu'il en soit, l'armée de Mayence se trouvait effectivement, pendant le mois dernier, peu en mesure pour agir et prendre l'offensive ; je le sentais avec le général Jourdan, et je n'ai cessé, depuis deux mois, d'employer tous les moyens pour augmenter ses forces.

Pendant le mois dernier, 4 demi-brigades se sont mises en marche pour y arriver, et toutes y seront rendues avant la fin de ce mois.

J'ai mis de plus à la disposition du général Jourdan la nouvelle 11ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, qui s'est formée à Strasbourg et dont la force est de 3,000 hommes.

En même temps, je charge le général commandant la 1ʳᵉ division militaire à Lille de lui envoyer la 16ᵉ demi-brigade dès que la nouvelle 90ᵉ sera organisée, ce qui aura lieu vers la fin de ce mois.

Il est à espérer aussi que vers la même époque la 66e demi-brigade, détachée de Mayence dans les départements réunis, pourra être rendue à cette armée avec 4 régiments de troupes à cheval.

Le général Massena, de son côté, qui était chargé d'envoyer 6 ou 7 bataillons de garnison pour le haut Rhin, en a déjà mis 3 à la disposition du général Jourdan et reçoit un ordre positif de lui en envoyer 3 autres.

D'après tous ces mouvements, dont le général Jourdan n'a été instruit que postérieurement à sa lettre du 24 nivôse, il se trouvera qu'au 1er ventôse l'armée de Mayence aura en forces disponibles 17 demi-brigades avec 6 bataillons de garnison de l'Helvétie. Ce qui lui donnera 34 bataillons de campagne et 23 bataillons de garnison.

Ces 34 bataillons de campagne, joints à environ 10 mille chevaux, lui formeront une armée disponible de 44,000 hommes non compris l'artillerie, ci. . . . . 44,000 h.

Au 1er germinal, elle aura reçu en augmentation deux demi-brigades avec 4 régiments de troupes à cheval au moins, ce qui portera ses forces de campagne à 59,000 hommes et ses bataillons de garnison à 25, auxquels il est à croire que pourront se joindre les sept autres bataillons de garnison des demi-brigades en Helvétie, qui n'y resteront que jusqu'à ce que le travail de la formation des demi-brigades helvétiques soit en pleine activité, ce qui ne peut tarder.

Ainsi au 1er germinal l'armée de Mayence aurait 19 demi-brigades disponibles avec 11 à 12,000 chevaux et 32 bataillons de garnison. Il est à remarquer, relativement à ces bataillons de garnison, que 24 suffiraient pour les places du Rhin, d'après les dispositions de l'armée, savoir : à Huningue, 1 ; à Brisack, 1 ; à Strasbourg, 6 ; à Landau, 3, et à Mayence, 13. Ce qui laisserait encore 8 de ces bataillons disponibles.

On a observé que le général Jourdan déduisait 6,000 hommes sur ses troupes disponibles pour le blocus d'Ehrenbreitstein ; mais ce général pense lui-même que ce fort sera dans un mois en notre pouvoir ; et l'on a remarqué d'ailleurs que 3,000 hommes suffiraient pour la continuation du blocus, qui ne peut se prolonger jusqu'au 1er germinal, selon toutes les apparences.

D'après cela, le général Jourdan pourrait, dans toutes ces suppositions, entrer en campagne, au 1er ventôse, avec 38 à 40,000 hommes, et au 1er germinal avec près de 55,000 hommes.

Le général Jourdan, cherchant ensuite à déterminer la masse de forces qu'il aurait à mouvoir depuis le Saint-Gothard jusqu'à Dusseldorf, trouve 30,000 hommes de troupes de campagne à l'armée d'Helvétie; mais il est hors de doute que cette armée recevra une augmentation par la formation des demi-brigades helvétiques, dont l'organisation, après s'être traînée jusqu'à ce jour, va enfin marcher, puisque les principaux obstacles sont levés aujourd'hui. Cette augmentation avant le 1er germinal peut être portée de 9 à 10,000 hommes, ce qui élèvera les forces de l'armée d'Helvétie à environ 40,000 hommes.

Les deux armées de Mayence et d'Helvétie présenteront donc au 1er germinal une masse de forces disponibles de près de 90,000 hommes, et certes les chances de la guerre livrée en Allemagne à une telle armée, commandée par des chefs et des officiers qui ont l'habitude de la victoire, ne doivent pas être équivoques devant l'armée que l'Empereur peut rassembler sur le Lech et le Danube.

Le général Jourdan observe encore, que le mouvement qu'il ferait sur le Danube laisserait à découvert tout le bas Rhin jusqu'à la République batave, ce qui donnerait au roi de Prusse, au landgrave de Hesse et à l'électeur de Saxe l'occasion de tenter une guerre d'invasion sur notre territoire; que d'ailleurs l'ennemi pourrait faire un mouvement sur le Mein, auquel il ne serait pas en mesure de s'opposer.

Mais, sans pénétrer ici dans les vues secrètes ou supposées des puissances actuellement en paix avec la République, et en n'envisageant les choses que sous le rapport militaire, il est à considérer : 1° que, si l'on ne porte les deux armées de Mayence et d'Helvétie en campagne qu'à 80,000 hommes, il resterait encore environ 10,000 hommes de disponible; ci. . . 10,000 hommes;

2° Qu'il reste 8 bataillons de garnison que l'on pourrait employer en partie soit en corps ou détachement, ce qui donnerait. . . . . 6,000 —

3° A quoi, ajoutant, soit une division de la

Report. . . 16,000 hommes.

A reporter. . .	16,000	hommes.
Hollande ou 12 bataillons de campagne sur l'armée, formant, avec 2 régiments de troupes à cheval.	13,000	—
On aurait un corps d'observation de. . . .	29,000	—
Auquel on pourrait encore joindre de l'intérieur.	6,000	—
Ce qui formerait une armée de, ...	35,000	—

commandés par un général actif, entreprenant et prudent à la fois, qui pourrait arrêter les desseins de l'ennemi et couvrir le bas Rhin de toute invasion, en même temps que ce corps d'armée serait chargé du siége ou blocus de Philipsbourg, dont la possession doit entrer dans les plans de la campagne.

Ainsi, dans la supposition des hostilités au mois de ventôse ou de germinal, les armées de la République sur le Rhin et dans l'Helvétie seront en mesure de combattre celles que l'Empereur pourra leur opposer; il n'est pas même invraisemblable qu'avant cette époque le général Massena ne soit établi dans les Grisons, d'après l'aveu des habitants, dont le mécontentement contre l'Autriche paraît s'accroître de jour en jour.

Un autre objet particulier de l'inquiétude du général Jourdan est l'approvisionnement des places de première ligne, surtout en munitions de bouche, car celles de guerre peuvent être regardées comme assurées. Ces places sont Huningue, Brisach, Strasbourg, Landau, Mayence, Luxembourg, Maestricht, Venloo, Juliers et Dusseldorf; le mois de nivôse y a beaucoup contribué. Jusqu'à ce jour, j'ai tout fait pour parvenir au complément de leur approvisionnement, mais sans avoir pu y réussir en entier, et la rigueur de l'hiver, qui a suspendu la navigation des rivières, y a beaucoup contribué. Néanmoins, d'après les derniers rapports et états d'approvisionnements, Luxembourg est approvisionné au complet, à l'exception de l'avoine; Maestricht et Venloo le sont à moitié, Mayence l'est aussi, à l'exception des fourrages; Juliers l'est, à peu de chose près.

Strasbourg l'est en grande partie pour les salaisons et liquides; il l'est au sixième pour les grains, mais il manque encore les fourrages, le bois et la chandelle.

Landau n'est approvisionné qu'en salaisons et liquides.

Huningue et Brisach seulement en liquides.

Et Dusseldorf ne l'est pas encore à cause de la gelée, qui a suspendu la navigation de la Moselle, par laquelle lui arriveront ses approvisionnements, et je regarde d'ailleurs comme incessamment assurés les approvisionnements de Luxembourg, Maestricht, Venloo, Juliers et Dusseldorf, dont est chargée la compagnie Bailly.

La compagnie Carrié et Bezard, chargée de l'approvisionnement des autres places, a pris les mesures pour parvenir promptement à l'exécution de ses engagements. D'après le compte qu'elle m'a rendu, ses dispositions sont prises et ses agents envoyés pour les liquides, grains et une partie du chauffage, dont l'arrivage a été entravé par la rigueur de la saison. Je ne perds pas un moment cet objet de vue, et j'espère que, d'après les dispositions arrêtées et le changement de la saison, je pourrai rassurer entièrement la sollicitude du Directoire sur les approvisionnements de place dont il s'agit.

Il me reste à soumettre au Directoire la demande du général Jourdan pour la détermination de la conduite qu'il devra tenir avec les princes d'Allemagne dans la supposition où l'Autriche recommencerait les hostilités en même temps que les négociations se continueraient à Rastadt.

1° Pourra-t-il faire passer les troupes de la République sur le territoire de l'empire? Décision du Directoire : Oui.

2° Pourra-t-il le faire aux dépens du pays? Décision du Direcrectoire : Oui, sauf à promettre de payer.

3° Pourra-t-il enfin faire construire des travaux sur la rive droite du Rhin, par exemple à Kehl et à Cassel? Décision du Directoire : Oui sans doute.

Je prie le Directoire de me mettre à même, par une décision, de fixer les incertitudes du général Jourdan sur ces diverses questions.

Nota. Les réponses du Directoire aux trois questions ci-dessus sont inscrites à la suite de chacune d'elles.

B.

Rapport au Directoire exécutif fait par le ministre de la guerre le 25 pluviose an vii.

Le ministre, pour remplir l'objet de la demande que lui a faite le Directoire d'un plan de campagne défensif, croit devoir mettre d'abord sous ses yeux la situation actuelle des armées de la République sous le rapport de leur position, de leurs forces, de leurs besoins et des moyens de chacune pour entrer en campagne.

L'armée d'*Italie*, composée en troupes de toutes armes d'environ 70,000 hommes, non compris les garnisons des îles de Corse, de Malte et de Corfou, ni les troupes auxiliaires, au nombre d'environ 30,000 hommes, est chargée de couvrir et d'occuper les républiques ligurienne, cisalpine et de Lucques et le Piémont. La position de son corps d'armée actif est de 50 à 60,000 hommes derrière le Mincio et le Pô, ayant pour points principaux sur sa ligne de défense Brescia, Casal Maggiore et Ferrare. Cette armée est couverte à sa gauche par le lac de Garda, à son centre par Mantoue et ses dépendances, et à sa droite par des marais jusqu'à la mer. Elle a un corps détaché dans la Valteline, qui occupe la vallée de l'Adda et Bormio. Cette armée est en mesure d'entrer en campagne.

L'armée de *Rome*, sur ses troupes disponibles, a préparé une division de 8 à 10,000 hommes pour renforcer l'armée de *Naples* si cela est nécessaire, mais il est à observer que cette dernière n'aura besoin de ce secours qu'autant qu'elle sera chargée d'une invasion dans la Sicile, le corps de 40,000 hommes dont elle est composée devant suffire pour contenir la République romaine et achever la conquête du royaume de Naples.

L'armée d'*Helvétie*, composée d'environ 28,000 hommes de toutes armes prêtes à entrer en campagne, occupe la République helvétique et le canton de Bellinzona dans les bailliages italiens qui touchent à la Valteline.

La ligne de défense de cette armée tient à sa droite le sommet du mont Gothard et les sources du Rhin, suit la vallée d'Urseren,

longe la frontière des Grisons jusqu'à la hauteur de Mayenfeld et de là suit la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle.

Elle occupe d'ailleurs le canton de Schaffausen sur la rive droite du Rhin et le petit Bâle.

Cette armée, malgré toutes les mesures qui ont été prises pour y assurer tous les services, ne serait point encore pleinement en mesure de prendre l'offensive, puisque, d'après la nature du pays qu'elle aurait à traverser, il est indispensable qu'elle soit pourvue de 800,000 rations de biscuit; mais la compagnie Rochefort, chargée de cet approvisionnement, a dû en verser 300,000 rations, et le surplus à fournir doit être versé dans 2 décades. La grande crue des neiges ne permettrait pas d'ailleurs à l'armée d'Helvétie de marcher en ce moment.

L'armée de *Mayence* occupe, avec le fond de l'armée d'*observation*, toute la rive gauche du Rhin jusqu'à Dusseldorf; elle a un camp retranché à Kehl, un autre à Cassel, en avant de Mayence, sur la rive droite du Rhin, avec un corps de troupes entre la Lahn et le Mein; elle occupe en même temps Ehrenbreitstein et Dusseldorf.

L'armée de *Mayence* offre une force disponible d'environ 45,000 hommes prêts à marcher, et l'armée d'*observation* sera composée, à la fin de ce mois, d'environ 30,000, y compris les bataillons de garnison de l'armée de *Mayence* et les 5 de l'armée d'*Helvétie*, et, au 1er germinal, ses forces seront d'environ 40 à 45,000 hommes; mais, avant cette dernière époque, cette armée sera peu en état d'entrer en campagne à cause de la nombreuse quantité de conscrits dont elle est formée et du temps nécessaire pour les armer, équiper, habiller et former.

L'armée de *Batavie* est chargée de couvrir le territoire de la République batave : elle devrait être composée de 25,000 hommes; mais, d'après l'arrêté du Directoire sur la formation de l'armée d'*observation*, il en doit être tiré 4 bataillons de campagne et 2 régiments de troupes à cheval, et cette armée sera susceptible d'être réduite au nombre de 15 à 20,000 hommes. Cette force serait suffisante pour sa destination et pour couvrir les côtes de la République batave; mais les circonstances ont exigé qu'elle fournît un corps de troupes dans les départements réunis, et le complément de ses demi-brigades a été retardé par suite des mêmes

événements. Pour y suppléer, 6,000 conscrits ont ordre de se rendre à cette armée; d'un autre côté, dès que l'état des départements réunis le permettra, on rendra à leurs corps les détachements tirés de cette armée; alors elle pourra fournir à l'armée d'*observation* les 4 bataillons de campagne et les 2 régiments de troupes à cheval qu'elle doit lui envoyer; mais toutes ces mesures n'auront pu recevoir le complément de leur exécution avant un mois, à cause de la lenteur des conscrits à se rendre aux armées.

On voit, d'après cet état de choses, que nos frontières et celles de nos alliés sont couvertes par les troupes de la République, mais que les armées ne seront pleinement en état de prendre l'offensive que dans un mois; que l'armée d'Helvétie surtout se trouverait de toute manière retenue par la saison. Ainsi les circonstances elles-mêmes ramènent nécessairement à un plan de campagne défensif, du moins pour le moment, ce qui se réduit ou à laisser les armées dans leur position actuelle, ou à leur faire faire un mouvement pour prendre ensuite une position défensive.

Il est hors de doute, dans ce cas, bien que la ligne actuelle de défense qu'occupent les armées soit bonne, qu'un mouvement qui les porterait sur le territoire neutre ou ennemi pour y prendre une position défensive présenterait un grand avantage, puisque par là elles deviendraient moins onéreuses et qu'une défense active leur donnerait en même temps de grandes facilités pour prendre l'offensive au premier ordre et suivre l'exécution du plan de campagne précédemment arrêté par le Directoire.

Mais tout cela est subordonné aux considérations politiques qui peuvent porter le Directoire à prendre ou non l'initiative de la rupture de la maison d'Autriche, et cette détermination est nécessaire, parce que l'armée de Mayence ne peut faire de mouvement militaire sans envahir le Brisgaw, et que les armées d'Helvétie et d'Italie, de leur côté, ne peuvent, pour ainsi dire, changer de position sans se jeter aussi sur les États de la Maison d'Autriche.

Premier plan de campagne défensif, les armées restant dans leur position actuelle.

Quoi qu'il en soit, dans la supposition où les armées devraient

rester dans leur position actuelle, elles pourront recevoir l'instruction suivante : l'armée de *Mayence* et l'armée d'*observation* couvriront le Rhin jusqu'à la République batave, ainsi que les places que nous occupons sur les deux rives de ce fleuve.

Les places susceptibles d'être menacées, et surtout Landau, Mayence et Ehrenbreitstein, seront approvisionnées et garnies en tout genre.

Le corps disponible de l'armée d'*observation* se formera en avant de Mayence et y prendra position derrière la ligne de démarcation, entre la Lahn et le Mein.

L'armée de *Mayence* occupera en forces le camp retranché de Kehl et sera disposée sur le Rhin, ainsi que l'armée d'*observation*, de manière à en prévenir tout passage à l'ennemi et à couvrir d'invasion tout le territoire de la République sur cette frontière jusqu'à la République batave.

L'armée d'*Helvétie* conservera sa position actuelle ou en prendra telle autre plus limitrophe qu'elle jugera convenable sur le territoire helvétique pour couvrir d'invasion tout ce pays, mais sans entrer sur aucune partie de territoire dont la souveraineté appartient ou aux Grisons, ou à l'Empire, ou à la Maison d'Autriche.

Elle fera des travaux en avant du petit Bâle pour couvrir ce point de passage du Rhin.

L'armée d'*Italie* conservera sa position ou en prendra telle autre plus limitrophe qu'elle jugera convenable pour couvrir d'invasion tout l'arrondissement de territoire confié à la défense ou la garde de cette armée, mais sans entrer sur aucune partie de territoire dont la souveraineté appartienne ou aux Grisons, ou à l'Empire, ou à la Maison d'Autriche.

Deuxième plan défensif pour les armées, en supposant un premier mouvement sur le territoire neutre ou ennemi.

Dans la supposition où le Directoire croirait devoir faire sortir les armées de leur position actuelle pour prendre une position défensive sur le territoire de l'Empire ou de la Maison d'Autriche :

L'armée de *Mayence* passera le Rhin et les montagnes Noires et viendra prendre position en avant de Villingen avec une grande partie de ses forces. Elle se placera de manière à être maîtresse des sources du Necker et du Danube ; elle aura à sa droite un

corps détaché qui communiquera avec l'armée d'*Helvétie* et un autre à sa gauche sur la rive gauche du Necker.

Elle occupera en même temps le Kniebis et aura un corps d'observation dans le bas Rhin, à la hauteur de Pfortsheim, tant pour couvrir le pays que pour le siége de Philipsbourg.

Le siége de Philipsbourg se fera de suite dans la même supposition, soit par l'armée de *Mayence* ou par celle d'*observation*, suivant les forces et les moyens de cette dernière armée ou les ordres du général en chef de l'armée de *Mayence*.

Un pont pour cette opération sera jeté sur le Rhin vers Guermersheim.

L'armée d'*observation*, en se conformant d'ailleurs à ses instructions précédentes, garnira particulièrement les places d'Ehrenbreitstein et de Mayence; elle aura en avant de cette dernière place un corps d'observation entre la Lahn et le Mein. Elle aura de plus un corps d'observation qui passera le Rhin à Manheim et se portera sur Heidelberg, où il prendra position. Le pont de Manheim sera rétabli et servira à la retraite de ce corps de troupes en cas d'événement.

Dès que, par l'arrivée successive des troupes qui doivent composer l'armée d'*observation*, elle pourra réunir un corps de 20 à 25,000 hommes, elle viendra prendre position entre le Mein et le Necker, ayant un pont sur le Mein pour communiquer avec Mayence et un autre à Manheim pour communiquer avec la rive gauche du Rhin.

L'armée d'*Helvétie* se bornera à l'invasion dans les Grisons, qu'elle occupera en entier, ainsi que Bregentz et la vallée de ce nom, si elle croit pouvoir le faire sans que sa position soit trop hasardée; autrement elle se bornera sur ce point à se rendre maîtresse de Feldkirch et de Pludentz et de toute la vallée de Montafun.

Les troupes détachées dans la vallée de Bellinzona seront dirigées par l'Albec et Silvapiana, sur Funster Muntz, dont l'armée d'*Helvétie* s'emparera et qu'elle occupera fortement.

L'armée d'*Italie* conservera sa position actuelle, mais le corps détaché de cette armée dans la Valteline se portera sur Glurns, dont il s'emparera et qui sera fortifié s'il y a lieu. Ce corps gardera en même temps la route de Bormio à Trente.

L'armée d'*Italie* renforcera ce corps de troupes de manière à assurer le succès de ce mouvement.

SCHERER.

N° II.

(*Chapitre II, page* 51.)

27 pluviôse an VII (15 février 1799).

INSTRUCTION DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF SUR LE MOUVEMENT DES ARMÉES ACTIVES, DANS LA SUPPOSITION DU PASSAGE DU LECH PAR L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

Dans la supposition où les troupes de l'empereur passeraient le Lech, qui est la ligne de neutralité établie, le Directoire exécutif, sur la proposition du ministre de la guerre, ordonne ce qui suit :

L'armée de Mayence (dès que le général qui la commande sera instruit positivement et d'une manière sûre de cette violation de la ligne de démarcation) passera le Rhin à Kehl avec une grande partie de ses forces, viendra prendre position en avant de Villingen, et s'y placera de manière à être maîtresse des sources du Necker et du Danube. Elle aura à sa droite un corps détaché qui communiquera avec l'armée d'Helvétie, et un autre à sa gauche sur la rive gauche du Necker.

Cette armée occupera en même temps le Kniebis et aura un corps d'observation dans le Bas-Rhin à la hauteur de Pfortsheim, tant pour couvrir le pays que pour le siége de Philipsbourg.

Le siége de Philipsbourg ou le blocus se fera de suite dans la même supposition, soit par l'armée de Mayence ou par celle d'observation, suivant les forces et les moyens de cette dernière armée, ou les ordres du général en chef de l'armée de Mayence.

Un pont pour cette opération sera jeté sur le Rhin, vers Guermersheim.

Le mouvement de l'aile droite de l'armée de Mayence, pour

se porter en avant des montagnes Noires, se fera par les villes forestières.

Dans cet état de choses, l'armée de Mayence devra être établie en entier sur la rive droite du Rhin.

L'armée d'observation, en se conformant d'ailleurs aux instructions qu'elle a précédemment reçues, garnira particulièrement les places d'Ehrenbreitstein et de Mayence. Elle aura en avant de cette dernière place un corps disponible entre la Lahn et le Mein. Un autre corps d'observation, tiré de cette armée, passera le Rhin à Manheim et se portera sur Heidelberg, où il prendra position. Le pont de Manheim sera rétabli et servira à la retraite de ce corps de troupes en cas d'événement.

Dès que, par l'arrivée successive des troupes qui doivent composer l'armée d'observation, cette armée pourra réunir un corps de 20 à 25,000 hommes, elle viendra prendre position entre le Mein et le Necker; ayant un pont assuré sur le Mein pour communiquer avec Mayence et un autre à Manheim pour communiquer avec la rive gauche du Rhin.

L'armée d'Helvétie fera l'invasion des Grisons et se bornera à cette opération. Elle occupera ce pays en entier ainsi que Bregentz et la vallée de ce nom, si elle croit pouvoir le faire sans que sa position soit hasardée; autrement elle se bornera sur ce point à se rendre maîtresse de Feldkirch, de Pludentz et de toute la vallée de Montafun.

Les troupes détachées dans la vallée de Bellinzona seront dirigées par l'Albeck et Silvaplana sur Funster-Muntz dont on s'emparera, et qui sera occupé fortement.

L'armée d'Italie conservera jusqu'à nouvel ordre sa position actuelle; mais le corps détaché de cette armée dans la Valteline se portera sur Glaris dont il s'emparera, et qui sera fortifié s'il y a lieu. Ce corps gardera en même temps la route de Bormio à Trente. L'armée renforcera ce corps de troupes de manière à assurer le succès de ce mouvement.

L'ordre de mouvement ci-dessus s'exécutera par les armées de Mayence et d'observation aussitôt le passage du Lech par les troupes autrichiennes. Mais, attendu que ce passage peut avoir lieu très-prochainement et avant que la fonte des neiges dans les Grisons et le Tyrol permette à l'armée d'Helvétie de se porter en

avant, ce qui lui serait impossible dans ce moment : dans cette supposition, l'armée d'Helvétie et celle d'Italie resteront dans leurs positions actuelles jusqu'à ce que les communications qui doivent servir pour l'exécution de leur mouvement soient rétablies et praticables, et ces deux armées ne se mettront en marche que sur des ordres précis du ministre de la guerre.

Dans cet état de choses, l'armée de Mayence, pour assurer davantage sa position, surtout jusqu'à ce que les forces de l'armée d'observation soient rassemblées, pourra rapprocher son aile droite de Villingen et tirer de l'armée d'Helvétie un corps de troupes qui se porterait sur Stulingen et Lœffingen afin d'assurer la communication des deux armées.

Le ministre de la guerre est chargé de donner aux généraux des armées actives les instructions particulières nécessaires pour l'exécution des présentes.

Approuvé par le Directoire.

Signé L.-M. Revellière-Lépeaux, Treillard, Barras, Merlin et Reubel.

N° III.

(*Chapitre II, page* 448.)

A.

Ponte Razina, le 18 germinal an VII (7 avril 1799).

Au général en chef de l'armée d'Helvétie.

Général,

Je vous fais passer copie d'une lettre que je reçois du général Lecourbe ainsi que de ma réponse; depuis que je sers, c'est la première que j'aie reçue de ce genre. J'ai cru devoir adresser au général Scherer la demande de mon changement de division, puisque, d'après sa lettre, je n'étais que momentanément sous vos or-

dres. Ce n'est pas que je n'eusse cru obtenir auprès de vous ce que je réclame, d'après les marques d'amitié que vous m'avez quelquefois données dans les temps que vous étiez à l'armée d'Italie, mais j'ai pensé que c'était à lui que je devais m'adresser, puisque je dois revenir sous ses ordres. Vous m'avez connu, général, et vous savez si j'ai jamais mérité qu'on eût avec moi une semblable correspondance.

Salut et respect.

DESSOLLE.

B.

Zernetz, 18 germinal an VII (7 avril 1799).

LE GÉNÉRAL LECOURBE AU GÉNÉRAL DESSOLLE.

Je reçois continuellement des plaintes, général, sur l'inconduite de votre colonne; dans tous les villages où elle a passé du côté de Pont, elle s'est permis les exactions les plus affreuses. Piller les maisons, enlever les comestibles, les bestiaux, briser les portes, sont les moindres excès qu'elle a commis. A Pont même des officiers ont été couchés en joue. Ce n'est pas étonnant, puisque vos troupes se trouvent sans chefs et que tout votre état-major était en arrière.

J'espère que vous ferez renvoyer les transports que vous aurez pris dans l'Engadine, et que vos soldats et officiers ne s'approprieront pas les bœufs, vaches et chevaux qu'ils auront conduits, comme ils ont fait jusqu'à présent.

Des soldats doivent avoir été arrêtés à Pont (ceux qui ont menacé leurs officiers en les couchant en joue). Je vois avec peine ces désordres, et je ne puis m'empêcher d'en rendre compte au général en chef, ainsi que du retard apporté dans votre marche que les chefs n'ont pas assez surveillée.

Salut fraternel.

LECOURBE.

Vous devrez laisser quelques hommes aux trois auberges dans le val de Puschiavo afin d'assurer notre correspondance.

C.

Ponte Razina, le 18 germinal an VII (7 avril 1799).

AU GÉNÉRAL DE DIVISION LECOURBE.

Je savais, général, qu'une division qu'on attachait momentanément à une armée qui lui était étrangère devait s'attendre à des dégoûts. Votre lettre en date d'aujourd'hui me démontre que je ne m'étais pas trompé. Mes succès ont été considérablement atténués et sans doute mes revers grossis; votre lettre semble me menacer, eh bien! il faut pousser à fond la menace, j'en redoute peu l'effet, je l'attends avec la plus grande tranquillité.

Vous êtes instruit, général, que ma troupe était réduite depuis quatre jours à un quart de ration de pain, sans vin et sans eau-de-vie. Lorsqu'elle est arrivée à Zernetz, il y avait 24 heures qu'elle n'avait rien mangé; elle a pu commettre ainsi quelques désordres pour tâcher d'avoir des subsistances, je les ai moi-même réprimés, et je sais qu'ils n'ont pas été portés au point que vous m'annoncez.

J'ignorais absolument que des officiers eussent été couchés en joue, j'en douterais si vous ne l'assuriez, car je pense que c'est à moi que ces plaintes auraient dû être portées directement; ce serait d'ailleurs un exemple que mes troupes auraient pris des vôtres, car une partie de votre division cantonnée au village de Fürstemberg dans le Tyrol offrit ce spectacle d'un semblable désordre.

J'envoie sur-le-champ un officier au général Scherer pour lui remettre ma démission s'il me laisse encore sous vos ordres. Ainsi que mes troupes, je serai ce soir à Puschiavo; on jugera par la distance et les difficultés des chemins si j'ai perdu du temps dans ma marche.

Vous m'avez annoncé qu'il avait été commis des désordres dans Puschiavo, je vous somme d'avoir sur-le-champ à me dénoncer les auteurs afin que je les fasse poursuivre et punir.

Salut fraternel.

DESSOLLE.

N° IV.

(*Chapitre II, page* 128.)

A.

Paris, le 2 germinal an VII (22 mars 1799) de la République française, une et indivisible.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU CITOYEN MASSENA, GÉNÉRAL DE DIVISION, COMMANDANT L'ARMÉE FRANÇAISE EN HELVÉTIE.

Le Directoire exécutif, citoyen général, a lu avec attention votre dépêche du 28 du mois dernier. Persuadé qu'il importe au salut des armées de la République et à leurs succès que les mouvements des trois armées du Danube, de l'Helvétie et d'observation soient dirigées avec un parfait ensemble et reçoivent par conséquent une seule et même impulsion, il accepte votre démission si vous persistez à ne vouloir plus servir sous les ordres directs du général Jourdan. Dans ce cas, vous ferez passer sur-le-champ à ce général le paquet ci-inclus. Il vous enverra un successeur que vous attendrez.

Si, au contraire, vous croyez que ce n'est jamais sur le champ de bataille qu'un militaire peut prendre sa retraite, et que celui-là surtout qui a entamé la campagne d'une manière glorieuse est encore plus que tout autre engagé par devoir à continuer ses services à sa patrie, alors vous ne ferez point passer au général Jourdan le paquet qui lui est adressé, mais le renverrez, courrier par courrier, au Directoire exécutif, et vous resterez à votre poste.

Le président du Directoire exécutif,

BARRAS.

Par le Directoire exécutif,

Le secrétaire-général,

LAGARDE.

B.

Paris, le 2 germinal an VII (22 mars 1799) de la République française, une et indivisible.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL MASSENA.

L'intérêt que je prends, mon cher général, à vous voir continuer à commander les troupes de la République que vous avez toujours guidées à la victoire me fera attendre avec bien de l'impatience le parti définitif que vous aurez pris. J'espère qu'il sera digne de vous et de la haute opinion que ceux qui vous connaissent et savent vous apprécier comme moi ont sur votre compte.

Salut et fraternité.

MILET-MURREAU.

N° V.

(Chapitre III, page 153.)

Quartier général de Manheim, le 20 germinal an VII de la République (9 avril 1799).

LE GÉNÉRAL BERNADOTTE AU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DU DANUBE.

Je vous envoie, citoyen général, l'organisation de l'aile gauche de l'armée du Danube avec l'ordre d'établissement que j'ai donné. J'y joins une note indicative de l'arrivée des troupes qui doivent la former.

Un crachement de sang occasionné par la faiblesse de ma poitrine me détermine à prendre quelque temps de repos et à faire usage d'une permission que le général en chef Jourdan a bien voulu m'accorder; sitôt que je serai un peu remis je m'empresserai de rejoindre mon poste, je viendrai périr glorieusement

DÉSIGNATION DES CORPS.	GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	
Réserve de cavalerie.	KLEIN.	OSWALD, général de brigade.	1er régiment d 2e i 4e régiment d 6e id 8e id. 10e id. 22e id. 23e id.
		COLLIN, BECKER, } adjudants généraux.	2 compagni
KLEIN, commandant.	NEY.	WALTHER, général de brigade.	8e régim. de hu 9e id
		ORMANCEY, LORCET, } adjudants généraux.	5e régiment d 10e id. 23e id.
Division de l'intérieur de l'Helvétie.	NOUVION, commandant.		Bataillon d Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. 1re demi-brig 17e régiment d Détacheme
		NON COMPRIS :	
Division du Bas-Rhin.	COLAUD, commandant.	DARNAUDET, BASTOUL, } généraux de brigade	66e de ligne... 16e id. ... 27e id. ... 60e id. ... Bataillon d Id.
		ROUYERS, KECK, DALLANCOURT, } adjud. généraux.	8e régiment de 20e id. d 3e régiment de 9e id. de 2 compagn 8 pièces de 2 compagn
			101e de ligne... Bataillon
5e Division militaire.	LAROCHE, général de brigade, commandant.	JORDY, commandant à Strasbourg.	
		DESSENFANS, commandant à Kelh.	15e régiment d 2 compagn 2 id. 2 id. 7 id. Bataillon d Compagnie 4 compagn Mineurs, 4
		BOULLAUD, CROS, } adjudants généraux.	
Troupes stationnées dans les 4 départements réunis.	DUFOUR, commandant supérieur.	FREYTAG, commandant les départements de Rhin et Moselle et de la Roër.	8e de ligne. .. 95e id. ... Bataillon d
		TURREAU, commandant les départements du Mont-Tonnerre et de la Sarre.	
		JACOBÉ, BASVILLE, MERCIER, DAURIER, GIRARD dit VIEUX, } généraux de brigade.	

RÉGIMENTS.	FORCES.	TOTAL.
Report.....		65,162
e carabiniers.....	335	
d.	304	
e cavalerie.....	255	
.....	357	
.....	380	2,272
.....	260	
.....		
.....	239	
es d'artillerie légère.....	142	
ussards, en route, pour mémoire.		
id.		
e chasseurs.....	748	1,814
.....	468	
.....	600	
e la 23e.....	798	
garnison de la 36e de ligne....	684	
la 37e id.	673	
la 44e id. ...	706	
la 57e id.	773	
la 76e id.	815	
la 84e id.	990	10,188
la 103e id.	1,142	
la 106e id.	1,143	
la 109e id.	858	
ade helvétique.....	1,024	
e dragons.	337	
nt du 12e chasseurs.....	245	
.....	2,000	
.....	1,349	
.....	1,845	
.....	1,500	
e la 66e de ligne.....	934	
87e id.		
e dragons.....	448	9,564
e chasseurs.....	500	
hussards (3 escadrons).....	164	
cavalerie.....	263	
ies d'artillerie légère.....	119	
position.....	173	
ies de sapeurs.....	265	
.....	1,058	
le garnison de la 67e de ligne..	960	
Id. 89e id. ..	581	
Id. 2e id. ..	863	
Id. 7e id. ..	339	
Id. 50e id. ..	993	
e cavalerie.....	397	
ies du 2e d'artillerie à pied....	194	7,057
du 3e id.	118	
du même.....	170	
du 5e.....	583	
e l'Ecole d'artill. de Strasbourg.	346	
d'artillerie de Seine-et-Oise..	89	
les d'ouvriers.	114	
e compagnie.....	53	
.....	1,135	
.....	1,623	
le garnison de la 1re légère....	1,530	
Id. 10e id.	946	
Id. 11e id.	934	
Id. 1re de ligne..	1,005	
Id. 8e id. ..	1,187	
Id. 16e id. ..	330	
Id. 27e id. ..	783	14,857
Id. 46e id. ..	1,015	
Id. 63e id. ..	887	
83e id. ..	917	

livision
LLIÈRE,
en chef
rie.

TOTAL

ec mes frères d'armes, ou vaincre avec eux les ennemis de la épublique.

J'ai remis au général Colaud le commandement de l'aile gauhe, conformément aux instructions du général Jourdan, et onné au général Chérin celui des 4 départements réunis, etc.

Salut et respect.

J. BERNADOTTE.

N° VII.

(*Chapitre III, page* 195.)

A.

Paris, le 17 floréal an VII de la République française, une et indivisible (6 mai 1799).

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL MASSENA, COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE DU DANUBE.

os dernières lettres, citoyen général, ayant présenté l'impos- té de reprendre l'offensive en Allemagne avant un mois et la tion de l'armée d'Italie étant inquiétante, le Directoire a ; qu'il était urgent d'y faire passer de votre armée un corps ,000 hommes. Vous en serez dédommagé par l'arrivée des rits et de 10,000 hommes de renfort que vous recevez dans astant de l'intérieur.

Directoire exécutif vous ordonne, citoyen général, de diri- sans retard ce corps de 15,000 hommes effectifs sur l'armée lie, en mettant pour cet effet en mouvement les têtes des co- nes, le jour même que vous recevrez cette lettre.

e biscuit que vous avez ordonné de préparer et celui pour uel le ministre de la guerre a donné des ordres doivent être ployés à la subsistance de ces troupes, à défaut d'autres yens.

En un mot, vous ne perdrez pas un instant et ne négligerez

rien de ce qui doit concourir au succès de cette disposition, le sort de l'armée d'Italie en dépend.

Le Directoire exécutif vous invite, citoyen général, à lui rendre compte sur-le-champ du départ de ces troupes, de leur composition et des ordres de marche que vous leur aurez donnés.

Vous devez faire part sans délai au général Moreau de la direction que vous leur donnerez, afin qu'il puisse la changer si les circonstances l'exigeaient.

Vous trouverez ci-joint copie des lettres du général Moreau qui vous feront connaître sa position et les réflexions qu'elle a fait naître; le Directoire a cru qu'elles méritaient de vous être transmises.

Le président du Directoire exécutif,

BARRAS.

Par le Directoire exécutif,

Le secrétaire général,

LAGARDE.

B.

Paris, le 17 floréal an VII (6 mai 1799).

RÉFLEXIONS SUR LA POSITION DE L'ARMÉE D'ITALIE, D'APRÈS LES LETTRES DU GÉNÉRAL MOREAU EN DATE DU 9 ET 10 FLORÉAL AN VII.

La situation de nos forces en Italie ne permet pas d'espérer que le général Moreau puisse garder longtemps la position qu'il a prise sur le Tessin, il le fait pressentir lui-même. En effet, la rive droite du Tessin ne présente point une consistance vraiment défensive; cette rivière n'est qu'un torrent qui ne fait obstacle que dans des moments d'orage; l'étendue de son cours dans des plaines immenses n'offre d'ailleurs ni places ni confluents dont on puisse s'aider pour appuyer et raccourcir des positions d'attente, telles que l'exigent impérieusement les circonstances actuelles. Si d'un côté la ligne du Tessin a l'avantage d'être en quelque sorte cousue à la partie du Danube qui est dans la Valteline, dans les Gri-

sons et dans l'Helvétie, et qu'elle ait l'avantage d'avoir derrière elle le mont Saint-Gothard d'où elle peut recevoir les renforts qui lui sont expédiés, ainsi que le mont Cenis, elle a le cruel désavantage de laisser tout ouvert le pays par delà le Pô qui conduit à Gênes et même à Turin, de sorte qu'en tout état de choses il faudrait toujours employer une forte division pour couvrir cette étendue de pays, si l'armée de Naples, renforcée des troupes qui sont en Toscane, ne peut arriver à temps pour remplir cet objet, ou si, dans le cas où l'ennemi se serait opposé à son passage, elle n'a pu se faire jour à travers, ainsi que les Français le firent dans le quinzième siècle.

D'après ce tableau, nous pensons que ce serait en vain qu'on s'obstinerait à garder la ligne du Tessin, et que, sans attendre le moment où, forcé sur cette ligne, on ne pourrait peut-être pas être libre de prendre la meilleure, il faut savoir l'aller chercher. Nous ne balançons donc pas à indiquer cette ligne, qui est celle de la rive droite du Pô, laquelle, suivant nous, réunit toute sûreté et tout avantage.

Sa sûreté : elle a en front le Pô, fleuve considérable qui présente sur ses bords des points de résistance, tels que Verrua où s'établirait la gauche de l'armée, Cazale et Valenza où serait le centre.

La droite à cheval sur le Tanaro, occupant Tortone en avant, passerait par Alexandrie, et, faisant un crochet par Novi, couronnerait les hauteurs de Gênes, ce qui serait naturellement le poste de l'armée de Naples au moment où elle pourrait rejoindre, et dont ce mouvement lui donnerait plus de possibilité.

La gauche de la ligne serait presque appuyée aux Alpes et soutenue par Turin, ville forte qu'il faut armer, où un gros corps de troupes pourrait être placé. Cette position, il est vrai, nous sépare des troupes qui sont en Helvétie ; mais cette séparation tournerait au désavantage de l'ennemi, puisqu'il serait dépassé sur son flanc droit par des troupes actives sous un général entreprenant, et qui du haut des montagnes tomberait sur lui, alors qu'il se compromettrait dans la partie du Piémont qui semblerait ouverte à ses incursions.

Si nous perdions aussi pour les renforts de tout genre, nécessaires, et que l'armée attend, les communications du mont Saint-

Gothard et du mont Cenis, points qu'il ne faut pas perdre de vue, mais garnir suffisamment dans la crainte qu'ils ne fussent insultés, n'en retrouverions-nous pas de ces communications et de plus belles et de plus sûres par la vallée de Pragelas, et surtout par celle de Sture, qui est la plus facile de toutes et dont le débouché est entièrement couvert par Coni, place de la plus grande importance qui deviendrait le dépôt principal de l'armée, puisqu'elle peut également recevoir ce qui viendrait du Midi par le col de Tende ? Il serait donc aussi très-essentiel de la mettre en état de défense.

Pour nous résumer, nous disons que, sans attendre d'être poussés sur le Tessin, il est de la plus grande importance de venir occuper la ligne indiquée sur le Pô, en prenant les montagnes de l'Helvétie pour bastion de gauche, les places du Piémont pour courtine et les hauteurs de Gênes pour bastion de droite.

N° VIII.

(*Chap. IV, page* 208.)

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE DU DANUBE, DU 25 AU 30 MAI 1799, ÉPOQUE DE SA CONCENTRATION SOUS ZURICH.

DÉNOMINATION DES DIVISIONS.	NOMS DES GÉNÉRAUX commandant chaque division.	FORCE DE CHAQUE DIVISION			TOTAUX.
		Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	
Division d'avant-garde..	OUDINOT.....	5,008	1,003	404	6,415
Division du Valais.....	XAINTRAILLES.	5,009	909	200	6,118
1re Division.....	LECOURBE.....	9,003	159	239	9,401
2e Division.....	CHABRAN.....	6,006	421	177	6,603
3e Division.....	SOULT.....	6,006	511	297	6,814
4e Division.....	THARREAU....	6,508	910	282	7,700
5e Division.....	LORGE.....	5,937	423	175	6,535
6e Division.....	SOUHAM.....	5,003	1,214	214	6,431
7e Division.....	LEGRAND.....	7,337	1,601	302	9,240
Division de cavalerie....	KLEIN.....	»	2,010	»	2,010
Division de l'intérieur de l'Helvétie.....	BOIVIN.....	4,582	277	»	4,859
	Totaux....	60,398	9,438	2,290	72,126
Non compris les divisions non actives de :					
5e Division militaire....	LAROCHE.....	6,352	789	2,351	
Division du Bas-Rhin...	COLAUD.....	8,561	1,352	670	34,025
Div. des 4 dép. réunis.	DUFOUR.....	11,788	761	1,402	
			Total général.		106,151

N° IX.

(*Chapitre IV, page* 218.)

EXTRAIT DU JOURNAL HISTORIQUE DE L'ARMÉE.

Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi jette sur la rive gauche du Rhin, au moyen de plusieurs barques, des forces assez considérables, depuis Coblentz jusqu'à Keisersthul. Pour couvrir son mouvement, il avait attaqué la veille avec acharnement nos positions depuis Andelfingen jusqu'à Wil. Son but était d'y porter des forces et de faire dégarnir la ligne du Rhin.

Le général en chef Massena, informé pendant la nuit de ce passage et que nos premiers postes s'étaient repliés, laissa les ennemis s'engager et fit des dispositions pour l'attaquer dans la matinée. En conséquence, le général Tharreau, commandant la 4e division, reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi de front sur les points de Coblenz et de Zurzach, tandis que le général en personne se chargea de le prendre en flanc du côté de Grineau, par Keisersthul. A dix heures du matin, l'affaire s'engagea, mais l'ennemi, malgré sa résistance, fut bientôt forcé à la retraite en se faisant couvrir par des corps de hulands qui furent vigoureusement chargés par notre cavalerie et se jeta en désordre dans le fleuve, où il perdit beaucoup de monde. 500 prisonniers et 300 chevaux furent pour nous le prix du combat. . . . . .

Différents corps faisant partie de la 3e division, bivouaqués aux environs de Valissen et de Basselsdorff, quittèrent leur position ce jour à cinq heures du soir. Alors le commandant de la 14e légère partit de Winterthur avec sa demi-brigade et un escadron du 13e de dragons pour se porter sur Wil, afin d'observer l'ennemi et de couvrir la droite de la division. . . . . ,

. . . . . Le même jour la brigade de droite de la 2e division, commandée par le chef de brigade Laval, s'étant portée en avant, rencontra l'ennemi sur la route de Glaris à la hauteur de Nider-Urnen et le repoussa jusqu'à Näfels, tandis que la 58e, commandée par le citoyen Vandermasen, était obligée de céder aux troupes ennemies bien supérieures en nombre et en outre renforcées par un bataillon de paysans armés. Cette demi-brigade

eut dans cette affaire une perte de 80 blessés et 250 prisonniers. Les ennemis laissèrent plus de 200 blessés et quelques prisonniers des leurs parmi lesquels se trouvait un officier.

La 36e demi-brigade, faisant partie de cette division et de la brigade du général Suchet, qui s'était trouvée coupée dans le pays des Grisons, ayant fait sa retraite par les cantons d'Uri et de Schwitz, rejoignit sa division à Rapperschwil.

Le général en chef Massena, averti par les mouvements des ennemis et sur des avis certains d'une prochaine agression de leur part sur la rive gauche de la Thur, avait ordonné une attaque générale sur cette ligne. En conséquence, il se rendit le 6 avec le général Cherin, chef de l'état-major général, à Winterthur. Le général Oudinot, commandant l'avant-garde, reçut l'ordre de se porter sur Frauenfeld pendant que le général de brigade Paillard attaquerait la gauche de l'ennemi par Andelfingen, le général de brigade Ney, son centre par Adikon, et que le général Soult, ayant sous ses ordres le général de brigade Humbert et le chef de brigade Brunet, faisant fonctions de général, marcherait sur les trois points désignés pour soutenir les attaques.

A la pointe du jour, les avant-postes ennemis étant enlevés, l'engagement devint général; l'impétuosité de nos troupes força bientôt les ennemis à faire leur retraite avec autant de précipitation qu'ils avaient d'abord opposé d'opiniâtreté et de résistance; et, quoiqu'ils fussent soutenus par une cavalerie bien plus nombreuse que la nôtre, elle ne put garantir une multitude des leurs de se noyer au gué près d'Attikon.

Le général Paillard fit aux ennemis dans cette journée, au delà du pont d'Andelfingen, plus de 500 prisonniers.

Le général Ney en prit 200, et la colonne qu'il poursuivait ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite.

Le général Oudinot avait d'abord essuyé de la part de l'ennemi la plus forte résistance, et nos troupes allaient céder à l'effort des Autrichiens sur le pont de Frauenfeld, lorsque les généraux Soult et Humbert, étant arrivés avec deux escadrons du 13e de dragons, commandés par le citoyen Levasseur, et la 23e de ligne, décidèrent l'avantage en notre faveur et contribuèrent avec le général Oudinot à repousser l'ennemi sur les hauteurs au delà de Frauenfeld, où il combattit avec acharnement jusque dans la

nuit, qu'il fut contraint de céder à la valeur des soldats républicains, après avoir laissé sur le champ de bataille (où bivouaquèrent nos troupes) plus de 2,000 hommes tant tués que blessés et 1,800 prisonniers.

Le résultat de cette journée fut l'évacuation de toute la rive gauche de la Thur par les Autrichiens, la prise d'un étendard, de deux pièces de canon et de 2,500 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le colonel de Barco, le prince Hohenloe, capitaine au régiment de Barco, et le major du régiment de Szeklers.

Au commencement du combat, les hussards ennemis, demandant à nos soldats si on ne leur ferait aucun quartier : *Songez à vous défendre*, leur criaient nos braves, qui en firent un carnage terrible.

Les 5 compagnies suisses du Leman et un bataillon d'élite de Zurich montrèrent dans cette bataille le plus grand courage et qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres. L'adjudant général Veber, qui était à leur tête, fut tué et emporta le regret général de ses troupes et des nôtres, qui, dans cette journée, se sont brillamment distinguées. Officiers généraux et particuliers, soldats, tous ont prouvé plus que jamais qu'ils étaient républicains et qu'il ne fallait rien moins que leur courage pour décider le succès de cette affaire, si meurtrière pour l'ennemi.

Notre perte, y compris les blessés, s'élève à 400 hommes; les ennemis perdirent, sans compter les prisonniers, plus de 2,000 des leurs.

N° X.

(*Chapitre IV, page* 230.)

9 prairial (28 mai 1799).

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Citoyens Directeurs,

Le prince Charles, ayant rejoint son armée et ayant amené avec lui un renfort de 12,000 hommes, m'a livré bataille hier sur la ligne de la Thur avec 30,000 hommes; il dirigeait l'attaque en personne; elle a commencé à la pointe du jour.

Les efforts et l'acharnement de l'ennemi ont été au-dessus de toute expression; notre défense de même : la nuit n'a pas fait cesser le combat, et l'on se battait encore à dix heures du soir. L'ennemi n'a eu sur nous aucun avantage. Je me suis cependant resserré derrière la Glatt pour être plus en masse sur Zurich.

Il n'y a plus de doute, et je dois vous en informer, citoyens Directeurs, que le prince Charles, avec la puissante armée qu'il a réunie, va m'attaquer tous les jours sans relâche et avec acharnement. Je lui disputerai la Suisse pied à pied, profitant de toutes les dispositions que le pays offre.

Nous avons fait à l'ennemi, dans l'affaire d'hier, 7 à 800 prisonniers. Il a eu beaucoup de morts et de blessés. Notre perte s'élève en tués, blessés ou prisonniers, à 500 hommes environ.

Le prince Charles réunit toute son armée en Suisse. Un déserteur m'apprend qu'hier au soir il lui est arrivé 8 bataillons de grenadiers et 3 régiments de cuirassiers.

Le général Ney, qui commandait l'avant-garde, a reçu deux blessures et a eu deux chevaux tués sous lui; l'adjudant-général Lorcet a aussi été blessé.

Salut et respect.

MASSENA.

N° XI.

(Chapitre IV, page 225.)

10 prairial (29 mai 1799).

AUX GÉNÉRAUX DE DIVISION SOULT, OUDINOT ET THARREAU.

Instruction pour prendre une position en arrière dans le cas où l'on serait forcé de quitter celle de la Glatt.

La division Soult doit se retirer dans le camp retranché de Zurich, la brigade du général Laval, qui est dans ce moment en position entre le lac de Greiffen et le lac de Zurich, viendra occuper la droite du camp retranché.

La brigade de droite du général Oudinot passera par Zurich pour venir prendre position derrière la Limmat. Celle de gauche

passera cette rivière au pont volant qui doit être établi à Ottwyl. Cette division sera chargée de la défense de la Limmat et liera ses postes de droite avec ceux du camp retranché de Zurich, et ses postes de gauche avec ceux de la brigade Paillard.

La divison du général Tharreau se retirera sur deux points : la brigade du général Paillard viendra occuper les hauteurs de Baden, liant sa droite à la division Oudinot. Elle détacherait quelques postes derrière la Limmat jusqu'au confluent de l'Aar pour communiquer avec la brigade Heudelet. La brigade Heudelet passera l'Aar sur les ponts et les bacs qui doivent être établis, et prendra position derrière cette rivière, sa droite au confluent de la Limmat et sa gauche à celui du Rhin.

Les généraux feront reconnaître de suite les points qu'ils doivent occuper et les routes qu'ils doivent tenir.

Les généraux de division sentent trop bien que, pour mettre de l'ensemble dans leurs mouvements, ils doivent se prévenir mutuellement de ceux qu'ils peuvent être obligés de faire ; ils ne doivent se décider à exécuter leur retraite qu'après avoir opposé à l'ennemi la plus vigoureuse résistance.

N° XII.

(*Chapitre IV, page* 241.)

Sierre, le 25 floréal an VII (14 mai 1799.)

SCHINER, ADJUDANT-GÉNÉRAL, AU GÉNÉRAL EN CHEF MASSENA.

Mon général,

Ci-joint copie de la proclamation que je vous ai annoncée avec ma lettre de ce matin.

Salut et respect.

SCHINER.

Aux habitants du bas Valais.

Nous, les généraux soussignés commandant en chef les deux armées invincibles et combinées d'Autriche et de Russie, émus

de pitié envers une poignée aveuglée, invitons le peuple du bas Valais par la présente de poser les armes sans aucun délai, en considérant que notre intention n'est pas de faire peser sur vous le fléau de la guerre pour faire des conquêtes, mais que nos armes ne sont dirigées que d'après les principes sacrés et immuables, et ne tendent qu'au rétablissement et affermissement de notre sainte religion, du bon ordre ébranlé dans toutes les parties.

Si au mépris de notre proclamation, si nonobstant les liens qui vous unissaient ci-devant au haut Valais, si sans égard au désir de Sa Majesté Royale-Impériale énoncé dans la proclamation du prince Charles, datée du 30 mars dernier, de voir rétablir dans l'Helvétie l'ancien et légal ordre des choses, quelques-uns d'entre vous sont trouvés les armes à la main, nous vous annonçons qu'ils seront sans grâce passés au fil de l'épée, leurs avoirs confisqués, et leurs femmes et enfants même ne seront pas épargnés pour servir d'exemple à tous les mutins.

C'est pourquoi, chrétiens frères, rentrez en vous-mêmes, tournez enfin vos armes contre vos véritables ennemis, qui vous trompent en se disant vos amis; songez que votre dernière heure a sonné et qu'il dépend encore dans cet instant de vous de choisir votre parti.

MILORADOWICZ, *General der keiserlichen russichen Trupen;* baron WUKASSOWICH, *General-major der keiserlichen kœniglichen Trupen.*

Bryg, ce 11 mai 1799.

N° XIII.

(*Chapitre V, page 267.*)

SITUATION DE L'ARMÉE DU DANUBE AU 19 JUIN 1799.

DIVISIONS.	NOMBRE des bataillons.	FORCE.	NOMBRE des escadrons.	FORCE.	ARTILLERIE et génie.	EMPLACEMENT.	TOTAL.
1re *Division.* LECOURBE. La droite en avant de Brientz la gauche au mont Rosberg, en avant d'Arth.	13	9,403	1	112	356	Bœrbach, Beckenried, Brientz, Lucerne, Arth, Stantz, Monsregni, Engelberg, Kernz, Sachlen, en avant de Goldau.	9,871
2e *Division.* CHABRAN. La droite au pont de Schindelegi, la gauche à l'Albis.	10 et 3 compag.	7,919	4	306	302	Au camp de Nider-Egeri, à la droite de Sihlbruck. Au camp de l'Albis, sur le Rusberg, entre Metzingen et Egeri, en arrière de Arthen. Au camp de Fottenvied, Cham, Zug, Baur.	8,527
3e *Division.* SOULT. La droite à Utikon, la gauche à Urdorff.	8	6,241	8	688	673	A la gauche d'Hutliberg, près Réglikon, en avant d'Albisrieden, en avant d'Etlikon, sur la route de Zurich, en arrière de Birmensdorff.	7,602
4e *Division.* WALTHER. La droite à Dietikon, la gauche à Kilvangen.	11	6,853	8	827	276	En arrière d'Urdorff, près Dietikon, près Kilwangen, campé près d'Urdorff et Dietikon, Spreitembach, Bremgarten.	7,956
5e *Division.* THARREAU. La droite à Baden, la gauche à Botstein.	11	8,483	8	906	382	Au camp en arrière de Baden, en arrière de la Limmat, Dittingen, Rays, Rhein, Remicken, Amiellen, Luckers.	9,771
6e *Division.* LORGE. La droite à Bernau, la gauche à Rheinfelden.	7	3,354	4	487	249	Walbach, au camp d'Eichem, depuis l'Aar jusqu'à Lauffembourg, Oberarick, Rheinfelden, Bernau.	4,090
7e *Division.* SOUHAM. La droite à Rheinfelden, la gauche à Huningue.	14	6,732	15	1,864	292	Au camp retranché de Basle, au camp d'Augst, Hattingen, Huningue, Risdorff, Lorrach, Weil, Creuzach, Prattelen, Brucken, etc.	8,888
Réserve aux ordres du général HUMBERT, en avant de Bremgarten.	2	2,075	4	631	115	Au camp de Bremgarten, Zullikon, Guealikein.....	2,821
Division de l'intérieur de l'Helvétie, aux ordres du général RUBY.	3 et troupes helvétiques.	3,693	8	599	257	Lauzanne, Fribourg, Berne, Arau, Arbourg, Bremgarten, Soleure, Lucerne, etc.	4,549
Troupes en marche pour Arau.	4	2,471	8	833	»	.....	3,304
Division du Valais.....	6	3,587	11	1,237	»	.....	4,824
Total.....	89	60,811	79	8,490	2,902	Total général.....	72,203

N° XIV.

(*Chapitre V, page 276.*)

A.

Paris, le 19 prairial an VII de la République française (7 juin 1799).

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL MASSENA.

Vos dépêches, citoyen général, en transmettant au Directoire le récit des combats que vous soutenez tous les jours, confirment d'une manière bien satisfaisante l'opinion que vous avez depuis longtemps inspirée de votre courage et de vos talents.

Vous êtes pénétré de l'importance de la conservation de l'Helvétie, et vous devez être bien convaincu que le gouvernement français ne séparera jamais ses intérêts de ceux de la République helvétique. Vous trouverez ci-joint la copie d'une lettre à son Directoire qui dissipera certainement toutes les inquiétudes que des génies malfaisants, essentiellement ennemis des deux Républiques, auraient pu lui inspirer.

Vous y verrez qu'on s'y plaint des propos coupables tenus par des militaires de votre armée. Le Directoire vous charge expressément de faire justice de ces factieux. Continuez, citoyen général, à remplir l'espoir de la nation et à acquérir tous les jours de nouveaux droits à la reconnaissance des Républiques que vous défendez si bien.

Le Président du Directoire exécutif,
MERLIN.

Par le Directoire exécutif :
Le secrétaire général,
LAGARDE.

B.

COPIE DE LA LETTRE ÉCRITE PAR LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE LA RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE, LE 19 PRAIRIAL AN VII.

Le 7 juin 1799.

La lettre que vous avez adressée le 2 juin au Directoire exécutif de la République française lui donne des assurances précieuses de votre confiance et d'un dévouement sans bornes à la cause de la liberté. Il n'est pas surpris que les ennemis communs des deux Républiques cherchent à répandre des alarmes et à égarer les esprits par des intrigues de toute espèce; la calomnie est leur arme favorite, ils n'épargnent ni les gouvernements, ni les républicains en particulier, et c'est assez pour mériter leur haine que de ne pas partager leurs opinions liberticides.

Croyez, citoyens Directeurs, que le gouvernement français déploiera toutes les forces de la nation pour s'opposer aux progrès de l'ennemi dans l'Helvétie.

Les intérêts des deux Républiques ne sont-ils pas les mêmes? leur sort n'est-il pas étroitement lié? Non, jamais la République française ne se séparera de la République helvétique, et les efforts communs des deux pays triompheront de tous leurs ennemis, quels qu'ils puissent être.

D'après les états envoyés par le chef de l'état-major de l'armée, Massena a 81,000 hommes en Helvétie à sa disposition; quelle confiance ne doit donc pas inspirer le courage des troupes et l'espérance du général, surtout quand leurs efforts seront secondés par ceux des braves Helvétiens qui s'arment pour la cause commune?

Le général Massena n'a pas annoncé d'inquiétudes sur le défaut de munitions de guerre; et, à l'égard des provisions de bouche, le Directoire a pris des mesures telles que toute crainte à cet égard doit être dissipée; il écrit au général Massena pour le charger expressément de faire arrêter et punir les militaires de son armée qui, par des bruits perfides, cherchent à entretenir

des doutes sur les intentions du Directoire relativement à l'Helvétie, ou ceux dont les procédés ne s'accorderaient pas avec les égards dus à un peuple généreux et à un allié fidèle.

Point de paix possible sans le maintien intégral des Républiques alliées, et particulièrement de la République helvétique : voilà les sentiments du Directoire, ils sont invariables et ils s'accordent parfaitement avec tout ce qui existe de républicains en France.

Pour copie conforme :

Le secrétaire général du Directoire exécutif,

LAGARDE.

N° XV.

(*Chapitre V, page* 280.)

Liberté. **RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.** Égalité.

Au quartier général à Bâle, le 13 prairial an VII de la République française, une et indivisible (1er juin 1799).

FÉRINO, GÉNÉRAL DE DIVISION, AU GÉNÉRAL EN CHEF MASSENA.

Ce serait manquer à mon devoir et contre ma patrie si je ne vous faisais part d'une lettre, écrite de Lausanne, qui m'a été communiquée, et qui paraît avoir quelque probabilité et une certaine réalité. Cette lettre annonce et assure que Pichegru, Carnot et Willot sont à la suite du prince Charles; ces trois personnages conduisent tout : Carnot comme conseil général ; Willot doit insurger le Midi, Pichegru rallier ses créatures dans le Nord.

Je pense qu'il faut y faire une sérieuse attention. Voyez, mon cher général, si cette nouvelle mérite toute votre attention pour en donner communication au Directoire.

Je tiens ces détails de Lamets et d'Aiguillon, à qui une personne de confiance les a communiqués.

Salut et amitié.

FÉRINO.

N° XVI.

(*Chapitre VI, page* 304.)

30 prairial (18 juin 1799).

Citoyens Directeurs,

J'ai eu l'honneur de vous mander dans quelques-unes de mes précédentes dépêches qu'il faudrait plus de vingt jours pour que les versements des denrées mises en réquisition dans les départements pour les approvisionnements de l'armée fussent en activité, et pour que la subsistance de nos troupes fût enfin assurée.

Je savais bien que pendant cet intervalle le service se ferait avec quelque difficulté, encore croyais-je qu'il se soutiendrait : j'ai été trompé dans cette attente.

Le commissaire ordonnateur en chef de l'armée m'a annoncé, hier au soir, que le service manquait sur quelques points et qu'il allait manquer sur tous, si on ne prenait à l'instant des mesures efficaces pour le soutenir et sauver l'armée de la crise où elle se trouvait jetée.

Le commissaire m'a proposé, comme seule et unique ressource, de demander à titre d'emprunt aux chambres administratives des grains, fourrages et bestiaux dont le prix leur serait payé par la caisse militaire, ou qui seraient remplacés en nature par les premières denrées qui seraient versées de France dans nos magasins.

Il est encore quelques autres mesures de détail qui ont été réglées par l'ordonnateur et auxquelles j'ai prié les chambres administratives d'accéder. Des courriers extraordinaires leur ont été en conséquence expédiés cette nuit même. Ces précautions ne me tranquillisent en aucune manière. D'ailleurs il ne m'est pas démontré que les chambres administratives viennent à notre secours avec l'empressement que nos besoins pressants demandent. Dans tous les cas, cette instabilité dans notre marche administrative, en même temps qu'elle gêne ces mouvements militaires, est peu faite pour rassurer sur la force et l'étendue de nos moyens un peuple qui n'est que trop porté à en douter.

Si l'armée s'est trouvée si près de manquer de tout, c'est qu'au milieu des secours qu'on nous annonce depuis un mois et demi, la vérité est que nous n'avons rien reçu absolument. J'ai entendu dire que l'agent de la compagnie Rochefort n'avait reçu depuis quelque temps que 400 et quelques mille francs en mandats sur les départements, sur lesquels on a acquitté environ 60,000 francs sur le million mis à ma disposition. Cette somme a été enlevée par parcelles pour faire face aux besoins les plus urgents. Qu'étaient ces ressources pour un service qui doit coûter 2,500,000 francs par mois?

J'ai appris indirectement qu'à compter du 1^er^ messidor le système de l'administration de l'armée devait changer, mais je ne vois pas qu'on ait pris aucune mesure pour la faire marcher. En la supposant manutentionnaire, encore faut-il des fonds pour faire face à ses dépenses, autrement on s'expose évidemment à voir le produit des réquisitions gaspillé par des agents qui auraient encore un motif spécieux pour pallier leur conduite.

Je crois encore qu'il est de l'intérêt bien entendu de faire acheter en Suisse les fourrages nécessaires à l'armée aussitôt que les récoltes y seront faites, car leur transport de France occasionnerait des déchets qui en doubleraient au moins la valeur.

Je n'ai cessé, citoyens Directeurs, d'appeler votre attention sur l'administration de l'armée, parce que sans approvisionnements assurés ses mouvements ne seront jamais libres, et que le pays sera toujours exposé à des vexations partielles qu'il est bien difficile d'empêcher.

Salut et respect.

MASSENA.

N° XVII.

(Chapitre VI, page 208.)

A.

30 prairial (18 juin 1799).

Citoyens Directeurs,

Je reçois depuis quelque temps des lettres anonymes qui n'attirent au reste que mon mépris; cependant ces lettres me paraissent tellement liées à un système de désorganisation de l'armée, d'avilissement de la République et de ses principaux fonctionnaires, que je crois devoir rompre le silence à cet égard.

Je sais, citoyens Directeurs, que ces moyens de corruption sont petits et usés, je sais qu'ils ne peuvent avoir aucune prise sur des hommes éprouvés et amis de la République; mais ne peuvent-ils pas entraîner des esprits faibles et indécis? Je dois croire que ce n'est pas à moi seul que s'adressent les ennemis du gouvernement et les désorganisateurs.

Il serait sans doute bien essentiel de déjouer toutes ces intrigues, toutes ces menées sourdes, j'y travaille avec zèle et activité; mais vous seuls, citoyens Directeurs, pouvez sonder toute la plaie et la guérir. Je joins à ma dépêche quelques-unes des lettres anonymes dont je vous ai parlé et quelques exemplaires des pamphlets qu'on jette à mes avant-postes.

Salut et respect. MASSENA.

B.

29 messidor (17 juillet 1799).

Citoyens Directeurs,

J'ai l'honneur de vous envoyer une nouvelle adresse de Condé aux Français. Elle m'est arrivée, comme les précédentes, sous le timbre de Paris.

Mon objet, en vous l'envoyant, n'est pas seulement de donner une nouvelle preuve du mépris qu'elle m'inspire et de mon dévouement à la République, mais de provoquer votre surveil-

lance sur les auteurs qui paraissent être à Paris et par conséquent très-près de vous.

Salut et respect. MASSENA.

C.

Soldats français!

Le Directoire vous conduit à une nouvelle guerre; derechef vous, qui vous appelez hommes libres, devez servir d'instruments à son ambition et à son envie de régner sans bornes.

Il veut, il demande la guerre, non parce qu'on l'y force, mais parce qu'il craint la paix, votre retour, vos justes réclamations, votre façon de penser, d'agir, et sa chute.

L'on vous disait que les Russes étaient entrés sur le territoire d'Autriche pour vous attaquer : on en imposait. Vos despotes faisaient des préparatifs de guerre contre l'Empire au même moment où l'on traitait de la paix. Ils firent des préparatifs en Italie et sur le Rhin. La République-mère se formait une chaîne de remparts des petites républiques qu'elle avait subjuguées et de leurs habitants un nouveau corps d'armée. Ils renversèrent les trônes de Rome, de Piémont et de Naples, plus par ruse et par trahison que par bravoure et héroïsme. Ils enlevèrent de force Ehrenbreitstein, forteresse qui défendait seule l'entrée dans le cœur de l'Empire, pendant que l'Allemagne traitait avec eux sous la protection, sous la foi de l'armistice réciproque.

Que pouvait, en considération de ces violations criantes, attendre le roi de Hongrie et de Bohême, qu'espérer des intentions de votre gouvernement qui n'accomplissait jamais ses promesses et se jouait des traités les plus sacrés? Son honneur, celui de son grand et bon peuple, les devoirs envers ce dernier le sommaient de veiller et de se mettre en garde contre la perfidie et la force.

Dans cette situation incertaine, l'empereur de Russie, son fidèle allié, lui envoya des secours aux frontières de ses États pour le soutenir en cas qu'il dût être attaqué. Jamais il ne voulait agir offensivement, il est Allemand et n'est l'esclave que de sa parole. Mais vos Directeurs voulaient la guerre, ils donnèrent aux moyens de précaution de l'Empereur l'empreinte d'une nouvelle déclaration de guerre pour couvrir leur parjure d'un bon prétexte et donner à votre enthousiasme radouci un nouvel élan.

C'est ainsi qu'on vous a dupés, guerriers français! Eh bien donc! pour qui faites-vous la guerre? Ce n'est certainement pas pour votre malheureuse patrie, car elle la maudit; ce n'est pas pour votre Constitution chancelante, car il n'y a qu'une paix durable qui puisse lui donner un peu de consistance; ce n'est pas pour votre gloire et pour votre honneur, car les poteaux de l'infamie sont à côté de vos trophées. Vous allez aux combats et à la mort pour l'ambition et l'envie de régner, et par crainte de cinq hommes qui gouvernent la France avec un sceptre de fer, pendant qu'ils ne devraient être qu'exécuteurs des lois, et qui incendieraient Paris pour prolonger leur existence, ne fût-ce que pour cinq minutes. -

Français! et c'est pour des hommes semblables que vous pourriez, que vous voudriez sacrifier votre vie?... Non, les temps du fanatisme et des fureurs sont passés. La réflexion prend leur place, le repentir succède aux crimes par lesquels vous avez fondé et répandu votre révolution.

Vous vous dites amis des peuples et de l'humanité, eh bien! méritez ce titre sublime que vous avez usurpé jusqu'à ce moment; mettez fin à la guerre, vous le pouvez; sans vos bras les despotes de Paris avec leurs nombreux projets ne sont que des êtres lâches et pusillanimes; c'est de vous que dépend leur existence. Faites-leur cette déclaration et tous vos contemporains vous admireront et vous béniront.

Vous avez à effacer des crimes inouïs envers l'humanité; réconciliez, effacez-les par une paix de votre ouvrage, et qui soit durable comme la gloire de la probité. Français! saisissez ce moyen, si toutefois la conservation de votre Constitution (que vraiment personne ne vous envie) a pour vous quelque valeur; peut-être pourriez-vous atteindre ce but, quoique ce ne soit pas la majorité de vos concitoyens qui le désire.

Une force imposante s'élève contre vous! Du Pô au Tibre, à l'Aar et à la Limmat, de la source du Rhin jusqu'à son embouchure, les peuples que vous avez enchaînés et subjugués en leur portant votre soi-disant liberté menacent de secouer ce joug insupportable, et ils briseront certainement leurs chaînes. Le désespoir rend fort et capable de tout, et donne même au faible l'énergie d'un héros. Vos proclamations n'en imposent plus, on

connait leur sens et l'esprit qui y règne; vos promesses ne trompent plus, on les méprise.

Dans l'alliance la plus intime, l'Autriche, la Russie, la Porte et l'Angleterre sont réunies sur le champ de bataille; mais ce n'est plus une guerre des souverains qui gouvernent ces États formidables, c'est une guerre des peuples qui ont cessé de trembler devant vos armes et d'adorer vos principes. Il y va de l'existence : vaincre ou mourir.

Guerriers français! vous sauvez votre patrie si vous forcez vos despotes à la paix. Réconciliez-vous avec l'humanité, votre heure sonne aussi; le vengeur arrive, il s'approche et il agit.

N° XVIII.

(Chapitre VI, page 337.)

Monsieur le lieutenant général Rimski Korsakof, ayant résolu, pour finir la guerre plus vite et rétablir en France le pouvoir légitime du roi, de réunir, à la première occasion favorable qui ne peut tarder d'arriver, tous les corps de mes troupes qui se trouvent hors des frontières en une seule armée, et sous le commandement du feld-maréchal comte Suvorof de Rymnik pour exécuter le projet déjà approuvé d'entrer en France par la Franche-Comté, lui laissant le mode de cette exécution, je vous prescris d'être avec votre corps sous le commandement du feld-maréchal comte Suvorof de Rymnik, de vous référer en tout à lui et d'en donner avis à l'archiduc Charles, pour qu'il ne s'imagine pas de disposer de vous, de lui-même, et de vous considérer comme étant tout à fait sous ses ordres, ce qui est aussi l'opinion du baron Tugut. Vous fournirez au feld-maréchal tous les renseignements sur la Suisse, et vous appuierez toutes les mesures qui y sont prises par les commissaires anglais et M. Wikham. Je reste votre affectionné

PAUL.

Peterzof, 21 juillet 1799.

Trad. de l'original russe trouvée dans la chancellerie de l'armée capturée à Zurich le 24 septembre 1799.

N° XIX.

(*Chapitre VII, page* 349.)

Situation de l'armée du Danube au 23 septembre 1799.

MASSENA, général en chef.

Le général de division Oudinot, chef de l'état-major général.

Le général de brigade Rheinwald, sous-chef de l'état-major général.

Mathieu Faviers, commissaire-ordonnateur en chef.

Le général de division Marescot, commandant en chef du génie.

Le général de division Fabre-Lamartillière, commandant en chef de l'artillerie.

DIVISIONS.	Nombre des bataillons.	Nombre des escadrons.	Infanterie.	Cavalerie.	TOTAL.	EMPLACEMENT.
1re *Divis.* Turreau, command.	14	1	9,363	99	9,462	Domo-Dossola.
2e — Lecourbe.....	13	2	11,548	204	11,752	Altorf.
3e — Soult.....	17	6	11,556	1,114	12,670	Lachen.
4e — Mortier.....	11	6	10,380	787	11,167	Birmensdorf.
5e — Lorge.....	4	3	7,085	1,932	9,017	Urdorf.
6e — Ménard.....	6	8	7,168	1,397	8,565	Bruck.
7e — Klein.....	2	11	2,066	1,630	3,696	Nider-Frick.
8e — Chabran.....	7	16	6,651	2,659	9,310	Bâle.
Division de l'intérieur, Montchoisy.....	7	7	860	1,664	2,524	Soleure.
Division de réserve, Humbert..	3	2	3,134	296	3,430	Melignen.
Parc d'artillerie, gendarmerie et guides.....					1,166	
Totaux par arme...	84	67	69,821	11,772	82,759	
				Total de l'armée active.....	82,759	
6e *Division militaire.* Mengaud, commandant.....					7,009	Besançon.
				Total général...	89,768	

N° XX.

(*Chapitre VII, page 371.*)

RAPPORT DU GÉNÉRAL SOULT A MASSENA DES AFFAIRES DES 3 et 4 vendémiaire (PASSAGE DE LA LINTH, 24 et 25 septembre).

Le 3 vendémiaire au matin, les troupes de la 3e division reçurent ordre de passer la Linth entre les deux lacs de Walenstadt et de Zurich. Cette rivière, rapide et non guéable et extrêmement marécageuse, avait sur la rive droite plus de 40 redoutes, et était gardée par de nombreux postes que fournissaient les trois camps de Wesen, Schönis et Utznach. L'ennemi avait en outre une réserve à Kaltenbrun ; il était donc impossible de le surprendre ; il fallait tout tenter de vive force, il fallait rendre, sinon nul, au moins peu meurtrier, le feu des batteries, et, pour y parvenir, on prit les dispositions suivantes.

A trois heures du matin, pendant que le commandant Lochet, à la tête de 800 hommes partis de Lachen, opérait un débarquement à Schmeriken, sous la protection de trois chaloupes canonnières commandées par le lieutenant Gauthier, suivait le chemin du village au bourg d'Utznach, s'emparait des redoutes de l'ennemi, attaquait son camp et faisait rétablir le pont de Grynau, pour faciliter le passage des troupes du général Laval, 160 nageurs, armés de lances, pistolets et sabres, réunis vis-à-vis de Schönis, et sous la conduite de l'adjudant major Delard, traversaient la rivière, battaient la charge et portaient la terreur dans le camp des Autrichiens, enlevaient les postes ennemis qui défendaient le point projeté pour le passage, et facilitaient par ce mouvement, aussi hardi qu'extraordinaire, le moyen de lancer à l'eau les barques, et de jeter sur la rive droite le bataillon des grenadiers ; cela s'exécutait tandis que le commandant Lapisse, chargé de l'attaque du centre, contenait d'une rive à l'autre les troupes de renfort qui arrivaient à l'ennemi.

Il était cinq heures, le jour commençait à paraître, et l'ennemi, revenant de sa surprise, formait des colonnes d'attaque et nous menaçait. Six compagnies seulement étaient passées ; trois fois

nous nous emparâmes de la tête du village de Schönis, et trois fois nous fûmes repoussés. Le passage se continuait, nous nous maintînmes; la résistance fut extrême; l'acharnement fut si grand et chacun y prit tellement part que le feld-maréchal Hotze, commandant les troupes ennemies, perdit la vie. Son corps, quelques heures après, fut trouvé sur le champ de bataille, ainsi que ceux de plusieurs officiers supérieurs.

Déjà le bataillon de la 25e demi-brigade avait suivi les grenadiers; on s'en servit pour attaquer de nouveau Schönis; l'ennemi y fut forcé, et il se retira en désordre sur Kaltenbrun.

Le passage étant effectué et les troupes de l'attaque du centre devenant inutiles dans leur première position, je fis porter à Utznach deux bataillons de la 36e, commandés par le chef de brigade Lapisse. Pour s'y rendre, ils devaient passer par le pont de Grynau; mais à peine quelques soldats y furent que le pont se rompit. La réserve des Russes, venue de Raperschwyl au secours des Autrichiens, voulant profiter de cet accident, forma une colonne d'attaque, et vint avec une audace rare charger tout ce qui se trouvait sur la rive droite; il ne restait à cette troupe que la victoire ou la mort; le chef de brigade Lochet le lui fit sentir; elle reçut la charge des Russes avec sang-froid, et, après un feu terrible qui mit le désordre dans les rangs ennemis, elle en fit une tellement à propos que presque tout fut pris ou tué; un drapeau resta en notre pouvoir, un colonel et 300 hommes. La terre était couverte de morts.

A Kaltenbrun, l'ennemi tenait encore; mais peu après ce village fut emporté à la baïonnette; nous fîmes 400 prisonniers, et la nuit mit fin au combat.

Quoique l'attaque de Kaltenbrun, faite la veille, eût parfaitement réussi, l'ennemi voulait reprendre ce poste; car, pendant la nuit, il y porta 1,200 hommes et un escadron de graenz hussards. Instruit de son mouvement le matin, je le fis entourer par la 36e demi-brigade, et ils mirent bas les armes; en outre nous avons encore pris 5 pièces de canon.

Vers Wesen, l'ennemi faisait beaucoup plus de résistance; 900 hommes et 8 pièces de canon couvraient cette ville et la défendaient avec opiniâtreté. Le commandant Godinot, chef de la 25e légère, qui depuis la veille occupait ces troupes, afin d'assu-

rer mes derrières dans l'attaque de Schönis et de Kaltenbrun, fut chargé de prendre Wesen. Cet officier s'en acquitta avec autant d'intelligence que de bravoure. Un bataillon tourna cette ville par amont, un autre l'attaqua de front, et, après trois heures de combat, 800 hommes, 8 pièces de canon et 20 caissons furent en notre pouvoir.

Cependant le jour quelques hommes à cheval avaient pu passer le pont de Grynau, et, sur le pont volant vis-à-vis de Schönis, on s'en servit pour faire poursuivre l'ennemi. Le citoyen Lochet poussa jusqu'à Lichtensteig, prit une pièce de canon et à peu près 100 hommes:

Les chaloupes canonnières, qui avaient si bien manœuvré sur le lac et protégé par un feu terrible les troupes de débarquement, furent jusqu'a Raperschwyl, et y prirent toute la flotte de Willams, tandis qu'un fort détachement parti d'Utznach y arrivait par la grande route et s'emparait de plusieurs pièces de canon, de beaucoup d'affûts et de plusieurs magasins de vivres.

Le résultat de ces deux journées de victoires, où tous les officiers généraux et particuliers se sont conduits d'une manière digne des plus grands éloges, nous a donné 3,500 prisonniers, 25 pièces de canon et 33 caissons, 4 drapeaux, et fait éprouver à l'ennemi une perte de 2,000 hommes tant tués que blessés.

Je parlerai avec plaisir du citoyen Lochet, chef de la 94e demi-brigade, qui n'a rien trouvé de difficile dans la mission importante dont il était chargé; de son adjudant major Valat, qui le premier mit pied à terre à Schmerikon; du citoyen Delard, adjudant major des nageurs, ainsi que des dix officiers qui, à la tête de ces hommes intrépides, contribuèrent d'une manière si distinguée au succès de la droite; du capitaine Muller, commandant le bataillon de grenadiers, à la tête duquel étaient les carabiniers de la 25e légère : on n'est pas plus brave que ce bataillon, on n'est pas plus audacieux que son chef; il fut blessé en chargeant à l'attaque de Schönis, après avoir résisté plusieurs heures contre les efforts de deux bataillons campés en avant de ce village.

L'artillerie, commandée par le citoyen Guardia, a été d'une adresse admirable, et les pontonniers, commandés par le citoyen Chapelle, d'une activité sans bornes.

Le général Mainoni commandant la brigade de droite, et le général Laval celle de gauche, se sont acquis l'un et l'autre beaucoup de gloire dans cette journée; l'adjudant général Salligny ne s'y est pas moins distingué. Cet officier réunit des connaissances militaires rares à une bravoure étonnante.

Je ne puis m'empêcher de vous citer le citoyen Franceschi, mon aide de camp capitaine, qui, dans cette journée, a donné, comme dans toutes autres occasions, des preuves multipliées de valeur et de la plus grande intelligence.

Je dois aussi des éloges au citoyen Soult, mon autre aide de camp, et aux citoyens Scherb et Compère, adjoints de l'adjudant général Salligny.

J'ai aussi à me louer de la 5e compagnie du bataillon de sapeurs, qui a travaillé sans relâche au rétablissement du pont de Grynau, à la construction des ouvrages et aux réparations des chemins qui ont facilité le passage; ils étaient dirigés dans ce travail par le capitaine du génie Boucherat.

Je demande le grade de général de brigade pour l'adjudant général Salligny et le chef de brigade Lapisse; celui de chef de bataillon pour l'adjudant major Delard, le citoyen Muller, capitaine commandant les grenadiers, et pour le citoyen Compère, capitaine adjoint à l'adjudant général Salligny; celui de chef d'escadron pour le citoyen Franceschi, mon aide de camp, et la confirmation dans le grade de chef de brigade pour le commandant Godinot, de la 25e, ainsi que celle du citoyen Georges, chef de bataillon, commandant le 3e de la même demi-brigade : cet officier a été blessé à la belle défense qui fut faite au pont de Grynau. Quant aux autres officiers qui se sont distingués dans ces journées, particulièrement ceux commandant les nageurs et l'adjudant major Valat, qui le premier débarqua sur la rive droite du lac, il serait juste que la première place vacante dans le grade supérieur à celui qu'ils occupent leur soit conférée; ils l'ont méritée par les services essentiels qu'ils ont rendus.

Salut et respect.

SOULT.

N° XXI.

(*Chapitre VII*, *page* 377.)

A MM. LES FELD MARÉCHAUX LIEUTENANTS, BARON DE LINCKEN, BARON DE HOTZE ET KORSAKOF.

Asti, le 5 septembre 1799.

Les troupes impériales de Russie, qui jusqu'à présent étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre (28 août, style grec) du Piémont pour se rendre en Suisse, et je compte arriver avec elles le 17 à Airolo, au pied de ce côté du mont Saint-Gothard, que je me propose d'attaquer le 19.

Comme les troupes du colonel royal-impérial de Strauch, celles du prince Victor de Rohan et de M. le feld maréchal lieutenant comte de Haddick doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire que les armées des deux cours impériales, réunies en Suisse, fassent, avec fermeté et constance, une attaque générale, simultanée et combinée sur toutes les positions de l'ennemi; mais surtout l'aile gauche, sous les ordres de M. le feld maréchal lieutenant A. J., baron de Lincken, réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont Saint-Gothard, la haute vallée de la Reuss et celle de Linth; de même qu'il sera possible d'attaquer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonction rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie et de le détruire en détail.

Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des dispositions des deux armées impériales réunies en Suisse, et que seulement, par des rapports pris en passant, je dois présumer que le corps de troupes russes sous les ordres du maréchal lieutenant général de Korsakof est posté entre Zurich et l'Aar, le long de la rive droite de la Limmat, celui des troupes impériales-royales, sous les ordres de M. le baron de Hotze, entre le lac de Zurich et celui

de Wallenstadt, par Meyenfeld dans le Rheinthal jusqu'à Dissentis, je dois avant tout attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je désire apprendre de lui-même, comme connaissant mieux les localités, où et comment l'opérer; de même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, je pense que les troupes russes d'Italie, *ne pouvant plus être arrêtées*, pénétreront sur les deux rives du lac de Lucerne; celles de MM. de Lincken et Hotze entre les lacs de Zurich et Zug; et enfin la réunion totale des troupes russes du général Korsakof près la rive droite de la Basse-Reuss et de l'Aar; ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

Comme je me hâterai de vous faire connaître de Bellinzona l'arrivée de la colonne des troupes russes d'Italie, c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à moins que vous ne le puissiez plus tôt par la route de Novara et Varèze, que vous me ferez connaître par courriers la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales-impériales qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire aussi que ces messieurs les généraux barons de Hotze et de Lincken me communiquent leurs avis et leurs connaissances locales sur le terrain et la manière de faire la guerre dans ce pays; indiquant comment la coopération précipitée de toutes les troupes qui sont déjà en Suisse, et de celles qui marchent d'ici, peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée; je serai par là en état de préparer mon attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure positifs.

P. S. Je dois, pour l'attaque générale, recommander d'avoir la précaution, qui devient chaque fois nécessaire, de tenir les forces, autant que possible, réunies pour ne pas rendre l'attaque insuffisante par des parcellements non nécessaires et des affaiblissements gratuits; en outre, chaque commandant de section doit connaître au vrai la position et la force des corps ennemis qui sont en face; il doit aussi chaque fois s'empresser de l'annoncer préalablement, puisque nous devons journellement nous adresser réciproquement par courriers des rapports très-détaillés de nos premiers pas.

Je souhaite aussi que les troupes réunies s'exercent, dans l'in-

tervalle des jours libres, jusqu'à celui de l'attaque générale, à exécuter sur trois colonnes *cette attaque avec la baïonnette et le sabre.*

C'est à cette manière d'attaquer que nous devons ici exclusivement nos succès multipliés et très-peu sanglants; et, d'après mon avis, M. le lieutenant général Korsakof pourra répartir, pour cet exercice, les officiers russes qui s'y connaissent, au corps royal-impérial qui est en Suisse.

Le susdit général Korsakof y est autorisé par les ordres ci-joints.

SUVOROF.

N° XXII.

(Chapitre VIII, page 417.)

Du quartier général d'Augsbourg, le 21 novembre.

Plusieurs feuilles publiques ayant rendu compte d'une proclamation du général Massena à son armée, dans laquelle il aurait donné un détail très-diffus relativement aux avantages remportés sur l'armée russe du côté des petits cantons lors de sa marche sur Coire, il importe à la vérité d'établir les faits tels qu'ils se sont passés. Le général français, emporté par le désir d'exalter la confiance de ses troupes, ne s'est pas aperçu que la perte qu'il suppose éprouvée par les Austro-Russes excède, pour ainsi dire, la totalité des troupes qu'ils lui avaient opposées. Son imagination ne l'a pas moins trompé dans l'énumération des bagages et de l'artillerie qu'il suppose avoir pris. Il est généralement connu que 3,000 Russes ont complétement défait 10,000 hommes d'élite, à la tête desquels Massena s'était témérairement engagé dans le Muttenthal. Les Républicains y perdirent leurs canons et n'en prirent pas un seul sur les Russes, si l'on peut donner ce nom aux petites pièces que ceux-ci conduisaient à dos de mulet et qui n'étaient pas montées sur des roues. Le général français Molitor ne fut pas plus heureux du côté de Glaris. En un mot, quelque besoin qu'il eût d'alimenter l'enthousiasme, le général Massena aurait dû faire choix d'une fable mieux imaginée et d'une illusion moins facile à détruire.

N° XXIII.

(*Chapitre VIII*, page 491.)

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Rapport adressé le 19 *vendémiaire an VIII* (11 *octobre* 1799) *par le ministre de la guerre au Directoire exécutif.*

Citoyens Directeurs,

Les succès rapides de l'armée du Danube ont changé la face de la campagne; victorieuse de deux armées ennemies, elle marche à un nouveau triomphe. Le Directoire exécutif doit dans cette situation glorieuse donner aux généraux en chef des trois armées de l'est des instructions nouvelles et leur tracer un plan d'opérations offensives.

Ce plan doit être formé d'après la situation respective des armées belligérantes, la nature du terrain où elles agissent et l'époque actuelle de la saison.

N'ayant point de détails précis sur la perte des ennemis, on peut l'évaluer en tués, blessés et prisonniers à 25 ou 30,000 hommes depuis la journée du 3 vendémiaire jusqu'à ce moment. Le général Suvorof, replié dans les gorges du pays des Grisons, paraît être dans l'impuissance de rien tenter avant d'avoir reçu de nouveaux renforts; lorsqu'il aura rallié les débris des deux corps russes, il ne peut en former un nouveau corps de plus de 20,000 hommes; la perte de son matériel le retiendra nécessairement sur la défensive pendant longtemps.

Les forces du prince Charles, y compris les troupes de l'empire et le corps des émigrés, s'élèvent par aperçu de 40 à 45,000 hommes. C'est cette armée autrichienne encore intacte qui doit fixer notre attention. L'objet du général Massena est de l'attirer dans un engagement décisif dont l'issue ne peut être douteuse en notre faveur. Si le prince Charles, apprenant le sort de Suvorof, cherche à éviter le combat et à se reporter en Souabe, Massena doit l'y suivre et le forcer à en venir aux mains. Il paraît probable toutefois que l'armée autrichienne recevra la bataille en Helvétie

et que sa défaite nous ouvrira sur-le-champ l'entrée de la Souabe. Dans cette supposition, l'armée du Danube, après avoir laissé un corps respectable pour couvrir l'Helvétie, doit poursuivre ses avantages et se porter rapidement en Allemagne. Elle y frappera de fortes contributions en vivres, en chevaux et en argent sur les États qui ont voté leur contingent de guerre contre la République, ruinera les ressources de l'ennemi, s'emparera des magasins d'Ulm, rasera les ouvrages de cette place et portera au loin la terreur d'une invasion générale. Pendant ce temps, l'armée du Rhin prendra Philipsbourg, et détachera un corps de 15 à 20,000 hommes qui se réunira à l'armée du Danube en Souabe. Ces 15 à 20,000 hommes, joints à 25,000 hommes tirés de l'Helvétie, formeront l'armée qui poursuivra le prince Charles et qui sera suffisante pour cet objet.

Les troupes qui seront restées en Helvétie s'empareront de Feldkirch et de Bregenz; l'occupation de ces deux places est nécessaire pour tenir l'ennemi éloigné du Rhin et le repousser dans le Tyrol. Pendant le même temps un corps de 20,000 hommes se portera sur le lac Majeur pour menacer la Lombardie et partager l'attention de l'ennemi qui fait face à l'armée d'Italie. Cette armée a en avant de Gênes un corps de 15,000 hommes, le reste de ses forces couvre Coni et les passages des Alpes. Le général Championnet a le projet d'abandonner Gênes et de se réunir en masse sur Mondovi. La dispersion de ses forces offre en effet de graves inconvénients, mais l'abandon de la Ligurie serait également funeste. Il est à espérer que ce général, instruit des succès de l'armée d'Helvétie, aura entrepris vivement sur l'ennemi qui lui est inférieur en nombre et qu'il pourra réunir ses forces sans exposer Gênes. Quoi qu'il en soit, l'armée d'Italie ne peut rester dans l'inaction, et c'est de ce côté que nous devons diriger l'influence attachée aux événements glorieux de l'Helvétie. La droite étant d'ailleurs favorisée par le mouvement de l'armée du Danube, elle peut sortir avec gloire de la position pénible où elle est, et, après un combat heureux, rentrer en Piémont et bloquer les places de Turin, Alexandrie et Tortone.

Le résultat de ce plan d'opérations nous promet : 1° la faculté d'hiverner en Allemagne et d'y entretenir une armée qui couvrira le cours du Rhin; 2° il nous assure la possession de l'Hel-

vétie et l'expulsion de l'ennemi dans le Tyrol; 3° il offre la possibilité de reconquérir le Piémont et même la Cisalpine pendant la campagne d'automne. Fondé sur ces considérations, je propose au Directoire exécutif : 1° d'ordonner au général Massena de poursuivre le prince Charles en Souabe et de s'y renforcer de 15 à 20,000 hommes tirés de l'armée du Rhin; 2° d'ordonner la prise de Feldkirch et de Bregenz; 3° de faire par la droite de l'armée du Danube une diversion en faveur de l'armée d'Italie; 4° de se maintenir avant tout en Helvétie.

Quant à l'armée d'Italie, je propose de prescrire au général Championnet de réunir toutes ses forces pour livrer bataille à l'ennemi, à l'instant où il sera secondé par la diversion de l'armée du Danube : 1° de l'autoriser à la donner sur-le-champ, si, d'après l'affaiblissement de l'ennemi, il a l'espoir du succès; 2° de lui faire sentir, quelque parti qu'il ait pris à l'égard de Gênes, qu'il faut profiter de cette saison et des circonstances actuelles pour reconquérir la plaine et y recueillir les moyens de soutenir l'armée que les secours de l'intérieur ne peuvent seuls alimenter.

Je vous propose enfin d'ordonner au général commandant en chef de l'armée du Rhin : 1° de détacher 15 à 20,000 hommes qui se réuniront au corps agissant en Souabe; 2° de s'emparer de Philipsbourg.

Ces vues sont celles qui paraissent les plus analogues à la situation où nos succès viennent de nous placer; quoique vastes, elles offrent peu de chances incertaines, et le retour de la fortune aux armées de la République nous autorise à les regarder comme les conseils et le fruit de la victoire. Elles se concilient avec notre position comparée à celle des ennemis et avec la saison où nous sommes. Ces événements peuvent seuls déterminer nos entreprises ultérieures et la suite de ce plan que je soumets à la décision du Directoire. . . . . .

DUBOIS-CRANCÉ.

N° XXIV.

(*Chapitre VIII, page* 424.)

RAPPORT DU 6 BRUMAIRE AN VIII (28 OCTOBRE 1799).

Si l'on considère la supériorité actuelle de la République sur ses ennemis, on reconnaîtra que les avantages qu'elle vient de recueillir sont incomplets et qu'elle ne doit pas terminer cette campagne avant d'avoir obtenu de plus vastes résultats. Quoique la saison soit avancée, nous pourrons atteindre le but important qui s'offre à nous; ce but est de reporter tout le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi, d'y chercher des vivres et de l'argent pour l'entretien des troupes, d'y établir nos quartiers d'hiver et d'y faire les apprêts de la campagne prochaine où la coalition doit trouver sa perte totale.

Armée de Batavie.

Cette armée, faible au moment de la descente des Anglo-Russes et que l'Angleterre croyait sans doute dans l'impossibilité d'être secourue, se trouve aujourd'hui en état de nous rendre les 30,000 hommes de renforts qu'elle a successivement reçus. Déjà 3 demi-brigades ont été dirigées sur les départements de l'ouest. Après le départ des 6 demi-brigades qui sont encore disponibles en Hollande, il y restera 7 demi-brigades qui, jointes aux troupes à cheval, formeront le corps de 25,000 hommes que cette république doit solder. Cette force suffit pour couvrir les côtes bataves et belgiques, et l'on peut même en retirer une partie pour hâter l'extinction de la guerre des chouans.

Armée du Rhin.

En attirant le prince Charles sur le Necker, cette armée a puissamment favorisé les opérations de celle du Danube. L'objet qu'elle a aujourd'hui à remplir est encore de faire une diversion utile aux mouvements de l'Helvétie : un corps porté sur le Necker et menaçant la Forêt-Noire inquiétera le flanc droit du prince Charles et l'empêchera de réunir ses forces en masse contre Massena; mais il ne suffit pas que l'armée du Rhin opère cette di-

version, la majeure partie de ses troupes disponibles doit se joindre à l'armée du Danube lorsque celle-ci débouchera en Souabe. Il ne faut pas deux armées pour agir en Allemagne ; une seule, forte de 60,000 hommes, sera en état d'y saisir et de garder l'offensive.

La gauche de la ligne du Rhin est à l'abri d'inquiétude, quels que soient les desseins secrets que la cour de Berlin ait eus. Les troupes prussiennes qui marchaient sur Wesel ne présentent plus aujourd'hui un aspect hostile.

Armée du Danube.

Le principe de l'offensive momentanée des ennemis a été dans la centralisation de leurs forces. A la faveur des versements de troupes qu'ils ont opérés sur les points de leur ligne les plus essentiels, ils ont obtenu la supériorité dans le combat et ils ont ainsi paralysé la supériorité réelle de nos moyens, vus dans leur ensemble.

L'Helvétie a été considérée par nous comme une vaste place d'armes qui, offrant par sa droite un débouché sur la Lombardie et par sa gauche sur le cœur de la Souabe, doit être notre point de départ pour la reprise des opérations offensives. Une armée nombreuse y a été conservée dans l'attente du moment où l'ennemi lui offrirait une chance heureuse. Le bombardement de Philipsbourg a été entrepris principalement pour accélérer cet instant, donner de la jalousie au prince Charles et l'attirer hors de l'Helvétie. Il était à présumer qu'il détacherait une partie de ses forces afin de sauver cette place; mais, en marchant tout entier à son secours, il a surpassé nos espérances, et la faute qu'il a commise en quittant cette position avant l'arrivée de Suvorof a dû amener les événements glorieux dont nous avons maintenant à recueillir le fruit.

Le général Massena a trois objets à remplir : contenir l'ennemi qui s'est réfugié dans les Grisons, inquiéter celui du Piémont par Bellinzona et pénétrer en Souabe. 20 à 25,000 hommes rempliront les deux premiers objets ; avec le reste de son armée il faut qu'il attaque le prince Charles. Quelque espoir de succès qu'offre la position de Massena, il convient d'ajouter à ses forces en lui faisant passer rapidement et secrètement 15,000 hommes

de l'armée du Rhin. Les Autrichiens, ayant à soutenir le choc d'une armée victorieuse et supérieure en nombre, seront vaincus s'ils acceptent la bataille, et, s'ils la refusent, ils nous livrent toute la Souabe où nous trouverons des ressources qu'il est urgent de recueillir, attendu le dénûment de nos troupes; maître de la Souabe, Massena devra s'occuper de Bregenz et de Feldkirch. Ces deux places sont essentielles; elles couvrent l'Helvétie dans sa partie la plus faible, leur possession facilitera et consolidera celle du pays Grison, et l'ennemi privé de la route qu'elles protégent se trouvera réduit à la vallée de l'Inn pour lier ses communications.

A l'époque du 20 frimaire, ces dispositions peuvent être exécutées; alors commencera celle des quartiers d'hiver pour l'armée du Danube qui aura reconquis la réalité de son nom.

Armée d'Italie.

L'armée d'Italie est supérieure à l'ennemi qui lui fait face; elle peut agir avec 60,000 hommes. Sa cavalerie et son matériel sont dans un état pénible; il est néanmoins indispensable qu'elle cherche à profiter de nos succès en Helvétie. Elle doit pendant cette campagne d'automne replier les troupes de Melas sur la gauche du Pô afin de pouvoir hiverner en Piémont. Si elle parvient à laisser derrière elle les places de Turin, Ceva, Tortone et Alexandrie, il est à espérer que quelques-unes d'entre elles tomberont en notre pouvoir avant le retour de la belle saison. Ses vivres sont dans la plaine; sa pénurie, aujourd'hui effrayante, deviendra fatale si elle ne sort pas promptement de sa situation défensive.

Le plan d'opérations qui vient d'être tracé pour les trois armées de l'est se concilie avec la saison actuelle. Son exécution n'exige pas deux mois; il peut seul nous donner les avantages qui nous appartiennent comme une conséquence naturelle de nos triomphes récents.

Après deux mois de repos nous toucherons au mois de ventôse et à l'ouverture de la nouvelle campagne; pendant cet intervalle les armées auront reçu les bataillons auxiliaires destinés à compléter les anciens cadres et tout doit être mis en œuvre pour réparer leur matériel.

Dans la distribution des forces entre les différentes armées agissantes, celle d'Italie devra être portée pour le renouvellement de la campagne à 90 ou 100,000 hommes; celle qui agira en Allemagne à 80,000, et celle qui pénétrera dans le Tyrol à 40,000 hommes. Cette réunion de forces donne la perspective assurée de porter la guerre jusqu'au cœur de l'Allemagne et de reconquérir l'Italie. Mais des fonds suffisants doivent être non fictivement affectés, mais réellement versés pour l'armement et l'équipement des bataillons auxiliaires et la restauration de toutes les parties du service administratif aux armées. Le territoire étranger présente des ressources, mais il faut les conquérir par des sacrifices immédiats. Il faut de grands et prompts efforts ou se résoudre à essuyer des revers non-seulement humiliants, mais peut-être destructifs du système des gouvernements représentatifs.

. . . . . .

DUBOIS-CRANCÉ.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

CAMPAGNE DE L'AN VI OU DE 1798

DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Directoire, mécontent du traité de Tolentino, n'ose le rompre ouvertement. 1
Embarras suscités au Pape. 2
Arrivée à Rome de Joseph Bonaparte comme ambassadeur. 3
Assassinat de Duphot. 4
Le Directoire ordonne l'invasion des États de l'Église. . . . . ib.
Berthier en fait la conquête et reconnaît la république romaine. . . . . 6 et 7
Nomination de Massena au commandement du corps d'occupation. 9
État politique, militaire, administratif et financier du pays. 10
Insurrection militaire. 18
Révolte des habitants de la campagne de Rome. 28
Conduite de Massena. 32
Le Directoire la désapprouve et exile le général à Antibes. 41

CHAPITRE II.

Motifs ou prétextes de la seconde coalition. 44
Coup d'œil sur la situation politique, administrative et militaire de la France à la fin de 1798. 47
Préparatifs de l'Autriche. 48
État de délabrement de l'armée française. 50

Création de cinq armées. 51
Massena reçoit des lettres de service pour celle de Mayence, et se rend à Friedberg. . . . . ib.
Situation de cette armée et des forces qui lui sont opposées en Allemagne. 52
Le Directoire élève le complet des anciens corps et en crée de nouveaux. . . 53
Événements en Suisse. 54
Concessions du Directoire. 55
Convention entre la Suisse et la France. 56
Exaspération contre la France. 57
Révolte des petits cantons réprimée par Schauembourg. . . . . ib.
Commencement des hostilités en Italie. 61
Massena nommé général en chef de l'armée d'Helvétie. 62

CAMPAGNE DE L'AN VII OU DE 1799 EN HELVÉTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. 64
Composition de l'armée française, ses positions. 72
État intérieur de la Suisse. 77
Levée de six demi-brigades helvétiques. 78
Tracasseries de Massena avec Jourdan. 79
Massena renforce sa droite. 80
Pénurie de subsistances. 81
Joubert pousse Serurier sur la Toscane. 82
Les Français cherchent à se créer un parti dans les Grisons. 83
Les Autrichiens soulèvent les bailliages italiens. . . . . ib.
Massena visite sa ligne. 84
Le ministre le presse d'entrer en campagne. 85
Premier plan offensif du Directoire. 86
Observations de Massena. 87
Plan de campagne définitif. 89
Nouvelles observations de Massena. 91
Dernières mesures qu'il prend. 92

CHAPITRE II.

Position des deux armées. 94
Invasion du pays des Grisons et passage du Rhin par les Français à Falknis et Hag. 99
Prise du Luciesteig. 100
Défaite et prise d'Auffemberg. 105

Échec essuyé par Hotze. 107
Loison est battu à Dissentis. . . . . ib.
Lecourbe pénètre dans l'Engadine. 109
Préparatifs de défense des Impériaux en Tyrol. 111
Combats de Silva-Piana, de Remus et de Martinsbruck. 112
Surprise de Mainoni à Zernetz par les Autrichiens. 115
Marche tardive de Dessolles en Valteline. 117
Combat de Bormio. . . . . ib.
Mésintelligence de Lecourbe et de Dessolles. 118
Proclamation de Massena à l'armée. 121
Réunion du pays des Grisons à l'Helvétie. 123
Tracasseries suscitées à Massena au sujet du commandement. 125
Il est battu devant Feldkirch. 129
Opérations de l'armée du Danube. 134
Bataille de Stockach. 135
Massena donne l'ordre à Lecourbe de se replier sur Zurich. 136
Combats glorieux, mais inutiles, de Martinsbruck et de Tauffers. 139
L'armée du Danube repasse le Rhin. 144
Troubles à l'occasion de la levée des milices helvétiques. 147
Mesures prises par le Directoire helvétique et par Massena pour dompter la révolte. 148
Massena est nommé général en chef des armées du Danube et d'Helvétie. . ib.
Il part pour Strasbourg. 149

CHAPITRE III.

Massena est nommé provisoirement général en chef des armées du Danube et d'Helvétie. 150
Situation de l'armée du Danube et de ses services administratifs. 153
Massena détache 20,000 hommes sur Schaffhausen et prend des mesures pour assurer leur subsistance. 155
Réorganisation et emplacement des deux armées. 157
Projets et dispositions des Autrichiens. 160
Lecourbe évacue Nauders et Funstermuntz, et Dessolles la Valteline. . . . 164
Lecourbe veut reprendre ses positions, mais Massena s'y oppose. 168
Combats de Ramis et de Zernetz. 170
Retraite de Loison sur le Splugen. 173
Les Impériaux s'emparent de Schaffhausen et de Petershausen, et attaquent sans succès le Luciesteig. 174
Lecourbe se porte à Bellinzona. 178
Nouveaux troubles en Suisse. 179
Les insurgés menacent Lucerne. . . . . ib.
Combats d'Altorf, de Schwitz et de Reichnau. . . . . 180 et 181
Troubles dans les Bailliages italiens. 185

Organisation des demi-brigades helvétiques. 186
Massena visite sa ligne et fait mettre en état de défense les places fortes du Rhin. 187
Coup d'œil sur les opérations de l'armée d'Italie. . . . . ib.
Scherer rejette ses revers sur Massena. 188
Le Directoire presse celui-ci d'ouvrir la campagne. 189
Assassinat des plénipotentiaires à Rastadt. 190
Effet qu'il produit sur l'armée du Danube. 192
Lettre du prince Charles sur cet attentat. . . . . ib.
Considérations qui déterminent Massena à raccourcir sa ligne. 193
Le Directoire lui ordonne d'envoyer 15,000 hommes en Italie, mais l'état des affaires s'oppose à leur départ. 195
Les Impériaux prennent Mayenfeld et s'avancent dans la vallée du Rhin. . 197

CHAPITRE IV.

Massena fait donner avis aux autorités grisonnes qu'il évacuera prochainement le pays. 204
Xaintrailles suspend sa marche en Italie. 205
Mesures prises par Massena pour assurer les subsistances. . . . . ib.
Ordre de concentration sous Zurich de l'armée et sa réorganisation. . . . 206
Fausses démarches de Chérin. 210
Passage du Rhin par les Impériaux. 212
Combats de Kaisersthul. 214
Opérations de Hotze pour se joindre à l'Archiduc. . . . . ib.
Massena manœuvre pour empêcher leur jonction. 215
Combats d'Andelfingen, de Pfyn, de Frauenfeld. 216
L'armée autrichienne continue son mouvement sur Zurich. 218
Combats de Winterthur et de Pfungen. 222
Manœuvres de l'Archiduc pour couper la retraite des Français. 223
Opérations de l'aile droite. 229
Lecourbe évacue la Valteline et repasse le Saint-Gothard. 230
Combats d'Airolo. 232
Les Autrichiens se rendent maîtres du Saint-Gothard et du Pont-du-Diable, et pénètrent dans le Muttenthal. 233
Lecourbe vole au secours de Ruby. 234
Combats de Schwitz. . . . . ib.
Il revient au secours de Loison. 235
Combats d'Amsteg, de Wasen et d'Urseren. 236
Il se replie sur le centre. 240
Opérations de l'aile gauche dans le Valais. . . . . ib.
Affaires de Sion et de Siders. . . . . ib.
Les insurgés attaquent vainement le camp de Siders. 242
Combats de Leuk et de Lax. 243

Opérations sur le Bas-Rhin. 244
Escarmouches en avant de Manheim. 245
Le Directoire ordonne de démanteler cette place. 247

CHAPITRE V.

Importance de la position de Zurich. 248
Sa topographie. 249
Massena replie ses troupes dans le camp, sur l'Aar et le Rhin. 251
Avantages et inconvénients des plans d'attaque que peut adopter l'Archiduc. 252
Il se dispose à attaquer par le centre. 253
Combat de Wytikon et de Zollikon. 254
Instructions de Massena pour le cas de retraite. 257
Plan d'attaque de l'Archiduc. 259
Distribution de nos troupes dans le camp. 260
Bataille de Zurich. . . . . ib.
Massena fait pressentir au Directoire qu'il est près d'évacuer la place. . . 264
État de l'esprit public en Suisse. . . . . ib.
Nouveau projet d'attaque de l'Archiduc pour le 6. 265
Retraite de Massena sur l'Albis, et position qu'il y occupe. 266
Entrée des Autrichiens à Zurich. 269
Opinions diverses sur cette retraite. . . . . ib.
Ses effets en Helvétie. 272
Désertion des milices. . . . . ib.
Le Directoire helvétique demande à Massena communication de ses projets et met le gouvernement français en demeure de s'expliquer sur ses intentions. 273
Le Directoire exécutif promet de nouveau sa protection aux Helvétiens. . . 275
Lettre confidentielle de Laharpe à Massena. 277
Conduite politique de l'Archiduc à Zurich; causes de son inaction. . . . 278
Il fait reconnaître l'Albis. 287
Combats d'Albisrieden, de Brunnen et de Seelisberg. . . . . ib.
L'Archiduc veut agir par la gauche; motifs qui l'en empêchent. 289
Affaires sur le Bas-Rhin : Combats de Brisach, d'Offembourg et d'Appensweier. 294

CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur la situation intérieure de la France. 294
Lutte des Conseils et du Directoire. 295
Massena est porté candidat au Directoire. 296
Bernadotte est nommé ministre de la guerre. 297
Plaintes de Massena sur l'administration de l'armée. 301
Contre-coup de la révolution de prairial en Suisse. 302
Démêlés de Massena avec le Directoire helvétique. 304

Turreau est envoyé dans le Valais. 306
Épuisement du trésor. 307
Désertion des conscrits. . . . . ib.
On cherche à corrompre l'armée et le général en chef. 308
Formation de l'armée du Rhin. . . . . ib.
Massena offre sa démission. 311
Plan d'opération pour l'aile droite. 313
Position de l'aile gauche de l'armée autrichienne. 315
Combats de Schwitz, de Brunnen, de Flüelen, de Wasen et de Geschenen. 316
Les Autrichiens attaquent Turreau dans le Valais. 320
Gudin prend le Grimsel. 321
Simbschen se retire sur le Crispalt. . . . . ib.
Combat d'Ober-Alp. 322
Chabran repousse Jellachich sur la Linth. . . . . ib.
Démonstration de Soult sous Zurich. 323
Massena rend compte de ses opérations. 324
Vaine tentative de l'Archiduc pour passer l'Aar. 327
Il porte Hotze sur la gauche. . . . . ib.
Le projet de passage de la Limmat formé par Massena est éventé. 332
Combat de Netsthal, de Grinau et de Mollis. 333
L'Archiduc quitte la Suisse et se porte sur le Bas-Rhin. 336

CHAPITRE VII.

Intrigues de Bernadotte contre Massena. 339
Le Directoire conserve le commandement de l'armée du Danube à ce dernier et donne le portefeuille de la guerre à Dubois-Crancé. 342
L'armée russe et Suvorof. 343
Position des alliés. 346
Portrait de Korsakof. 347
Position de l'armée française. 349
Plan d'opérations de Suvorof et difficultés qu'il présente. 350
Massena choisit le point de Dietikon pour passer la Limmat. 352
Bataille de Zurich. 358
Korsakof se retire sur Eglisau. 363
Coup d'œil sur le cours de la Linth. 365
Instructions de Soult pour le passage de cette rivière. . . . . ib.
Il l'effectue à Bilten. 367
Mort du général Hotze. 368
Soult poursuit Petrasch jusqu'à Saint-Gall. 371
Belles opérations de Molitor dans le Linthal. 372
Linken s'empare du pont de la Seraft. 374
Combat de Klön et de Glaris. 375
Suvorof s'empare du mont Saint-Gothard et force Lecourbe à la retraite. . . 377

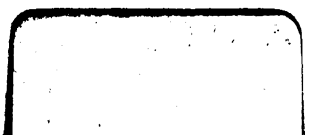
Combats du pont du Diable et d'Amsteig. 380
Lecourbe prend position près d'Altorf. 381
Suvorof veut gagner le Muttenthal. 383
Arrêté par Molitor, il se rejette sur Glaris. 384
Dispositions de Massena. 386
Combats de Mutten et de Klön, de Netsthal et de Näfels. 388
Suvorof veut se retirer dans les Grisons, il est poursuivi par Molitor. . . . 392
Korsakof fait une diversion en faveur de Suvorof. 394
Combats de Paradies et de Diessenhofen. 396
Prise de Constance. 396
Évacuation de la tête de pont de Busingen par les Russes. . . . . ib.
Gudin reprend le Saint-Gothard. 397
Soult balaie la rive gauche du Rhin. . . . . ib.
Ordre du jour de Massena à l'armée. 398
Comment la nouvelle des victoires de Massena fut accueillie à Paris. 400
Jugement de l'auteur du Précis de l'art de la guerre sur la campagne d'Helvétie. 405

CHAPITRE VIII.

Pénurie. 409
Emprunt forcé. 410
Réclamation du Directoire helvétique. . . . . ib.
Il défend de satisfaire à l'emprunt. 411
Députation de Zurich au général en chef. 412
Il convertit l'emprunt en fournitures. . . . . ib.
Le Directoire français termine le conflit. 414
Plan offensif de Suvorof. 415
Contre-projet de l'Archiduc. 416
Rupture de ces généraux. 417
Suvorof est rappelé. . . . . ib.
Le Directoire ordonne à Massena d'envoyer 30,000 hommes à l'armée du Rhin. 418
Il s'y refuse, et le gouvernement rapporte son arrêté. 420
Plan du ministre de la guerre. . . . . ib.
Opinion de Massena sur ce plan. 421
Lecourbe prend le commandement de l'armée du Rhin. 425
Combat de Bonnigheim. 427
Massena renonce à la conquête des Grisons. 429
Combat de Wettis. . . . . ib.
Jonction de Loison et de Mortier. 430
Combat de Sainte-Marie. . . . . ib.
Position des armées opposées à la fin de la campagne. . . . . ib.
Nouveau plan de Massena. 431

Retour de Bonaparte. 435
18 brumaire. 437
Translation des Conseils à Saint-Cloud. 438
Bonaparte s'y rend. 440
La force armée disperse les représentants. 443
Abolition de la Constitution de l'an III. . . . . ib.
Effet du coup d'État sur les armées. 444
Mission de Roger Ducos près de Massena. . . . . ib.
Réponse de Massena à Bonaparte. 445
Il est nommé général en chef de l'armée d'Italie. . . . . ib.
Ses adieux à l'armée du Danube. . . . . ib.

PIÈCES JUSTIFICATIVES DE LA CAMPAGNE DE 1799. 447

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

JUN 18 1942